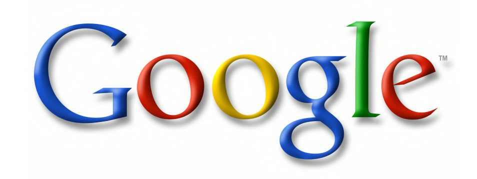



WIDENER LIBRARY
HX 15AU A


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

JOHN WESLE

SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

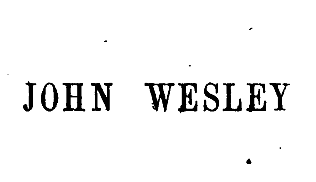
MATTH. LELIÈVRE

PASTEUR

OUVRAGE COURONNÉ

PARIS
LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE
4, RUE ROQUÉPINE, BOULEVARD MALESHERBES

1868



JOHN WESLEY



JOHN WESLEY

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
rue Cujas, 13. — 1868.

JOHN WESLEY

SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

MATTH. LELIÈVRE

PASTEUR

Il y avait en ces jours-là des géants.
(GEN. VI, 4.)

OUVRAGE COURONNÉ

PARIS
LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE
4, RUE ROQUÉPINE, BOULEVARD MALESHERBES

1868

AUX ÉGLISES

QUI, EN FRANCE, SE RATTACHENT AU NOM ET AUX PRINCIPES

DE JOHN WESLEY,

ET QUI ONT TRAVAILLÉ DANS L'HUMILITÉ ET AVEC SUCCÈS

AU RÉVEIL RELIGIEUX DE MON PAYS,

AUX ÉGLISES ÉVANGÉLIQUES MÉTHODISTES DE FRANCE,

QUI ONT ÉTÉ LA PATRIE DE MON ÂME,

A LEURS PASTEURS, MES FIDÈLES COMPAGNONS D'ARMES,

JE DÉDIE CE LIVRE, FRUIT DE MES VEILLES.

MATTH. LELIÈVRE, pasteur.

PRÉFACE

J'entreprends d'écrire la vie d'un homme que Dieu appela à accomplir, dans un siècle déchu, une grande œuvre de réveil. J'essayerai, dans les pages qui vont suivre, d'esquisser à grands traits une existence toute consacrée à Dieu, et qui, à ce titre, mérite l'admiration de tous. Chacun a le droit de rejeter certaines vues dogmatiques et certains principes ecclésiastiques de Wesley : ils sont du domaine de la critique. Mais personne n'a le droit de se refuser à la sympathie devant une carrière parcourue comme celle-là. La figure du réformateur du dix-huitième siècle brille d'un vif éclat bien au-dessus des distinctions d'école ou de parti. Comme toute grande physionomie, elle ne doit être revendiquée par personne exclusivement; elle a le privilége des grands noms, celui d'appartenir à tous.

D'ailleurs, parler du Réveil de l'Angleterre au dix-huitième siècle, c'est parler d'une œuvre qui intéresse notre pays beaucoup plus qu'on ne le pense d'ordinaire. Tout grand réveil se reconnaît à ceci qu'il engendre lui-même des mouvements analogues. C'est un tronc vivace, du sein duquel s'élancent des rejetons pleins d'une séve toujours jeune. Les divers mouvements religieux que l'on a appelés des *réveils* sont solidaires; c'est une chaîne continue, dans laquelle chaque anneau dépend de celui qui le précède, en même temps qu'il se lie à celui qui le suit. Le Réveil du dix-huitième siècle est fils de la Réformation du seizième, et il est père du beau mouvement qui a signalé en France le retour aux principes d'autrefois, qu'une longue suite de temps malheureux avait fait oublier ou négliger.

Ce n'est pourtant pas l'histoire du mouvement religieux du dix-huitième siècle que j'écris, au moins dans toute son ampleur. Ce petit livre a des visées plus modestes. Résultat d'un concours, il a dû se renfermer dans les bornes du programme qui lui était tracé. On demandait une vie populaire de Wesley, à la fois condensée et propre à intéresser toutes les classes de lecteurs. Je ne pouvais songer, dans les

limites indiquées, à écrire une histoire complète du Méthodisme. Je n'avais à la raconter que dans la mesure où elle se rattache directement à la vie de Wesley. Il ne faudra donc pas chercher ici un résumé, même rapide, des grands travaux des auxiliaires ecclésiastiques ou laïques de Wesley, non plus que de ceux de Whitefield et de ses associés. Une telle étude exigerait des développements plus considérables que n'en comportent les dimensions de ce volume. Elle mérite cependant d'être faite, et j'espère pouvoir l'entreprendre plus tard, soit en traduisant la belle *Histoire du Méthodisme* du docteur Stevens, soit en préparant moi-même un ouvrage puisé aux sources sur le même sujet.

Le plan de l'ouvrage que j'offre aux lecteurs français ne comportait pas davantage une exposition très-détaillée des doctrines et de l'organisation du Méthodisme. Il m'a suffi de toucher à ces questions, dans leurs rapports avec mon sujet principal, en laissant aux ouvrages spéciaux le soin de traiter à fond ces particularités, si intéressantes d'ailleurs.

Destiné au grand public chrétien, ce livre devait sans cesse viser à être populaire dans sa forme. De là la prédominance laissée par moi dans le récit à

l'élément anecdotique, que le journal de Wesley me fournissait surabondamment. J'ai cru qu'il valait mieux donner des faits au lecteur que de me livrer à des considérations philosophiques ou à des discussions ecclésiastiques. Les détails d'organisation devaient être rapidement groupés et résumés, plutôt qu'exposés dans leur succession chronologique. Le style enfin devait être simple sans être trivial.

J'ajoute quelques détails sur le plan que j'ai cru devoir adopter.

Dans un récit nécessairement fort abrégé comme celui-ci, je ne pouvais pas songer à suivre année après année la vie du célèbre prédicateur. Pour raconter une carrière aussi longue et aussi remplie que la sienne, et pour rendre pleinement justice à ce grand caractère, ce n'est pas un mince volume, mais plusieurs volumes qu'il aurait fallu. Dans les limites où j'ai dû me renfermer, j'ai cru devoir grouper par périodes les faits principaux, en adoptant la division qui m'a paru la plus naturelle.

Dans un premier livre, je raconte la préparation de Wesley à sa grande œuvre. Le lecteur assiste aux phases diverses de son développement religieux et moral, de la maison paternelle à l'université, de l'u-

niversité en Amérique, d'Amérique au milieu des petites sociétés moraves de Londres, où Wesley arrive enfin, après de longs tâtonnements, à la possession claire de la foi. Ce premier livre, qui comprend une période de trente-cinq années, se terminait tout naturellement par une étude sur l'état moral et religieux de l'Angleterre, au moment où commence la mission de Wesley. Ce sujet, trop négligé jusqu'ici, est très-important et a été l'objet de recherches spéciales.

Le deuxième livre embrasse une période beaucoup plus courte, mais dans laquelle les faits se pressent, et qui nécessitait des développements assez grands. Elle s'étend des premiers travaux de Wesley en Angleterre, après sa conversion, jusqu'à la première conférence de ses prédicateurs, et raconte, par conséquent, la naissance du mouvement méthodiste. Je me suis étendu sur ces premiers travaux beaucoup plus longuement que sur ceux qui suivirent, attendu que tout est important dans ces premières années. Le chapitre final du deuxième livre résume non-seulement les travaux de la première conférence, mais encore l'état de développement où était parvenue l'organisation du Méthodisme à ce moment.

Le troisième livre raconte les travaux de Wesley pendant une période de vingt-six années, qui furent celles de la maturité de sa vie et de son œuvre. Il se termine par un chapitre qui résume à grands traits les développements successifs de l'organisation et de la discipline du Méthodisme pendant cette période d'élaboration.

Puis vient enfin, dans un dernier livre, le cit de la belle et active vieillesse de Wesley. Je ne me borne pas à y raconter les événements de cette période; j'ai soin de faire connaître avec quelques détails les mesures prises par Wesley pour assurer la perpétuation de son œuvre, soit en Europe soit en Amérique. Après le récit des dernières scènes de cette grande existence, deux chapitres spéciaux décrivent le caractère et l'œuvre de Wesley.

Tel est le plan que j'ai adopté, dans le but de mettre quelque ordre dans la succession des événements d'une carrière qui s'est prolongée pendant la durée d'un siècle presque entier.

Les sources de ce livre sont nombreuses[1]. Qu'il me

[1] J'ai fondu dans ce volume un travail publié par moi, en 1862, dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne, sur Wesley envisagé comme prédicateur populaire.

suffise de citer parmi les ouvrages qui m'ont le plus aidé les biographies de Wesley par Watson, Southey, etc.; les ouvrages d'Isaac Taylor, de Thomas Jackson, de George Smith, de Luke Tyerman, de John Kirk, etc.; les *Œuvres de Wesley* (14 volumes), et notamment son journal que j'ai eu constamment sous les yeux. Je dois une mention spéciale à un livre qui m'a beaucoup servi; je veux parler de l'*Histoire du Méthodisme* du docteur Abel Stevens (New-York, 3 volumes, 1858-1861). M. Stevens a fait pour le Réveil du dix-huitième siècle ce que M. Merle d'Aubigné a fait pour la Réformation du seizième, et les critiques les plus éminents des États-Unis et d'Angleterre ont salué en lui un historien de grand mérite. Le premier, il a peint dans son ensemble majestueux ce mouvement trop méconnu jusqu'ici; le premier, il a mis en ordre les matériaux épars de cette histoire, et il a su admirablement en tirer parti. Son récit m'a souvent servi de fil conducteur au milieu du dédale des faits et des caractères. Je tiens à lui rendre cet hommage, en attendant que je puisse réaliser le désir que j'ai de donner à notre public une traduction de ce beau livre.

L'ouvrage que j'offre au public n'est certainement

pas à la hauteur du sujet qu'il traite ; mais je serais heureux s'il donnait à quelques personnes le désir de connaître de plus près le caractère et les travaux de l'un des plus grands serviteurs de Dieu qui aient vécu, et s'il en stimulait plusieurs à imiter sa foi et son zèle.

Codognan (Gard), 21 novembre 1867.

LIVRE PREMIER

LA PRÉPARATION

(1703-1738)

I

LE PRESBYTÈRE D'EPWORTH.

1703-1714

L'île d'Axholme. Naissance de John Wesley. Ses ancêtres. Son père Samuel Wesley : son caractère. Sa mère Suzanne Wesley : son caractère ; part qu'elle prit à l'éducation de ses enfants. Principes et mode de cette éducation. Epreuves de famille. Le presbytère incendié. John Wesley est sauvé providentiellement. Sa piété précoce.

Au nord-ouest du Lincolnshire, situé lui-même dans la partie orientale de l'Angleterre et sur les bords de la mer du Nord, il existe un petit district d'une superficie d'environ vingt mille hectares, qu'on appelle l'île d'Axholme, parce qu'il est entouré de tous côtés par une ceinture de cours d'eaux, formée par le Trent, le Don, l'Idle et un canal qui réunit ces deux dernières rivières. Conquis sur les eaux et fécondé par le travail, ce pays est devenu l'un des plus fertiles de l'Angleterre. Il a pour chef-lieu Epworth, petite ville de deux mille âmes, irrégulièrement bâtie, mais agréablement située sur le flanc d'une colline.

Cette localité, assez paisible, sauf aux jours où son marché attire les populations rurales des environs, serait à peu près inconnue si elle n'était le lieu d'origine du

fondateur du méthodisme, dont nous allons raconter la vie. Ce fut là en effet que naquit John Wesley, le 17 juin 1703; ce fut là que s'écoulèrent ses premières années et qu'il commença à se préparer à l'œuvre que Dieu lui destinait. Cette initiation à la vie qui s'accomplit pour lui auprès du foyer domestique, exerça une influence trop considérable sur son caractère pour que nous n'en parlions pas avec quelques détails.

Wesley était de race sacerdotale; son père, son grand-père, son aïeul, furent des pasteurs pieux et distingués, et montrèrent de grandes qualités au milieu des luttes que traversa leur patrie pendant le dix-septième siècle. Dès son enfance, Wesley se nourrit des fortes traditions d'une famille chez laquelle la piété et la force de caractère semblaient héréditaires. Le souvenir des vertus chrétiennes de ses ancêtres dut exercer sur lui une bienfaisante influence. Ces vertus d'ailleurs revivaient sous ses yeux, chez son père et chez sa mère, tous les deux de souche puritaine.

Son père, Samuel Wesley, était devenu recteur[1] de la paroisse d'Epworth, dans l'une des dernières années du dix-septième siècle, grâce au patronage de la reine Marie. Né d'un père non-conformiste, il s'était de bonne heure détaché des convictions ecclésiastiques de ses parents et s'était préparé à Oxford pour le ministère de l'Eglise établie, avec les seules ressources que lui fournissaient ses talents précoces et sa merveilleuse fécondité littéraire. L'énergie de volonté dont il fit preuve dans les commencements difficiles de sa carrière ne lui fit pas défaut dans la suite. Il se fraya sa voie au milieu des partis politiques et religieux de son siècle, se formant des convictions personnelles avec une grande indépendance et les défendant avec une vigueur peu commune. Tour à tour pamphlétaire, journaliste et tribun, il se jeta dans toutes les controverses du jour, mettant sa plume et sa parole au service de toutes les

[1] Le recteur est le pasteur titulaire d'une paroisse dans l'Eglise anglicane.

causes qui tentaient son esprit ardent et généreux. Son activité dévorante suffisait à tout. Du fond de sa cure se répandaient sur l'Angleterre les productions les plus diverses, pamphlets politiques ou religieux, articles de journaux, poëmes, commentaires et traités théologiques. Esprit plus étendu que profond, Samuel Wesley devait au moins contribuer à inculquer à ses fils le goût des grandes choses.

A côté de ce caractère ardent et de ces habitudes militantes, il avait d'ailleurs de précieuses qualités et était animé du désir sincère de faire le bien. Il apportait un grand dévouement à l'accomplissement de ses devoirs pastoraux. Sa fidélité, un peu âpre quelquefois, lui attira même d'assez vifs désagréments. Tel de ses paroissiens se vengea une fois en le faisant jeter en prison pour une petite dette qu'il ne pouvait acquitter sur-le-champ. D'autres, comme nous le verrons, poussèrent la méchanceté jusqu'à incendier le presbytère.

Assurément la théologie du bon recteur était bien défectueuse. Son temps était celui du crépuscule : il fut de son temps. Toutefois il eut comme un pressentiment prophétique de la grande révolution religieuse qui se préparait et dont ses fils allaient être les apôtres. Sur son lit de mort, il salua avec sympathie l'aurore du réveil naissant, et s'écria, en posant la main sur la tête de son fils Charles : « Soyez ferme ! La foi chrétienne revivra sûrement dans notre pays. Je ne serai plus là; mais vous le verrez. » Il fut l'un des rares chrétiens qui, dès les premières années du dix-huitième siècle, rêvèrent pour leur patrie l'honneur des grandes entreprises missionnaires. Il s'offrit même à commencer l'évangélisation de l'Orient. Mais les temps n'étaient pas mûrs; l'idée parut étrange tant elle était nouvelle, et elle n'eut pas de suite.

Par son caractère et par ses vertus, le recteur d'Epworth était digne de servir de guide aux premiers pas de John Wesley, et il ne serait pas difficile de signaler dans l'âme et dans la vie de ce dernier des traces nombreuses de l'influence paternelle.

Quelque marquantes que soient ces traces, il est permis d'affirmer que le développement moral et religieux de Wesley fut plus redevable encore à l'influence de sa pieuse mère. Suzanne Wesley nous offre en effet un type d'une remarquable élévation; c'est une figure antique en plein dix-huitième siècle. Fille du docteur Annesley, l'un des théologiens non-conformistes les plus distingués du dix-septième siècle, elle apprit à l'école du puritanisme cette piété de bon aloi qui ne recule pas devant le sacrifice, et elle s'y forma un caractère d'une trempe énergique. Aussi savante et aussi pieuse que les femmes de la Réforme, elle put ne demeurer étrangère à aucune partie de l'éducation intellectuelle de ses enfants. Elle alliait dans une juste mesure l'ardeur de progrès d'un esprit éclairé et le ferme bon sens d'un esprit droit. Contrairement à ce qui se produit quelquefois chez les femmes, un développement inusité de l'intelligence n'avait en rien arrêté chez elle celui du cœur. Quelque remarquable qu'elle fût au point de vue de l'esprit, on peut dire que ce fut surtout comme épouse et comme mère que Suzanne Wesley excella. Si elle ressentit dans son âme aimante le contre-coup des épreuves de son mari, elle sut puiser dans sa conscience de viriles résolutions qu'elle fit passer en lui. Mère de dix-neuf enfants, elle eut toutes les vertus de la maternité, en même temps qu'elle en eut les plus lourdes charges. Son affection pour ses enfants n'était pas une sorte de culte égoïste; elle voyait en eux les germes de l'avenir qu'elle était appelée à cultiver avec un soin jaloux. Et quand la mort vint moissonner à sa place dans ce champ de ses affections, elle sut s'incliner devant la volonté de Dieu, et elle parut plus forte encore dans sa grande et chrétienne douleur qu'aux jours de la prospérité.

Sous l'humble toit du presbytère d'Epworth, la vie de famille avait un charme austère. L'éducation et la première instruction des enfants s'y faisaient sous la direction intelligente de la pieuse mère dont nous venons de parler. C'était elle qui, toujours dominée par le sentiment de sa

responsabilité, surveillait le développement physique et moral des douze ou treize enfants qui survécurent aux maladies du premier âge; c'était elle qui tenait, d'une main ferme, les rênes de ce petit royaume, ayant l'œil ouvert sur tout et imprimant à chaque chose l'impulsion de son esprit méthodique. Madame Wesley se gardait bien en effet d'abandonner au hasard la direction de ses enfants; après avoir médité les meilleures méthodes d'enseignement, elle s'imposa des règles fixes qu'elle suivit avec rigidité. Ce fut dans le moule d'une éducation strictement chrétienne que fut jetée l'âme de John Wesley; elle reçut là sa meilleure préparation. Il ne sera donc pas superflu de résumer en quelques mots cette méthode.

Dans cette famille modèle, les enfants étaient soumis à la règle dès leurs premières années. Les heures du sommeil et des repas étaient déterminées d'une manière invariable, et les nouveau-nés devaient s'y soumettre comme les autres. De bonne heure, on leur donnait des habitudes de tranquillité qui sont bien rares dans les familles nombreuses; les cris étaient soigneusement interdits. A mesure que la volonté se développait chez les enfants, elle était l'objet d'une surveillance spéciale. « Si vous voulez former l'âme de vos enfants, disait Suzanne Wesley, la première chose à faire est de vaincre leur volonté. » Peu de mères ont réussi aussi bien qu'elle dans cette tâche difficile. Ses moyens ordinaires étaient la douceur et la persuasion; mais au besoin elle avait recours aux corrections. D'autre part, s'apercevant que « la peur du châtiment poussait souvent les enfants au mensonge, » elle avait l'habitude de pardonner toujours une faute confessée. Dans la limite de ces principes, madame Wesley avait pour règle de conduite l'exercice d'une autorité absolue, tempérée par l'amour maternel le plus fort.

Pour l'instruction de ses enfants, elle avait des principes tout aussi arrêtés. Sous aucun prétexte, par exemple, un enfant n'avait le droit d'apprendre à lire avant d'avoir

accompli sa cinquième année, règle excellente qui avait pour but de ne pas fatiguer trop tôt une intelligence encore débile. Mais, le jour qui suivait le cinquième anniversaire était mémorable dans la famille; ce jour-là commençaient sérieusement les leçons, et le nouvel élève passait dans la salle d'étude six heures, au bout desquelles il devait être maître de son alphabet. Ce court délai fut presque toujours suffisant. A la deuxième leçon, la Bible était ouverte devant l'enfant, et il apprenait à épeler dans le sublime premier chapitre de la Genèse. Madame Wesley affirme qu'au bout de trois mois d'exercice, les enfants pouvaient lire aussi couramment que beaucoup de gens qui passent pour savoir bien lire. Pour atteindre ces résultats, elle n'épargnait aucune peine. « J'admire votre patience, lui dit un jour son mari; vous avez répété au moins vingt fois la même chose à cet enfant. — J'aurais perdu mon temps, lui répondit-elle, si je ne la lui avais répétée que dix-neuf fois, puisque ce n'est qu'à la vingtième que j'ai réussi. » Par son activité incessante, elle apprenait à ses enfants de quelle valeur est le temps, et ils n'oublièrent jamais cet enseignement.

Suzanne Wesley était une chrétienne vivante; le développement spirituel de ses enfants lui tenait encore plus à cœur que leurs progrès intellectuels. De bonne heure, elle les formait à la connaissance des saintes Lettres; elle leur enseignait des prières simples, dès qu'ils commençaient à pouvoir bégayer quelques mots. Elle voulut se charger elle-même de leur première instruction religieuse, et l'on possède encore une sorte de manuel qu'elle composa pour lui servir de guide. Elle consacrait régulièrement une heure ou deux par semaine à un entretien particulier avec chacun d'eux; cette petite conférence avait un caractère absolu d'intimité et amenait une ouverture de cœur qui permettait à la mère de suivre de fort près l'état d'âme de ses enfants. Ces entretiens exercèrent la plus salutaire influence sur son fils John; vingt ans plus tard, il en parlait avec reconnaissance dans une lettre à sa mère,

en la priant de lui consacrer comme autrefois la soirée du jeudi.

Dans l'esquisse rapide qne nous avons tracée de cette éducation de famille, on a remarqué sûrement cet amour de l'ordre que Wesley eut plus tard à un si haut degré et qu'il hérita de sa mère. On peut dire d'ailleurs qu'il puisa dans cette première école de la famille la plupart des grandes qualités qu'il déploya par la suite dans l'œuvre à laquelle Dieu l'appela. Il y apprit de bonne heure une notion élevée de la vie et de ses devoirs.

L'enfance de Wesley ne fut pas exempte de ces épreuves qui ont un rôle providentiel dans la formation de tout caractère. Plus d'une fois il vit la pauvreté importune s'asseoir au foyer de sa famille; son père mourut endetté, malgré les prodiges d'économie accomplis par sa digne femme. La mort vint visiter fréquemment le presbytère et y frappa des coups douloureux. A deux reprises la cure fut incendiée; la première fois, l'incendie dû à une cause accidentelle, ne fut que partiel; mais la seconde, la maison fut tout entière consumée par les flammes, grâce à la malveillance de quelques paroissiens incorrigibles, qui trouvaient plaisant de se venger des répréhensions de leur pasteur, en brûlant sa demeure et en exposant sa famille à une mort affreuse.

Ce fut le 9 février 1709, vers minuit, que le feu se déclara. Une petite fille de douze ans, réveillée par des débris enflammés qui tombaient sur ses pieds, donna l'alarme. Les clameurs du dehors vinrent au même instant mettre tout le monde sur pied. Il était temps; l'élément destructeur avait déjà fait des progrès considérables et occupait presque toutes les avenues de la maison. Le recteur se précipita dans la chambre où couchaient ses enfants, et, avec l'aide d'une domestique, parvint à les faire échapper soit par les fenêtres, soit par une porte donnant sur le jardin. Sa femme, restée en arrière pour veiller au salut des plus jeunes, dut se frayer un chemin au milieu des flammes. Trois fois, elle fut forcée

de reculer devant leur violence; mais enfin, réunissant ses forces défaillantes et se confiant en Dieu, elle s'élança au travers du feu, et échappa avec quelques brûlures au visage et aux mains.

Un enfant manquait cependant à l'appel. Le petit John était demeuré endormi au milieu de la détresse générale et avait été oublié dans son lit. Son père, s'apercevant de son absence, s'élança à diverses reprises au milieu des flammes, mais dut rebrousser chemin devant leur furie. Il se jeta alors à genoux et recommanda à Dieu l'âme de son enfant. Celui-ci s'était enfin éveillé et avait couru à la fenêtre, où l'on ne tarda pas à l'apercevoir. Le temps manquant pour se procurer une échelle, un homme se hissa sur les épaules d'un autre, et l'enfant put être sauvé, au moment même où le toit embrasé s'écroulait avec fracas. Lorsqu'on le déposa sain et sauf dans les bras de son père, celui-ci s'écria : « Venez, voisins, mettons-nous à genoux et rendons grâce à Dieu; il m'a donné mes huit enfants; laissez brûler la maison; je suis assez riche! »

John Wesley conserva toute sa vie le souvenir de cette délivrance providentielle. Sous l'un de ses portraits, il fit graver une maison embrasée, avec cette légende : « *N'est-ce pas ici un tison arraché du feu?* »

A partir de ce moment, sa pieuse mère, comme elle nous l'apprend, prit la résolution « de veiller avec une attention toute particulière sur l'âme d'un enfant que Dieu avait protégé avec tant d'amour. » Elle travailla à le pénétrer de la conviction qu'il appartenait, corps et âme, à ce Dieu dont la main paternelle s'était si visiblement étendue sur lui. Ses efforts furent récompensés par la piété précoce de son fils qui manifestait des sentiments religieux très-vifs à l'âge où d'autres ne songent qu'aux amusements de l'enfance. Aussi son père crut-il devoir l'admettre, dès l'âge de huit ans, à la sainte Cène.

Mais le moment était venu où l'enfant devait quitter le doux nid de la famille pour continuer, avec ses études, le grave apprentissage de la vie.

II

L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

1714-1735.

Wesley en pension. Wesley à Oxford. Ses études. Ses talents. Son isolement. Questions angoissantes. Conseils de sa mère. L'*Imitation*. Lectures. Convictions théologiques. Il devient diacre. Il est appelé au professorat. Charles Wesley. Une association d'étudiants. Les méthodistes. John à Epworth; il songe à la retraite. Il revient à Oxford. Son influence sur ses amis. Ascétisme et activité. George Whitefield. Opposition. Maladie. Etat spirituel de Wesley.

En 1714, John Wesley, âgé de onze ans seulement, dit adieu à la cure où s'étaient paisiblement écoulées ses premières années. Dans la pension de Londres où il fut placé, il se fit remarquer par son intelligence et par ses goûts studieux; son caractère s'y forma au contact de celui de ses condisciples. Ces années de pension laissèrent une trace agréable dans ses souvenirs, et il aimait plus tard à visiter les lieux témoins de sa vie d'écolier. Aucun fait saillant ne paraît s'être produit dans le développement religieux de Wesley pendant cette période d'études préparatoires.

Pour assister à la crise décisive de la vie spirituelle chez Wesley, nous devons le suivre dans la ville universitaire d'Oxford, où il arriva en 1720, et où il fut immatriculé sur les registres du *Christ Church College*. Son application et son intelligence en firent bientôt l'un des étudiants les plus distingués. Obéissant à une inclination très-vive pour les études littéraires, il aimait surtout les auteurs de l'antiquité classique, et ce commerce habituel avec les grands

maîtres eut pour résultat de lui former un goût d'une rare pureté, une remarquable largeur d'idées et un style à la fois ferme et correct. Doué d'une belle imagination, il écrivait les vers avec une facilité et une élégance peu communes et s'essayait à reproduire dans sa langue maternelle les grâces aimables de la muse latine ou les accents sévères de la muse hébraïque, en attendant qu'il employât son talent à composer de beaux cantiques pour l'édification de l'Eglise.

Mais il y avait autre chose chez le jeune Wesley que les talents d'un bel esprit; il y avait une âme d'une grande délicatesse et d'un profond sérieux. Il apportait de la retraite où s'étaient passées ses premières années un caractère déjà formé, pour lequel le devoir était sacré. Oxford devait être toute une révélation douloureuse pour lui. Il vit là de futurs pasteurs de l'Eglise qui ne se faisaient aucun scrupule d'afficher hautement l'incrédulité et l'impiété, et dont plusieurs même menaient une vie ouvertement désordonnée. On s'imagine sans peine combien il dut se sentir dépaysé au milieu de cette multitude de jeunes étourdis, ne rêvant que plaisirs et que scandales; son éducation sévère ne l'avait pas préparé à ce qu'il avait sous les yeux. Un immense étonnement, puis une immense souffrance remplirent son âme au contact de cette dégradation. Heureusement qu'il avait appris de son père et de sa mère à ne jamais céder devant le mal. Cette éducation s'était bornée, au point de vue religieux, à développer en lui des besoins et des aspirations, mais elle avait créé dans son caractère une prodigieuse force de résistance. Etre seul contre tous aurait pu effrayer une âme moins décidée; quant à lui, il sut accepter cet isolement dont sa conscience lui faisait un devoir.

Wesley cependant n'avait pas encore assis son édifice spirituel sur ses vraies bases, et il allait même consacrer de longues années à les chercher. La justification par la foi, cette doctrine centrale de la Réformation, s'était voilée pour lui sous les subtilités de l'école; son horizon théolo-

gique était celui des hommes de son temps. Heureusement qu'à côté du disciple de la tradition, il y avait chez Wesley l'Israélite sans fraude, disposé à obéir à tous les enseignements de l'Esprit de Dieu. L'étude de la théologie n'eut pas pour lui ce résultat desséchant auquel elle aboutit pour tant d'autres; à mesure qu'il pénétrait plus avant dans la science biblique, il descendait plus profondément aussi dans son propre cœur. Ce qui l'affligeait, c'était d'y découvrir un secret éloignement pour Dieu. Comment rétablir l'harmonie entre l'âme et ce Dieu pour lequel elle se sent faite et dont elle ne peut se passer? Cette réconciliation n'est-elle pas le but qu'il faut poursuivre sans relâche, et ce but peut-il être pleinement atteint? Graves questions, devant lesquelles le jeune théologien se troublait, mais qu'il ne pouvait éluder, car de leur solution dépendait sa paix intérieure.

Si les lettres que Wesley adressait à son père à cette époque ne traitaient guère que de questions théologiques abstraites, il se sentait plus libre avec sa mère et continuait à l'initier aux phases diverses de son état intérieur. Toujours vigilante, elle salua avec sympathie cette crise de la foi dont elle sentait toute la gravité : « Mon fils, lui écrivait-elle, décidez-vous à faire de la religion la grande affaire de votre vie, car, après tout, c'est la seule chose vraiment nécessaire. Toutes les autres choses sont petites en comparaison de celle-là, si vous considérez le but de la vie. Je souhaite vivement que vous vous livriez à un sévère examen de vous-même, afin de connaître si vous possédez une espérance fondée que vous êtes sauvé par Jésus-Christ. Si vous arrivez à cette assurance, vous serez amplement dédommagé de vos peines; mais s'il n'en était pas ainsi, il y aurait là pour vous un sujet de larmes bien plus légitimes que celles que pourrait vous arracher la plus émouvante des tragédies. »

Pendant cette période de sa vie, Wesley se pencha avec amour sur un ouvrage qui a été de tout temps la nourriture des âmes méditatives, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Malgré

le vivifiant spiritualisme qui règne dans ce livre, il est certain que le souffle du cloître passe sur ces pages écrites dans le cloître, et que, si elles peuvent alimenter une piété forte, elles peuvent facilement égarer une piété qui vient de naître. Wesley ne prit d'abord que peu de goût à la lecture de l'*Imitation*, et sa première impression fut défavorable. Il se plaignit à sa mère des idées outrées de l'auteur sur certains sujets, sur la joie et le plaisir, par exemple. Avec sa haute et ferme raison, sa mère lui répondit : « Voulez-vous juger si un plaisir est légitime ou non, adoptez la règle que voici : Tout ce qui affaiblit votre raison, tout ce qui porte atteinte à la délicatesse de votre conscience, tout ce qui voile en vous la présence de Dieu ou vous enlève le goût des choses religieuses, en un mot, tout ce qui accroît chez vous la prépondérance du corps sur l'âme, tout cela est péché pour vous, quelque innocent que cela puisse être en soi. »

Les *Règles pour vivre et mourir saintement* de l'évêque Taylor, que Wesley lut à la même époque, gagnèrent plus facilement sa confiance, et il y respira les parfums pénétrants du mysticisme. Ce livre d'ailleurs le réconcilia avec l'*Imitation*, qui devint pour plusieurs années son manuel préféré de dévotion. Les ouvrages de William Law achevèrent de le lancer dans les voies d'un ardent mysticisme. Wesley avait néanmoins trop d'indépendance dans l'esprit pour consentir à se livrer en aveugle à ses conducteurs spirituels, et dans sa correspondance il discute très-vivement certaines opinions de ses auteurs favoris. Chose remarquable ! il semble y poser déjà quelques-unes des bases du système de doctrines qui portera plus tard son nom. Sur la persévérance finale, sur la prédestination, sur l'assurance du salut, il défend dès lors les idées dont il se fera le champion pendant un demi-siècle. Ses convictions sur l'assurance du salut, par exemple, sont d'autant plus remarquables qu'elles étaient bien en avance sur le milieu théologique où il vivait; elles lui venaient de l'étude attentive de la Bible, dont l'influence neutralisait déjà en

partie l'effet fâcheux produit sur lui par les auteurs mystiques.

En septembre 1725, Wesley fut ordonné diacre, et l'année suivante, il fut nommé agrégé (*fellow*) du *Lincoln College* d'Oxford. Ce déplacement qui lui donnait une position indépendante lui permit de régler sa vie avec plus de méthode; placé au milieu d'étrangers, il choisit avec soin ses nouvelles relations, se laissant guider uniquement par le désir de sauvegarder et de développer sa piété. Il prit aussi la résolution de rédiger un journal quotidien, dans le but de se rendre compte à lui-même de son état spirituel. Il participait à la Cène toutes les semaines, faisait d'abondantes aumônes, et s'efforçait d'arriver à la sainteté par une vie bien réglée.

Pendant que, tout épris de la vie contemplative des solitaires du moyen âge, il cherchait l'isolement au milieu de la foule turbulente de ses condisciples, ses succès universitaires et ses talents lui gagnaient tous les suffrages. Il était considéré comme un lettré d'un goût excellent, fort expert dans les littératures anciennes; il brillait surtout dans les discussions philosophiques; nul ne maniait le syllogisme plus habilement que lui, nul n'était plus prompt à la repartie. La confiance des directeurs de l'université l'appela à occuper une chaire de littérature grecque et à présider les discussions publiques des étudiants; il n'avait alors que vingt-trois ans. En février 1727, il prit son grade de maître ès-arts.

Au mois d'août de la même année, le recteur d'Epworth, accablé par la vieillesse, appela son fils comme suffragant (*curate*). L'année suivante, celui-ci visita Oxford pour y recevoir l'ordination.

Pendant ce temps, Charles Wesley, plus jeune de cinq ans que son frère John, était entré à l'université; et, à son tour, après une période d'indifférence et de légèreté, il fut amené à s'occuper sérieusement de son âme. Il fit part de ses aspirations à quelques-uns de ses condisciples qui s'unirent à lui pour fonder une petite association, moitié

religieuse, moitié littéraire. Cette réunion d'étudiants, liés par l'amitié et par la communauté des besoins spirituels, se fonda tout spontanément et ne tarda pas à devenir un foyer de vie religieuse. Elle ne tarda pas non plus à attirer sur elle le mépris et l'opposition; on l'appela par dérision le club des Saints (*the Holy Club*), et ses membres reçurent le nom de *Méthodistes*. Ce mot était acquis désormais à l'histoire religieuse, et devint le nom générique, d'abord des disciples immédiats de Wesley, puis, par extension, des chrétiens de tout drapeau, que le monde réunit sous une appellation commune, comme il les réunit dans une commune haine.

Pendant que son frère était ainsi occupé à Oxford, John Wesley était retiré à Epworth, où il vivait, plus encore dans la société de ses auteurs mystiques que dans celle des paroissiens de son père. Sous cette influence qu'il subissait toujours plus, il se mit à désirer un isolement complet; il fit même quelques démarches pour s'établir dans une vallée retirée et sauvage du Yorkshire, où il aurait consacré sa vie à l'instruction de quelques enfants. Sa mère, dont le ferme bon sens découvrait les dangers d'une pareille tendance, l'en détourna : « Cette vie-là, lui dit-elle, n'irait pas à votre caractère, et j'espère que Dieu a une plus grande œuvre à vous confier. » Pendant ce séjour dans le nord, il fit connaissance avec « un homme sérieux, » comme il l'appelle, qui acheva de le ramener à des résolutions moins extrêmes. « Monsieur, lui dit-il, vous voulez servir Dieu et parvenir au ciel; rappelez-vous que vous ne pouvez pas le servir tout seul; vous devez vous trouver des compagnons ou vous en faire. La Bible ne fait pas mention d'une religion solitaire. »

Pressé par le directeur du *Lincoln College* qui réclamait son concours, et poussé par ses propres goûts, Wesley revint à Oxford, en novembre 1729, et y reprit ses fonctions. Charles et ses amis se groupèrent aussitôt autour de lui, heureux de mettre entre des mains plus fermes que les leurs la direction de leur petite association. Elle se

composait alors de quatre membres seulement : John Wesley, Charles Wesley, Morgan et Kirkham. Ces amis mettaient en commun leurs idées religieuses et leurs études; pendant les soirées d'hiver, ils se réunissaient chez l'un d'eux et s'occupaient à lire ensemble le Nouveau Testament grec et les classiques; le dimanche soir était spécialement consacré aux études théologiques et à l'édification. Sous l'influence de John Wesley, la petite société se donna des règles rigides; ses membres devaient consacrer à l'abstinence deux jours par semaine, se livrer régulièrement à un rigoureux examen de conscience, et une fois par semaine participer à la Cène. Les tendances ascétiques de ces jeunes gens, louables dans l'intention qui les inspirait, n'étaient pas sans dangers; et elles eussent pu ruiner à son origine le mouvement religieux du dix-huitième siècle, si elles n'avaient eu leur correctif dans une activité chrétienne des plus remarquables.

La petite société d'Oxford avait dans son sein un jeune homme qui paraît lui avoir donné de bonne heure cette salutaire direction. La piété profonde de Morgan s'alliait, il est vrai, à une austérité exagérée; les privations qu'il s'imposait contribuèrent même à abréger sa vie. Toutefois il fut le premier à s'occuper activement d'œuvres d'évangélisation; son cœur et sa bourse étaient toujours ouverts aux pauvres; il réunissait autour de lui de petits enfants qu'il instruisait et auxquels il distribuait de bons livres; il allait prier au chevet des mourants et porter des consolations aux affligés. L'exemple de Morgan décida ses amis à l'imiter; ils organisèrent des visites régulières aux malades et aux prisonniers, et chacun d'eux s'engagea à y consacrer plusieurs heures par semaine. Avant de se lancer dans cette voie nouvelle, Wesley crut devoir cependant prendre conseil de son père, tant la chose lui paraissait inusitée. Le vénérable vieillard donna à ces projets une approbation complète. Le jeune théologien se livra alors à une activité dévorante, espérant d'y trouver la paix qu'il ne possédait pas encore.

Le nombre des membres de la société d'Oxford grandissait peu à peu. En 1735, elle gagna un membre dont le nom devait occuper l'une des premières places dans le réveil qui se préparait. George Whitefield était un étudiant pauvre qui se soutenait à l'université en servant ses condisciples. La lecture de l'*Imitation* avait joué un grand rôle dans son développement religieux; elle l'avait jeté dans les pratiques d'un ascétisme sévère. Il était par conséquent bien préparé à sympathiser avec les amis de Wesley; il leur apportait le concours empressé d'une âme ardente et profondément sérieuse. Il se mit à leur pas et adopta leurs règles, en les exagérant parfois.

Le vent de l'opposition souffla de bonne heure sur la société naissante. L'indifférence et l'incrédulité qui régnaient dans l'université ne pouvaient voir sans ombrage se lever cette troupe de jeunes gens qui étaient vaillants, parce qu'ils avaient soif de vérité. C'était souvent au milieu des railleries des passants qu'ils se rendaient à l'église de Sainte-Marie pour y communier ensemble. Nul ne prenait leur parti; les professeurs les taxaient d'extravagance; le doyen et les censeurs eurent même la pensée de mettre un terme aux conciliabules du *Club des Saints*. Est-il étonnant qu'ainsi repoussés de tous, ses membres aient parfois fait fausse route? Est-il étonnant que cette association, battue par la tempête, ait vu la défection éclaircir ses rangs, et réduire à cinq le chiffre de ses membres qui avait un moment dépassé vingt-cinq? Cet échec fut pénible pour Wesley, qui commençait à croire que sa vocation spéciale pourrait bien être de travailler au réveil de la piété parmi les futurs pasteurs de l'Eglise qui se formaient à Oxford; cette persuasion l'avait décidé à refuser de prendre la charge d'une paroisse. Il ne se découragea pas cependant, et, avec le concours de son frère, il poursuivit son œuvre. La fermeté de ses convictions l'élevait au-dessus de la crainte; il affrontait le ridicule avec une parfaite tranquillité d'esprit, surtout lorsque quelque intérêt religieux paraissait lui en faire un devoir; c'est ainsi qu'il

conservait une tenue au-dessous de sa position pour éviter toute dépense superflue et pouvoir verser ses économies dans la main des pauvres. C'est ainsi encore que, pour éviter la dépense des voitures publiques, il se mit à voyager à pied, traversant, s'il le fallait, une moitié de l'Angleterre, et préludant ainsi à cette vie missionnaire qu'il devait mener plus tard.

Si cet esprit de renoncement est digne d'éloges, nous ne pouvons pas en dire autant des privations que Wesley continuait à s'imposer. Venant s'ajouter à une activité considérable de corps et d'esprit, elles contribuèrent à ébranler gravement sa santé. Il tomba dans une faiblesse physique excessive et fut pris de crachements de sang. Une nuit même, un vaisseau se brisa dans sa poitrine, et il put croire que sa dernière heure était venue. « Seigneur, s'écria-t-il, prépare-moi pour ta venue, et puis viens quand tu le voudras! » La vigueur de son tempérament reprit toutefois le dessus; il recouvra la santé, grâce aux soins d'un habile médecin, et se remit à l'œuvre avec une impression plus vive que jamais de la brièveté de la vie.

Wesley n'avait pas encore trouvé la lumière. Sa correspondance le montre ballotté entre l'espérance et la crainte et ne sachant où jeter l'ancre. Dans cette phase de son développement, il avait le tort de confondre la justification avec la sanctification et de chercher à obtenir par les œuvres ce qui est le produit de la foi. Il s'étudiait à être humble, saint, dévoué, et il n'y réussissait pas, parce qu'il n'avait pas encore été régénéré par le Saint-Esprit. Ses idées sur cette grande doctrine étaient même confuses et contradictoires. Près de quinze ans passés à Oxford dans les méditations et dans l'étude n'avaient pas abouti à le mettre en possession de ce souverain bien.

Cette paix que l'université n'avait pas su lui donner, il allait maintenant la demander à l'activité missionnaire.

III

MISSION EN AMÉRIQUE.

1735-1737.

Wesley refuse la direction d'une paroisse. Il devient missionnaire en Géorgie. Le voyage. Austérités. Règlementation du temps. Les Moraves; leur attitude dans le danger; leur exemple. Arrivée. Conversation avec Spangenberg. Une communauté morave. Tentatives d'évangélisation parmi les Indiens. Evangélisation des colons. Petites sociétés. L'influence de Wesley grandit. Causes d'insuccès. Opposition violente. Départ de Wesley.

Wesley ne paraissait pas disposé à s'arracher de lui-même à la vie qu'il menait à Oxford; elle avait pour lui des charmes austères; il se sentait lié, par une vocation spéciale, à cette œuvre de réveil qu'il poursuivait parmi les étudiants de l'université. C'était là une paroisse qui en valait bien une autre. Pénétré de cette conviction, il ne crut pas devoir accepter les offres de son père qui le sollicitait de devenir définitivement son suffragant; et à sa mort, survenue en avril 1735, il refusa également de devenir son successeur, bien que toute sa famille le pressât d'y consentir. La direction d'une paroisse de deux mille âmes effrayait alors cet homme qui devait dire, quelques années plus tard : « Le monde est ma paroisse. »

Ce n'était pas là chez Wesley de la pusillanimité, mais une sincère défiance de soi-même. On le vit bien, lorsque, quelques semaines après avoir décliné ces offres, il reçut vocation pour une œuvre autrement difficile que la direction d'une petite église de campagne. Dès qu'il crut que la Providence l'y appelait, il brisa tous les liens qui le rat-

tachaient à la vie qu'il aimait, pour obéir à la voix de Dieu.

Depuis trois ans environ, une nouvelle colonie anglaise s'était fondée dans l'Amérique du Nord, sur les bords de la rivière Savannah, grâce à l'initiative privée, secondée par les encouragements du gouvernement. Cette colonie, qui reçut le nom de Géorgie, se développa rapidement. La compagnie qui en prit la direction à l'origine voulut donner à son entreprise une base chrétienne, et elle se mit à la recherche de quelques jeunes pasteurs pieux et zélés, qui consentissent à se vouer à l'évangélisation des colons et des Indiens. Les étudiants méthodistes d'Oxford semblaient désignés d'avance pour une pareille œuvre. Aux premières ouvertures qu'on lui en fit, Wesley refusa cependant, en objectant le veuvage de sa mère, dont il demeurait le principal appui. Comme on insistait, il promit d'y consentir, si sa mère elle-même y donnait son approbation. Celle-ci, toujours à la hauteur de tous les dévouements, s'écria : « Eussé-je vingt fils, je me réjouirais de les consacrer tous à une pareille œuvre, fallût-il renoncer à les revoir jamais. »

Le 14 octobre 1735, les deux Wesley, accompagnés de deux amis, Charles Delamotte et Benjamin Ingham, s'embarquèrent à Londres. Ils trouvèrent sur le vaisseau qui devait les transporter à travers l'Atlantique cent-vingt-quatre émigrants, et dans ce nombre vingt-six Moraves allemands, accompagnés de leur évêque, David Nitschmann. Wesley se sentit attiré dès le premier moment vers ces excellents chrétiens qui allaient exercer une influence si féconde sur son développement religieux. Avec l'ardeur qu'il portait en toutes choses, il se mit aussitôt à l'étude de l'allemand, afin de pouvoir converser avec eux.

Un voyage en Amérique à cette époque durait longtemps. A peine installés dans leur maison flottante, Wesley et ses trois compagnons résolurent de pratiquer librement leurs principes de mortification. « Convaincus, écrit-il dans son journal, que le renoncement à soi-même, prati-

qué dans les plus petites choses peut nous être utile, avec la bénédiction de Dieu, nous avons complétement renoncé à l'usage de la viande et du vin, pour nous contenter d'une nourriture végétale, composée surtout de riz et de biscuit. » Quelques jours plus tard, ils s'imposent la suppression totale du repas du soir. Une nuit, Wesley ayant été obligé de coucher par terre, à la suite d'un orage qui avait trempé son lit, découvre qu'un pareil régime n'a rien qu'un homme en santé ne puisse supporter et se décide à coucher désormais sur le sol. Regrettables erreurs d'âmes éprises de sainteté et qui la cherchent encore dans les voies obscures de la propre justice!

Désireux de ne pas perdre un instant, Wesley et ses amis réglementèrent militairement leur existence à bord. Sur pied avant quatre heures du matin, ils consacraient une heure aux exercices de la piété privée. De cinq à sept heures, ils étudiaient ensemble la Bible, à la lumière des écrits des Pères de l'Eglise. A huit heures, à la suite d'un frugal déjeuner, ils présidaient un culte public auquel étaient invités tous les passagers. De neuf heures à midi, Wesley étudiait l'allemand, son frère composait des sermons, Delamotte faisait du grec et Ingham donnait quelques leçons à des enfants. A midi, ils s'entretenaient intimement de leurs expériences et de leurs travaux. L'après-dîner était consacré à de modestes essais d'évangélisation parmi les passagers, avec lesquels les jeunes missionnaires s'entretenaient ou faisaient de pieuses lectures. Les prières du soir avaient lieu à quatre heures. De nouvelles lectures et de nouveaux entretiens remplissaient la soirée, et, lorsque enfin ils allaient se livrer à un repos mérité après une journée si bien remplie, « ni le mugissement des vagues, dit Wesley, ni le tangage du navire ne réussissaient à les priver du sommeil réparateur que Dieu leur accordait. »

Dans les privations qu'ils s'imposaient, ces jeunes gens se montraient assurément plus disciples de Kempis et de saint Bernard que de Jésus-Christ. On trouve encore chez

eux ce besoin de vaincre le corps par l'exercice et par le renoncement et d'habituer l'âme à la contemplation que nous avons signalé dans la petite société d'Oxford. Mais un autre besoin grandit en eux, celui de se dévouer au salut des âmes et de consacrer à l'évangélisation une partie importante de leurs journées. Là se trouvait, nous le répétons, le précieux correctif de quelques erreurs passagères.

La traversée fut longue et pénible; à diverses reprises, la tempête menaça d'engloutir le navire. Dans ces heures de péril, l'angoisse était générale, et Wesley n'y échappait pas; il se sentait effrayé à la pensée de la mort, et il rougissait de son effroi. L'attitude calme et sereine des Moraves contrastait d'une manière remarquable avec celle des autres passagers et excita son étonnement. Dès la première heure du voyage, il avait reconnu chez eux une profonde piété; il les avait vus toujours humbles, disposés à rendre aux autres passagers les services les plus humiliants et prêts à supporter patiemment toutes les injures. Mais leur attitude en face de la mort le surprit bien autrement. Un jour, les Allemands venaient de commencer leur service, lorsqu'une tempête éclata soudain; les vagues se précipitant avec violence sur le navire, l'inondèrent et mirent en pièces la grande voile. Un cri de détresse s'échappa de bien des poitrines. Les Moraves seuls ne parurent pas émus, et ils n'interrompirent pas même le chant du psaume qu'ils avaient commencé. Wesley demanda ensuite à l'un d'eux : « N'étiez-vous donc pas effrayés? » Il répondit : « Grâce à Dieu, non. — Mais vos femmes et vos enfants, n'avaient-ils pas peur? — Non, reprit-il simplement, nos femmes et nos enfants n'ont pas peur de mourir. » Wesley sentait qu'il n'en était pas encore là.

Le 6 février 1736, vers huit heures du matin, le vaisseau toucha le rivage américain. Comme Christophe Colomb, en mettant le pied sur le sol du Nouveau-Monde, Wesley tomba à genoux, et l'on peut dire que, si le grand explorateur du quinzième siècle ne se rendait pas compte de la grandeur de sa découverte, le grand missionnaire du

dix-huitième siècle se rendait encore moins compte de la grandeur de l'œuvre que ses disciples devaient accomplir par la suite sur cette terre qu'il venait de fouler pour la première fois.

Le lendemain de son arrivée, il fit la connaissance d'un pasteur morave, Spangenberg. Plein de confiance pour tout ce qui portait le cachet de cette communauté qu'il avait appris à vénérer, il lui demanda des directions sur l'œuvre missionnaire qu'il allait entreprendre. « Mon frère, lui dit le Morave, avant toutes choses, je vous poserai une ou deux questions. Possédez-vous en vous-même le témoignage de Dieu? L'Esprit de Dieu rend-il témoignage à votre esprit que vous êtes enfant de Dieu? » Plus habitué à enseigner qu'à être enseigné, Wesley fut tout interdit par ces questions si directes. S'apercevant de son embarras, son interlocuteur poursuivit : « Connaissez-vous Jésus-Christ? — Je sais, répondit Wesley, qu'il est le Sauveur du monde. — C'est vrai, mais savez-vous qu'il *vous* a sauvé? — J'espère qu'il est mort pour me sauver. » Spangenberg ajouta une dernière question : « Vous connaissez-vous vous-même? » Wesley répondit par une timide affirmation, mais, il ajoute dans son journal : « Je crains bien que ce ne fussent là que de vaines paroles. » Le pasteur morave lui raconta alors sa propre vie et sa conversion, et ce récit impressionna vivement le jeune missionnaire et lui fit mieux comprendre qu'il lui manquait encore quelque chose.

Ces impressions se fortifièrent dans les relations que Wesley entretint d'une manière suivie avec ces bons Moraves. Logeant avec Delamotte sous leur toit, il put admirer la pureté de leur conduite. « Ils étaient, dit-il, toujours occupés, toujours joyeux et de bonne humeur dans leurs relations entre eux; ils avaient renoncé à toute colère, à toute querelle, à toute aigreur, à toutes mauvaises paroles; ils marchaient d'une manière digne de leur vocation, en quelque lieu qu'ils se trouvassent, et honoraient l'Evangile de notre Seigneur par toute leur conduite. » Ses

préjugés ecclésiastiques, si fortement enracinés, se fondaient insensiblement au contact de la simplicité tout évangélique de ces chrétiens. Il assista un jour à l'une de leurs réunions d'Eglise dans laquelle, après plusieurs heures passées en conférences et en prières, on procéda à l'élection et à la consécration d'un évêque. L'ancien étudiant d'Oxford fut frappé de la simplicité solennelle de ce service, qui contrastait tant avec le cérémonial usité en pareille occasion par l'Eglise anglicane. « La grande simplicité et la solennité de cette scène, raconte-t-il, me transportèrent à dix-sept siècles en arrière, au milieu de l'une de ces assemblées où présidait Paul le faiseur de tentes ou Pierre le pêcheur, sans un grand apparat, mais avec une démonstration d'esprit et de puissance. »

Wesley s'était promis de donner une attention toute particulière à l'évangélisation des Indiens. Il s'empressa donc de se mettre en relation avec eux; mais de nombreuses difficultés vinrent s'opposer à ses projets. Il apprit par expérience que le voisinage d'un établissement civilisé offre un formidable obstacle à la conversion des païens. D'autre part, il ne s'appartenait pas complétement, et le gouverneur s'opposa toujours à ce qu'il s'éloignât de la colonie pour suivre les Peaux-Rouges dans leurs campements. Il s'efforça toutefois de leur faire quelque bien, espérant que les circonstances lui permettraient un jour de se consacrer tout entier à cette œuvre. Les colons réclamaient d'ailleurs des soins pastoraux assidus, et les missionnaires durent surtout s'occuper d'eux.

Le journal de Wesley nous montre avec quelle ardeur il se voua à cette œuvre. A Savannah comme à Oxford, ce fut surtout vers les petits que se tourna le plus volontiers son activité; les indigents, les malades, les enfants étaient les objets de ses soins. Il se préoccupa aussi vivement des esclaves noirs assez nombreux, dès cette époque, en Amérique, et s'efforça de leur faire quelque bien. Les aptitudes spéciales qu'il avait toujours eues pour l'étude des langues lui furent utiles au milieu de ces émigrants accourus

de toutes les parties du globe. Ses récentes études de l'allemand lui permirent de donner, dans cette langue, quelques méditations familières à de pauvres émigrants privés de tout culte. Sur la demande instante de quelques Français de Savannah, il présida également des services religieux dans leur langue. Quelques Vaudois du Piémont réclamèrent de lui un culte italien, qu'il consentit aussi à essayer. Enfin, nouvelle preuve de ses aptitudes polyglottes et de son zèle missionnaire, il se mit à l'étude de l'espagnol, dans le dessein de converser avec quelques Juifs d'Espagne, «dont quelques-uns, dit-il, semblent plus rapprochés de l'esprit qui était en Christ que ne le sont plusieurs de ceux qui l'appellent leur Seigneur.»

Comme à Oxford, Wesley travailla à grouper les quelques âmes pieuses qu'il rencontrait en « petites sociétés, qui doivent, dit-il, se réunir une ou deux fois par semaine, afin que les membres se reprennent, s'instruisent et s'exhortent réciproquement. » On voit que ces petites réunions, qui jouèrent plus tard un rôle si important dans l'organisation dont il fut l'auteur, furent un besoin de son cœur avant d'être un rouage dans une organisation savante.

Outre l'influence que le missionnaire exerçait sur ce petit cercle qui se formait ainsi autour de lui, il en possédait une autre plus étendue, quoique moins profonde, sur une grande partie de la population de la colonie. La pureté de son caractère fit encore plus que la puissance de ses talents pour lui gagner la confiance, et même la popularité. La foule se pressait à ses prédications, et l'action de sa parole était grande sur elle.

Un jour, il se plaignit du haut de la chaire de l'inconvenance qu'il y avait à venir à l'église avec de fastueuses toilettes, comme à une fête mondaine; à partir de ce jour, ses auditeurs lui enlevèrent ce sujet de plainte, et ne parurent plus au culte que dans la mise la plus modeste. Un soir, l'une des familles de la meilleure société de la ville s'avisa de donner un bal à l'heure même d'un

service présidé par Wesley; la concurrence était redoutable, mais la réputation du pasteur l'emporta sur les séductions du bal, qui fut désert, tandis que l'église était pleine.

Cette popularité ne devait pas durer longtemps. Sous l'inspiration d'un rigorisme ecclésiastique outré, Wesley irrita ses paroissiens par certaines exigences disciplinaires. Voulant remettre en vigueur les antiques usages de l'Eglise, il refusait, par exemple, de baptiser, autrement que par immersion. Il refusait aussi de reconnaître la validité de tout baptême conféré par un pasteur n'ayant pas reçu l'ordination épiscopale; et il lui arriva même de repousser de la table sainte des personnes, pieuses d'ailleurs, sous prétexte que leur baptême n'était pas valable. A côté de ce ritualisme exagéré, on reprochait à Wesley et à ses amis leur ascétisme persistant.

Si Wesley fournissait ainsi quelques griefs légitimes aux susceptibilités de ses paroissiens, il faut ajouter que la cause principale de l'opposition violente qu'il rencontra, ce fut cette inimitié contre l'Evangile qui germe naturellement dans le cœur de l'homme, surtout au milieu d'une société fort mélangée, comme l'est celle d'une colonie composée d'émigrants et d'aventuriers de toute provenance. Au bout de quelques mois, la faveur enthousiaste de la foule avait fait place à la froideur, et bientôt même à une opposition déclarée. Wesley, ayant cru devoir refuser d'admettre à la cène une jeune dame, alliée à la famille du premier magistrat de Savannah, l'opposition revêtit un caractère formidable, à tel point que, l'exercice de son ministère devenant impossible, il se vit forcé de quitter la colonie et de retourner en Angleterre. C'était en décembre 1737. Son frère Charles, par des motifs analogues, avait dû partir quinze mois plus tôt.

Ainsi se terminait, par un échec humiliant, cette campagne missionnaire, entreprise avec tant d'enthousiasme et sous d'aussi favorables auspices. Cette épreuve était nécessaire au développement de Wesley; elle lui révélait

l'impuissance de sa piété à rien fonder de durable. Elle renversait à terre l'édifice laborieusement élevé de sa religion ; mais de ces ruines devait en sortir un autre plus solide, et capable de défier le temps.

IV

CONVERSION.

1738.

Expériences douloureuses de Wesley. Besoin de conversion. Ses relations avec Bœhler. Ses progrès rapides. Il cherche ardemment la délivrance. Circonstances au milieu desquelles il la trouve. Développement de la vie spirituelle chez Wesley. Conversion de Charles Wesley et de Whitefield. Wesley visite les établissements moraves de l'Allemagne. Ses relations avec Zinzendorf. Ses impressions à Herrnhut. Christian David. Le Méthodisme et les Moraves.

Les longues semaines que Wesley passa sur le navire qui le ramenait en Angleterre furent particulièrement fructueuses pour lui. Tout en s'occupant, comme à son précédent voyage, des intérêts spirituels des passagers, il fut surtout préoccupé de sa propre position. Son journal est rempli des confidences douloureuses de cette âme, à laquelle manquait encore la paix qui résulte de la foi simple. « J'ai été en Amérique, écrit-il, pour convertir les Indiens; mais, oh! qui me convertira moi-même? qui me délivrera de mon mauvais cœur incrédule? Ma religion est une belle religion d'été; je puis en parler, je puis même y croire, tant que le danger est loin; mais dès que la mort me regarde en face, alors mon esprit se trouble. Je ne puis pas dire : « La mort m'est un gain. » Oh! qui me délivrera de cette crainte de la mort! Que ferai-je? où fuirai-je pour lui échapper? »

Il écrit cinq jours plus tard : « Il y a maintenant deux ans et près de quatre mois que j'ai quitté mon pays pour aller enseigner aux Indiens de la Géorgie la nature du christianisme. Mais qu'ai-je appris moi-même durant le

même temps? J'ai appris ce dont je ne me doutais pas : que moi qui travaille à convertir les autres, je n'ai jamais été converti moi-même. J'ai appris que je suis « privé de la « gloire de Dieu, » que mon cœur est complétement « cor-« rompu et abominable, » et que ma vie l'est aussi, puisqu'un « mauvais arbre ne peut porter de bons fruits. » J'y ai appris que, privé de la vie de Dieu, je suis un enfant de colère, un héritier de l'enfer. J'ai appris que mes œuvres, mes souffrances, ma justice, loin de me réconcilier avec un Dieu offensé et de servir à expier le moindre de mes péchés (plus nombreux que les cheveux de ma tête), ne sauraient soutenir le regard de la justice divine, à moins d'être elles-mêmes expiées. J'ai appris que, portant écrite sur mon cœur ma sentence de mort, et n'ayant en moi aucune excuse à alléguer, il ne me reste aucune espérance, si ce n'est d'être justifié gratuitement par la rédemption qui est en Jésus; aucune espérance, si ce n'est qu'en cherchant Christ, je le trouverai, et que « je serai trouvé en lui, ayant, non la justice qui me venait de la loi, mais celle qui vient de la foi en Christ, savoir la justice qui vient de Dieu par la foi. » (Phil. III, 9.)

On le voit par ces traits que nous pourrions multiplier, Wesley revenait d'Amérique, abattu et accablé; il avait enfin appris à se connaître, et c'est avec une éloquence amère qu'il décrit dans son journal cette phase de sa vie spirituelle. Sous ces paroles brèves et mélancoliques, on devine des luttes intérieures d'une intensité douloureuse. Tant il est vrai que, si la vérité frappe souvent d'une illumination subite les ignorants et les simples, elle a à traverser une couche épaisse de préjugés chez l'homme de science ou de tradition.

Il était impossible toutefois que Dieu abandonnât à elle-même une âme qui soupirait ainsi après lui. Ce fut encore par le moyen des Moraves que se produisit la crise décisive qui devait créer l'homme nouveau. A peine revenu d'Amérique, Wesley retrouva à Londres un certain nombre de ces excellents chrétiens qui travaillaient modeste-

ment à grouper en petites assemblées les âmes pieuses qu'ils rencontraient. Ces petites sociétés, véritables foyers de vie religieuse, étaient ce qui convenait le mieux à l'état spirituel de Wesley; il se mit aussitôt en relation avec elles, et ce fut ainsi qu'il entra en rapports avec un frère morave qui devait être son guide dans la voie du salut. Pierre Bœhler venait d'arriver d'Allemagne; par sa piété simple et pratique, comme par sa connaissance de l'Ecriture, il était apte à remplir la mission que Dieu lui confia auprès de Wesley. Leurs relations se nouèrent le 7 février 1738, « jour mémorable dans ma vie, » dit Wesley. A partir de ce jour, il eut de nombreuses entrevues avec ce chrétien distingué, pendant lesquelles il se fit son disciple avec l'humilité d'un petit enfant. Le théologien d'Oxford soumettait ses doutes à son nouvel ami, qui lui répondait en latin (c'était dans cette langue qu'ils conversaient) : *Mi frater, mi frater, excoquenda est ista tua philosophia.* « Mon frère, mon frère, il faut te débarrasser de cette philosophie-là. » Il s'en débarrassa si bien qu'il arriva à la conviction qu'il s'était mépris jusqu'alors sur la nature de la véritable foi, en prenant pour elle une adhésion tout intellectuelle aux vérités révélées. Son ami lui fit comprendre que, partout où la foi vivante existe, elle produit la paix de l'âme et la sainteté, et que cette foi elle-même n'est autre chose qu'une « confiance ferme que l'âme place en Dieu, et qui l'assure que ses péchés lui sont pardonnés par les mérites de Christ et qu'elle est réconciliée avec Dieu. » Ces idées étaient nouvelles pour Wesley, et soulevaient certaines objections dans son esprit; mais Bœhler, qui ne demandait pas à être cru sur parole, le renvoyait à l'Ecriture. Wesley se mit en effet à étudier avec plus de soin son Nouveau Testament grec, que les mystiques lui avaient un peu fait négliger, et il n'eut pas de peine à y découvrir la confirmation des idées de son ami; ses objections tombèrent l'une après l'autre en face de déclarations telles que celles-ci : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de

Dieu. » « Celui qui croit a le témoignage en soi-même. » « Celui qui est né de Dieu ne pèche point. » Il hésitait cependant à admettre que la foi peut être une opération subite de Dieu en nous, et que la conversion peut être instantanée; mais ses doutes à cet égard disparurent par une étude consciencieuse de l'Ecriture, et par quelques conversations avec des chrétiens moraves qui lui racontèrent comment, en quelques instants, la paix avait succédé dans leur âme au sentiment de la condamnation.

Wesley n'avait possédé jusqu'alors, comme il le reconnaît, que la foi d'un serviteur; il n'avait pas encore celle de l'enfant. Oppressé par cette conviction, il voulait discontinuer de prêcher; Bœhler l'en détourna vivement : « Prêchez la foi, lui dit-il, *en attendant que* vous l'ayez; vous la prêcherez alors *parce que* vous l'aurez. » C'est ce qu'il fit à partir de ce moment avec une grande fidélité, non-seulement du haut de la chaire, mais dans les relations ordinaires de la vie, dans ses voyages, en voiture, à table d'hôte, partout où une occasion se présentait. A mesure que ses besoins se développaient, il avait aussi senti la nécessité de renoncer, pour son culte particulier, aux formulaires de prières dont il se servait habituellement, et il se mit à prier d'abondance. Dès ce moment aussi, comprenant tous les avantages de la communion fraternelle, il s'associa étroitement à la petite société de Fetter-Lane, à Londres, qui, le 1er mai 1738, s'organisa d'après les règles des frères moraves et sous la direction de Bœhler. Les membres devaient se réunir une fois par semaine « pour se confesser leurs fautes les uns aux autres, selon le commandement de Dieu donné par saint Jacques, et pour prier les uns pour les autres. »

Wesley cherchait maintenant avec ardeur cette délivrance intérieure dont il comprenait toute l'importance. Voici ce qu'il écrivait à cette époque dans son journal : « J'entends une voix, — et n'est-ce pas la voix de Dieu ? — qui me dit : « Crois et tu seras sauvé. Celui qui croit est « passé de la mort à la vie. » Sauveur des hommes, garde-

nous de nous confier en un autre que toi. Tire-nous après toi! Dépouille-nous de nous-mêmes, et remplis-nous de paix et de joie en croyant, et que rien ne nous sépare de ton amour, dans le temps ni dans l'éternité. »

« Je me décidai, dit-il encore, à chercher cette grâce sans relâche, en renonçant absolument à toute confiance, totale ou partielle, en mes œuvres ou en ma justice propre, unique fondement, hélas! de mes espérances jusqu'à ce jour, et en m'appliquant à demander, par des prières incessantes, la foi justifiante, ce complet abandon de moi-même à la vertu expiatoire du sang de Christ répandu pour moi, cette confiance en lui comme *mon* Christ, *ma* justification, *ma* sanctification, *ma* rédemption. »

Le jour de la délivrance parut enfin; laissons Wesley lui-même nous le décrire :

« Le mercredi 24 mai 1738, vers cinq heures du matin, j'ouvris mon Nouveau Testament à ces paroles : « Nous « avons reçu les grandes et précieuses promesses, afin « que, par leur moyen, nous devenions participants de la « nature divine. » (2 Pierre I, 4,) Au moment de sortir, je tombai sur ces mots : « Tu n'es pas loin du royaume de « Dieu. » Dans l'après-midi, on m'invita à aller à la cathédrale de Saint-Paul. L'Antienne était : « O Eternel, je t'in- « voque du fond de l'abîme; Seigneur, écoute ma voix! « que tes oreilles soient attentives à la voix de mes suppli- « cations! O Eternel, si tu considères les iniquités, Sei- « gneur, qui est-ce qui subsistera? Mais le pardon se « trouve auprès de toi, afin qu'on te craigne. Israël, at- « tends-toi à l'Eternel; car la miséricorde est avec l'Eter- » nel, et la rédemption se trouve auprès de lui. Et lui- « même rachètera Israël de toutes ses iniquités. »

« Dans la soirée, je me rendis à contre-cœur à une petite réunion dans Aldersgate-Street, où j'entendis lire l'introduction de Luther à l'épître aux Romains. Vers neuf heures moins un quart, en entendant la description qu'il fait du changement que Dieu opère dans le cœur par la foi en Christ, je sentis que mon cœur se réchauffait étrange-

ment. Je sentis que je me confiais en Christ, en Christ seul pour mon salut; et je reçus l'assurance qu'il avait ôté *mes* péchés, et qu'il *me* sauvait de la loi du péché et de la mort.

« Je me mis alors à prier de toutes mes forces pour ceux qui m'avaient le plus outragé et persécuté. Puis je rendis témoignage ouvertement, devant les personnes présentes, de ce que j'éprouvais en mon cœur pour la première fois. L'ennemi me suggéra bientôt : « Ceci ne peut être la foi ; « car où est ta joie? » Mais j'appris bientôt que si la paix et la victoire sur le péché sont étroitement liées à la foi au Chef de notre salut, il n'en est pas ainsi de ces transports de joie qui l'accompagnent ordinairement, surtout chez ceux qui ont passé par une angoisse profonde, mais que Dieu se réserve de dispenser ou de refuser selon son bon plaisir. »

A partir de ce moment, Wesley eut sans doute des luttes intérieures à soutenir, mais il sut conserver et affermir ce témoignage précieux qu'il avait enfin obtenu. En possession désormais de cette perle de grand prix qu'il avait acquise après des luttes si vives, il allait employer sa vie à la faire connaître et aimer autour de lui.

« Jetons un regard sur le développement intérieur qui s'était accompli en Wesley jusqu'à ce moment. Il avait commencé par la sainteté extérieure; mais il reconnut bientôt que la religion a son siége dans le cœur, et chercha une sainteté intérieure. Ce fut ensuite le caractère infini des exigences de la loi divine qui se présenta à lui, et lui montra comme but la sainteté parfaite qui consiste dans une harmonie entière, intérieure et extérieure, avec la vie de Christ. Mais les efforts qu'il fit pour l'atteindre ne pouvaient lui donner ni l'assurance du salut ni la joie. Il lui manquait un point de départ certain et un fondement inébranlable. Ce fut alors qu'il apprit que ce fondement solide est situé en dehors de l'homme; que c'est la grâce de Dieu en Christ, et que la foi est le seul moyen par lequel l'homme s'établit sur cette base. Nous trouvons

chez Wesley la même lutte intérieure, la même transition des œuvres de la loi à la grâce que chez Luther. Et cette émancipation à l'égard de la loi, cette délivrance de l'âme luttant pour avoir l'assurance du salut et la joie de la foi, tout cela n'est pas le produit de l'illusion ou d'un enthousiasme fanatique, comme on l'a souvent reproché à Wesley. C'est l'épanouissement du bourgeon longtemps fermé qui rompt enfin son enveloppe. L'âme, enfin affranchie du joug de la loi et du péché, est désormais en possession de l'assurance du salut et de la joie de la foi; car, comme dit Luther, là où il y a le pardon des péchés, là se trouve la vie et le bonheur[1]. »

Charles Wesley était arrivé au même but que son frère par un chemin semblable. Trois jours plus tôt, il avait trouvé au pied de la croix l'assurance de son pardon. George Whitefield, leur ancien ami d'Oxford, les avait précédés dans cette voie; il était devenu un homme nouveau, pendant qu'ils étaient en Géorgie, occupés à poursuivre le salut par leurs propres efforts. Ainsi se trouvaient préparés providentiellement, pour leur sainte œuvre, les trois principaux ouvriers du grand Réveil qui allait ébranler l'Angleterre.

Wesley était immensément redevable aux Moraves qui l'avaient mis sur la voie d'un christianisme tout autrement vivant et efficace que celui qu'il connaissait. Il aimait d'une affection filiale cette Eglise qui, mieux qu'aucune autre, lui paraissait avoir compris le caractère vital et pratique de la doctrine chrétienne. Au point décisif où il était parvenu dans sa vie spirituelle, il pensa que le moment propice était arrivé pour lui de réaliser un projet qu'il avait formé en Géorgie, celui de visiter le siége de cette communauté chrétienne, afin de la mieux connaître. Il partit donc, accompagné de quelques amis, pour ce

[1] C. Schœll, article *Methodismus*, dans la *Real-Encyklopædie* du Dr Herzog. Tome IX.

voyage qui avait pour lui le caractère d'un pèlerinage religieux et d'un acte de piété filiale.

A Ysselstein, près Rotterdam, il trouva déjà une petite colonie de Moraves, établie sur les terres de la princesse douairière d'Orange, et il passa quelques heures agréables sous le toit du pieux baron de Watteville. A Marienborn, près Francfort, il rencontra Zinzendorf qu'il désirait connaître depuis longtemps. Ses rapports avec ce chrétien éminent lui furent utiles et agréables. « J'ai rencontré ce que je cherchais, écrivait-il, des preuves vivantes de la puissance de la foi, des personnes délivrées du péché intérieur et extérieur, par l'amour de Dieu répandu dans leurs cœurs, et affranchies des doutes et des craintes par le témoignage intérieur du Saint-Esprit. »

Après avoir passé une dizaine de jours dans la petite colonie de Marienborn, Wesley reprit sa route vers Herrnhut, siége de la communauté principale des Moraves. Il traversa à pied une partie de l'Allemagne, et arriva enfin, le 1er août 1738, à ce village célèbre, situé sur les frontières de la Bohême et qui occupe une place plus grande dans l'histoire de l'Eglise que beaucoup de cités en renom. Il vit là à l'œuvre un christianisme notablement différent de ce type anglican qu'il avait seul connu de près jusqu'alors. Attaché déjà par une filiation spirituelle à l'Eglise morave, il l'étudia de près avec une sympathie fort vive, qui put même nuire sur le moment à l'indépendance de ses jugements, en lui faisant fermer les yeux sur certains côtés fâcheux de cette organisation trop cénobitique. « Dieu m'a accordé à la fin le désir de mon cœur, écrit-il à son frère Samuel. Je suis avec une Eglise dont la bourgeoisie est dans les cieux, qui possède l'esprit qui était en Christ et qui marche comme il a marché lui-même. Tous les membres n'ont qu'un même Seigneur et une même foi ; aussi participent-ils tous au même Esprit, l'esprit de douceur et d'amour, qui anime uniformément et continuellement toute leur conduite. Oh ! quelle chose élevée et sainte est le christianisme ! et combien un tel christianisme

diffère de celui qui usurpe ordinairement ce nom, bien à tort sans doute, puisqu'il ne purifie pas le cœur et ne renouvelle pas la vie à l'image de notre Rédempteur. »

Wesley, par ses entretiens avec les Moraves, se confirma dans la notion de la foi justifiante qu'il avait apprise de Bœhler. Le spectacle de cette Eglise vivant de cette doctrine trop oubliée en Angleterre, le convainquit de son efficacité. Peu d'hommes lui furent plus utiles sur ce sujet que le pieux Christian David, à la fois artisan et pasteur, qui de ses mains avait construit les premières maisons de Herrnhut et dont la prédication et l'exemple avaient largement contribué à l'édification spirituelle de la colonie naissante. Ses entretiens et ses discours achevèrent de porter la lumière dans l'âme de Wesley. Ses relations avec de pareils chrétiens, au début de la vie nouvelle qui datait pour lui de sa conversion, devaient avoir le plus heureux effet sur son développement religieux et sur son utilité pastorale. Il apprenait d'eux ce que peut la foi vivante, et comment elle produit dans l'âme un ardent amour pour le Sauveur et pour les chrétiens et un renoncement absolu au monde et à soi-même.

Ce qui le frappa surtout à Herrnhut, ce fut cette réalisation d'une société toute pénétrée de l'esprit chrétien. Tout n'était pas sans doute également recommandable dans cette tentative, mais que de choses dignes d'éloges! « Je voudrais bien passer ma vie ici, écrit-il dans son journal, mais mon Maître m'appelle dans d'autres parties de sa vigne, et je dois quitter cet heureux pays. » Il partit à regret, emportant de ce pèlerinage des leçons et des souvenirs qui devaient lui être utiles. Il serait difficile en effet d'exagérer l'importance d'un pareil voyage au point de vue des progrès religieux et ecclésiastiques de Wesley. Cette cité de Dieu qu'il avait vue au fond de l'Allemagne, il allait essayer de la reproduire en Angleterre, en tenant compte avec raison des différences notables de caractère qui existent entre une nation essentiellement méditative

et mystique et une nation douée d'un génie actif et entreprenant.

« Le Méthodisme, dit un historien, a contracté de grandes obligations envers les Moraves. Ce sont eux, d'abord, qui ont introduit Wesley dans cette vie spirituelle régénérée, dont le méthodisme a eu pour mission spéciale d'affirmer la suprématie sur toutes les questions dogmatiques ou ecclésiastiques. C'est chez eux, en second lieu, que Wesley puisa quelques-unes de ses conceptions les plus claires sur les points de doctrine, qu'il prêcha ensuite comme essentiels à la vie spirituelle. Troisièmement, Wesley emprunta à Zinzendorf le plan ecclésiastique qu'il avait lui-même emprunté à Spener, et qui consistait à travailler à la réformation des Eglises nationales, en fondant dans leur sein de petites églises (*ecclesiolæ*) qui pouvaient seules ramener et maintenir la vie en elles. Cette influence du système morave, évidente dans ce trait de l'organisation méthodiste, l'est encore dans plusieurs de ses détails [1]. »

[1] Stevens, *History of Methodism*, t. I, p. 108. American edition.

V

ÉTAT MORAL ET RELIGIEUX DE L'ANGLETERRE

AU COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Caractère incomplet de la Réforme anglaise. L'Eglise et les gouvernements. Le puritanisme. L'Angleterre au dix-huitième siècle. Prospérité apparente. Corruption générale dans les classes élevées; vénalité, débauche, incrédulité. Les incrédules à la mode. Avilissement des classes populaires; l'émeute en permanence; les *Mohocks;* l'ivrognerie; superstitions et ignorance. Tentatives de réaction. Les *Essayists*. Société pour la réforme des mœurs. Sociétés religieuses. Le clergé anglican; son indifférence et ses vices; incrédulité et frivolité. Quelques pasteurs pieux. Etat de la prédication : libres penseurs, tribuns et orthodoxes. Témoignages de divers ecclésiastiques pieux. Les non-conformistes. Opinion de Voltaire. Voltaire et Wesley.

Nous venons d'assister à la préparation providentielle de l'homme que Dieu allait appeler à travailler au réveil religieux de l'Angleterre. Il nous reste, avant de raconter cette œuvre, à prouver sa nécessité, en jetant un coup d'œil sur l'état moral et religieux de ce pays, au moment où Wesley et ses amis commencèrent leur mission. Ce sujet mérite d'être traité avec quelques détails.

La tache originelle du protestantisme anglais, ce fut une acceptation incomplète des principes de la Réforme. Le triomphe de ce mouvement y fut limité, par suite des circonstances politiques qui en accompagnèrent l'explosion. L'un de ses plus grands malheurs fut de devoir en partie sa naissance aux colères d'Henri VIII. A peine sorti des mains de ce prétendu réformateur, il tomba dans celles de Marie Tudor; et ses plus nobles défenseurs, Cranmer,

Latimer, Hooper et Ridley, périrent dans les supplices. Il ne se releva sous le règne d'Elisabeth que pour s'unir étroitement à l'Etat, et accepter des chaînes plus avilissantes que celles de la persécution. Nous n'avons pas à raconter les péripéties diverses de son histoire sous Jacques Ier, sous Charles Ier, sous la République et sous les deux tristes règnes de la Restauration.

Ce fut ainsi que la Réforme anglaise, nourrie et élevée dans les bras du pouvoir politique, qui plus d'une fois se refermèrent sur elle pour l'étouffer, manqua de cette indépendance qui l'eût fortifiée. Au lieu d'être une révolution radicale, elle fut un compromis timide avec le passé. Elle conserva une organisation hiérarchique moulée sur le système catholique, et en garda même quelques traces dans sa doctrine. Le nouveau clergé qui, pour répondre aux besoins du moment, eût dû se composer d'apôtres, n'était en aucune manière à la hauteur de sa mission. A part quelques exceptions, il était d'une ignorance absolue; bon nombre de ministres, sous le règne d'Elisabeth, savaient à peine lire. Leur condition matérielle était pitoyable; pendant la semaine, ils étaient réduits, d'après Southey, à se faire tailleurs, menuisiers, cabaretiers, ou même, au dire de Macaulay, garçons de ferme et gardiens de porcs, « fort heureux quand les domestiques de bonnes maisons les régalaient de viande froide et de bière [1]. » Leur condition morale et religieuse était à l'avenant; à une incapacité notoire ils ajoutaient en général une absence complète de piété. Ils étaient si peu nombreux d'ailleurs que dans plusieurs paroisses, c'était le sacristain ou le fossoyeur qui devait officier. Tel était dans sa masse le clergé qui avait eu pour mission d'inculquer les principes de la Réforme au peuple anglais. On s'explique sans peine comment il se fit que ce mouvement réussit si peu à transformer la nation.

Le Puritanisme fut sans doute la protestation d'un grand

[1] Macaulay, *History of England.*

nombre d'âmes honnêtes et pieuses contre la Réforme insuffisante qui émanait du pouvoir politique. Mais, outre que ce mouvement ne réussit pas à ébranler les masses, il ne tarda pas à dégénérer. S'il fut longtemps une école de vertu et de piété virile, il perdit son vrai caractère en se jetant dans les luttes politiques, et il est certain que la généralité des Eglises auxquelles il donna naissance, n'étaient guère plus vivantes, au commencement du dix-huitième siècle, que l'Eglise anglicane elle-même.

Le caractère si incomplet de la Réforme anglaise fut l'une des causes les plus actives de l'affaissement moral et religieux que nous allons constater dans l'Angleterre de la première moitié du dix-huitième siècle. Ce qui y contribua beaucoup aussi, ce furent les bouleversements politiques qui ébranlèrent le pays pendant le siècle précédent. Rien ne corrompt autant les principes et les mœurs d'un peuple comme le spectacle de révolutions fréquentes.

Peu d'époques semblent, à première vue, aussi florissantes que le dix-huitième siècle en Angleterre. A l'extérieur, les armées anglaises remportent de brillantes victoires sous les ordres de Marlborough; à l'intérieur, les lettres fleurissent avec Addison, Swift, Pope, Young, Gray et une foule d'autres auteurs de mérite, tandis que la science prend un essor nouveau, grâce au génie d'Isaac Newton. Mais si, ne s'arrêtant pas aux apparences, on pénètre un peu profondément dans les entrailles de cette société, on s'aperçoit qu'elle est rongée de plaies hideuses et que, si Dieu n'y met la main, elle est à la veille de périr, victime d'une décomposition avancée.

Tous les historiens indépendants s'accordent à peindre sous les plus sombres couleurs l'état moral de l'Angleterre au sortir des grandes révolutions du dix-septième siècle. La plus profonde dégradation régnait au sein des classes aristocratiques, et l'exemple du mal partait de fort haut. La famille royale elle-même était loin d'être à l'abri des reproches; le jeu et la débauche s'étalaient dans ses palais; les désordres de la vie privée de

George Ier et de George II avaient l'influence la plus corruptrice sur la nation. Le prestige de la royauté diminuait, et Montesquieu qui visita l'Angleterre en 1729 le remarquait : « Il n'y a guère de jour, écrivait-il, que quelqu'un ne perde le respect au roi [1]. »

La noblesse, s'autorisant de pareils exemples, affichait le vice avec un cynisme révoltant. Les mémoires du temps sont remplis de révélations qui seraient incroyables si elles n'étaient attestées par les meilleures autorités. La corruption existait à tous les degrés de la hiérarchie gouvernementale. Le duc de Marlborough, le plus grand capitaine du siècle, se vend successivement ou simultanément à tous les partis, recevant l'argent de Guillaume d'Orange pour trahir Jacques II, puis de Jacques II pour trahir Guillaume d'Orange, traitant même sous main avec les ennemis de sa patrie. Les hommes les plus considérables de l'Angleterre, l'amiral Russell, Bolingbroke, Shrewsbury, Halifax, ne valent guère mieux ; ils oscillent entre les Stuarts et la maison de Hanovre, ne se faisant pas scrupule de servir deux maîtres et de recevoir des deux mains, violant leurs serments sans embarras, trahissant sans retenue et réussissant à faire leur chemin dans le monde, malgré ces turpitudes. Robert Walpole, premier ministre pendant vingt ans, fit preuve d'une morale tout aussi relâchée ; il se vantait de savoir le prix de chaque conscience et mettait la sienne à un tarif assez élevé. Grâce à lui, les bureaux du Trésor devinrent un véritable encan, où chaque membre du Parlement venait débattre le prix qu'il entendait recevoir pour son vote. Par des distributions bien combinées, le ministre s'assurait des majorités imposantes ; la vénalité de la chambre des communes lui répondait de sa docilité.

La passion de l'argent faisait tourner presque toutes les têtes, à tel point que l'on vit des lords, des ministres, le prince de Galles lui-même, compromis dans des spécula-

[1] Montesquieu, *Notes sur l'Angleterre*.

tions frauduleuses, d'où ils sortirent enrichis et déshonorés. Montesquieu qui venait de France, où régnaient cependant de grandes misères, fut scandalisé, et il écrivait : « L'argent est ici souverainement estimé, l'honneur et la vertu peu [1]. »

De pareils faits, qu'il serait facile de multiplier, prouvent que les classes au pouvoir donnaient au peuple de tristes exemples, trop fidèlement suivis, hélas! Le beau monde de Londres était aussi corrompu que celui de Versailles, mais il manquait de ce vernis que la politesse française avait répandu sur ses débordements; ses vices s'affichaient avec une brutalité révoltante. La débauche et l'ivrognerie étaient communes, et ceux qui s'y livraient, loin d'en rougir, en tiraient gloire. « On voyait communément, dit Addison, un homme qui s'était enivré en bonne compagnie, ou qui avait passé la nuit dans le désordre, le raconter le lendemain devant des femmes pour lesquelles il avait le plus grand respect. » Les femmes qui supportaient de pareils entretiens nous donnent une assez pauvre idée de leur propre moralité; et elle laissait effectivement beaucoup à désirer. Comment en eût-il été autrement d'ailleurs avec la triste éducation qu'elles recevaient au foyer domestique où régnait une licence déplorable; — au théâtre que Samuel Wesley qualifie «d'infâme,» et où elles se souillaient le cœur et l'imagination en écoutant des obscénités; — dans la littérature courante qui ne leur offrait que des tableaux licencieux et corrupteurs; — à l'église enfin, où il était de bon ton de ne faire aucune attention aux lieux communs de morale que débitait le prédicateur.

Les hautes classes n'avaient en effet aucun respect pour la religion; ce frein qui eût pu les arrêter sur la pente de la corruption n'existait pas encore. Montesquieu qui est bon observateur dit : « Point de religion en Angleterre; quatre ou cinq de la Chambre des communes vont à la

[1] Montesquieu, *Notes sur l'Angleterre.*

messe ou au sermon de la Chambre. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. Un homme ayant dit de mon temps : Je crois ceci comme *acte de foi*, tout le monde se mit à rire [1]. » En comparant l'état religieux de l'Angleterre à celui de la France, qui pourtant était celle de la Régence, Montesquieu écrivait ce qui suit : « Je passe en France pour avoir peu de religion, en Angleterre pour en avoir trop [2]. »

Voici le témoignage d'un Anglais qui s'accorde avec celui de Montesquieu. Cet Anglais est Samuel Wesley, recteur d'Epworth, qui, lorsqu'il décrivait, en 1698, sous d'aussi sombres couleurs l'état religieux de son pays, ne songeait guère que deux de ses fils encore à naître contribueraient plus que personne à amener une salutaire réforme : « On considère, dit-il, comme une partie d'une bonne éducation ou tout au moins comme une preuve de discernement et d'esprit, de tourner en ridicule tout ce qui est sacré et de profaner le glorieux et redoutable nom de Dieu; et, d'autre part, on trouve que rien n'est plus inconvenant et plus malhonnête que de censurer, de démasquer et de réprimer de tels abus [3]. »

L'incrédulité était en effet une mode et presque une fureur pour la haute société anglaise. Elle avait ses auteurs qui la servaient selon ses goûts, lord Bolingbroke, l'ami de Voltaire, « sceptique et cynique, comme l'appelle M. Taine, marchand de consciences, de mariages et de promesses, » et, comme dit Johnson, « un drôle qui chargeait un fusil d'enfant contre le christianisme, et un lâche qui payait un demi-écu à quelqu'un pour tirer le coup; » — Collins, qui, dans son zèle contre le christianisme, l'attaquait avec des armes déloyales, forgeant des textes imaginaires et se permettant des citations fausses; — Tindall, dont les libelles incrédules poussaient l'invec-

[1] Montesquieu, *Notes sur l'Angleterre*.
[2] Montesquieu, *Pensées diverses*.
[3] Sermon prêché devant la Société pour la réforme des mœurs.

tive si loin, que le Parlement, peu chatouilleux d'habitude, les fit brûler par la main du bourreau; — Toland, dont les écrits eurent le même sort, « misérable sophiste, » comme l'appelle Swift, qui, dans sa rage contre l'Evangile, allait dans les cabarets et dans les lieux publics déclamer contre ses doctrines et ses mystères, jusqu'au jour où, réduit à la misère la plus complète, il dut aller mendier son pain de porte en porte.

Cette démoralisation si profonde des classes élevées et instruites de la société anglaise, au commencement du dix-huitième siècle, est reconnue par tous les historiens; les mémoires du temps abondent en tableaux de mœurs que la nature et les limites de ce livre ne nous permettraient pas de reproduire. Les quelques traits que nous avons cités suffisent du reste pour donner une idée des progrès immenses accomplis depuis lors par l'Angleterre dans la voie de la moralisation et de la piété. Quand on étudie ces classes aristocratiques de l'Angleterre contemporaine, à la fois si éclairées et si religieuses, dont l'influence sur la marche générale de la nation a été si féconde, on est obligé de reconnaître qu'il a fallu que la révolution religieuse du dix-huitième siècle fût bien puissante pour amener une pareille transformation.

Le peuple malheureusement n'imite que trop volontiers les vices des grands. Le peuple anglais du dix-huitième siècle était profondément dégradé, surtout dans les grandes villes. Les révolutions qu'il avait traversées lui avaient laissé un goût singulier pour le désordre et une sorte d'ivresse d'indiscipline. Ignorant, comme l'étaient à cette époque les classes populaires dans toute l'Europe, il obéissait aux impulsions les plus contradictoires, se soulevant aujourd'hui en faveur des *whigs* et prêtant demain son concours aux *tories*. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour faire du bruit et jeter des pierres, et les rues de Londres et des grandes villes étaient continuellement le théâtre de scènes de désordre que la police n'essayait pas même de réprimer. Les luttes du Parlement avaient sou-

vent leur contre-épreuve dans la rue ; mais ici, les arguments étaient, non plus des paroles ou des injures seulement, mais des coups de poing et des coups de pierres. La populace avait deux haines qu'elle n'oubliait pas : celle des papistes et celle des dissidents. A l'occasion du procès du docteur Sacheverell, poursuivi pour un sermon contre le gouvernement, il y eut, en 1710, une émeute formidable, et la populace témoigna de ses sympathies pour le docteur en brûlant et en saccageant plusieurs chapelles dissidentes. En 1780, autre insurrection, aux cris de : *à bas les papistes;* l'émeute démolit les prisons, met en liberté les criminels, et pendant trois jours règne dans la capitale, brûlant, pillant et massacrant. « Les tonneaux de *gin* défoncés faisaient des ruisseaux dans les rues. Enfants et femmes à genoux y buvaient jusqu'à mourir. Les uns devenaient furieux, les autres s'affaissaient stupides, et l'incendie des maisons croulantes finissait par les brûler ou les engloutir [1]. » Le couronnement de Georges Ier fut célébré sur divers points de l'Angleterre par des démonstrations hostiles; ici on buvait à la santé du prétendant, là on brûlait le roi en effigie, ailleurs on pillait quelques chapelles dissidentes, ailleurs encore on rouait de coups les passants qui refusaient de crier : « Vive le roi Jacques! » Des émeutes en sens inverse se produisirent aussi, qui brûlaient en effigie le pape et le prétendant et se battaient avec les jacobites. Plus d'une fois, le sang arrosa les places publiques.

« Même lorsque les factions se reposaient, dit M. de Witt, la jeunesse turbulente et licencieuse qui vivait dans les cafés était une véritable peste publique. Insulter les honnêtes femmes, chercher querelle aux gens paisibles, coudoyer les passants et les faire descendre dans le ruisseau, tels étaient les plus innocents plaisirs des mauvais sujets qui, sous le nom de *Mohocks*, faisaient la terreur de Londres. La nuit, après avoir bien bu, ils se précipitaient

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise.*

dans les rues l'épée à la main, renversant et blessant ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage. Parvenaient-ils à mettre la main sur une femme, ils la renfermaient dans un tonneau et l'envoyaient rouler en bas d'une colline. Chaque bande avait d'ailleurs son divertissement favori et comme son mode particulier de torture. Les uns mettaient leur plaisir à aplatir le nez ou à faire sortir les yeux d'un coup de doigt; d'autres trouvaient plus comique de donner aux gens ce qu'ils appelaient une *suée*. Le jeu consistait à se ranger en cercle autour de la victime, à la piquer par derrière à mesure qu'elle se retournait pour éviter la pointe des épées, et à lui imprimer ainsi un mouvement de nature à exciter la transpiration. Ces fantaisies bachiques cachaient parfois de terribles vengeances.

« Le soleil couché, on ne pouvait se promener avec sécurité dans Londres qu'à condition d'être bien escorté. Echappait-on aux *Mohocks*, on avait chance de tomber sur des brigands. Du 20 janvier au 10 février 1720, on compte dans les journaux une trentaine d'attaques à main armée, commises à Londres et dans les environs [1]. »

L'ivrognerie faisait des ravages effrayants dans les basses classes. « Le *gin* avait été inventé en 1684, et un demi-siècle après, l'Angleterre en consommait sept millions de gallons. Les marchands, sur leurs enseignes, invitaient les gens à venir s'enivrer pour deux sous; pour quatre sous, on avait de quoi tomber mort-ivre; de plus, la paille gratis; le marchand traînait ceux qui tombaient dans un cellier où ils pouvaient cuver leur eau-de-vie. On ne pouvait traverser les rues de Londres sans rencontrer des misérables, inertes, insensibles, gisant sur le pavé, et que la charité des passants pouvait seule empêcher d'être

[1] Cornélis de Witt, *la Société française et la Société anglaise au dix-huitième siècle*, page 190. — Voir aussi sur ces mêmes excès l'intéressant livre du Rév. L. Tyerman, intitulé: *The Life and Times of the Rev. Samuel Wesley, rector of Epworth*, pages 263 et suivantes.

étouffés dans la boue ou écrasés sous les voitures[1]. » Le Parlement essaya vainement d'intervenir en interdisant la vente du genièvre; un commerce clandestin s'organisa dans toutes les parties de l'Angleterre. La populace jeta à la rivière ceux qui dénonçaient ces fraudes, et elle sut, par son attitude menaçante, forcer la Chambre à retirer sa loi.

Nous nous sommes étendu sur l'état moral de ce peuple des grandes villes et sur ses goûts d'insubordination, attendu que ce fut surtout à lui que s'adressa la prédication de Wesley; les détails que nous venons de donner pourront faire comprendre quelles difficultés immenses il rencontra dans son œuvre.

Les habitants des campagnes, quoique moins démoralisés, étaient dans un état voisin de la barbarie. Les populations des districts houillers, si intéressantes de nos jours, étaient à peu près sauvages. Partout régnaient l'intempérance et l'immoralité. Un peuple aussi avili était nécessairement victime de tous les préjugés. Plusieurs des superstitions du catholicisme persistaient, deux siècles après la Réforme. Les paysans du Devonshire faisaient encore réciter à leurs enfants certaines invocations aux saints. Ailleurs, dans le pays de Galles, par exemple, les mœurs conservaient sur bien des points l'empreinte de l'époque druidique. La crédulité populaire continuait à considérer les vieilles maisons comme hantées par des esprits; les sorciers, les diseurs de bonne aventure, les charlatans de toute espèce pratiquaient au grand jour leurs industries lucratives. Il va sans dire que peu de personnes savaient lire, et quant à savoir écrire, c'était un luxe de grand seigneur. Ajoutons, pour être juste, que les populations rurales de toute l'Europe n'étaient pas plus avancées à cette époque.

C'est ce peuple, abruti jusqu'à la folie dans les basses classes, corrompu jusqu'au cynisme dans les classes élevées, que le méthodisme allait tenter de transformer. Le

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise.*

pays semblait arrivé à cette limite extrême de la dégradation, où une nation n'a plus qu'à mourir, à moins qu'elle ne consente à renaître à une vie nouvelle. L'état moral que nous venons de décrire ne justifie que trop en effet l'assertion d'un écrivain, anglican lui-même, qui affirme que l'Angleterre était tombée, lorsque Wesley parut, dans un véritable paganisme[1], et cette autre assertion d'un historien indépendant qui croit qu'elle ne le cédait en rien pour la corruption aux turpitudes du Bas-Empire ou à celles de la vieille monarchie française[2].

Que faisait-on au sein de la nation pour porter remède à de si grandes misères? Peu de chose assurément. Efforçons-nous toutefois de signaler les quelques tentatives qui se produisirent, immédiatement avant l'apparition du Réveil méthodiste,

La littérature de cette époque fut en général complice des défaillances morales de la nation, et la poésie, le théâtre et le roman devinrent souvent des agents trop efficaces de corruption. Une réaction intéressante se produisit toutefois dans ce camp même, et quelques hommes de grand talent, Steele, Addison, Berkeley, Johnson tentèrent d'imposer une digue au débordement des mœurs. Dans des écrits périodiques d'une forme vive et satirique, ils attaquèrent les travers et les vices de leur époque, avec une franchise qui les honore. Ces pamphlets eurent un succès immense, et c'est encore à ces pages qu'il faut revenir pour avoir une peinture sincère du temps. Les *Essayists*, comme on les appela, firent une œuvre excellente, mais superficielle; en rendant le vice ridicule, ils l'obligèrent à la pudeur, mais ils ne le corrigèrent pas.

Ce ne fut pas seulement parmi les lettrés qu'une réaction éclata. Pendant les dernières années du dix-septième

[1] Isaac Taylor, *Wesley and Methodism.*

[2] W. Massey, M. P., *History of England during the reign of George III.*

siècle, se produisit un mouvement intéressant dont l'existence seule suffirait à prouver qu'une partie vivace de la nation ne participait pas à la corruption que nous avons décrite. Quelques membres influents de l'Eglise établie s'associèrent afin de lutter, par tous les moyens légaux, contre l'envahissement des mauvaises mœurs. Le mouvement se généralisa et obtint le concours de personnages éminents dans l'Etat et dans l'Eglise; la reine Marie s'y associa elle-même, en ordonnant que les lois anciennes pour la répression des vices scandaleux fussent remises en vigueur. Ainsi patronnée, *la Société pour la réforme des mœurs* ne tarda pas à devenir une véritable puissance, avec laquelle les pécheurs incorrigibles durent compter; armée de toutes les sévérités de la loi, elle seconda activement les magistrats. A Londres en particulier, elle fit fermer des centaines de lieux de débauche, et fit juger des multitudes de joueurs, de blasphémateurs, d'ivrognes, de femmes de mauvaise vie, qui furent condamnés à l'amende, à la prison ou même à être flagellés en public par la main du bourreau. Ces répressions sévères contraignirent le vice, qui jusque-là marchait le front haut, à se cacher dans l'ombre, mais elles furent impuissantes à corriger les mœurs. Si elles atteignaient d'ailleurs les coupables vulgaires, elles épargnaient en général les coupables de haute volée. De Foe compare spirituellement ces lois sur les mœurs aux toiles d'araignée qui prennent les petites mouches, et laissent échapper les grosses. Toutefois c'était un heureux indice que ce réveil de la conscience publique, protestant avec énergie contre cet abaissement des mœurs, dont la Restauration des Stuarts avait été le signal[1].

[1] La *Société pour la réforme des mœurs* fournit une carrière d'une quarantaine d'années; lorsque le méthodisme parut, elle n'existait plus, depuis longtemps, qu'à l'état de souvenir. Le mouvement méthodiste paraît avoir contribué à la ressusciter. John Wesley prêcha devant elle en 1763, comme son père l'avait fait en 1698; mais il eut la douleur, en 1766, d'être témoin de sa dissolution définitive.

Une œuvre étroitement associée à celle-là et qui la précéda même de quelques années, ce fut l'organisation de petites sociétés religieuses, fondées par trois pasteurs pieux de l'Eglise anglicane, Horneck, Smithies et Beveridge. Un grand nombre de jeunes gens s'étant convertis par leur moyen, ils leur conseillèrent « de se réunir une fois par semaine et de s'adonner à de bons entretiens, de façon à s'édifier les uns les autres. » C'est ce qu'ils firent, et de plus ils se cotisèrent pour accomplir en commun quelques œuvres de charité. Ils visitaient les malades et les prisonniers, et s'occupaient des enfants; on assure que, par leurs efforts persévérants, une centaine d'écoles furent fondées dans Londres et dans sa banlieue. Pendant quelque temps, ces petites associations formèrent des foyers de vie religieuse assez intenses, bien que leur action au dehors se renfermât dans des bornes trop étroites. Elles auraient pu peut-être avancer d'un demi-siècle le réveil religieux de l'Angleterre, si elles avaient eu un caractère plus agressif et plus entreprenant. Par malheur, elles s'interdisaient à peu près complétement l'évangélisation proprement dite, de crainte d'empiéter sur les droits du clergé. Nous verrons que Wesley les trouva à peu près dissoutes et qu'il parvint à les reconstituer. S'il s'empara de l'idée féconde de Horneck, ce fut pour la développer et lui faire porter tous ses fruits [1].

Si ces sociétés religieuses ne produisirent pas un réveil

[1] Les règles de ces sociétés portaient que tous les membres devaient se rattacher à l'Eglise établie; qu'ils devaient se réunir une fois par semaine pour s'encourager réciproquement; que toute discussion politique ou autre serait soigneusement évitée; que chaque membre s'imposerait une cotisation hebdomadaire, en vue d'objets charitables; que ceux qui s'absenteraient pendant quatre réunions consécutives, sans motifs légitimes, seraient considérés comme démissionnaires; que nul ne serait reçu membre sans qu'une enquête sérieuse eût été faite concernant ses motifs et sa conduite; et enfin que tous les membres prieraient plusieurs fois par jour, jeûneraient et participeraient à la cène au moins une fois par mois, et se souviendraient de la société dans leurs dévotions privées.

général, elles surent lui préparer les voies. Leur existence et leur durée prouvent assez la présence de besoins religieux réels au milieu des misères que nous avons signalées. Il aurait fallu que le clergé anglican encourageât et développât cet intéressant mouvement. Malheureusement, il n'était guère en état de le faire, comme nous le prouvera un rapide coup d'œil jeté sur sa situation religieuse.

Assurément ce clergé s'était bien policé depuis le temps où, d'après Macaulay, ses membres n'étaient guère au-dessus des domestiques de bonnes maisons. Réintégré dans ses bénéfices et richement doté, il avait vu ses cadres se remplir, et l'élite de la jeunesse anglaise solliciter des postes où l'attendaient la fortune et les honneurs. Mais, si sa condition matérielle s'élevait, sa condition religieuse et morale n'avait pas suivi la même progression. Ne craignant rien d'une discipline tombée en désuétude, les ecclésiastiques s'abandonnaient à leurs penchants; et les paroisses étaient trop heureuses quand à l'indifférence et à la mondanité, ils n'ajoutaient pas le désordre et l'immoralité. Les témoignages contemporains sont accablants pour la mémoire de ce clergé dégénéré. Voltaire qui visita l'Angleterre en 1726, constata que le clergé anglican avait, tout compté, des mœurs meilleures que le clergé français, et qu'auprès d'un abbé parisien « un théologien anglican est un Caton. » Mais il ajoute ce qui suit : « Les prêtres anglicans vont quelquefois au cabaret, parce que l'usage le leur permet, et s'ils s'enivrent, c'est sérieusement et sans scandale [1]. » Bien des traits cités dans le journal de Wesley confirment ce témoignage.

Dans les rangs du clergé anglican, se rencontraient un certain nombre d'ecclésiastiques distingués par leur esprit. Hommes de loisir et d'études, ils pouvaient mieux que d'autres se livrer à la culture des lettres et à la méditation des grandes questions politiques qui divisaient la nation; mais ils y consacraient un temps et une activité qui ap-

[1] Voltaire, *Lettres anglaises*.

partenaient à leurs troupeaux. Tous ces pasteurs, pamphlétaires, romanciers ou poëtes qui, comme Sterne ou Swift, employaient leurs talents à composer des œuvres souvent peu morales, ne faisaient qu'amuser le malade, en le dégoûtant des remèdes héroïques qui eussent pu le guérir. On se demande, non sans tristesse, de quelle nature pouvait être la prédication que donnait le dimanche à ses paroissiens l'homme qui, pendant la semaine, avait écrit *Gulliver* ou *Tristram Shandy*. Un clergé qui occupait ses loisirs à préparer des œuvres facétieuses ou impures prouvait qu'il n'était guère à la hauteur de sa tâche.

Cette déchéance du clergé n'était pas partout aussi profonde. La création des sociétés religieuses, que nous avons racontée, prouve suffisamment l'existence de pasteurs pieux et dévoués. Malheureusement, les hommes de la valeur de Beveridge, de Horneck et de Smithies étaient rares. La plupart se contentaient de soupirer en silence, trop timides pour prendre l'initiative d'une réforme qu'ils désiraient sans doute, mais qu'ils n'appelaient que par des aspirations un peu incohérentes. Cette minorité d'ailleurs craignait trop de se compromettre pour applaudir aux généreuses imprudences des jeunes réformateurs qui essayèrent vainement de l'entraîner.

La science et la distinction ne faisaient pas défaut au clergé anglican du dix-huitième siècle, qui comptait dans ses rangs des hommes tels que William Sherlock, Daniel Waterland, l'évêque Butler et le doyen Prideaux. Ce qui lui manquait, c'était l'intelligence des besoins religieux du peuple; c'était surtout cette foi pratique et entraînante qui ébranle les âmes.

En disant ce qu'était le clergé, nous avons dit ce que pouvait être sa prédication. Il nous reste pourtant à la caractériser sommairement. L'immense majorité des ministres se contentaient de donner à leurs auditeurs de maigres dissertations de morale, lues d'un ton froid et endormant. Quelques-uns, dans les villes surtout, poursuivaient une célébrité éphémère en servant le public selon ses

goûts, et délayaient en phrases sentimentales les thèmes faciles de la religion naturelle. D'autres, tels que le docteur Samuel Clarke, l'évêque Hoadley, l'érudit Whiston, prêchaient hardiment le déisme ou l'arianisme, et se remuaient tant qu'ils attiraient l'attention de Voltaire, qui disait d'eux : « Le parti d'Arius prend très-mal son temps de reparaître dans un âge où tout le monde est rassasié de disputes et de sectes. »

Une prédication originale au dix-huitième siècle, ce fut celle de ces pasteurs qui, mêlés aux querelles du jour, transformaient souvent la chaire en tribune politique. Voici, esquissé par une main habile, le portrait de l'un de ces prédicateurs :

« Voyons, dit M. Taine, parmi les gens du monde celui que l'on appelait le plus spirituel des ecclésiastiques, Robert South, homme tout armé en guerre, royaliste passionné, partisan du droit divin et de l'obéissance passive, controversiste acrimonieux, diffamateur des dissidents, adversaire de l'acte de tolérance, et qui ne refusa jamais à ses inimitiés la licence d'une injure ou d'un mot cru. Il n'y a point d'image populaire et passionnée dont il ait peur. Il expose les petits faits vulgaires, avec leurs détails bas et frappants. Il ose toujours; il ne se gêne jamais : il est peuple. Il ricane en chaire, il invective, il se fait mime et comédien. Il peint les gens comme s'il les avait sous les yeux. Le public les reconnaîtra dans la rue; il n'y a plus qu'à écrire des noms sous ses portraits[1]. » Cette prédication-là n'était assurément pas ce qu'il fallait à un peuple malade; c'était du vinaigre sur la plaie.

La prédication orthodoxe, même dans ses meilleurs représentants, Tillotson, Bull et Waterland, manquait trop de séve évangélique. Leur dogmatisme pédant laissait en général l'auditeur froid et endormi. Les doctrines vitales de l'Evangile ne faisaient plus, d'ailleurs, la base de leur

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise.*

enseignement. La prédication, en cessant d'être franchement évangélique, avait cessé d'être populaire et incisive.

Cette décadence de l'Eglise établie frappait depuis longtemps les esprits sérieux, et leur causait de vives inquiétudes. Le pieux archevêque Leighton disait dans son énergique langage que « l'Eglise n'était plus qu'un squelette sans âme. » On a souvent cité les éloquentes lamentations de l'évêque Burnet : « Je suis dans ma soixante-dixième année, s'écrie-t-il, et avant de mourir, je veux parler en toute franchise. C'est avec la plus vive souffrance que j'entrevois la ruine imminente qui menace l'Eglise. » Il parle ensuite de l'ignorance du clergé, de la légèreté avec laquelle il met de côté l'Ecriture, et de la tendance générale à se jeter dans les partis politiques et à négliger la cure d'âmes. L'archevêque Secker, et les évêques Gibson et Butler, portent un jugement tout aussi sévère sur l'Eglise et sur le clergé du temps.

Les non-conformistes avaient été préservés d'une décadence aussi radicale par leur principe même, et par la vigoureuse séve de piété qu'ils avaient conservée. Ce n'étaient pas des Eglises mortes que celles qui comptaient dans leur sein des hommes tels qu'Isaac Watts le célèbre hymniste, Nathanaël Lardner l'apologète distingué, Philippe Doddridge l'auteur de livres de piété pleins d'onction. Malheureusement, les préoccupations de la lutte, souvent politique, contre l'Eglise anglicane, ajoutées à d'interminables querelles intérieures, réussirent trop à faire oublier à ces Eglises le travail de l'évangélisation extérieure; et, au lieu de se présenter devant le monde avec cette attitude agressive qui appartient à l'Eglise, elles lui offrirent trop souvent le spectacle peu édifiant des dissensions et des déchirements. Malgré leur apparent attachement aux doctrines du calvinisme strict, elles n'avaient pas su se préserver complétement des erreurs qui avaient cours autour d'elles; le déisme et l'arianisme trouvaient des apôtres jusque dans ces chaires qui semblaient si bien gardées. Le déclin de la vie religieuse chez les dissidents inspirait à leurs

chefs des aveux analogues à ceux que nous avons mentionnés dans l'Eglise établie. Le docteur Guyse dit : « La religion de la nature est devenue la plus chère préoccupation des hommes de ce siècle, et la religion de Jésus-Christ n'est estimée qu'autant qu'on peut la faire accorder avec cette religion-là. On repousse et on méprise tout ce qui est uniquement chrétien, et tout ce qui est particulier à Jésus-Christ. » Il nous serait facile de trouver chez les dissidents d'autres témoignages du même genre. Isaac Watts, Abraham Taylor, John Hurrion, n'ont qu'une voix sur ce sujet.

L'état moral et religieux de l'Angleterre nécessitait, on le voit, une seconde Réforme; mais il fallait que pour une œuvre nouvelle Dieu suscitât des hommes nouveaux. Rien en effet, dans l'état de la nation, ne semblait annoncer qu'on fût à la veille d'une grande révolution morale, et Voltaire, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, pouvait dire : « On est si tiède à présent sur tout cela, qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée [1]. » Voltaire se trompait, et les événements s'apprêtaient à lui donner un éclatant démenti; car, au moment même où, parcourant l'Angleterre, il annonçait le déclin du christianisme et prédisait son impuissance, quelques étudiants pieux fondaient à Oxford une petite association qui allait être le berceau, sinon d'une « religion nouvelle, » au moins d'une « religion renouvelée. »

Remarquable coïncidence! ces deux hommes qui devaient agir sur leur siècle plus qu'aucun de leurs contemporains foulaient au même moment le sol de l'Angleterre [2], et, dans le spectacle de cette grande nation rongée par le scepticisme et par le matérialisme, puisaient des résolu-

[1] Voltaire, *Lettres anglaises*.

[2] Le séjour que Voltaire fit en Angleterre commença en 1726, et dura trois ans; il coïncide exactement, on le voit, avec les débuts du mouvement méthodiste à Oxford.

tions bien contraires. L'un, prenant la licence des esprits pour une liberté enviable, se promettait d'importer en France les principes et les méthodes de l'incrédulité anglaise; l'autre, au contraire, douloureusement ému des misères de sa patrie, se promettait de travailler à son relèvement par l'Evangile. Ceux qui virent passer alors dans la société anglaise le jeune exilé parisien à la verve mordante, et le jeune étudiant d'Oxford au maintien grave, ne se doutaient qu'ils avaient devant les yeux deux hommes qui allaient ébranler leur siècle, quoique en sens inverse, et dont l'œuvre si opposée devait avoir un retentissement universel. Pour nous, qui jugeons leur œuvre respective par ses conséquences, nous n'hésitons pas à préférer infiniment celle du grand missionnaire à celle du grand libre penseur : l'un a travaillé à élever les âmes, l'autre à les abaisser; l'un a travaillé avec Dieu, l'autre contre Dieu. Et, tandis que chaque jour révèle mieux le caractère funeste de l'œuvre de Voltaire, chaque jour aussi montre mieux l'excellence de celle de Wesley.

LIVRE II

LES DÉBUTS DE L'ŒUVRE

(1738-1744)

I

NAISSANCE DU MOUVEMENT.

1738-1739.

Les Sociétés de Londres. Wesley prêche dans les églises. On lui ferme les chaires. Wesley au milieu des prisonniers. Commencement de 1739. Whitefield prêche en plein air à Kingswood, puis à Bristol. Wesley suit son exemple. Wesley à Bristol. Il organise ses premières sociétés. Il construit une chapelle. L'école et l'œuvre de Kingswood. Scènes d'itinérance. Conversions remarquables. Manifestations physiques qui les accompagnent. Wesley prêche en plein air à Londres. Charles Wesley devant l'archevêque de Cantorbéry. John Wesley devant l'évêque de Bristol. Etat des choses à la fin de 1739.

Wesley revenait d'Allemagne, l'âme remplie du désir de consacrer à Dieu sa vie et son activité; mais il ignorait encore dans quelle voie il allait être appelé à marcher. Il n'avait, à cet égard, aucun plan préconçu. Plein de foi en la Providence, il allait attendre d'elle, à chaque instant, l'indication de la ligne de conduite à suivre, sans plus de souci de l'œuvre de demain que du pain de demain, et comptant sur Dieu pour dispenser aussi libéralement l'un que l'autre. Il se mit à l'œuvre aussitôt avec une grande ardeur, dans la sphère encore restreinte qui lui était ac-

cessible. Il existait encore à Londres quelques-unes des petites associations religieuses fondées par Horneck et ses amis, bien que le plus grand nombre se fussent désorganisées, par suite de la décadence religieuse du temps; celles qui s'étaient maintenues avaient été récemment ravivées par les Moraves. Ces petits foyers de vie religieuse devaient nécessairement attirer Wesley, à ce moment où il était surtout avide de progrès spirituels et de communion fraternelle. Tout embrasé du zèle du premier amour, il contribua par ses exhortations chaleureuses à vivifier la foi de ses frères.

Mais Wesley ne pouvait renfermer son zèle dans l'enceinte de ces petites réunions. Une vocation irrésistible l'attirait vers ce peuple si ignorant et si corrompu dont personne ne s'occupait. Ce peuple-là ne mettait guère le pied dans les églises, et pour l'atteindre Wesley devait en sortir. Il eût bien longtemps hésité à le faire, si l'Eglise anglicane ne l'y eût contraint en lui fermant ses chaires. A son retour d'Allemagne, il prêcha dans plusieurs églises de Londres et de la province, comme l'ordination épiscopale qu'il avait reçue lui en conférait le droit. Sa prédication, rompant ouvertement avec le sermon conventionnel de morale, abordait hardiment la grande doctrine évangélique de la justification par la foi, et la présentait aux âmes avec cette puissante conviction que communique à la parole une expérience personnelle du salut. C'était chose nouvelle, en ces jours-là, et les clameurs furent hautes. On cria à la nouveauté et à l'hérésie, et on menaça de l'expulser des églises, s'il persistait à annoncer des doctrines nouvelles. C'est là la vieille accusation que les époques de relâchement ont toujours adressée à ceux qui ont voulu faire revivre l'antique foi; elle n'effraya pas Wesley. Lui, si docile et si dévoué à l'Eglise, lorsqu'il s'agissait de discipline, et à qui le seul nom de dissidence donnait alors le vertige, il refusa de se soumettre, et de l'Eglise dégénérée, il en appela hardiment à celle des Cranmer et des Latimer, à celle qui avait écrit les trente-neuf articles. « Les doc-

trines que je prêche, s'écrie-t-il, sont celles de l'Eglise anglicane; ce sont véritablement les doctrines fondamentales de l'Eglise. Je suis parfaitement d'accord avec les pasteurs qui y adhèrent; mais je me sépare complétement de ceux qui s'en écartent. »

L'une après l'autre se fermèrent devant Wesley les chaires officielles dans lesquelles il avait prêché. Un jour, il devait prêcher deux fois dans une église, et il annonça au service du matin qu'il terminerait son sujet l'après-midi; mais le pasteur, que cette première prédication avait troublé, intervint pour empêcher la seconde. « Bonne leçon, dit Wesley, qui me rappellera que je dois à chaque occasion déclarer tout le conseil de Dieu. »

Expulsé des sanctuaires de l'Eglise, Wesley ne ralentit point son activité. Son journal nous le montre, rempli déjà de cette sainte passion du salut des âmes, qui fut bien la passion dominante de sa vie. Il visitait régulièrement les prisonniers de Newgate, et leur annonçait l'Evangile. Dans cette œuvre modeste, le succès vint quelquefois récompenser ses efforts. En novembre 1738, nous le trouvons sur la charrette fatale, à côté d'un condamné qu'on menait au supplice, et qui, converti par son moyen, avait désiré être assisté par lui à ses derniers moments. « Comment vous trouvez-vous maintenant? » lui demanda Wesley, quand l'heure suprême fut arrivée. — « Je sens une paix que je n'aurais pas crue possible, répondit le condamné, et je sais que c'est la paix de Dieu qui surpasse tout entendement. » Du haut de l'échafaud, Charles Wesley, qui accompagnait son frère, adressa à la foule quelques paroles d'exhortation, et celui-ci écrivit dans son journal, au soir de cette journée : « O Seigneur, Dieu de mes pères, accepte-moi, même parmi ces publicains et ces pécheurs, et ne me rejette pas du milieu de tes enfants! »

Ce fut dans l'accomplissement de ces humbles travaux d'évangélisation que s'acheva pour Wesley l'année 1738. A ce moment, les principaux membres de la société d'étudiants d'Oxford se trouvaient réunis à Londres; Charles

Wesley secondait activement son frère, et méritait, lui aussi, par sa fidélité, d'être éloigné des chaires officielles; Whitefield, qui arrivait d'Amérique où il avait commencé une œuvre intéressante, allait subir le même traitement.

Le premier jour de 1739, les deux Wesley, Whitefield, Ingham, Hall et Kinchin, se trouvaient réunis avec la petite société de Fetter-Lane, et commencèrent par des prières communes cette année nouvelle qui devait être celle de la naissance du Réveil. Cette réunion fut « une vraie Pentecôte, » au dire de Whitefield. Cinq jours après, ils se réunirent de nouveau pour conférer ensemble au sujet de ce qu'il y avait à faire dans les graves circonstances où ils se trouvaient. Ils consacrèrent la journée au jeûne et à la prière, et en se séparant, ils emportèrent, dit Whitefield, « la conviction inébranlable que Dieu était sur le point de faire de grandes choses au milieu d'eux. »

Il manquait encore au combat qui allait se livrer son champ de bataille. La prédication en plein air devait être cette arène, et c'est à Whitefield que revient l'honneur de l'avoir inaugurée. Lui qui, l'année précédente, avait entraîné les foules dans les églises, il dut subir le même traitement que ses amis; en trois jours, cinq chaires lui furent fermées. En face de l'opposition grandissante, ce vaillant jeune homme de vingt-cinq ans n'hésita pas longtemps; il se décida à prêcher en plein air. L'occasion de réaliser son dessein ne tarda pas à s'offrir à lui.

A peu de distance de Bristol se trouve une localité nommée Kingswood, habitée uniquement, à cette époque, par des mineurs occupés à exploiter les riches mines de charbon du pays. Ces pauvres gens étaient à peine civilisés; ils n'avaient ni pasteurs ni églises, et nul ne s'occupait de leurs intérêts spirituels. Dans une visite que Whitefield fit à Bristol, sa ville natale, il apprit que bien des gens disaient de lui : « Puisqu'il a si fort envie de convertir les païens, que ne va-t-il à Kingswood! » Se voyant, à Bristol comme ailleurs, les mains liées par le mauvais vouloir du clergé officiel, il se décida à agir. Un soir, le bruit de son

arrivée se répandit dans la contrée de Kingswood, et bientôt il se vit entouré par deux cents mineurs environ, auxquels il annonça l'Evangile du haut d'une colline. C'était le samedi, 17 février 1739, date mémorable dans l'histoire du Réveil anglais; car ce jour-là, il se choisit le champ de bataille sur lequel il devait remporter de grandes et nombreuses victoires. Encouragé par le succès de ce premier essai, Whitefield continua à Kingswood ses prédications en plein air. A sa deuxième visite, il eut deux mille auditeurs, de quatre à cinq mille à la troisième, et ces chiffres s'élevèrent bientôt à dix, quinze et vingt mille. Rien n'était émouvant comme le spectacle de ces foules attentives, écoutant avec étonnement le grand prédicateur, et plus d'une fois, pendant qu'il parlait, les larmes silencieuses qui coulaient des yeux des pauvres mineurs, en laissant un sillon sur leurs joues noircies, vinrent attester que sa parole trouvait un écho dans les cœurs. De nombreuses conversions ne tardèrent pas, en effet, à récompenser les efforts du jeune missionnaire.

Bientôt après, Whitefield prêcha à Bristol même dans un jardin public, et le succès le plus complet récompensa cette tentative. Mais il avait hâte de parcourir encore quelques parties de l'Angleterre, avant de retourner en Amérique, où l'appelaient des devoirs urgents. Ne voulant pas cependant laisser sans pasteur ses nouveaux convertis, il écrivit à son ami Wesley pour le prier de venir continuer son œuvre. Celui-ci, après quelques hésitations, se décida à répondre à cet appel, et quitta Londres. Arrivé à Bristol, il se demanda s'il devait suivre l'exemple de son ami, et prêcher, lui aussi, en plein air. « Je ne pouvais pas, dit-il, me faire d'abord à cette étrange idée de prêcher en plein air, ayant été jusqu'alors attaché avec une si grande ténacité à la décence et à l'ordre, que le salut d'une âme m'aurait semblé un péché, accompli ailleurs qu'à l'église. » Son hésitation ne pouvait pas cependant durer longtemps; la voix de sa vocation était plus forte que celle de ses préjugés, et dès le 2 avril de cette même année, il prêcha à

trois mille personnes dans une prairie voisine de Bristol.

A partir de ce moment, le Réveil du dix-huitième siècle avait trouvé sa voie, celle où Dieu lui réservait de magnifiques succès. En quittant la chaire officielle pour se faire une tribune de la borne de la rue, la prédication chrétienne allait perdre ce qu'elle avait de faux et de guindé; elle allait parler au peuple la langue du peuple.

Appelé à continuer à Bristol l'œuvre de son ami, Wesley s'y mit avec toute son ardeur, et il sut la compléter en rapprochant dans le faisceau d'une organisation fort simple les quelques personnes déjà réveillées. Il forma de petites sociétés sur le modèle de celles de Londres. Ce furent les premières qu'il organisa directement lui-même, et on peut les considérer comme le point de départ des *classes* méthodistes, bien qu'elles ne portassent pas encore ce nom. Voici en quels termes, Wesley en parle dans son journal, à la date du 4 avril 1739 : « Ce soir trois femmes ont pris la résolution de se réunir toutes les semaines, dans le même but que les amis de Londres, c'est-à-dire « pour se confesser leurs fautes les unes aux autres et « pour prier les unes pour les autres. » Personne ne prétendra que ce moyen de grâce n'est pas, au moins dans son essence, commandé par Dieu, à moins qu'il n'affirme avec Luther que l'épître de saint Jacques est une épître de paille. »

A peine formées, ces petites sociétés de Bristol prirent un développement si rapide que Wesley se vit obligé de leur construire un lieu de culte. Le 12 mai 1739, il posa solennellement, «avec la voix de la louange et de la reconnaissance, » la première pierre du modeste édifice qui fut la première chapelle méthodiste élevée dans le monde. Ses amis de Bristol lui apportèrent quelques petites souscriptions, et il prit vaillamment sur lui-même la responsabilité de l'entreprise. « Je n'ai pas d'argent, il est vrai, écrit-il dans son journal, et à vues humaines je n'ai pas la perspective d'en trouver; mais je sais que « la terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle contient; » et en son

nom je me mets à l'œuvre sans la moindre crainte. »

Wesley s'occupa activement aussi des mineurs de Kingswood. Avant de partir, Whitefield avait pu poser la première pierre d'une salle d'école. Wesley en surveilla l'érection, et, lorsqu'elle fut achevée, y installa un maître et une maîtresse. C'était donner une excellente base à cette œuvre d'évangélisation qui continuait d'ailleurs à prospérer. Cette population de mineurs acceptait joyeusement l'Evangile qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors, et Kingswood ne tarda pas à changer de face. Ce ne fut plus comme autrefois un repaire de débauches et d'ivrognerie; les querelles et les luttes y firent place à l'harmonie et à la paix; les chants religieux y remplacèrent les chansons impures, et la prière y succéda aux blasphèmes.

A la suite des prédications de Whitefield et de Wesley, des besoins nouveaux se manifestèrent parmi ces mineurs convertis. Désireux de participer à la Cène, ils se portèrent dans les églises de Bristol en si grand nombre que les pasteurs officiels, peu accoutumés à de pareilles manifestations de sentiments religieux et effrayés du surcroît de travail qu'elles leur occasionnaient, les repoussèrent de la table sainte, sous prétexte qu'ils ne relevaient pas de leur paroisse. Ainsi délaissés par leurs conducteurs officiels, les mineurs s'attachèrent toujours plus aux missionnaires zélés qui les avaient arrachés à leur sommeil spirituel.

Wesley étendit aussi son activité pastorale aux villes et aux villages des environs de Bristol, prêchant déjà en moyenne trois fois par jour dans des localités assez éloignées les unes des autres. Grâce aux facilités nouvelles que lui donnait la prédication en plein air, il n'avait plus à se renfermer dans les limites étroites d'une paroisse ou dans le cercle plus étroit encore du bon plaisir des ministres qui lui eussent cédé leur chaire. Dès lors, sa prédication produisait des résultats étonnants. Des foules immenses accouraient dans les lieux publics où il prêchait; la pluie et le vent ne réussissaient pas à les disperser, et générale-

ment elles lui prêtaient une attention soutenue et sympathique. Ces dispositions bienveillantes se maintinrent pendant les quelques mois que dura cette première mission à Bristol; plus d'une fois même, le peuple lui témoigna sa reconnaissance en prenant sa défense contre ceux qui essayaient d'interrompre ses prédications. Un jour que deux hommes s'étaient avisés de chanter une chanson pour troubler un culte que Wesley présidait en plein air, il se borna à indiquer un psaume que l'assemblée chanta avec tant d'entrain qu'elle couvrit ainsi la voix des malencontreux interrupteurs. A Bath, un certain personnage, très-connu par ses désordres et par son amour de la bonne chère, essaya aussi d'embarrasser le prédicateur, en lui faisant subir une sorte d'interrogatoire public. « Je voudrais bien savoir, s'écriait-il d'un ton indigné, ce que tout ce monde vient faire ici. » — « Laissez une vieille femme lui répondre, cria une voix du milieu de l'assemblée. Vous, Monsieur Nash, vous prenez grand soin de votre corps; permettez que nous fassions la même chose pour notre âme. » Le coup portait juste, et le pauvre homme eut la bouche fermée et jugea prudent de s'esquiver.

Wesley aspirait à quelque chose de mieux qu'un succès d'enthousiasme qui devait être éphémère. Dès ces premiers jours de sa mission, il eut la joie de voir de nombreuses conversions. Ce qui nous frappe dans les récits de conversions qui remplissent son journal, c'est qu'elles se produisirent habituellement d'une manière subite; ce furent souvent de vrais coups de foudre, et on ne peut les comparer qu'aux faits analogues des temps apostoliques. Ces transformations intérieures étaient quelquefois accompagnées d'une prostration physique extrême et d'une sorte d'agonie de l'être tout entier. On vit des hommes en parfaite santé qui, venus par curiosité à l'un des services de Wesley, étaient convaincus de péché par la parole du prédicateur, et tombaient sur le sol dans un état de mortel abattement et en poussant des cris de détresse. Cette

angoisse, à la fois physique et morale, durait quelques heures, parfois quelques jours, puis en un moment une joie profonde succédait à ces agitations.

A Londres même, peu après son retour d'Allemagne, Wesley vit sa prédication produire de pareils effets. Un jour, qu'il prêchait au milieu de l'une des sociétés, une dame se mit à pousser des cris d'angoisse. Il dut s'interrompre pour s'informer de la cause de ses sanglots. Elle lui raconta que, depuis trois ans, elle était sans cesse poursuivie par le sentiment de ses péchés, que son mari, ne comprenant rien à sa tristesse, avait consulté un ministre, puis un médecin, qui n'avaient pas plus compris son état l'un que l'autre, et qu'enfin, la prédication qu'elle venait d'entendre lui avait montré le chemin du salut. Wesley pria avec elle, et elle ne tarda pas à trouver la paix.

Un autre jour, il se rencontra avec une de ces personnes, si nombreuses dans ces premiers temps, qui taxaient son œuvre de dangereuse nouveauté. C'était une femme qui semblait enragée, à ce qu'il nous dit, tant elle était excitée contre lui. Voyant qu'il perdait son temps à discuter avec elle et soupçonnant qu'au fond de toute cette opposition, il n'y avait peut-être qu'une tentative pour étourdir une conscience déjà réveillée, il proposa la prière. A peine eut-il commencé à prier que la pauvre femme se prit à sangloter, en proie à une vive angoisse. Bientôt cependant elle mit sa confiance en Christ, la paix entra dans son âme, et elle put s'écrier : « Maintenant je sais que je suis pardonnée pour l'amour de Christ. » Et à partir de ce moment, elle commença à propager la foi qu'elle persécutait naguère.

A Bristol, les résultats des premières prédications de Wesley furent tout pareils, et les conversions eurent un cachet encore plus remarquable, si possible. Il lui arrivait journellement d'être interrompu dans les services qu'il présidait par les cris et les sanglots d'auditeurs qui demandaient grâce. Des conversions s'opérèrent dans les

circonstances les plus diverses, et quelques-unes avec des incidents extraordinaires.

Une fois, c'est une mère irritée de la piété de sa fille, qu'elle appelle un scandale, qui soudain est saisie par la conviction et tombe en agonie; sous les prières de Wesley, elle recouvre ses sens, et la joie du salut succède à ses cris.

Un voyageur passant un jour près de l'endroit où prêche le missionnaire, s'arrête et écoute; bientôt il pâlit et tombe comme frappé par une main invisible, en implorant son pardon.

Un membre de la Société des Amis ou *Quakers* s'irritait contre ces manifestations extérieures qu'il appelait de pures mômeries et disait à qui voulait l'entendre que ceux qui y croyaient étaient des hypocrites; un jour qu'il en parlait ainsi dans une réunion, il tombe par terre, comme foudroyé et en proie à une angoisse fort vive. Wesley intercède en sa faveur, et lorsque le pauvre homme revient à lui, c'est pour lui adresser ces paroles : « Je reconnais maintenant que tu es un prophète de l'Éternel. »

A la même réunion se trouvait un tisserand, anglican fervent, qui était venu pour se rendre compte des choses par lui-même. L'impression qu'il emporta fut très-défavorable, et il s'empressa de publier qu'il n'y avait là qu'une illusion diabolique. Mais la prédication de Wesley l'avait bien plus profondément atteint qu'il n'eût voulu se l'avouer. Le lendemain, se sentant mal à l'aise, il ouvrit un traité de Wesley sur le salut par la foi; mais, pendant qu'il le lisait, il changea de couleur et tomba sur le sol, aux prises avec une angoisse inexprimable. Les voisins accoururent à ses cris, et le trouvèrent dominé par un désespoir violent, se roulant et se tordant sur la terre, et poussant des hurlements de douleur. En vain deux ou trois hommes s'efforcèrent-ils de l'apaiser. On se hâta d'appeler Wesley. Mais, lorsque le pauvre homme le vit entrer dans sa chambre, il s'écria : « Voici celui que

j'appelais un séducteur; mais Dieu m'a vaincu; je disais qu'il n'y avait là qu'une fourberie, mais je mentais. » Puis, apostrophant Satan, comme s'il le voyait : « Tu ne saurais me posséder plus longtemps, s'écriait-il. Christ va te chasser! Je sais que son œuvre est commencée. Mets-moi en pièces, si tu le veux; tu ne saurais me faire de mal. » Et tandis qu'il parlait, il fallait que plusieurs hommes le tinssent avec force pour le tranquilliser. La prière pleine de foi de Wesley réussit à faire cesser cet état de violente agonie, et la paix de Dieu vint bientôt remplacer les terreurs d'une conscience alarmée.

Ajoutons cependant que des cas aussi extraordinaires que ce dernier furent très-rares, même dans les débuts du ministère de Wesley. Ce qui ne l'était pas, à cette époque, c'était de voir ses prédications interrompues par l'émotion de l'assemblée et sa voix couverte par les gémissements des pénitents. Plus tard, ces scènes se reproduisirent moins souvent, et l'on peut dire que l'action de l'Esprit de Dieu ne tarda pas à reprendre un cours plus calme et plus uniforme. Wesley enregistre soigneusement dans son journal les faits de la nature de ceux que nous venons de rapporter, mais ce n'est qu'avec une extrême réserve qu'il tente de les expliquer. Bien loin de faire de la crise physique un élément essentiel de la conversion, comme on l'a affirmé sans preuves, il y voit soit une manifestation de l'esprit malin, soit un simple contre-coup extérieur d'un travail intérieur profond. Aussi se gardait-il bien d'encourager et surtout de provoquer ces effets physiques. Sa prédication n'avait rien qui pût enflammer l'imagination; toujours sobre et calme, elle puisait sa force, non dans l'exagération, mais dans l'affirmation de la vérité.

A ceux que scandalisaient ces scènes (et ils étaient nombreux), il disait seulement ; Venez et voyez! Un médecin de Bristol, plein de préjugés contre cette œuvre, voulut en avoir le cœur net et vint assister aux réunions de Wesley. Une dame de sa connaissance jouissant d'une parfaite

santé et dont il ne pouvait suspecter la droiture, fut justement touchée ce jour-là par la prédication, et elle passa, sous les yeux du médecin qui ne la perdait pas de vue, par une grande angoisse à la fois physique et morale. Le docteur suivit avec attention les phases diverses de cet état, et, lorsqu'au bout de quelques instants, la dame arriva à un état de joie et de paix, il se leva et partit, déclarant à qui voulait l'entendre que sa science était en défaut et qu'il reconnaissait là le doigt de Dieu.

A son frère aîné Samuel qui critiquait très-vivement ce mouvement et que scandalisait surtout le caractère instantané des conversions, Wesley écrivait : « Le sujet qui nous divise se réduit à une question de fait. Vous niez que Dieu produise de pareils effets. Moi, je l'affirme, et cela, parce que je l'ai entendu de mes oreilles et vu de mes yeux. J'ai vu (autant que de pareilles choses se voient) beaucoup de personnes changées en un moment, passer d'un esprit de crainte, d'horreur et de désespoir à un esprit d'amour, de joie et de paix, et échanger les impurs désirs qui les avaient dominées jusque-là contre le pur désir de faire la volonté de Dieu. Je pourrais vous montrer le lion devenu agneau, l'ivrogne devenu sobre, l'impur ayant appris à « avoir en horreur, même le vêtement souillé par la chair. » Ce sont là mes arguments vivants. »

De tels arguments sont, tout compté, les meilleurs. Qu'on n'oublie pas du reste que des manifestations physiques ont presque toujours accompagné la prédication de l'Evangile dans les réveils survenus à la suite de longues époques de tiédeur. Il semble qu'alors les âmes éveillées soudainement à la conscience de leur abaissement, aient besoin d'un ébranlement plus puissant et d'une crise plus accentuée. Au dix-huitième siècle, la prédication du salut par la foi était malheureusement chose nouvelle en Angleterre. De là l'immense étonnement et la violente commotion produits par elle dans les âmes qui l'acceptaient. Wesley, selon la méthode apostolique, prêcha la loi en même temps que la grâce. Sous

des couleurs vives et avec une parole ardente, il stigmatisa le péché et sut montrer à quelles déplorables conséquences il aboutit dans ce monde et dans l'autre. Cette prédication hardie contrastait complétement avec le sermon académique des églises et devait produire un grand effet. Elle ne s'adressait pas à l'imagination ou à la sensibilité; mais elle faisait sans cesse appel à la conscience.

Qui ne sait qu'une forte émotion morale amène d'ordinaire, comme contre-coup, un affaissement physique? Et ceci est surtout vrai pour les classes populaires auxquelles la culture n'a pas enseigné l'art de dissimuler leurs vrais sentiments. Tandis que l'homme qui a appris à se posséder souffre en silence et concentre en soi sa morne douleur, l'homme du peuple éclate, sanglote, crie sous le coup de l'épreuve. Or, les douleurs du repentir sont de celles que l'âme ne cache pas stoïquement, quelle que soit sa culture. Pour l'homme primitif surtout, une telle souffrance aura fréquemment pour résultat une agonie extérieure. Tout ce qui peut souffrir chez lui, esprit ou matière, souffrira, et la souffrance morale parvenue à son paroxysme amènera une prostration générale.

Ces détails et ces réflexions étaient nécessaires pour répondre, une fois pour toutes, à certaines objections qu'ont soulevées quelques incidents du ministère de Wesley; il nous a paru utile de repousser l'accusation de fanatisme qu'on lui a lancée quelquefois bien à la légère. Nous n'avons plus qu'à reprendre notre récit.

Pendant que Wesley faisait de Bristol son centre d'activité, d'où il rayonnait sur toutes les contrées environnantes, son frère Charles faisait une œuvre toute semblable à Londres, de concert avec Whitefield qui retardait son départ pour l'Amérique, retenu par les multitudes qui refusaient de le laisser aller. A Londres comme à Bristol, il avait été le premier à prêcher en plein air, et il avait choisi pour théâtre de ses prédications la vaste plaine de Moorfields, rendez-vous ordinaire des saltimbanques et des charlatans de toute espèce, et où il compta souvent

vingt et trente mille auditeurs. Wesley, ayant visité Londres dans le courant de juin, y prêcha aussi, à la grande joie de son ami, qui écrivait le soir dans son journal : « Je vais me reposer, heureux de ce qu'une nouvelle incursion a été faite aujourd'hui même sur les terres de Satan. M. Wesley m'a suivi dans la prédication en plein air à Londres, comme il l'avait déjà fait à Bristol. »

L'œuvre nouvelle soulevait alors une vive opposition de la part du clergé. Plusieurs brochures fort acerbes avaient déjà paru à l'adresse des Méthodistes, car ce nom avait vite fait son chemin. Les pasteurs dont la quiétude était troublée par l'activité des nouveaux missionnaires, tonnaient contre eux du haut des chaires, affirmant qu'ils prêchaient la foi sans les œuvres et sapaient ainsi toute morale. Le haut clergé lui-même s'alarmait très-vivement de leurs progrès. Il voyait avec effroi que ce mouvement où il n'avait vu d'abord qu'une simple fantaisie de jeunes gens enthousiastes, avait pris dans une année une rapide extension et menaçait d'envahir le pays tout entier. Charles Wesley fut cité devant l'archevêque de Cantorbéry pour rendre compte de sa « conduite irrégulière, » terme qui, pour bien des gens, faisait suffisamment justice des actes des novateurs. Le prélat le tança vertement, et lui fit entendre que si lui et son frère ne renonçaient pas à leur manière d'agir, ils encourraient les peines portées par les canons ecclésiastiques et que l'excommunication était même suspendue sur leur tête. Ces menaces intimidèrent un moment Charles Wesley. Heureusement que le bouillant Whitefield était encore là, et, sur son conseil, Charles se rendit, dès le dimanche suivant, sur la plaine de Moorfields, et, pour la première fois, y prêcha sous la voûte des cieux, à dix mille auditeurs. C'était la meilleure réponse qu'il pût faire aux menaces du prélat. Par cette conduite courageuse, il brûlait ses vaisseaux, et déclarait hautement qu'il mettait sa conscience au-dessus de l'atteinte du bon plaisir d'un archevêque.

Les autorités ecclésiastiques de Bristol n'étaient pas

mieux disposées, et à son tour, John Wesley fut mandé devant l'évêque de cette ville. Après une discussion théologique sur le salut par la foi, dans laquelle l'avantage ne demeura pas au prélat, celui-ci attaqua avec amertume Wesley et ses amis, les accusant de « prétendre à des révélations extraordinaires et à des dons du Saint-Esprit; » puis il le semonça rudement sur ses habitudes errantes, et lui dit avec hauteur : « Monsieur, vous n'avez rien à faire ici. Vous n'avez pas le droit de prêcher dans mon diocèse; en conséquence, je vous ordonne de le quitter sans retard. » Wesley lui répondit avec fermeté : «Monseigneur, mon affaire en ce monde est d'y faire tout le bien que je puis. Aussi je me crois obligé de demeurer là où il me semble qu'il y a la plus grande somme de bien à faire. Je crois pour le moment que c'est ici même que je puis être de quelque utilité : par conséquent, j'y reste. J'ai été appelé à prêcher l'Evangile, et malheur à moi si je ne le fais partout où je me trouve! Votre Seigneurie doit savoir que les ordres qui m'ont été conférés m'ont fait ministre de l'Eglise universelle. Je ne crois donc pas être en opposition avec aucune loi humaine, en prêchant dans ce diocèse. Et d'ailleurs, si jamais ma conscience me faisait un devoir de violer l'une de ces lois, je devrais me demander alors s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Ministre de l'Eglise universelle, Wesley l'était en effet, et moins que jamais il n'avait la pensée de renfermer son activité dans les limites d'une paroisse. De Bristol qui continuait à être sa résidence principale, il étendait son activité, non-seulement dans le voisinage immédiat, mais dans le pays de Galles, dans le Devonshire, à Londres et à Oxford, préludant ainsi à cette pacifique invasion de l'Angleterre tout entière qu'il devait opérer dans les années suivantes; partout il voyait les multitudes se presser autour de lui, et il pouvait constater que bien des âmes étaient mûres pour l'Evangile. Ainsi s'établissait ce vaste système de prédications itinérantes qui devait lui permettre,

avec un nombre comparativement restreint de missionnaires, d'étendre au loin ses travaux d'évangélisation, et qui allait devenir l'un des éléments constitutifs de l'organisation de ses sociétés. Il en fut de ce rouage-là comme des autres; ce fut une nécessité pratique qui le créa.

La grande année 1739 qui se terminait pour John Wesley au milieu d'une activité dévorante, avait vu le mouvement méthodiste naître sur bien des points à la fois. Londres, Bristol, Kingswood, le pays de Galles avaient entendu la prédication des ardents missionnaires, et le réveil y avait pris pied d'une manière solide. Si Wesley se rendait mieux compte à ce moment de la grandeur de l'œuvre à accomplir, il avait déjà quelque raison de compter sur le succès.

II

LUTTES INTÉRIEURES. PROGRÈS EXTÉRIEURS.

1740-1741.

Erreurs chez les Moraves. Wesley se sépare d'eux. La chapelle de la Fonderie. Tentatives infructueuses de réconciliation. Coopération laïque. Dispositions variables du peuple à l'égard de Wesley. Désordres à Bristol et à Londres. Intrépidité de Wesley. Interpellations publiques. Le clergé. Wesley et les prisonniers. Progrès de la société de Bristol. Les sociétés s'organisent et grandissent. Leur libéralité envers les pauvres. Divergence entre Wesley et Whitefield sur la prédestination. Disputes dans les sociétés. La *Libre grâce*. Réponse de Whitefield. Il se sépare de Wesley. Résultats de cette scission.

A peine né, le Réveil du dix-huitième siècle fut agité par des déchirements intérieurs qui menacèrent de paralyser son activité et de compromettre ses succès. Sous une unité apparente se cachait, en effet, dès l'origine, une certaine diversité de tendances qui devait éclater tôt ou tard. D'accord sur la grande doctrine du salut par la foi, les chefs du mouvement ne l'étaient pas sur quelques points secondaires de doctrine, et ces divergences ne tardèrent pas à se produire.

Pendant près de deux années, les frères Wesley avaient travaillé en commun avec les Moraves. Dans la capitale en particulier, les personnes qui avaient été réveillées par leur prédication s'étaient pour la plupart unies aux sociétés moraves; c'était au milieu d'elles qu'eux-mêmes se rendaient pour s'édifier lorsqu'ils étaient à Londres. Mais, dès la fin de 1739, l'attention de Wesley se porta sur les enseignements de quelques docteurs venus récem-

ment d'Allemagne, et qui inculquaient aux sociétés les erreurs antinomiennes et quiétistes. « Ils affirmaient, dit Wesley, qu'elles avaient été dans l'erreur jusqu'à ce moment et n'étaient pas encore arrivées à posséder la vraie foi. D'après eux, il n'y a pas de degrés dans la foi, et par conséquent ce qu'on appelle une foi faible n'est pas une foi. Nul n'est justifié tant qu'il ne possède pas un cœur pur et qu'il n'est pas délivré de tout doute et de toute crainte. Ils affirmaient aussi qu'il n'y a pas d'autre commandement dans le Nouveau Testament que celui de croire, et que le chrétien n'a pas d'autre devoir que celui-là; ils prétendaient, par exemple, que dès qu'un homme croit, il n'est plus obligé de prier, de lire l'Ecriture ou de communier, mais qu'il peut user de ces choses ou s'en abstenir, suivant que son cœur l'y pousse. Ils ajoutaient même qu'une personne qui n'a pas encore la foi et dont le cœur n'est pas purifié, n'a nul besoin de ce qu'on appelle à tort des moyens de grâce, qu'elle peut se dispenser de prier, de sonder les Ecritures, de communier, et qu'il lui suffit, pour recevoir la foi, de *se tenir tranquille*, c'est-à-dire de laisser de côté toutes ces « œuvres de la loi[1]. »

Ces graves erreurs qui dénaturaient étrangement la doctrine du salut, après avoir pris pied à Herrnhut, menaçaient de s'implanter en Angleterre, grâce au zèle de Molther et de quelques autres prédicateurs. A leur influence venait s'ajouter celle du quiétisme français qui se fraya un chemin par la traduction des ouvrages de Madame Guyon. Le zèle et la piété de Wesley ne pouvaient décidément pas se plier au mysticisme de ses anciens amis; aussi, après avoir essayé infructueusement de repousser leurs erreurs, il se décida à se séparer d'eux. Le dimanche 20 juillet 1740, il lut à la société de Fetter-Lane une déclaration indiquant ses griefs et ses objections, puis il prit définitivement congé d'elle.

[1] Voir dans la *Real-Encyklopædie* de Herzog, art. *Methodismus*, une lumineuse exposition de ces erreurs, qui, nous nous hâtons de l'ajouter, furent temporaires parmi les Moraves.

L'année précédente déjà, Wesley avait acheté à Londres un ancien édifice qui avait longtemps servi de fonderie de canons et l'avait fait accommoder en vue du culte. Ce fut là qu'il se réfugia avec les vingt-cinq hommes et les quarante femmes qui se décidèrent à le suivre dans sa retraite. « Nous avons rassemblé les débris de notre naufrage, écrit Charles Wesley, *rari nantes in gurgite vasto*, flottant çà et là sur le vaste abîme, car, hélas! neuf sur dix ont sombré dans la mer morte de la *vraie tranquillité.* »

L'excellent Bœhler, éloigné alors d'Angleterre, y revint bientôt et s'efforça de ramener l'union; il n'y réussit pas, non plus que Spangenberg et Zinzendorf lui-même, qui accoururent d'Allemagne pour porter remède à ces tristes divisions. Nous n'avons pas à raconter ici les nombreux pourparlers qui eurent lieu. Le temps des compromis était passé, et toutes les tentatives de rapprochement échouèrent. La division des chrétiens est sans doute un mal en soi; mais n'est-il pas permis de penser qu'en cette occasion, comme si souvent, Dieu tira le bien du mal pour le plus grand profit de son Eglise? Le méthodisme eût-il fait sa grande œuvre d'évangélisation dans le monde si, dès ses premiers jours, il se fût fondu dans l'Eglise morave? Pour nous, cette question est toute résolue, et nous sommes convaincu que chacune de ces fractions de l'Eglise a eu sa mission spéciale et a répondu à des besoins légitimes.

Au milieu des vives préoccupations et des nombreuses démarches que lui occasionnèrent ces démêlés avec les Moraves, Wesley ne ralentit pas son activité missionnaire. Ne pouvant suffire par lui-même à tout le travail, il songea de bonne heure à réclamer le concours des membres les plus pieux et les plus capables de ses sociétés. Il chargea John Cennick de veiller, en son absence, sur la société de Kingswood, et Thomas Maxfield sur celle de Londres. Vers la même époque, un maçon, John Nelson, converti à Londres par le moyen de Wesley, com-

mença à prendre la parole en public. Wesley, tout imbu encore de préjugés ecclésiastiques, défendait alors rigoureusement à ces laïques de prêcher, et nous verrons que la force seule des événements l'amena à y consentir un peu plus tard.

De toutes parts d'ailleurs se répandaient les ouvriers du Réveil. Whitefield évangélisait avec succès l'Amérique; Charles Wesley secondait activement son frère; Ingham était dans le Yorkshire; Howell Harris dans le pays de Galles; John Bennett dans le Derbyshire; David Taylor dans le Leicestershire; ces hommes, divers d'éducation et d'idées, travaillaient à la même œuvre, obéissant, non à un mot d'ordre humain, mais à une impulsion divine.

Wesley lui-même consacra les années 1740 et 1741 à des travaux féconds d'évangélisation. Son journal nous le montre faisant de Bristol et de Londres ses deux centres d'activité, et rayonnant de là sur Bath, Windsor, Southampton, Leicester, Nottingham, et le pays de Galles.

Les succès qui avaient déjà couronné ses travaux l'encourageaient à continuer ses services en plein air, qui, par leur nouveauté même, excitaient la curiosité et l'intérêt. Il suffisait déjà que le missionnaire approchât d'une ville pour qu'aussitôt les ouvriers désertassent leurs chantiers et les mineurs leurs carrières, afin de venir l'écouter. Toutefois il ne rencontrait pas partout des dispositions aussi bienveillantes; accueilli avec empressement la première fois qu'il paraissait dans une localité, il était souvent reçu à coups de pierres à sa seconde tournée. Il connaissait assez ce peuple anglais qu'il voulait évangéliser pour ne pas s'étonner de ses brusques changements d'humeur; il savait qu'après avoir été son favori et son héros, il était dans l'ordre des choses qu'il devînt sa bête noire.

C'est en face d'une multitude déchaînée et furieuse qu'il faut voir Wesley pour se rendre compte de l'intrépidité de son âme et de la puissance de sa parole. Nous verrons quels rudes assauts il eut à soutenir plus tard. Dès ces premières années de son ministère, il rencontra fré-

quemment de l'opposition au sein de ses assemblées populaires.

A Bristol, par exemple, dans les premiers mois de 1740, la populace tenta à diverses reprises de dissoudre ses réunions. Un soir même, elle occupa les abords de la chapelle et les rues voisines, menaçant de tout briser et faisant entendre des vociférations terribles. L'intervention pacifique des autorités ne réussissant pas à rétablir l'ordre, il fallut que la police arrêtât les meneurs et les livrât aux tribunaux. Cette fermeté fut salutaire et suffit à empêcher pour longtemps toute manifestation de ce genre.

La populace de Londres était moins facile à dompter et avait des habitudes d'indiscipline qui la rendaient redoutable. Wesley réussit pourtant presque toujours à déjouer ses mauvais desseins, à force de présence d'esprit. Un jour, comme il descendait de voiture à l'entrée de sa chapelle, il en trouva la porte barrée par une multitude dont les clameurs ne promettaient rien de bon. Loin de se déconcerter, il n'essaye pas de forcer le passage, et, « bénissant Dieu pour une aussi bonne occasion, » il se met en pleine rue à annoncer à ses agresseurs « la justice et le jugement à venir. » Le silence se fait peu à peu, et lorsqu'il prend congé de ses auditeurs, il emporte leurs remercîments et leurs bénédictions.

Le surlendemain, une multitude furieuse envahit la chapelle, et ses vociférations couvrent la voix du prédicateur; des voix irritées l'interpellent grossièrement. Mais lui, toujours calme, laisse passer l'orage, réussit à reprendre le dessus, et bientôt la scène change, les larmes coulent et les lions deviennent des agneaux.

Une scène toute semblable se reproduit deux jours après, et Wesley écrit dans son journal : « Je m'étonne que le diable n'ait pas assez de sagesse pour s'apercevoir qu'il détruit son propre royaume. Je crois qu'il n'a pas réussi à soulever une seule opposition de ce genre contre la vérité de Dieu, sans y perdre un ou plusieurs de ses serviteurs. »

« Un autre jour, raconte-t-il, comme je rentrais chez moi, je trouvai la populace ameutée devant ma porte. Dès que j'approchai, les insultes se mirent à pleuvoir sur moi. M'avançant jusqu'au milieu du rassemblement, je me mis à annoncer « le nom du Seigneur, miséricordieux et plein de pitié, qui se repent d'avoir affligé. » En m'entendant, ces pauvres gens se turent et se regardèrent avec étonnement. Je leur dis qu'ils ne pourraient au grand jour échapper au regard de Dieu, et je les invitai à s'unir avec moi pour lui demander pardon. Ils y consentirent sans peine; je les recommandai alors à la grâce de Dieu, et je pus ensuite rejoindre mes amis qui m'attendaient chez moi. »

Cette calme intrépidité de Wesley en face de l'opposition est l'un des traits de son caractère que nous retrouverons le plus fréquemment dans nos récits.

Les services que présidait Wesley étaient troublés non-seulement par les mouvements de la foule, mais souvent aussi par les interruptions d'individus qui l'apostrophaient pour l'injurier ou lui poser quelque question embarrassante. Une fois, à Bristol, un homme lui cria du milieu de l'assemblée : « Tu es un hypocrite, un démon, un ennemi de l'Eglise. C'est là une fausse doctrine; ce n'est pas celle de l'Eglise; c'est une doctrine damnable; c'est la doctrine des démons. » Wesley continua sa prédication, sans se laisser troubler par les cris de cet énergumène qui n'était autre qu'un prêtre catholique déguisé. A Nottingham, un homme placé derrière lui pendant qu'il prêchait dans le marché essaya de l'interrompre par des injures et des blasphèmes. Wesley se retourna et se contenta d'attacher sur lui un regard sévère. Le pauvre homme perdit contenance, se tut et alla cacher sa honte derrière l'un des piliers de la halle.

Wesley avait d'ailleurs des adversaires plus redoutables que ces quelques tapageurs dont il avait si facilement raison. Le clergé anglican le traitait toujours plus en déserteur et en apostat, et lui reprochait de compromettre la

dignité pastorale et d'avilir la robe qu'il portait. Ces mépris ne réussissaient pas à troubler Wesley dans son œuvre; malheureusement, là ne devait pas se borner le mauvais vouloir du clergé, et le moment approchait où il allait faire une guerre passionnée aux hommes du Réveil.

Wesley était mieux encore qu'un prédicateur; il était pasteur dans l'âme. Malgré ses incessantes courses missionnaires, il trouvait du temps pour visiter ses nouveaux convertis, afin de les encourager à la fidélité. Les malades recevaient ses soins assidus, et un grand nombre acceptaient de ses lèvres le message du salut. Il n'oubliait pas non plus les prisonniers, auprès desquels il avait fait ses premières tentatives d'évangélisation à Oxford. Il se trouvait à Bristol en janvier 1740, de retour de voyage depuis peu et se promettant de ne pas trop s'éloigner pour quelque temps de ce centre d'opérations, lorsqu'un jour il reçut un message de la part d'un condamné à mort qui, du fond d'une prison de Londres, lui faisait dire : « Je vous adjure par le Dieu vivant, de venir me voir avant que ma sentence s'exécute. » C'était un jeune homme qui avait reçu quelques bonnes impressions par le moyen de la prédication de Wesley, et qu'il avait eu quelque temps auprès de lui, mais qui, corrompu par de mauvais exemples, s'était laissé entraîner à commettre un vol à main armée sur la voie publique. En recevant ce message, Wesley n'hésita pas; malgré les trois jours qu'il lui fallait pour franchir à cheval la distance qui le séparait de Londres, il partit sur-le-champ. Il trouva le prisonnier dans un état d'âme fort intéressant; ce malheureux lui confessa que, pendant les quelques temps qu'il avait passés près de lui à Bristol, il avait indignement abusé de sa confiance et avait détourné une partie assez considérable des fonds affectés à l'école de Kingswood. Ce trait que Wesley ignorait, loin de diminuer l'intérêt qu'il portait au condamné, lui inspira un désir plus ardent encore de travailler à sa conversion. Il put conduire au Sauveur cette âme coupable, et ramener cet enfant prodigue à la maison paternelle.

Peu après, la peine du criminel fut commuée en une déportation perpétuelle.

Dans les prisons de Bristol qu'il visitait souvent, Wesley obtint aussi quelques succès. Un pauvre soldat, entre autres, qui devait être exécuté, fut converti par son moyen. D'autres condamnés réclamèrent son ministère, mais un certain alderman, du nom de Beecher, s'opposa à cette requête et lui interdit même l'entrée de la prison. En mentionnant ce fait dans son journal, Wesley ajoute ces mots : « Je cite l'alderman Beecher devant le tribunal du Christ, pour y répondre de ces âmes. »

En même temps que se poursuivait l'œuvre du Réveil, les jeunes sociétés s'organisaient et se développaient dans d'excellentes conditions, malgré les divisions dont nous avons parlé et celles dont nous nous occuperons bientôt. « Il est facile de remarquer à Bristol, écrit Wesley en mars 1740, que Dieu agit maintenant parmi nous d'une autre manière qu'au printemps dernier. Il nous envoya alors comme un torrent rapide qui entraînait tout sur son passage, tandis que maintenant il répand sur nous une influence douce et rafraîchissante comme la rosée. Les convictions s'approfondissent. L'amour et la joie sont plus calmes et plus profonds. Dieu a mis chez plusieurs la hache à la racine de l'arbre, et il ne leur laissera pas de repos jusqu'à ce qu'ils aient été renouvelés à l'image de Dieu, dans une justice et une sainteté véritables. »

En se séparant des Moraves, Wesley n'avait pas entendu répudier ce qu'il avait trouvé de bon et d'utile chez eux. Il avait transporté au sein de ses sociétés tout ce qui lui avait paru de nature à développer la vie intérieure et la communion fraternelle. Les réunions intimes d'expérience (*bands*) étaient en grande faveur tant à Bristol qu'à Londres, de même que les fêtes d'amour ou agapes (*love-feasts*). Wesley maintenait au sein des *Sociétés unies* (c'était le nom qu'il leur donnait) une sérieuse discipline, excluant les membres dont la conduite n'était pas chrétienne et s'efforçant de maintenir l'union et la paix. Ses sociétés

avaient déjà pris un rapide développement. A Londres seulement, en septembre 1741, c'est-à-dire un peu plus d'une année après la rupture avec les Moraves, elles comptaient mille membres environ. Ces membres se recrutaient presque uniquement dans les classes inférieures du peuple. Néanmoins Wesley s'efforçait de leur apprendre à s'imposer des sacrifices pour soutenir l'œuvre de Dieu. L'hiver de 1740 ayant été extraordinairement froid, il adressa à ses amis de Bristol un appel en faveur des pauvres qui manquaient de pain, et avec le produit de ses collectes, il réussit à procurer la nourriture quotidienne à cent et même cent cinquante personnes, pendant la durée des grands froids. A Londres, il organisa une sorte de diaconat composé de douze personnes, destiné à porter remède à quelques-unes des misères les plus criantes. Chaque membre devait avoir certains quartiers sous sa surveillance, y visiter les pauvres pour leur distribuer des secours ou leur procurer du travail et donner une attention spéciale aux malades. Puis une fois par semaine, ils devaient se réunir pour rendre compte de ce qu'ils avaient fait et se concerter sur ce qu'ils comptaient faire. En vue de leur fournir le moyen d'accomplir leur tâche, chaque membre de la Société devait souscrire un penny (10 centimes) par semaine, et réunir toutes les pièces d'habillement qu'il pourrait mettre de côté.

A part ces souscriptions qu'elles fournissaient pour les pauvres, les sociétés naissantes avaient quelques besoins qui réclamaient d'elles d'autres sacrifices. Elles possédaient déjà quelques immeubles, chapelles ou salles d'école, dont il fallait liquider les dettes sans retard. Les écoles qui se rattachaient à elles avaient besoin de secours assez considérables. Et si les troupeaux jouissaient gratuitement du ministère de Wesley, ils devaient pourtant se préparer pour le moment où ils seraient appelés à subvenir aux besoins de leurs prédicateurs.

Esprit organisateur de premier ordre, Wesley s'occupait de tous les détails de la marche intérieure de ses sociétés,

et ainsi se formait peu à peu, et par le concours des circonstances, tout un ensemble d'institutions auxquelles il devait imprimer l'unité de son puissant esprit. Hélas ! au moment même où s'élaborait cette organisation, un orage terrible menaçait de la détruire et d'emporter avec elle l'œuvre spirituelle dont elle n'était que le cadre.

Parvenus à la possession de la foi dans les mêmes conditions, Wesley et Whitefield avaient marché d'accord au début de leur œuvre. De bonne heure toutefois, il exista dans leurs conceptions de la doctrine chrétienne un dissentiment qui alla se renforçant, jusqu'à ce qu'il aboutit à une scission. Ce dissentiment portait sur la doctrine de la prédestination, que Whitefield acceptait dans le sens calviniste strict avec ses conséquences logiques, qui semblent faire de Dieu un être partial et injuste. Ces conséquences frappaient trop l'esprit logique de Wesley pour qu'il pût accepter ce point de vue, qui lui paraissait d'ailleurs en flagrante opposition avec les déclarations les plus positives de l'Ecriture.

Pendant quelque temps, les deux amis s'accordèrent à laisser dans l'ombre cette divergence et à maintenir entre eux une union étroite. Malheureusement, de part et d'autre leurs disciples n'eurent pas la même modération. Une fois Whitefield parti pour l'Amérique, plusieurs de ses partisans allumèrent la discussion sur le sujet au sein des sociétés de Londres et de Bristol, et y jetèrent ainsi un brandon de discorde. Wesley qui entendait laisser une complète liberté d'opinion sur ce point à tous les membres de ses sociétés, mais qui ne voulait pas qu'elles devinssent un champ clos de disputes, s'efforça de ramener la paix, en suppliant ses contradicteurs de ne pas exciter de vaines querelles. Lorsqu'il vit qu'ils persistaient à jeter le trouble dans les sociétés et qu'ils refusaient de laisser dormir des questions de nature à diviser, il expulsa les agitateurs, après avoir pris conseil des sociétés elles-mêmes.

Peu après, obéissant à ce qu'il considérait comme une impulsion d'en haut, il prêcha à Bristol son fameux ser-

mon : *la Libre grâce*, le plus ému et le plus éloquent de ceux qu'il ait jamais prononcés. Ce réquisitoire contre la doctrine des décrets fut aussitôt publié et répandu à profusion; il alla jusqu'en Amérique rappeler à Whitefield qu'il y avait opposition complète entre son ami et lui sur cette grave question. Ses rapports avec le clergé de la Nouvelle-Angleterre l'avaient d'ailleurs confirmé dans son point de vue calviniste, et il avait déjà échangé avec Wesley quelques lettres assez vives sur le sujet. Il écrivit aussitôt une réponse au sermon de Wesley ; malheureusement, au lieu de se tenir comme lui sur le terrain des principes, il envenima la discussion en se laissant entraîner par sa vivacité sur le terrain glissant des personnalités. Cette réponse amère, envoyée manuscrite en Angleterre, y fut aussitôt publiée par les imprudents amis de Whitefield, et ils poussèrent le zèle jusqu'à la distribuer à la porte même de la chapelle de Wesley, un dimanche avant l'une de ses prédications. Celui-ci à qui l'on en avait remis un exemplaire, se leva dans la chaire, et, le tenant à la main, il expliqua de quelle manière déloyale cet écrit avait été publié à son insu et à celui de Whitefield lui-même, puis il ajouta : « Je vais faire ce que M. Whitefield ferait lui-même, j'en suis convaincu, s'il était ici, » et il déchira le pamphlet en mille morceaux. Toutes les personnes présentes suivirent spontanément son exemple, et anéantirent les exemplaires qu'elles avaient reçus à la porte. Ajoutons que Whitefield regretta vivement plus tard d'avoir agi avec une précipitation fâcheuse dans cette affaire et d'avoir attaqué personnellement un homme dont mieux que personne il connaissait toute la piété et toute la droiture.

Whitefield, répondant enfin aux sollicitations pressantes de ses adhérents, revint en Angleterre, où il arriva le 11 mars 1741. Sa première pensée, en revoyant les deux frères Wesley, fut de travailler avec eux à réparer le mal déjà produit par de fâcheuses dissensions. Mais bientôt, cédant aux influences qui l'entouraient, il déclara à ses anciens amis que l'Evangile qu'il prêchait n'était pas le

même que le leur et qu'il se voyait forcé de rompre avec eux et de les combattre. Peu après, en effet, il attaqua publiquement Wesley, en le désignant par son nom, et cela à quelques pas de la Fonderie où Wesley prêchait à la même heure. D'autres incidents tout aussi regrettables se produisirent et achevèrent de consommer cette séparation, qui a été jugée fort diversement. Pour nous, sans nier que de part et d'autre il y ait eu de fâcheux entraînements dans la polémique, nous nous sommes convaincu, par une étude impartiale, que la modération dans les paroles et dans les procédés fut incontestablement du côté de Wesley.

Quelque déplorable que fût cette scission, Dieu ne permit pas qu'elle entraînât la ruine du Réveil. Le Méthodisme se divisa en deux branches distinctes; mais cette division du travail fut, tout compté, une force plutôt qu'une faiblesse. Réuni dans une unité factice, il se fût probablement épuisé en luttes intestines sans grandeur, tandis qu'avec ses deux corps d'armée organisés différemment mais ayant en réalité le même drapeau, il put marcher de succès en succès.

Wesley et Whitefield ne tardèrent pas d'ailleurs à se réconcilier et à laisser tomber leur querelle; ils firent échange de bons procédés, et en vinrent à se céder mutuellement leurs chaires. Leur amitié s'était fondée sur de trop solides bases pour ne pas survivre à quelques misérables discussions, et leurs cœurs étaient trop chrétiens pour ne pas se rappeler que l'accord existait entre eux sur les vérités essentielles de la foi.

III

LE MINISTÈRE LAÏQUE. LE NORD.

1742.

Un problème embarrassant. Auxiliaires laïques. Thomas Maxfield. Suzanne Wesley et la part qu'elle prit dans la création d'un ministère laïque. Développements de cette institution. Les classes à Londres. Travaux de Nelson dans le Nord. Wesley part pour le Nord : aventure en chemin. Wesley à Birstal. Ses débuts à Newcastle : assemblées remarquables ; une société s'y forme. Construction d'une chapelle. Wesley à Epworth : il y prêche sur la tombe de son père. Les méthodistes devant un juge de paix. Mort de Suzanne Wesley.

Depuis plus de trois ans, Wesley avait commencé son œuvre missionnaire, et de beaux succès avaient déjà récompensé ses travaux. Mais ces succès eux-mêmes l'effrayaient par moments. Il se demandait avec inquiétude comment deux ou trois pasteurs pourraient suffire à l'œuvre de réveil qui éclatait sur tous les points de l'Angleterre. La prédication en plein air avait donné à l'évangélisation des facilités merveilleuses ; l'itinérance de Wesley et de ses amis leur avait permis d'étendre leur action dans tous les sens, en même temps que la puissance de leur foi obtenait de magnifiques résultats. Ces résultats si rapides allaient-ils aboutir à un avortement misérable, faute de soins suffisants ? Il fallait en effet rapprocher, organiser, surveiller ces âmes réveillées par la prédication ; leur éducation religieuse était à faire : qui allait s'en charger ? Wesley avait bien espéré quelque temps trouver au sein du clergé anglican de nombreux et utiles auxiliaires, mais son espérance avait été déçue ; c'est à peine si çà et là se

manifestaient quelques sympathies timides; la masse du clergé était décidément hostile au mouvement. Elle fermait résolûment ses chaires, et se préparait à opposer la résistance la plus vive aux efforts des novateurs qui avaient la rare audace de troubler sa douce quiétude.

Un seul moyen existait pour sortir de cet embarras. Il s'agissait d'enter sur le tronc presque entièrement desséché du ministère officiel un ministère laïque, né du Réveil même et apte par conséquent à le comprendre et à s'y associer. L'idée était tellement hardie à ce moment qu'elle paraissait tout à fait impraticable. Elle renfermait cependant le mot de la situation. Wesley y arriva, comme à toutes ses autres innovations, pas à pas et à son corps défendant. Les événements l'entraînèrent, ou plutôt ce fut la Providence elle-même, cette maîtresse des événements.

Nous avons vu qu'à Londres, à Bristol et à Kingswood, Wesley avait confié à quelques laïques intelligents le soin d'édifier en son absence les sociétés par des lectures de la Bible accompagnées de quelques réflexions, tout en leur recommandant de ne pas essayer de prêcher, ce qui, dans ses idées d'alors, eût été un empiétement manifeste sur les droits des ecclésiastiques. Les limites qu'il leur avait assignées n'étaient pas toutefois tellement bien définies qu'il leur fût aisé de s'y renfermer. L'un d'eux, Thomas Maxfield, entraîné par son zèle, en sortit bientôt, et se mit à prêcher à Londres dans les réunions de la société, avec un grand succès. Dès que Wesley en fut informé, il accourut en toute hâte de Bristol pour mettre fin à ce qu'il considérait comme un désordre grave.

Heureusement que sa mère était là, et une fois encore elle devait lui être utile par ses conseils. Retirée dans le presbytère contigu à la chapelle de la Fonderie, elle avait vu se dissiper les préventions qu'elle avait entretenues quelque temps contre l'œuvre que poursuivaient ses fils, d'une manière si opposée à toutes les traditions de la haute Eglise, et elle suivait maintenant leurs progrès d'un regard sympathique.

En voyant arriver son fils d'une manière imprévue, elle n'eut pas de peine à reconnaître sur ses traits des signes d'inquiétude et de mécontentement; elle lui en demanda la cause :

— Thomas Maxfield est devenu prédicateur, à ce qu'il paraît, lui dit-il avec une brusquerie qui n'était pas dans ses habitudes.

— John, lui répondit-elle, vous savez quels ont été mes sentiments, et vous ne me suspecterez pas de favoriser volontiers quoi que ce soit de pareil. Mais prenez garde à ce que vous ferez par rapport à ce jeune homme, car il est aussi sûrement appelé à prêcher l'Evangile que vous l'êtes vous-même. Examinez quels ont été les fruits de sa prédication, et allez vous-même l'entendre.

Wesley reconnut la justesse de cet avis, et lorsqu'il eut entendu prêcher Maxfield, il s'écria : « C'est le Seigneur ! Qu'il fasse ce qui lui semble bon ! » Il vit là l'une de ces indications providentielles devant lesquelles doivent tomber toutes les objections. Le ministère laïque était désormais créé, et l'avenir devait prouver que cette institution répondait aux besoins de la situation et n'était pas l'un de ces expédients inventés par une cause aux abois, et qui, destinés à la soutenir, ne servent qu'à la compromettre. A peine fondée, cette institution prit un rapide développement. Les sociétés se sentirent pressées de se choisir des conducteurs qui auraient à veiller sur elles et à développer l'œuvre d'évangélisation. Ces hommes, pris dans leur sein et agréés par Wesley, étaient des laïques simples et pieux qui, sans renoncer aux travaux de leur profession, consacraient tous leurs loisirs à la prédication. Dès cette année, Wesley en employa plus d'une vingtaine.

Les sociétés se développaient rapidement d'ailleurs, et s'élevaient peu à peu au type d'organisation qui devait être définitivement celui des sociétés méthodistes. Le 25 avril 1742, Wesley divisa sa société de Londres en petits groupes qui devaient rendre la cure d'âme plus facile; ce fut là l'une des premières applications du système des *classes*,

ce rouage si important de l'organisation méthodiste. Voici en quels termes Wesley raconte cette mesure : « Je convoquai quelques hommes zélés et de bon conseil, et je leur exposai quelle peine j'avais à connaître de près les gens qui désiraient se placer sous mes soins pastoraux. Après un long entretien, il fut convenu que, pour arriver à connaître complétement tous nos membres, nous les répartirions en *classes*, comme cela se pratique déjà à Bristol, et que chacune d'elles serait placée sous la direction d'une personne en qui je pusse avoir toute confiance. Ce fut là l'origine de nos classes à Londres; et je ne pourrai jamais assez louer Dieu pour cette institution, dont l'utilité est devenue de plus en plus manifeste. »

Parmi les premiers prédicateurs que Dieu suscita à Wesley se trouvait, comme nous l'avons dit plus haut, un simple maçon du Yorkshire, John Nelson, qui, travaillant de son état à Londres, avait été converti d'une manière remarquable par le moyen de la prédication de Wesley. Revenu dans son comté, il se sentit pressé de faire part à ses voisins du grand changement qui s'était accompli en lui, et il se mit sans retard à leur annoncer l'Evangile. Sa prédication simple et chaleureuse et sa piété exemplaire produisirent une immense sensation dans sa ville natale, et il eut la joie de conduire à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Il écrivit alors à Wesley pour lui demander ses conseils; celui-ci lui répondit qu'il ne tarderait pas à aller le visiter. C'est ce qu'il fit en effet en mai 1742. C'était sa première tournée missionnaire dans les comtés du nord de l'Angleterre; pendant quatre années, il avait limité ses travaux à la région sud qu'il avait parcourue dans tous les sens; le Nord qu'il abordait enfin lui réservait de magnifiques succès.

Il partit donc à cheval de Londres, et six jours après, il arrivait à Birstal, petite localité du Yorkshire qu'habitait Nelson. Le long de la route, il eut une aventure qui est significative et qui peut servir à faire connaître le temps et les hommes. « En poursuivant mon chemin, raconte-t-il,

je rencontrai un homme sérieux, avec qui j'entrai en conversation. Il me fit immédiatement part de ses opinions particulières, que je me gardai bien de contredire. Mais ma réserve ne parut pas le satisfaire; il tenait à savoir si, comme lui, j'admettais la doctrine des décrets. Je lui répétai à diverses reprises qu'il valait mieux demeurer sur un terrain pratique que de nous aigrir réciproquement par des discussions arides. Nous cheminâmes ainsi paisiblement l'espace de deux milles, à côté l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'il parvint à m'entraîner, malgré moi et avant que je pusse me reconnaître, sur le terrain brûlant de la polémique. Il s'échauffa bientôt et me dit que j'étais gâté jusqu'au cœur et qu'il me soupçonnait fort d'être l'un des disciples de John Wesley. — « Non, lui répondis-je, je suis John Wesley lui-même. »

« A ces mots il parut :

> Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
> Pressit,

(comme un homme qui, par mégarde, dans les broussailles, a posé le pied sur un serpent.) Il m'eût bien volontiers quitté là, mais mieux monté que lui je me maintins à son côté, et j'essayai de le faire rentrer en lui-même, jusqu'au moment où nous nous séparâmes en arrivant à Northampton. »

A Birstal, où Wesley s'attendait à ne trouver guère qu'un seul chrétien isolé, il fut agréablement surpris en rencontrant une petite société chrétienne et un excellent évangéliste. S'il eût encore conservé quelques doutes au sujet de l'utilité d'un ministère laïque, la vue du bien accompli par Nelson aurait suffi pour les dissiper. Après avoir prêché en plein air à une nombreuse assemblée et vu de près la petite société de Birstal, Wesley continua son voyage vers le Nord, laissant en toute confiance à Nelson, la direction de l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

Le 28 mai, il arriva à Newcastle, en Northumberland,

ville importante et centre d'un des districts houillers les plus riches de l'Angleterre. C'était aussi un foyer de misère et de corruption. Le soir de son arrivée, Wesley parcourut la ville, et il fit la remarque que nulle part encore, dans un espace de temps aussi limité, il n'avait vu tant d'hommes abrutis par la boisson ni entendu tant de blasphémateurs, même parmi les enfants. Certainement, se dit-il, la place est prête pour celui qui est venu appeler à la repentance, non les justes, mais les pécheurs. Il chercha vainement dans toute la ville une personne bien disposée. Il n'était pas homme toutefois à perdre courage, et il se décida à commencer son œuvre sans retard.

Le dimanche matin, dès sept heures, il pénétra dans Sandgate, le quartier le plus pauvre et le plus mal famé de la ville, et se plaçant en haut de la rue avec son ami John Taylor, il entonna le psaume C. Trois ou quatre personnes sortirent de leurs maisons pour voir ce qui se passait d'extraordinaire; dans quelques moments tout le quartier fut en émoi, et quinze cents personnes dont l'expression annonçait une curiosité farouche entourèrent le prédicateur. Wesley était l'homme de ces occasions-là; il savait trouver dans son cœur la parole qui devait toucher et convaincre. Son auditoire l'écouta avec une attention étonnée, pendant qu'il lui parlait de la mort du Fils de Dieu « navré pour nos péchés, frappé pour nos iniquités. » Sa prédication finie, il s'aperçut que la curiosité du peuple était loin d'être satisfaite : « Si vous voulez savoir qui je suis, leur dit-il, mon nom est John Wesley. A cinq heures, demain soir, je prêcherai encore dans ce lieu. »

Le lendemain, toute cette population ouvrière se porta en masse au lieu désigné. Jamais encore ni à Bristol ni même à Londres, Wesley n'avait eu à parler à une aussi grande multitude. Toute échelonnée sur le flanc d'une colline, elle formait une pyramide immense, ondoyante comme les flots de l'Océan et pourtant calme et digne dans son maintien. Le prédicateur se tenait au sommet, vu de tous, bien qu'une bonne moitié ne pût entendre ses paroles que

très-imparfaitement. Il présenta encore à ses auditeurs les compassions infinies de Dieu, et sa parole puissante remua plus d'une conscience. A peine put-il, lorsqu'il eut fini, regagner son logement; on l'entourait de tous côtés, et chacun était si désireux de le voir de près et de lui parler qu'il faillit être écrasé par la presse. Son retour à son domicile fut une véritable ovation. Arrivé à sa modeste auberge, il la trouva encombrée de gens qui le supplièrent de passer encore quelques jours au milieu d'eux; mais l'emploi de ses journées était réglé d'avance, et il ne put accéder à leurs désirs.

Charles Wesley vint bientôt continuer l'œuvre si bien commencée par son frère, qui y revint lui-même avant la fin de l'année, et cette fois-ci, pour consacrer un mois et demi à l'évangélisation de cette cité et des localités avoisinantes. Nulle part encore, il n'avait rencontré un pareil empressement; l'avidité avec laquelle le peuple écoutait la prédication de l'Evangile le remplissait de joie. Ce qui le réjouit davantage encore, ce furent les conversions nombreuses et remarquables qui se produisirent à la suite de ses travaux; quelques-unes furent accompagnées de crises physiques analogues à celles dont il avait été témoin dans les comtés du sud. Le plus souvent néanmoins, l'œuvre avait un caractère plus intérieur et plus concentré. « Je n'ai jamais vu encore, écrit-il, une œuvre qui se développe d'une manière plus uniforme et plus graduelle. Elle progresse continuellement et pas à pas. Nous ne voyons pas se produire en une seule fois autant de bien qu'à Bristol et à Londres, mais il s'en produit un peu chaque fois. Cela est également vrai de chaque âme prise à part. Je n'en ai pas vu en possession de ce triomphe de la foi, qui a été si commun ailleurs, mais les croyants progressent avec calme et solidement. Que Dieu fasse son œuvre comme il le trouvera bon! »

Avant de quitter Newcastle, Wesley y acheta un terrain et y commença l'érection d'une chapelle, avec un asile pour les enfants abandonnés. Il comprit dès le premier

moment toute l'extension et toute l'importance qu'allait prendre cette œuvre. Cette construction était aussi une œuvre de foi. « Elle doit entraîner, dit Wesley, une dépense de 700 livres sterling (17,500 francs), et beaucoup de gens prétendent qu'elle ne s'achèvera jamais; d'autres disent que je ne vivrai pas assez pour en voir poser le toit. Mais je suis d'un autre avis. Je ne doute pas que, l'ayant entreprise pour l'amour de Dieu, il ne me fournisse les moyens de l'achever. »

Au retour de sa première visite à Newcastle, Wesley prêcha dans les villes qui étaient sur sa route. Il voulut aussi profiter de l'occasion pour visiter Epworth, sa ville natale. Dans la paroisse de son père, la chaire lui fut refusée par celui qui lui avait succédé; et ce pasteur, d'ailleurs peu recommandable au point de vue moral, osa même prêcher ouvertement contre lui. Au sortir du sermon, Wesley que l'opposition n'effrayait pas, fit annoncer qu'il prêcherait dans le cimetière. C'est ce qu'il fit en effet, debout sur la pierre qui couvrait les restes de son père, devant une immense et sympathique assemblée. Tous les jours, pendant une semaine entière, il prêcha à ce même endroit qui lui rappelait tant de souvenirs, et sa parole émue produisit une profonde sensation. Plusieurs personnes furent réveillées et se mirent sérieusement à la recherche du salut. Des incrédules mêmes furent atteints par la puissance de cette parole. Un homme qui passait pour un esprit fort et qui se vantait de n'avoir pas mis les pieds dans une église depuis trente ans, vint l'entendre par pure curiosité. Après le service, Wesley voyant qu'il ne bougeait pas de place et qu'il paraissait vivement préoccupé, alla droit à lui et lui demanda brusquement : « Etes-vous pécheur, Monsieur? » Le pauvre homme pâlit à ces mots, et répondit avec des larmes dans la voix : « Hélas! je ne le suis que trop! » Et il fallut, tant son émotion était vive, que sa femme et un domestique le transportassent dans sa voiture. Dix ans plus tard, Wesley le revit et fut tout heureux d'apprendre de sa bouche

qu'il était devenu un homme nouveau à la suite de cette entrevue.

Pendant ce même séjour à Epworth, Wesley apprit d'un juge de paix du voisinage, excellent homme à tous égards, que ses voisins, irrités contre « les nouveaux hérétiques, » lui en avaient amené une charrette toute pleine, afin qu'il instruisît leur procès. Avec le plus grand sérieux, le magistrat demanda quel était leur crime. Tous gardèrent le silence, en se regardant, car ils avaient oublié ce point. A la fin, l'un dit : « Ces gens-là prétendent être meilleurs que les autres, et puis ils prient du matin au soir. — Est-ce là tout ce qu'ils ont fait? demanda le juge. — Oui, Monsieur, répondit un vieillard, et, n'en déplaise à Votre Seigneurie, ils ont aussi converti ma femme. Avant d'aller avec eux, elle grondait toujours, et maintenant elle est aussi douce qu'un agneau.—Emmenez-les, reprit le magistrat en souriant, et puissent-ils convertir toutes les femmes querelleuses du pays! »

Cette curieuse anecdote prouve qu'à Epworth comme à Birstal, il y avait des Méthodistes avant le passage de Wesley; ses travaux les encouragèrent et augmentèrent leur nombre, et, lorsqu'il partit, il laissa derrière lui une œuvre organisée et capable de se soutenir.

A peine revenu de cette tournée missionnaire, Wesley fut appelé à assister aux derniers moments de sa mère, qui se mourait à Londres. Cette sainte femme s'endormit, les yeux tournés vers le ciel. Avant de mourir, elle dit à ses enfants réunis autour de son lit : « Mes enfants, dès que je m'en serai allée, chantez un psaume d'action de grâce à Dieu. » C'est ce qu'ils firent en effet, et un cantique de louange, chanté par des voix entrecoupées de sanglots, se fit entendre dans cette chambre d'où l'âme de Suzanne Wesley venait de s'échapper vers les cieux. Cette mort si sereine couronnant une existence si utile ne fut pas le moindre des enseignements que Wesley reçut de sa mère.

IV

LUTTES ET PERSÉCUTIONS.

1743-1744.

Wesley dans le Nord. Enquête sur les crises physiques. Les circuits. Wesley visite Placey. Troubles à Londres. Intervention des magistrats. Charles Wesley est exposé à de nombreuses agressions. Privations en Cornouailles. Wesley au milieu de l'émeute à Wednesbury et à Walsall. Son intrépidité au milieu du danger. Conversion d'un chef d'émeute. Wesley ramenant au bercail une brebis perdue. Nouvelles persécutions dans le Staffordshire. Complicité des autorités et du clergé. Prédicateurs enrôlés de vive force dans l'armée. Calomnies et accusations contre Wesley

Les voyages missionnaires de Wesley se continuèrent en 1743, mais en embrassant désormais une sphère beaucoup plus vaste que par le passé. Il dut donner des soins spéciaux aux comtés du nord, où les débuts de l'évangélisation paraissaient promettre les plus beaux résultats. Dès maintenant, nous devons renoncer à raconter, l'une après l'autre, ces tournées qui se succèdent avec une rapidité merveilleuse. Wesley est le prédicateur itinérant par excellence, ne s'arrêtant plus que quelques jours, quelques heures même dans chaque localité, traversant continuellement à cheval l'Angleterre, du sud au nord, insensible à la fatigue et aux intempéries, et n'ayant qu'une pensée, sauver le plus d'âmes possible, et pour cela racheter le temps.

Dans les premiers jours de l'année, il se trouvait de nouveau à Epworth, où le pasteur, qui devait tout à son père, se conduisit d'une manière indigne à son égard, et

osa le repousser de la cène, dans une église où il l'avait lui-même si souvent distribuée.

En février, il faisait sa troisième visite à Newcastle, où il vit des misères morales et matérielles qui excitèrent dans son âme une immense compassion. « C'est bien ici le Kingswood du nord, écrit-il. Vingt ou trente enfants se sont groupés autour de nous, nous regardant d'un air hébété. Il serait difficile de dire s'ils étaient habillés ou non. Une grande fille de quinze ans environ était là, portant pour tout vêtement une vieille couverture déchirée et sale, retenue à son corps je ne sais comment, et un horrible bonnet de même étoffe. Mon cœur s'est senti plein de pitié en faveur de ces pauvres gens; et eux-mêmes avaient l'air de vouloir me dévorer. »

Wesley put s'assurer par lui-même que l'œuvre du Réveil à Newcastle était en pleine prospérité. Les conversions se multipliaient et la petite société s'affermissait. Wesley fit une sérieuse attention aux phénomènes physiques qui, comme nous l'avons dit, se montrèrent dans cette ville avec une certaine intensité; il se livra même à une enquête attentive sur la question. Il constata que tous ceux qui avaient éprouvé ces ébranlements jouissaient précédemment d'une excellente santé, que ces phénomènes se produisaient en général instantanément, et sans être annoncés par des signes avant-coureurs, qu'ils consistaient surtout en un affaissement complet physique et moral, accompagné de vives souffrances. Quant à ces souffrances elles-mêmes, les personnes interrogées par Wesley les dépeignaient différemment. L'un disait qu'il avait cru ressentir l'impression d'une épée transperçant son corps; un autre l'impression d'un poids accablant sur sa poitrine; un troisième une secousse qui lui avait coupé la respiration, etc. Enfin, chez tous, de vives préoccupations spirituelles avaient accompagné ces crises physiques, qui avaient cessé au moment où le calme s'était fait dans l'âme.

En parcourant les localités environnantes, Wesley comprit la nécessité de donner à l'itinérance des règles fixes, et

il se décida à concentrer ses forces au lieu de les éparpiller. Ce fut là l'idée qui présida à la formation des *circuits* de ses prédicateurs. Cette idée fut simple et féconde. Il s'agissait de grouper autour d'un noyau central un certain nombre de points d'évangélisation dont un prédicateur aurait la surveillance, et qu'il devrait parcourir continuellement en en faisant le tour ou le circuit. Newcastle devint ainsi un des centres les plus importants de l'œuvre, grâce aux annexes nombreuses dont Wesley l'entoura.

Une des localités qu'il visita pour la première fois à ce troisième voyage, ce fut un village nommé Placey, à dix milles au nord de Newcastle, où il rencontra l'une de ces populations grossières, mais accessibles à l'Evangile, qui savaient gagner toutes ses sympathies. « Ce village, dit-il, est uniquement habité par des mineurs, qui, par leur ignorance grossière et par leur perversité, dépassent tout ce que j'ai vu. Leur grande fête se tient le dimanche, et ce jour-là hommes, femmes et enfants se réunissent pour danser, se battre, blasphémer et jouer à toutes sortes de jeux. Je ressentis une profonde compassion pour ces pauvres créatures, dès la première fois qu'on m'en parla, d'autant plus que tout le monde paraissait croire qu'il serait parfaitement inutile de rien tenter en leur faveur. Le vendredi saint, je me fis accompagner par un guide, et je partis pour ce village. Un fort vent du nord nous jetait à la face le grésil qui se congelait en tombant, et nous couvrit bientôt d'une sorte de cuirasse de glace. Arrivés à Placey, nous pouvions à peine nous tenir debout. Dès que nous fûmes un peu remis, je m'avançai vers la place du village, et me mis à annoncer celui qui « a été meurtri pour nos péchés et frappé pour nos iniquités. » Les pauvres mineurs s'empressèrent d'accourir, et prêtèrent une attention soutenue aux choses qui leur furent dites. Ils revinrent encore l'après-midi, en dépit du vent et de la neige. »

Quelques jours après, Wesley y prêcha de nouveau, et bientôt des conversions remarquables s'opérèrent. Lors de sa quatrième visite dans le Nord, au mois de juillet suivant,

il y organisa une petite société qui lui donna par la suite de grands sujets de joie. Et plusieurs années plus tard, il pouvait dire : « Notre société de mineurs de ce village pourrait servir de modèle à toutes nos sociétés d'Angleterre. Il n'y a pas parmi eux de querelles; mais unis d'un même cœur, ils s'excitent à l'amour et aux bonnes œuvres. » A chacune de ses tournées dans le Nord, il était heureux de se retrouver au milieu de ses « honnêtes et aimables mineurs de Placey, » comme il les appelait.

A son retour de Newcastle, Wesley prit à Birstal son vaillant ami Nelson, et fit avec lui sa première visite à Leeds, qui devait devenir l'une des métropoles du Méthodisme dans le nord de l'Angleterre. Il y trouva une petite société déjà formée, probablement par les soins de Nelson.

Le peuple anglais ne se montrait pas partout aussi bienveillant qu'à Newcastle envers Wesley et ses collaborateurs. Dans cette cité même, il rencontrait déjà quelques velléités de désordre qu'il sut contenir par l'autorité de sa parole et la fermeté de son attitude. Une troupe de jeunes gens ivres ayant un jour envahi sa chapelle, il interrompit sa prédication, et se mit à prier pour eux avec cette puissance irrésistible qu'il possédait dans ce saint exercice. Les tapageurs, qui ne s'attendaient pas à une telle réception, furent tout interdits et se retirèrent paisiblement.

A Londres, les mauvaises passions de la multitude éclataient plus librement. Un jour que Wesley prêchait dans un lieu public, appelé les Grands-Jardins, il fut interrompu par une troupe de mauvais sujets qui essayèrent de disperser la réunion en lançant au milieu d'elle un troupeau de bœufs. Bientôt même l'assemblée fut assaillie par une grêle de pierres, et l'une d'elles atteignit le prédicateur entre les deux yeux. Le sang coulait en abondance de cette plaie et l'aveuglait presque; mais, sans se laisser intimider, il l'étancha et continua à parler, donnant ainsi à ses auditeurs l'exemple du courage. « J'ai compris, écrivait-il à cette occasion dans son journal, quelle bénédiction Dieu nous accorde, quand il nous permet à un de-

gré quelconque de souffrir pour l'amour de son nom. »

Dans un autre quartier, à Chelsea, la populace s'amusait à jeter des fusées et des pétards enflammés dans la salle du culte, au milieu de l'assemblée paisiblement réunie. Ce divertissement paraît avoir été fort goûté à ce moment par le peuple de Londres et des environs; car à Windsor aussi, les mauvais sujets du lieu avaient fait provision de poudre et de fusées pour jeter la consternation dans les rangs des Méthodistes. En attendant l'heure où ils pourraient mettre à exécution leur complot, ils eurent l'idée de se divertir entre eux, et d'aller jeter quelques fusées au milieu de la foule réunie pour une foire dans le voisinage. La plaisanterie ne fut pas du goût de cette foule, moins patiente que ne l'eussent été les Méthodistes. Plusieurs des tapageurs furent saisis et mis en prison, et, grâce à cette querelle survenue dans le camp de ses adversaires, Wesley put prêcher sans interruption.

Ces désordres ne se prolongèrent pas longtemps à Londres et dans la banlieue. Les autorités sévirent avec fermeté contre les perturbateurs, et le président des juges du Middlesex dit un jour à Wesley : « Nous avons reçu l'ordre de vous faire justice toutes les fois que vous réclamerez notre protection. » L'occasion ne tarda pas à se présenter. Une troupe de mauvais sujets assaillit un jour à coups de pierres un des lieux de culte de Londres. Les projectiles lancés sur le toit le percèrent, et, tombant dans la chapelle, mirent en danger la vie des assistants. Wesley prévint les assaillants qu'il était décidé à se prévaloir du secours des magistrats, s'ils ne se retiraient pas. Voyant que ses avis ne servaient à rien, il fit résolûment arrêter l'un des meneurs et le fit conduire sous bonne escorte devant les juges, qui instruisirent son procès. Cette fermeté fut de bon exemple et mit fin aux émeutes, au moins dans la capitale. Une scène remarquable se produisit pendant le dernier incident que nous venons de raconter. Un homme et une femme qui étaient à la tête des tapageurs, et qui paraissaient les plus enragés, ayant pénétré dans la cha-

pelle, changèrent aussitôt de contenance, et, atteints par une conviction soudaine, tombèrent à genoux en demandant pardon à Dieu.

Ce ne furent là que des rencontres peu importantes auprès des terribles assauts que les Méthodistes eurent à soutenir, pendant cette année 1743, dans certains comtés du centre et du sud, et notamment dans le Staffordshire et le Cornouailles. Charles Wesley fut plus maltraité encore que son frère. A Walsall, il fut assailli à coups de pierres et jeté par terre à diverses reprises. A Sheffield, la populace, ayant à sa tête un officier, vint attaquer l'une de ses assemblées; le vaillant prédicateur lui tint tête au péril de sa vie, et reçut quelques blessures dans cette rencontre. L'officier, irrité de cette fermeté, dégaîna son épée et en appuya la pointe sur la poitrine du prédicateur, sans parvenir à l'effrayer. La populace de Sheffield, excitée par les prédications d'un clergé intolérant, se porta aux plus grands excès, et démolit entièrement la chapelle des Méthodistes. Dans le Cornouailles, Charles Wesley ne fut guère mieux accueilli. A Saint-Ives, un peuple en démence prit d'assaut la chapelle, en brisa les fenêtres et en mit en pièces l'ameublement. A Poole, la populace, ayant à sa tête un des marguilliers de l'Eglise, chassa de la paroisse le prédicateur et ses amis[1].

John Wesley, accompagné de Nelson, visita le Cornouailles, peu après le retour de son frère, et y passa deux mois entiers qui furent bien employés. Sa prédication put atteindre bien des localités non encore visitées. Pendant ces semaines d'activité infatigable, il souffrit souvent de la privation des choses les plus nécessaires à la vie. Il n'avait habituellement d'autre lit que le sol, et d'autre oreiller qu'une vieille redingote. Une nuit, il réveilla son compa-

[1] Les registres de la paroisse portent encore aujourd'hui la note des dépenses faites à l'auberge du village par les défenseurs de l'Eglise « pour chasser les Méthodistes. »

gnon de route en lui disant : « Frère Nelson, soyons reconnaissants : je n'ai qu'un côté d'écorché ; l'autre est en parfait état. » Plus d'une fois, ils eurent à souffrir de la faim au milieu de gens qui ne comprenaient qu'imparfaitement le devoir de l'hospitalité. Wesley arrêta un jour son cheval, et se mit à cueillir des mûres sur un buisson et à les manger du meilleur appétit du monde, en accompagnant son frugal repas de ces paroles : « Frère Nelson, nous devons bénir le Seigneur de ce qu'il y a ici abondance de mûres, car ce pays est le meilleur que je connaisse pour donner un bon appétit, et le pire pour le satisfaire. Les gens pensent-ils donc que nos prédications nous nourrissent? » Ces épreuves-là étaient moins à redouter que celles que son frère avait rencontrées quelques mois auparavant dans ce même pays, et que celles qui l'attendaient lui-même dans le Staffordshire, où il alla continuer l'œuvre si vaillamment entreprise par Charles.

Précédemment déjà, dans l'un de ses voyages au Nord, Wesley avait prêché à Wednesbury sur la place publique, sans être inquiété ; les mineurs de la contrée avaient paru favorablement disposés, et une société de trois à quatre cents personnes avait pu se former parmi les nouveaux convertis. Ces succès eurent le malheur de déplaire au pasteur anglican, qui, du haut de la chaire, déclama violemment contre les Méthodistes ; les autorités locales, oubliant leur devoir, se mirent elles-mêmes au service des passions excitées par le ministre, et la populace, n'étant plus contenue par aucun frein, se porta à des excès inouïs. Rassemblée au son de la trompe, elle fit le siége des maisons appartenant à des Méthodistes et les livra au pillage, brisant portes et fenêtres, meubles et vaisselle, et faisant main basse sur ce qui était à sa convenance. Les personnes ne furent pas plus épargnées que les biens ; des femmes et des enfants furent traînés dans les ruisseaux des rues. L'émeute, qui fut souveraine pendant plusieurs mois dans cette malheureuse ville, dressa un formulaire de rétractation et ordonna aux Méthodistes de le signer ; ceux

qui s'y refusèrent furent battus et maltraités, à tel point que la vie de plusieurs fut en danger.

Lorsque Wesley apprit à quelles épreuves étaient exposés ses frères de Wednesbury, il se décida à aller aussitôt leur porter des consolations et des encouragements; il avait pour maxime de regarder toujours le danger en face. Le jour de son arrivée, il prêcha à midi au milieu de la ville, et soit que sa hardiesse imposât à la foule, soit pour tout autre motif, personne ne l'inquiéta. Mais le soir venu, comme il était paisiblement occupé à écrire dans sa chambre, il apprit, par les vociférations qui parvenaient à ses oreilles, que l'émeute grondait autour de la maison. Il engagea ses hôtes à prier avec lui. Un moment, le rassemblement parut se disperser; mais il revint bientôt à la charge, grossi de nouvelles recrues. « Faites sortir le ministre, nous voulons avoir le ministre, » criaient des voix nombreuses et irritées. Wesley demanda qu'on fît entrer le chef de la bande. L'attitude ferme et sereine du prédicateur frappa tellement ce misérable, qu'après quelques mots échangés il s'apaisa et devint doux comme un agneau. Wesley l'envoya alors chercher quelques-uns des plus irrités de la troupe. Il en amena deux qui voulaient tout saccager; mais, après une courte entrevue, ils se calmèrent eux aussi. Wesley leur demanda alors de lui frayer un chemin jusqu'au cœur du rassemblement. Ils s'y prêtèrent, et lorsque le prédicateur se vit entouré de la populace, il monta sur une chaise et s'écria : « Que me voulez-vous? » Quelques voix crièrent : « Nous voulons vous mener devant le juge de paix. » — « De grand cœur, » répliqua-t-il, et il se mit alors à les exhorter, de telle façon que ses paroles ébranlèrent la résolution de plusieurs et qu'une voix cria du milieu de la multitude : « Ce monsieur est un honnête homme, et nous verserons notre sang pour le défendre. » Tous n'étaient pourtant pas de cet avis, et deux ou trois cents parmi les moins bien disposés accompagnèrent Wesley chez le juge de paix de Walsall, à quelques milles de dis-

tance et sous une pluie battante. Ce magistrat refusa de s'occuper de l'affaire, prétextant qu'il était couché.

Pendant ce temps, le bruit s'était répandu dans Walsall que Wesley venait d'y arriver sous bonne escorte; tous les mauvais sujets de la ville (et ils étaient nombreux) s'attroupèrent aussitôt et se mirent à sa recherche. Un nouvel assaut plus terrible que le précédent attendait le missionnaire qui, voyant faiblir la résolution de ses premiers agresseurs, espérait que tout en finirait là. Des clameurs sinistres et des cris de mort l'entourèrent bientôt, et la populace de Walsall l'arracha des mains de ceux qui l'avaient amené. Il essaya inutilement de se réfugier dans une maison ouverte; la rage de ces forcenés l'en fit sortir, et une main, le saisissant par la chevelure, le ramena au milieu de la populace, dont le flot sans cesse grossissant l'entraîna à travers la ville. Calme au milieu de l'effervescence générale, il essayait de parler à ceux qui le pressaient de plus près; un moment, ayant réussi à se placer sur le seuil d'une porte, il tenta de s'adresser à la foule, mais vainement. « A bas! à bas! vociféraient plusieurs voix, faites-lui sauter la cervelle; tuez-le une fois pour toutes. » D'autres réclamèrent pour lui le droit de parler; mais à peine eut-il prononcé quelques paroles, que le tumulte l'empêcha de continuer. La foule l'entraînait toujours d'un bout de la ville à l'autre, et la cohue était telle, qu'en passant sur un pont une femme fut précipitée dans la rivière. Le long d'une rue en pente, rendue plus glissante par la pluie qui tombait, Wesley faillit à diverses reprises être renversé sous les pieds de la foule qui le poussait en avant; un seul faux pas lui eût été fatal. Ses persécuteurs mirent ses habits en lambeaux; quelques-uns le frappèrent si violemment, qu'il eut la bouche tout ensanglantée, et un forcené essaya même de l'atteindre à la tête avec un énorme bâton qui l'eût tué sur place, si une main n'avait détourné le coup. Pendant tout ce temps, Wesley conservait son sang-froid et priait à haute voix pour ses persécuteurs.

A la fin, sa douceur et sa force d'âme amollirent la détermination de ceux qui l'entouraient. Le chef de la populace, boxeur célèbre, eut quelques remords de sa lâcheté et dit à Wesley : « Monsieur, je vais exposer ma vie pour vous; suivez-moi, et personne ne touchera à un seul de vos cheveux. » Cette déclaration fut d'un bon exemple; l'ivresse de la foule se calma peu à peu, et bientôt un parti nombreux prit la défense du prédicateur, qui put s'en aller à la faveur des ténèbres. Son frère, qui le rejoignit peu après, dit de lui : « Avec ses habits en lambeaux, il me fit l'effet d'un vaillant soldat de Christ. »

En apparence, Wesley avait été vaincu à Wednesbury et à Walsall; en réalité, il était vainqueur. Et la preuve, c'est que son frère Charles, y revenant quelques jours plus tard, y trouva de tout autres dispositions; plusieurs conversions eurent lieu, et dans le nombre celle du chef de l'émeute, le boxeur dont nous avons parlé. « C'est un homme de Dieu que votre frère, disait-il à Charles, et il fallait bien que Dieu fût à son côté pour que nous n'ayons pas réussi à le tuer. »

C'était un homme de Dieu, en effet, que John Wesley, et rien ne l'arrêtait lorsqu'il était en face d'âmes à sauver. Comme son Maître, il savait non-seulement affronter les persécutions, mais, ce qui est peut-être plus difficile, accepter les tâches humiliantes et qui attirent les mépris du monde. En poursuivant sa tournée dans le Nord, à la suite des scènes que nous venons de raconter, Wesley arriva à Grimsby, où il prêcha en plein air. Mais la pluie qui survint l'obligea à chercher un abri pour les réunions suivantes. Vainement il s'enquit de tous côtés; les habitants de la ville, craignant de se compromettre, refusèrent de prêter leurs maisons pour un pareil usage. A la fin, pourtant, une femme offrit sa maison; c'était une malheureuse qui avait abandonné son mari pour se livrer à une vie de désordre. Wesley, qui se rappelle l'exemple de son Maître et qui espère arracher cette âme à l'enfer, accepte cette offre. Il prêche sur la pécheresse aux pieds de Jésus, et

sa parole est si puissante qu'elle jette l'alarme dans la conscience de la malheureuse femme, qui vient, après le service, dire au prédicateur avec une profonde émotion : « O Monsieur, que dois-je faire pour être sauvée ? » Wesley, qui connaît un peu son passé, lui répond : « Cessez immédiatement de vivre comme vous l'avez fait, et retournez sans retard vers votre mari. » Elle hésite ; son mari est à cent milles de là, à Newcastle. Le missionnaire, qui veut à tout prix sauver cette âme, réfléchit un moment, puis il offre un cheval à cette malheureuse, lui promettant de l'accompagner jusque chez elle. Elle accepte, et voilà Wesley chevauchant sur les grands chemins de l'Angleterre, à côté de cette pauvre créature qu'il vient de conquérir sur le mal. Tout le long de la route, il s'entretient avec elle et achève de la conduire au Sauveur. Je ne sais s'il y a dans toute la vie de Wesley de spectacle plus touchant que celui-là : le bon pasteur ramenant au bercail la brebis égarée. Ce trait prouve qu'il ne considérait pas sa tâche comme finie lorsqu'il avait harangué la multitude et qu'il savait être autre chose que prédicateur.

L'année 1744 apporta à Wesley et à ses collaborateurs de nouvelles et rudes épreuves. Des soulèvements populaires éclatèrent de toutes parts contre eux. On ne se bornait plus à démolir et à piller leurs maisons ; on s'en prenait à leurs personnes. Tel prédicateur reçut des blessures graves ; tel autre fut plongé dans une rivière jusqu'à ce que la suffocation fût presque complète. Dans leurs rencontres avec la populace, ces pieux serviteurs de Christ se considéraient comme fort heureux lorsqu'ils échappaient sans blessures et n'ayant que leurs habits en lambeaux ou couverts de boue. A Darlaston, de pauvres femmes sans défense furent maltraitées et subirent les pires violences. Quelques villes du Staffordshire demeurèrent pendant plusieurs mois à la merci de l'émeute. La populace de Walsall s'organisa pour faire la guerre au Méthodisme ; elle fit un drapeau qu'elle arbora en pleine place publique et qui flottait devant elle lors de ses expé-

ditions. Les maisons suspectées de recéler des Méthodistes étaient livrées au pillage; les défenseurs de l'Eglise anglicane s'appropriaient sans façon une partie du mobilier et mettaient en pièces le reste. Devant ce débordement des passions brutales, les hommes et les femmes s'enfuyaient, ne sachant où trouver un abri. Leur constance et leur fidélité furent admirables. Lorsqu'on leur offrit de les laisser en paix pourvu qu'ils s'engageassent à ne plus recevoir leurs prédicateurs, ils répondirent courageusement : « Nous avons perdu tous nos biens; nous n'avons plus à perdre que notre vie, et nous la sacrifierons volontiers plutôt que d'agir contre notre conscience. »

Les persécutés ne trouvaient protection nulle part. L'opinion publique leur était hostile et dénaturait leur conduite. L'*Evening Post* de Londres publia même un article commençant ainsi : « Une lettre privée que nous recevons du Staffordshire nous donne la nouvelle d'une insurrection du peuple appelé *méthodiste*. Ces gens-là, alléguant de prétendues insultes qu'ils auraient subies de la part du parti de l'Eglise, ont fait une émeute, et, après avoir commis plusieurs attentats, ont incendié la maison de l'un de leurs adversaires. »

Calomniés par l'opinion publique, les Méthodistes ne trouvaient point d'appui auprès des autorités civiles ou ecclésiastiques. A Dudley, le ministre anglican souleva la foule contre le prédicateur méthodiste qui fut maltraité et eût été masssacré sans un honnête quaker qui lui fournit le moyen d'échapper en l'affublant de son chapeau à larges ailes et de son habit à forme étrange. A Walsall, les magistrats laissèrent placarder sur la place publique une affiche qui annonçait pour un certain jour « la destruction des Méthodistes. » A Wednesbury, ils offrirent une récompense de cinq livres sterling pour leur expulsion, et l'un d'eux osa même encourager de sa présence une émeute et crier aux tapageurs : « Hourrah ! mes enfants, cela va bien ! combattez pour l'Eglise ! »

Si les magistrats savaient si bien combattre pour

l'Eglise, les ministres n'y manquaient pas non plus. Dans le Cornouailles que Wesley visita avec de grands succès en 1744, il entendit un sermon dans lequel les Méthodistes étaient dénoncés comme des partisans du prétendant Charles Stuart et comme des papistes. Ailleurs, le ministre, accompagné du tambour de la ville, convoquait en personne la populace, pour interrompre le culte méthodiste, et, après avoir fourni à ses auxiliaires des rafraîchissements dans un cabaret, il dirigeait lui-même leurs mouvements. Le vicaire de Birstal, que l'activité du bon Nelson inquiétait, s'allia avec le cabaretier de la localité pour dénoncer le pauvre prédicateur à l'autorité militaire et le faire enrôler de vive force dans l'armée, sous la prévention de vagabondage. Deux autres itinérants subirent le même sort cette année-là, et l'un d'eux mourut même victime des souffrances qu'il eut à endurer sous les drapeaux.

A ces persécutions venaient s'ajouter des calomnies de toute sorte. Les accusations d'hypocrisie et d'imposture n'effrayaient plus Wesley, tant elles se reproduisaient souvent. Il était habitué à entendre les moqueries pleuvoir sur lui, et il ne s'en émouvait guère. Toutes les armes semblaient bonnes à ses adversaires. Un jour, à Newcastle, il lut une affiche qui annonçait qu'une troupe d'acteurs d'Edimbourg donnerait, le soir, la représentation d'une pièce intitulée : *Ruse sur ruse, ou le Méthodisme dévoilé.* La haine et les préjugés étaient si grands contre Wesley et contre son œuvre, que les calomnies les plus absurdes étaient sûres de faire leur chemin lorsqu'elles s'attaquaient à cette cause décriée. Les uns assuraient que Wesley avait tenté de se suicider en se pendant; les autres qu'il avait encouru une condamnation pour débit illégal de boissons; quelques personnes affirmaient qu'il usurpait son nom, le véritable John Wesley étant mort depuis plusieurs années. Quaker pour les uns, anabaptiste pour les autres, il passait aux yeux de beaucoup pour un jésuite de la pire espèce, soupçonné de loger des prêtres dans sa maison et de travailler sous main à renverser l'Eglise

établie. L'imagination populaire, agitée par les bruits qui circulaient au sujet des projets d'invasion du Prétendant, ne manquait pas d'y associer le nom de Wesley; il était, disait-on, soudoyé par l'Espagne pour travailler les masses en faveur de la dynastie déchue, et il allait organiser secrètement un corps de vingt mille hommes pour appuyer l'armée espagnole lorsqu'elle ferait sa descente en Angleterre; on affirmait qu'il avait été vu avec le Prétendant en France; le bruit courut même qu'il avait été arrêté pour le crime de haute trahison. Ces bruits absurdes avaient si bien fait leur chemin, que les autorités s'en émurent; Wesley dut comparaître devant les juges à Londres et fut requis de prêter serment au roi et de signer la déclaration contre le papisme. Lorsque, au commencement de 1744, le gouvernement invita les catholiques à quitter Londres, Wesley crut devoir prolonger d'une manière inusitée son séjour dans la capitale, pour ne pas fournir de nouvelles armes à la calomnie. Son frère fut aussi appelé à rendre compte, devant les magistrats du Yorkshire, d'une expression malsonnante qu'un agent de police avait découverte dans une de ses prières. Il avait demandé à Dieu de « ramener ses captifs, » ce qui avait paru s'appliquer à la dynastie proscrite. Il n'eut pas de peine à expliquer quelle signification allégorique il avait entendu donner à ces mots empruntés à la Bible.

Toutes ces oppositions que soulevaient les adversaires du Réveil ne réussirent pas à effrayer les missionnaires de cette sainte cause. Elles ne servirent qu'à leur montrer combien leur œuvre était indispensable et qu'à les décider à s'y dévouer avec une ardeur toujours plus grande.

V

LA PREMIÈRE CONFÉRENCE.

1744.

Convocation de la conférence. Son ouverture. Règles acceptées pour les discussions. La matière de l'enseignement. Le mode de la prédication. Relations des sociétés avec l'Eglise anglicane. Discipline intérieure. Règlements. Les classes. La prédication laïque. Autorité de Wesley sur ses prédicateurs. Fin de la conférence. Coup d'œil sur l'état de l'œuvre. Ses résultats numériques et moraux. Opposition du peuple, du clergé et des autorités. Une nouvelle période commence.

Wesley avait jeté, depuis cinq ans, les bases de ses sociétés, et, pendant cette première période de son histoire, le Méthodisme s'était personnifié, on peut le dire, dans son fondateur. Sous sa direction féconde, cette œuvre s'était rapidement accrue, et le moment lui paraissait venu d'en partager la responsabilité avec ses collaborateurs. En conséquence, dans les premiers mois de 1744, il convoqua à Londres les quelques pasteurs de l'Eglise anglicane qui s'étaient associés à son œuvre et les principaux prédicateurs laïques « qui l'assistaient comme des fils dans l'Evangile, pour avoir leur avis sur la meilleure manière de poursuivre l'œuvre de Dieu. » Cette formule de convocation indique parfaitement le but de cette première assemblée ; il s'agissait, non pas d'organiser savamment une Eglise ou une société nouvelles, mais tout simplement d'aviser aux meilleurs moyens de faire progresser vigoureusement le Réveil. Wesley continuait à attendre du temps et de l'expérience ces directions providentielles qu'il avait pris l'habitude de leur demander.

Six pasteurs et quatre prédicateurs laïques répondirent à cette invitation, et, ainsi composée, la conférence s'ouvrit à Londres, dans la chapelle de la Fonderie, le 25 juin 1744. Elle avait été précédée la veille d'un service solennel de sainte Cène, et le matin même d'une prédication d'ouverture par Charles Wesley. Placée ainsi dès l'abord sous une influence profondément sérieuse, cette petite assemblée eut pleinement conscience de la grande tâche qui pesait sur elle. L'une de ses premières résolutions fut la suivante : « Nous désirons que toutes choses soient considérées comme en la présence immédiate de Dieu; nous désirons nous réunir avec un œil simple et comme de petits enfants qui ont tout à apprendre; nous voulons que chaque sujet puisse être examiné à fond, que chacun dise librement ce qu'il a sur le cœur, et que toutes les questions proposées puissent être pleinement débattues. » On se demanda ensuite dans quelle mesure chacun devrait se soumettre au jugement de tous. La réponse est digne d'être conservée : « Dans les choses de pure spéculation, nul ne peut se soumettre que dans la mesure où son jugement est convaincu; mais dans les sujets de pratique, soumettons-nous les uns aux autres, autant que cela nous est possible, sans blesser notre conscience. » Jamais peut-être assemblée délibérante ne se donna des règles plus sages et plus chrétiennes que celles-là.

L'ordre du jour de la conférence amena ensuite deux questions importantes : « Que faut-il enseigner? Comment faut-il enseigner? » Deux journées entières furent consacrées à l'étude des doctrines vitales qui étaient à la base du Réveil et qui devaient faire le fonds de la prédication de ses agents. Wesley et ses amis mettaient surtout l'accent sur les vérités pratiques, sur celles qui sont le fondement de la vie chrétienne, telles que la repentance, la foi, la justification, la sanctification, le témoignage de l'Esprit. Ce qu'ils faisaient à cette heure, ce n'était pas un symbole ou une confession de foi, c'était une affirmation large et ferme des grandes doctrines que l'Eglise avait laissé tom-

ber en désuétude. Ils étaient des témoins avant d'être des théologiens.

Quant à la méthode de la prédication, la conférence suggéra aux prédicateurs la suivante : Inviter les pécheurs, s'efforcer de les convaincre, leur offrir Christ, les édifier, et elle leur recommanda de faire entrer, autant que possible, ces divers éléments dans chaque prédication.

Il était impossible que la conférence ne se préoccupât pas sérieusement des relations des sociétés avec l'Eglise anglicane. Wesley continuait à croire à la possibilité d'une entente cordiale, bien que l'attitude du clergé commençât à lui inspirer quelques craintes à ce sujet. Cette attitude peu favorable créait elle-même de nouveaux devoirs et dictait de nouvelles résolutions au Méthodisme. La conférence émit l'avis « qu'il fallait obéir aux évêques dans toutes les choses *indifférentes*, et se soumettre aux canons ecclésiastiques, *dans la limite où le permet la conscience.* » Ces réserves étaient sagement libérales, et indiquaient un progrès notable dans les vues ecclésiastiques de Wesley.

Les questions de discipline intérieure des sociétés furent aussi l'objet d'une étude attentive. A cette question : « Comment répartirons-nous les personnes qui veulent se placer sous nos soins? » la conférence répondit comme suit : « En quatre classes : Sociétés unies (*United Societies*), Petites Compagnies (*bands*), Sociétés choisies (*Select Societies*) et Pénitents (*Penitents*). Les sociétés unies, (les plus nombreuses de toutes) rassemblent toutes les personnes réveillées, dont une partie faisant profession de posséder le pardon de leurs péchés se réunissent en petites compagnies (*bands*); les membres de ces dernières qui paraissent marcher à la lumière du Seigneur, composent les sociétés choisies; et enfin les personnes en état de chute, se réunissent à part comme pénitents. » Des règlements spéciaux pour chacune de ces classes de membres furent adoptés par la conférence. Dans leur nombre se trouvaient les *Règles de la Société* qui sont encore en vigueur de nos

jours. Ces règles ont ceci de remarquable qu'elles ne demandent « pour entrer dans la Société, aucune opinion religieuse particulière. La seule condition préalable réclamée de celui qui veut être admis, c'est le désir de fuir la colère à venir et d'être sauvé de ses péchés. »

L'expérience prouva bientôt combien était impraticable ce système de répartition des membres de la Société en quatre divisions reposant sur l'état spirituel de chacun. Il ne tarda pas à être simplifié considérablement; ce qui en survécut, ce fut l'idée excellente qui l'avait inspiré. Cette idée qui est l'idée mère du Méthodisme et qui a fait son originalité, c'est la vie commune des âmes, dont la *classe* devint la réalisation. Ces petites assemblées, répondant à ce besoin de communion et de solidarité qui se manifeste chez les âmes à toute époque de réveil, réalisaient d'une manière pratique une idée que les Moraves avaient empruntée à Spener (*ecclesiolæ in Ecclesia*). Groupant un petit nombre d'âmes pieuses sous la direction d'un chrétien d'expérience, elles formaient de véritables familles spirituelles, où tout était mis en commun, joies et tristesses, succès et revers, où le fort suppléait aux besoins du faible et apprenait à le supporter, où le faible lui-même, excité par la vue du fort, marchait et surmontait sa faiblesse. A notre sens, la classe réalise plus qu'aucune autre institution humaine n'a réussi à le faire, la grande notion chrétienne de l'unité du peuple de Dieu et de la communion des saints. En en faisant la pierre fondamentale de son organisation, Wesley assura la durée et la prospérité de son œuvre; ce fut un trait de génie, ou plutôt ce fut l'une de ces indications providentielles qu'il sut recueillir avec soin. La classe rendit possible cette expansion si rapide du Méthodisme par toute l'Angleterre, qui est l'un des étonnements de l'historien; en créant sur tous les points ces petits foyers de vie spirituelle, qui au besoin pouvaient se suffire et mener une existence indépendante, il donna à l'œuvre missionnaire son auxiliaire indispensable; la classe fit enfin l'éducation religieuse de ces milliers de nouveaux convertis

qui passaient sans transition d'un état d'indifférence et parfois d'abrutissement à la vie spirituelle.

Nous avons vu précédemment que la prédication laïque avait été une nécessité pratique pour Wesley. Le moment était venu d'étudier de près cette institution nouvelle et de se rendre compte de sa légitimité et de son utilité. La conférence n'hésita pas à affirmer qu'elle répondait aux besoins de la situation. Elle encouragea Wesley à employer des *aides laïques*, mais seulement « en cas de nécessité. » Leur office consistait à « nourrir et guider, enseigner et gouverner le troupeau, en l'absence du ministre. » La conférence élabora un règlement en treize articles à l'usage de cette classe d'agents; elle leur recommanda en outre de tenir un journal détaillé de leurs travaux, d'être en garde contre le formalisme et de le combattre en eux-mêmes et chez les autres. Il fut aussi question de fonder un séminaire pour former ces agents, mais ce projet dut être remis à plus tard; les temps n'étaient pas encore mûrs pour sa réalisation.

Il est évident qu'à ce moment Wesley et ses amis ne comprenaient pas encore toute l'importance de cette classe d'ouvriers et ne se rendaient pas compte des services qu'ils devaient rendre par la suite au Méthodisme. Quoique nombreux déjà (ils étaient une cinquantaine), les aides laïques n'avaient encore qu'une mission temporaire, qui devait cesser, dans la pensée de Wesley, au jour où le clergé anglican se laisserait entraîner par le flot montant du Réveil. La plupart d'entre eux menaient encore de front les travaux de leur profession séculière et les labeurs d'un ministère itinérant. Hommes simples et illettrés mais remplis de foi et de zèle, ils secondaient Wesley de toutes leurs forces. Appelés par lui à l'évangélisation, ils acceptaient pleinement sa direction; c'était à lui qu'il appartenait de leur adresser vocation, de fixer leurs itinéraires et de surveiller leur travail. La treizième règle d'un Auxiliaire (*helper*) était ainsi conçue : « Agissez en toutes choses, non d'après votre propre volonté, mais comme des *fils dans*

l'Evangile. Comme tels, vous devez employer votre temps de la manière que nous vous indiquerons; vous devez en consacrer une partie à visiter le troupeau de maison en maison (surtout les malades), et une autre partie à la lecture, à la méditation et à la prière. Surtout, si vous travaillez avec nous dans la vigne du Seigneur, il est nécessaire que vous fassiez la portion de l'œuvre que nous vous indiquerons, aux temps et aux lieux que nous jugerons à propos, en vue de la gloire de Dieu. »

Cette soumission complète que Wesley réclamait de ses aides laïques était une nécessité absolue de son œuvre. Confiant le soin des âmes à des hommes qui, s'ils avaient la foi et la piété, manquaient alors généralement de la culture intellectuelle qu'il eût désirée, Wesley fut conduit, par la force des choses, à accepter un pouvoir presque épiscopal, auquel ses subordonnés se soumettaient joyeusement. Ajoutons qu'il en fit le meilleur usage pour le développement et l'utilité de ses prédicateurs, les aiguillonnant au travail et à l'étude, leur indiquant des lectures à faire, leur signalant les défauts de leur prédication, en un mot, travaillant de toutes ses forces à les élever à la hauteur de la tâche à laquelle la Providence les avait appelés. Rien n'est intéressant comme la correspondance qu'il entretenait avec eux. « Vos talents de prédicateur ne grandissent pas, écrivait-il à l'un d'eux; vous en êtes au même point qu'il y a sept ans. Vous avez de la vie, mais pas de profondeur, pas d'idées. La lecture seule y remédiera, en l'accompagnant de méditations et de prières quotidiennes. En négligeant cela, vous vous faites tort à vous-même. Oh! commencez! Mettez à part une partie de chaque journée pour ces exercices. Vous acquerrez bientôt le goût qui vous manque; ce qui vous paraît ennuyeux vous deviendra agréable. »

Wesley se servait de son autorité sur les prédicateurs, non-seulement pour les faire étudier, mais encore pour les encourager; il était leur ami en même temps que leur directeur. L'un d'eux, accablé de doutes au sujet de sa

vocation, lui écrivit un jour pour le prier de lui envoyer un successeur, car, disait-il, il ne se sentait pas à sa vraie place. « Cher frère, lui répondit aussitôt Wesley, vous me paraissez en effet hors de votre vraie place; car vous vous occupez à raisonner, au lieu de prier. » Une telle autorité, légitimée par une grande supériorité et tempérée par une affection et une bienveillance inépuisables, devait obtenir une obéissance prompte et joyeuse, et l'on peut dire en effet que jamais chef n'eut à sa disposition une armée mieux disciplinée et plus dévouée.

Après avoir donné quelques jours à l'étude des graves problèmes que soulevait l'apparition du Réveil, les membres de la première conférence se séparèrent pour s'en aller reprendre leur œuvre d'évangélisation. Rien ne ressemble moins à un synode constituant que cette petite assemblée, où l'on ne s'occupe pas de créer une organisation ecclésiastique, mais simplement de déterminer quelle est la voie providentielle qu'il faut suivre résolûment pour continuer l'œuvre si bien commencée du réveil de l'Eglise et du salut des âmes. Wesley et ses amis posent les bases de la grande œuvre qui va s'accomplir, mais ils ne paraissent pas encore se faire une juste idée des proportions qu'elle doit prendre.

Le passé était cependant déjà un garant assuré de l'avenir. Depuis cinq ans à peine que le Réveil avait éclaté, ses succès avaient dépassé toutes les prévisions. Ses deux fractions, divisées sur un point de doctrine, rivalisaient de zèle et d'activité. Néanmoins celle dont Wesley était le représentant principal distançait rapidement l'autre, grâce à son organisation puissante. Il n'existe pas de statistique complète du Méthodisme à cette époque. Nous avons dit que les prédicateurs itinérants étaient au nombre d'une cinquantaine; quant aux membres des sociétés, ils se comptaient par milliers. A Londres seulement ils étaient deux mille deux cents.

Les diverses régions de l'Angleterre proprement dite avaient déjà été parcourues par Wesley et ses amis, de-

puis Newcastle dans le Nord, jusqu'au cap Land's-End, à l'extrémité sud du Cornouailles. Londres, Bristol, Saint-Ives et Newcastle étaient à ce moment les centres du mouvement; depuis peu cependant, un nouveau foyer de réveil s'était formé à Wednesbury, au centre de l'Angleterre, et les débuts de cette œuvre avaient été signalés, comme nous l'avons vu, par de violentes persécutions. Sur ces divers points, Wesley, comme son Maître, s'était adressé de préférence à la portion la plus dégradée de la population, et il s'était fait le missionnaire de la populace de Londres et des mineurs de Kingswood, du Staffordshire et de Newcastle. On sait de quels succès ses travaux avaient déjà été couronnés au sein de ces classes déshéritées de la société, succès de bon aloi, puisqu'il impliquait non pas une simple amélioration des mœurs, mais la conversion des cœurs à l'Evangile.

Les opposants n'avaient pas manqué jusqu'ici à cette œuvre de réveil. Le peuple anglais avait prouvé par son attitude même à quel point il avait besoin d'être évangélisé. Son opposition n'effraya pas Wesley. Derrière ces foules abruties par la boisson et exaltées par la colère, il sut découvrir le vrai peuple facilement impressionnable et aussi ardent dans ses élans vers le bien que dans ses entraînements vers le mal. Ce ne fut pas cependant en le flattant qu'il adoucit ce tyran de mauvaise humeur qui était habitué à tout voir plier devant soi, même le gouvernement, et à se passer royalement ses fantaisies. Wesley avait l'âme trop élevée pour faire un bon courtisan; sa parole sincère disait toujours ce qu'elle voulait dire. Même au milieu d'une populace indisciplinée, il ne prit jamais l'attitude d'un suppliant. Le revirement qui s'opéra peu à peu dans les sentiments de la multitude à son égard doit être attribué uniquement à la puissance morale qu'il mettait en œuvre. Si, après avoir été honni et conspué, il devint le prédicateur aimé et vénéré des masses, c'est que, sous cette parole si franche et si pleine d'autorité, on sentait battre un cœur aimant et dévoué. Le peuple, quel-

que frivole et inconstant qu'il soit dans ses goûts, sait rendre justice tôt ou tard à ceux qui l'ont aimé et qui ont travaillé à lui faire du bien.

Wesley n'eut pas aussi facilement raison d'autres adversaires qui ne pouvaient pas alléguer, pour excuser leur mauvais vouloir, l'ignorance et les préjugés de la foule. Le clergé et la magistrature, nous l'avons vu, loin de s'opposer aux fureurs insensées de la populace, favorisaient souvent ses projets. C'est là un des lamentables spectacles que l'histoire a à contempler en ce triste siècle, et c'est avec douleur qu'elle est obligée de compter les éclaboussures laissées par la fange de l'émeute sur la robe du magistrat et sur le surplis du ministre. Le clergé en particulier voyait trop dans l'activité de Wesley un reproche à sa paresse et dans sa foi un reproche à son indifférence, pour ne pas laisser éclater toute sa mauvaise humeur. Plus d'une fois même, certains pasteurs ne craignirent pas de s'avilir en se faisant émeutiers et en conduisant leur troupeau à l'attaque des Méthodistes occupés à prier Dieu. « Ils poussent le peuple, dit Wesley, à nous traiter comme des gens hors la loi ou comme de mauvais chiens. »

Toutes ces oppositions avaient déjà éclaté au moment où notre récit est parvenu. Elles allaient redoubler de violence et se multiplier, mais les prédicateurs du Réveil qui avaient vaillamment soutenu le premier choc, étaient déjà rompus à la lutte.

La période de la naissance du Méthodisme se termine à cette première conférence où il s'affirme avec une foi si modeste mais si ferme. Nous allons assister maintenant aux développements successifs de cette œuvre; il nous suffira pour cela de reprendre le fil de la vie de Wesley, car jamais ouvrier ne s'identifia mieux que lui avec son œuvre.

LIVRE III

LES DÉVELOPPEMENTS DE L'ŒUVRE

(1744-1770)

I

LUTTES ET SUCCÈS.

1744-1747.

Wesley prêche devant l'université d'Oxford. Fatigues et dangers. Son activité chrétienne en voyage. Wesley en Cornouailles : il est arrêté. Il est assailli par une émeute à Falmouth. Persécutions en Cornouailles. Le pays de Galles. Le Méthodisme dans l'armée et sur les champs de bataille. Bataille de Fontenoy. Conduite patriotique de Wesley, lors du débarquement du Prétendant. Publications diverses. Wesley combat les fausses doctrines. Progrès dans le Cornouailles. Une société libérale dans le Nord. Progrès et succès dans le Nord. Wesley est assailli à Plymouth par la populace; il se tire d'affaire par son intrépidité. Etat du Sud-Ouest.

Encouragé par les perspectives qui s'ouvraient devant lui, Wesley se remit au travail avec cette ardeur infatigable que nous lui connaissons. En août 1744, il fut appelé par tour de rôle à prêcher devant l'université d'Oxford, en sa qualité d'agrégé. Il profita de cette occasion pour adresser aux dignitaires de l'Eglise un exposé calme et lumineux de la doctrine évangélique, et pour leur faire entendre quelques exhortations respectueuses, mais fermes, sur leurs devoirs spéciaux. « J'ai prêché, écrit-il dans son journal, pour la dernière fois, je crois, dans l'église de

7.

Sainte-Marie. Je suis net maintenant du sang de ces hommes; j'ai pleinement déchargé mon âme. »

S'il savait ainsi mettre à profit les rares occasions qui s'offraient à lui d'évangéliser les classes élevées et instruites de la société, Wesley n'oubliait pas que sa mission spéciale l'appelait à s'occuper surtout des petits. Il continuait ses voyages missionnaires, que les rigueurs même de l'hiver n'interrompaient pas. Les chemins étaient à cette époque déplorablement négligés, surtout dans les comtés septentrionaux. Aucune voiture publique n'avait encore fait son apparition au nord de la ville d'York. C'était à cheval que Wesley devait faire ses longs et continuels voyages. Plus d'une fois, sa vie fut en danger sur ces chemins défoncés, que des neiges abondantes ou des débordements de rivières rendaient en hiver presque impraticables. Il fallait souvent mettre pied à terre et mener en laisse une monture qui refusait d'avancer, ou dont le pied mal assuré glissait à chaque pas.

Wesley eut en janvier 1745 deux journées particulièrement mauvaises. Voici comment il en parle dans son journal : « J'ai eu des voyages bien pénibles, mais aucun ne peut se comparer à celui-ci. J'ai été constamment exposé au vent, à la grêle, à la pluie, à la glace et à la neige, par une température extraordinairement froide. Mais tout cela est passé; ces jours ne reviendront pas et sont, par conséquent, comme s'ils n'avaient jamais été. »

Wesley supportait ces fatigues avec une remarquable tranquillité d'âme. Il trouvait d'abondantes compensations à ces peines dans les succès de son ministère. Il était, d'ailleurs, trop absorbé par sa grande œuvre pour se préoccuper des petits désagréments qui en étaient l'accompagnement naturel. Dans ses voyages, il ne se bornait pas à prêcher aux multitudes accourues sur son passage; mais il profitait des moindres occasions pour travailler à l'œuvre de son Maître. Tout en chevauchant par les chemins de l'Angleterre, il savait entrer en conversation avec les personnes qu'il rencontrait, et amener l'entretien sur des

sujets religieux. A table d'hôte ou dans la modeste chambre d'auberge où il passait la nuit, il sut bien des fois faire une œuvre d'évangélisation efficace. L'aménité de son caractère, unie à un talent de conversation très-remarquable, le faisait rechercher; sa réputation déjà étendue et si controversée excitait la curiosité, et l'on vit des personnes parcourir de longues distances pour se procurer la satisfaction de le voir et de lui parler. Cette curiosité n'était pas toujours sympathique sans doute; mais personne, peut-être, ne sut jamais mieux que Wesley désarmer la malveillance, à force de simplicité et de calme. Il en donna des preuves nouvelles pendant une tournée qu'il fit en Cornouailles, dans l'été de 1745.

Reçu à bras ouverts par l'excellent Thompson, recteur de Saint-Gennis, qui lui ouvrit sa chaire et qui demeura l'un de ses meilleurs amis, Wesley fut accueilli beaucoup plus froidement par le reste du clergé et par les autorités. Le pays était en grande agitation contre les Méthodistes; un des prédicateurs, Maxfield, venait d'être arrêté sous la prévention de vagabondage, et menacé d'être incorporé à l'armée, comme l'avaient été précédemment Nelson et plusieurs autres. Ce moyen commode de se débarrasser des prédicateurs importuns paraissait jouir à ce moment d'une grande vogue, et la loi anglaise donnait toutes les facilités désirables aux autorités qui voulaient en user. Wesley, en essayant de s'interposer pour arracher son ami à cette conscription forcée, faillit être enrôlé lui-même. Un mandat d'amener fut lancé contre lui, et il fut arrêté; mais un tel prisonnier ne pouvait qu'embarrasser fort ses ennemis, qui sentaient bien qu'ils auraient quelque peine à faire passer pour un vagabond, sans moyens d'existence, ce *clergyman* à la tournure distinguée et à la parole facile. Il ne tarda pas à être relâché; mais le même jour, à Gwennap, un magistrat également zélé l'interrompit au milieu d'une prédication en plein air par les cris plusieurs fois répétés de : « Saisissez-le, saisissez-le pour le service de Sa Majesté ! » Comme personne ne paraissait disposé à

obéir à cette injonction, il saisit lui-même le prédicateur par le bras, et le fit prisonnier; mais, réflexion faite, il eut quelque honte de sa violence et le relâcha.

Le lendemain, à Falmouth, Wesley eut affaire non plus à des magistrats indécis, mais à une populace fanatisée. Il était en visite chez une dame malade, lorsque le peuple, ameuté par sa haine aveugle contre les nouveaux prédicateurs, entoura la maison et se mit à en faire le siége en règle, en poussant des cris sauvages. La dame de la maison et sa fille, après avoir vainement tenté d'apaiser l'émeute, durent songer à leur propre conservation, et se cachèrent, laissant Wesley seul avec une servante pour tenir tête à la fureur du peuple qui criait : « Faites sortir les Méthodistes! où sont les Méthodistes? » Les agresseurs ayant réussi à forcer la porte d'entrée, se ruèrent dans la maison, décidés à avoir le prédicateur mort ou vif. Celui-ci n'était plus séparé d'eux que par une mince cloison en bois, qui devait céder au premier choc; son sang-froid ne se démentit pas, et apercevant contre la paroi qui déjà craquait sous l'effort de la multitude une glace de prix qui allait voler en éclats, il la plaça en lieu sûr. La pauvre fille qui était avec lui, à l'ouïe des imprécations et des menaces, lui dit toute tremblante : « Mais, Monsieur, qu'allons-nous faire? — Il faut prier, » répondit-il avec calme. Il avoua ensuite qu'à ce moment-là, il n'eût pas osé répondre de sa vie pour une seule heure. La servante l'engagea à se réfugier dans une cachette qu'elle lui indiquait : « Non, répondit-il, ma place est ici; je n'en bougerai pas. » Quelques matelots qui s'étaient mêlés au rassemblement montèrent en ce moment, et de leurs robustes épaules enfoncèrent la porte. Wesley s'avança alors calmement au-devant de la foule qui se précipitait dans la chambre en poussant des cris de joie, et, la regardant en face, il dit d'une voix haute et ferme : «Me voici! Qui d'entre vous veut me parler? A qui ai-je fait quelque mal? Est-ce à vous? dit-il au plus rapproché, ou à vous? » ajouta-t-il en regardant un autre. Ils ne s'attendaient pas à tant de hardiesse, et, un

peu interdits, ils s'écartèrent pour le laisser passer. Arrivé dans la rue, au milieu d'un immense attroupement animé de dispositions hostiles, il s'arrêta, et la tête découverte, afin d'être vu de tous, il fixa sur eux un regard tranquille, puis, d'une voix où vibraient l'émotion et l'amour, il leur dit : « Mes amis, mes compatriotes, voulez-vous me laisser parler? » La vue de cet homme désarmé, et pourtant si fort, avait opéré un tel revirement dans les sentiments de tous, qu'il n'y eut qu'une voix pour crier : « Oui, oui! parlez, parlez! Que personne ne l'empêche! » Et l'intrépide missionnaire mit à profit cette occasion de parler à la foule de son salut et du pardon de Dieu. L'interposition bienveillante d'un pasteur anglican et de quelques notables de la ville, acheva ce que la parole de Wesley avait commencé, et il put se retirer sans être molesté.

En poursuivant sa route dans le Cornouailles, Wesley travailla à ranimer le courage de ses sociétés un peu effrayées par l'opposition. Quelques-unes étaient en proie à une véritable consternation : ici, on lui annonçait que les marguilliers de l'Eglise et les *constables* allaient mettre la main sur lui; là, il s'agissait d'une troupe de mineurs ivres qui s'approchaient, et qui allaient fondre sur l'assemblée réunie pour le culte. « Je travaillai, dit Wesley, à dissiper ces terreurs; mais la peur n'a pas d'oreilles, et beaucoup se cachèrent. L'événement montra que c'étaient là de fausses alarmes et des artifices de Satan pour empêcher les gens d'écouter la Parole de Dieu. » Ailleurs, à Tolcarn, il eut à soutenir l'assaut de la populace, qui se précipita au milieu d'une réunion en plein air. Debout sur un mur, Wesley réussit quelque temps à la contenir de la voix et du geste; mais on le jeta en bas de la muraille, et il dut interrompre son service, heureux d'échapper sans blessures. A Stithians, pendant qu'il prêchait, les agents de l'autorité, voulant faire un exemple, firent prisonnier l'un de ses auditeurs, et l'enrôlèrent de force dans l'armée. L'un des membres de la société de Trewint fut expulsé de la localité; mais cette mesure ne servit qu'à propager l'œuvre

du Réveil, dont cet humble chrétien devint ailleurs le messager fidèle. Son activité eut de si grands succès que Wesley put dire : « En vérité, je ne me souviens pas d'avoir vu en Cornouailles un aussi grand réveil opéré en si peu de temps, parmi les jeunes et les vieux, parmi les riches et les pauvres. »

En traversant le détroit de Bristol, Wesley se trouva dans le pays de Galles, au milieu de scènes toutes différentes. « Nous sommes ici dans un tout autre monde, dit-il, jouissant de la paix, de l'honneur et de l'abondance. Il me semble que ce beau soleil de la prospérité me ferait bientôt fondre ; mais la bonté de Dieu saura bien y mettre bon ordre. » A ce moment en effet, la principauté de Galles était de toutes les parties de l'Angleterre celle où le Réveil avait rencontré le plus de sympathies et le moins d'opposition.

Pendant que Wesley poursuivait ainsi son œuvre dans les principaux comtés de la Grande-Bretagne, ses collaborateurs le secondaient activement, malgré des souffrances et des luttes que nous ne pouvons pas raconter ici ; son frère se distinguait toujours au premier rang, et nul ne se lançait avec plus d'ardeur que lui dans la mêlée. La bataille était engagée sur tous les points à la fois, et chaque soldat y faisait bravement son devoir. Wesley était l'âme de ce grand mouvement, animant ses collaborateurs de son courage intrépide et donnant lui-même l'exemple d'un dévouement sans réserve.

L'œuvre du Réveil répondait en effet à des besoins si sérieux qu'elle éclatait presque spontanément sur les points les plus divers, et Wesley apprenait souvent avec surprise les succès de quelques collaborateurs dévoués et modestes dont il ne soupçonnait pas même l'existence. C'est ainsi que vers cette époque il apprit avec joie que le Méthodisme venait de faire son apparition dans l'armée anglaise sur le continent. La guerre de la succession venait d'éclater ; l'Angleterre avait pris parti pour Marie-Thérèse, et la France contre elle. Ce fut en Flandre que se heurtèrent

les deux armées. Parmi les troupes anglaises se trouvaient quelques soldats qui avaient entendu la prédication méthodiste en Angleterre et en qui elle avait porté des fruits. Les dangers de la guerre avaient mûri leur piété, et à force de zèle ils se trouvèrent bientôt de nombreux compagnons. Les noms de quelques-uns de ces pieux soldats méritent d'être conservés. John Evans, John Haime, Samson Staniforth et Mark Bond furent les chefs principaux du mouvement remarquable qui éclata dans l'armée de Flandre. Ils entreprirent une œuvre régulière d'évangélisation qui produisit des fruits merveilleux; de nombreuses conversions eurent lieu dans presque tous les régiments, et bientôt ces nouveaux convertis se groupèrent en petites sociétés pour s'édifier mutuellement; leur nombre s'éleva à trois cents au moins. Les soldats les plus instruits et les plus pieux devinrent les prédicateurs des autres, et il y en eut jusqu'à sept. Le plus actif d'entre eux, John Haime, prêchait souvent cinq fois par jour dans diverses parties du camp, avec l'agrément de ses chefs qui lui permettaient de se décharger sur d'autres soldats de la plupart de ses corvées et qui se montraient généralement favorables à son œuvre. De vastes tentes furent même mises à la disposition des soldats pieux pour la célébration de leur culte. A Bruges, le général permit à Haime de prêcher tous les jours dans l'église anglaise; les soldats méthodistes se rendaient en rang à ces services, et leur bonne tenue et leurs chants édifiaient tout le monde. D'autres soldats ouvrirent également un lieu de culte à Gand.

Le 1er mai 1745, à la terrible bataille de Fontenoy, les soldats méthodistes montrèrent à leurs camarades comment des soldats chrétiens savent faire leur devoir et mourir. Quatre prédicateurs et un grand nombre de membres de la société restèrent sur le champ de bataille. « Je m'en vais me reposer sur le sein de Jésus, » disait un blessé à ses compagnons. « Viens Seigneur Jésus, viens bientôt ! » murmurait un autre d'une voix mourante. John Evans avait eu les deux jambes emportées par un boulet ;

on l'adossa à un canon pour l'y laisser mourir; et, tant qu'il put parler, il ne cessa de louer Dieu et d'exhorter ceux qui l'entouraient.

En pénétrant sur les champs de bataille, le Méthodisme s'y montrait fidèle à sa mission providentielle, comme il l'avait été en s'occupant des mineurs de Kingswood et de Newcastle. Dieu l'appelait évidemment à annoncer l'Evangile aux délaissés de toute nature.

Ajoutons que si un grand nombre de soldats méthodistes perdirent la vie sur les champs de bataille de la Flandre, plusieurs revinrent en Angleterre et s'unirent aux sociétés fondées par Wesley; quelques-uns même entrèrent dans les rangs du ministère itinérant.

Wesley avait pris un intérêt tout particulier à ce mouvement si remarquable. Il entretenait une correspondance suivie avec quelques-uns de ces pieux soldats. La joie que lui faisaient éprouver leurs lettres était à la fois celle du missionnaire et celle du patriote. Le patriotisme de Wesley était sincère en effet, et les circonstances ne tardèrent pas à le prouver.

Dans le courant de l'année 1745, la Grande-Bretagne fut en proie à une vive agitation, par suite du débarquement en Ecosse du prétendant Charles-Edouard Stuart. Son armée eut d'abord quelques succès; elle s'empara d'Edimbourg et de là menaça le nord de l'Angleterre. Wesley qui était Anglais jusqu'au fond de l'âme comprenait que la victoire du Prétendant, si elle eût été possible, aurait été celle du papisme et aurait annoncé la chute des antiques libertés de sa patrie. Il mit donc toute son activité et toute son influence au service de la royauté qui personnifiait les aspirations nationales. Dès que la nouvelle de l'invasion lui parvint, il se rendit à Newcastle qui, par sa position septentrionale, était une des villes les plus exposées; il tenait à partager les dangers de ses frères et à leur apporter des paroles d'encouragement. Dès son arrivée, il s'empressa d'écrire au maire de la ville une lettre remarquable où il protestait de son patriotisme et de sa

fidélité au souverain légitime. Peu après, il s'offrit à évangéliser les soldats de la garnison, dont les besoins religieux étaient complétement négligés. Le général qui commandait ce corps ne parut pas disposé à donner son consentement à cette entreprise, et Wesley dut se renfermer dans les limites ordinaires de son œuvre d'évangélisation; mais dans ces limites, il déploya plus de zèle que jamais; il prêchait tous les jours en plein air et savait tirer des calamités publiques elles-mêmes de grandes et solennelles leçons. Le danger qui approchait tous les jours rendait les âmes sérieuses et attentives, et fournissait au prédicateur le sujet d'appels plus pressants. Ces travaux ne furent pas sans fruit, et la tentative avortée du Prétendant eut au moins ce résultat d'arracher quelques âmes à leur indifférence religieuse.

Si la parole fut la grande arme de Wesley, il comprit aussi de bonne heure toute la puissance de la presse, et peu d'hommes en usèrent autant que lui. Il publia successivement, vers l'époque où nous sommes parvenu, les deux parties de son *Appel aux hommes raisonnables et religieux*, éloquent plaidoyer en faveur de l'œuvre du Réveil méthodiste, où les idées les plus généreuses sont exposées dans un style d'une remarquable puissance. Il écrivit aussi de courts traités religieux, qui, grâce à ses nombreux prédicateurs, se distribuèrent par milliers d'exemplaires dans toutes les parties de la Grande-Bretagne et secondèrent utilement la prédication proprement dite. A Wesley revient l'initiative de ces distributions faites sur une large échelle, idée féconde qui devait, de nos jours, recevoir une application étendue, au moyen de puissantes sociétés.

Le développement rapide qu'avait pris son œuvre créait à Wesley des obligations auxquelles il ne songeait pas à se soustraire. Providentiellement appelé à une sorte d'épiscopat moral sur les nombreuses sociétés dont il était le père spirituel, il avait accepté cette tâche avec un dévouement tout apostolique et s'en acquittait avec zèle. En

même temps qu'il continuait ses travaux d'évangélisation, il s'occupait avec un soin particulier de l'organisation des troupeaux et veillait au maintien de la discipline évangélique dans leur sein. La fermentation religieuse qui accompagna partout le Réveil amenait alors des résultats un peu mélangés, et les idées les plus aventureuses et les plus bizarres se produisaient à la faveur de ce grand mouvement. Bien des âmes affamées de vérité et de vie subissaient le charme de doctrines dangereuses, qui substituaient un quiétisme facile et malsain aux saintes luttes de la foi. Il fallut à Wesley beaucoup de fermeté et beaucoup de prudence pour empêcher le Réveil de sombrer sur ces écueils. L'œil ouvert sur ces tendances, il les combattit sans relâche. En mars 1746, il s'aperçut que, par suite d'une doctrine relâchée, la société de Nottingham était tombée dans un laisser-aller déplorable ; et il dut y porter remède aussitôt, en opérant une épuration attentive de cette société. A Wednesbury et à Birmingham, les ravages causés par les fausses doctrines étaient plus grands encore. Des docteurs antinomiens, sous prétexte de liberté chrétienne, avaient répandu chez beaucoup de personnes, l'idée de l'inutilité des bonnes œuvres, et celle de l'émancipation complète du chrétien à l'égard de toute loi. Ces principes dangereux avaient été poussés jusqu'à leurs conséquences extrêmes par quelques esprits exaltés. Wesley s'efforça de prouver, dans une explication publique qu'il provoqua, que de pareils principes aboutissaient à une licence criminelle. Dévoiler ces conséquences déplorables, c'était le meilleur moyen de les combattre. A Londres, Wesley dut s'opposer à une secte de fanatiques qui prétendaient avoir le don de prophétie et le don de parler des langues étrangères ; il n'eut pas de peine à confondre ces folles prétentions. L'un de ces soi-disant prophètes s'étant avisé de parler latin, s'embrouilla complétement ; « le pauvre homme, dit Wesley, nous prouva ainsi qu'il avait évidemment manqué sa vocation. »

Pendant l'été de 1746, Wesley visita le sud-ouest de

l'Angleterre, où il eut de nouveaux succès. Le pays de Galles lui fit un accueil chaleureux, et le Cornouailles, où, l'année précédente, il avait eu tant d'épreuves, prit à tâche de les lui faire oublier; il ne fut pas troublé une seule fois par la populace, et il eut la joie d'apprendre que plusieurs de ses persécuteurs s'étaient convertis. Les sociétés s'organisaient de toutes parts sur de solides bases, et des symptômes sûrs annonçaient au missionnaire que ses travaux au milieu de cette population de mineurs ne seraient pas éphémères.

L'hiver venu, il repartit pour les comtés du nord, sans se mettre en peine des rigueurs de la saison, dont il eut pourtant beaucoup à souffrir. Mais quelle compensation à toutes ces fatigues ne trouvait-il pas dans les progrès réjouissants de ces petites sociétés qu'il visitait tout le long de sa route! « A Tetney, écrit-il dans son journal, j'ai examiné la petite société. Je n'ai pas vu sa pareille dans toute l'Angleterre. Sur la feuille de classe qui indique ce que chacun donne pour les pauvres, j'ai vu que l'un d'eux donne 8 pence par semaine et souvent 10 (80 cent. et 1 fr.); un autre 13, 15 ou 18 pence (1 fr. 30 cent., 1 fr. 50 cent. ou 1 fr. 80 cent.); un troisième 1 et quelquefois 2 shillings (1 fr. 25 cent. et 2 fr. 50 cent.) J'ai demandé au conducteur, qui est un véritable Israélite : « Qu'est-ce que cela veut dire? Etes-vous la plus riche société de l'Angleterre? » — « Je ne pense pas, m'a-t-il répondu, mais tous ceux d'entre nous qui sont sans famille se sont résolus à se donner eux-mêmes et à donner *tout ce qu'ils ont* au Seigneur, et nous le faisons avec joie. » Avec de pareils adhérents, le Méthodisme pouvait s'avancer sans crainte vers l'avenir; sa cause était gagnée.

Wesley trouva les diverses sociétés du Nord dans un état généralement prospère. A Newcastle, en même temps qu'il constatait la parfaite harmonie qui existait entre les divers membres, il voyait avec joie que la prédication était goûtée en dehors même du cercle ordinaire de ses auditeurs, et que les préjugés diminuaient, même au sein des classes éle-

vées. Il visita des localités nouvelles, où sa prédication fonda une œuvre durable; il en laissa la direction à ses prédicateurs itinérants, dont le chiffre se multipliait. L'un d'eux, Nelson, que Wesley rencontra pendant cette tournée, se distinguait toujours par son héroïsme chrétien et par les succès de son ministère. Il venait justement d'échapper, comme par miracle, à un assaut de la populace fanatisée d'York, qui l'avait à peu près lapidé; on l'avait même laissé pour mort sur le sol, rougi de son sang. Wesley encouragea ce vaillant collègue, et, à la suite d'une courte entrevue avec lui, il reprit sa course à travers les comtés du nord. A Leeds où Nelson avait introduit le Méthodisme, la prédication de Wesley excita un puissant intérêt et attira des foules considérables. A Keighley, où il avait formé, lors d'une tournée précédente, une société de dix membres, il en trouva deux cents. A Manchester, la grande cité manufacturière, il prêcha en pleine rue à des milliers de personnes; vers la fin de son service, il fut interrompu par quelques individus qui, s'étant emparés d'une pompe à incendie, menaçaient de la faire jouer sur le prédicateur s'il continuait, ce qui força l'assemblée à se dissoudre.

Cette légère mésaventure fut à peu près la seule que rencontra Wesley pendant cette tournée d'inspection dans le Nord. Les sentiments du peuple avaient subi déjà de profondes modifications et inclinaient généralement à la bienveillance. Les tentatives d'insubordination étaient facilement contenues, et parfois elles étaient réprimées par ceux mêmes qui se donnaient pour mission de les attiser. Ce fut l'expérience que Wesley fit dans le Sud-Ouest, où il reparut dans l'été de 1747.

Une troupe d'ouvriers qui s'étaient mis en grève vint interrompre sa prédication à Plymouth; ils avaient avec eux quelques tambours dont les roulements couvrirent bien vite la voix du prédicateur. Celui-ci allait se retirer paisiblement, sauf à reprendre à un moment plus propice son culte interrompu, mais ce n'était pas là le

compte des émeutiers qui s'étaient promis de berner le prédicant. Tout entouré d'une multitude d'hommes dont l'aspect seul ne promettait rien de bon, Wesley n'avait aucune issue pour échapper. A bout de ressources, mais ne perdant pas son sang-froid, il va droit à un géant de six pieds qui commandait la cohue et lui prend la main avec le plus grand calme. Subjugué par cette attitude si ferme et flatté sans doute dans son amour-propre, cet homme qui tout à l'heure paraissait un forcené, s'apaise en un moment et dit au prédicateur : « Monsieur, je vais vous ramener sain et sauf chez vous, et personne ne vous touchera, je vous en réponds. Et vous autres, cria-t-il en se tournant vers ses compagnons, faites place. Je promets de fendre la tête au premier qui mettra la main sur ce monsieur. » On se le tint pour dit, et, accompagné de son étrange guide, Wesley put regagner son domicile.

De pareils traits seraient faciles à multiplier. Ils prouvent cette puissance presque fascinatrice du regard et de la parole de Wesley, dont nous avons rencontré tant de preuves déjà. Cette nouvelle tournée dans les comtés du sud-ouest réjouit vivement Wesley. « Comme tout a changé dans le Cornouailles, écrit-il. C'est maintenant un poste paisible et même honorable. On nous dit des choses honnêtes presque partout. Qu'avons-nous donc fait au monde pour qu'il soit si poli envers nous? »

Les succès que Dieu accordait aux efforts de Wesley ne pouvaient être pour lui qu'un encouragement à tenter de nouvelles entreprises. Aussi à peine fut-il de retour de ces tournées où il avait eu tant de joie, qu'il se prépara à une expédition missionnaire qui lui promettait de grandes épreuves, mais où sa foi lui montrait aussi la perspective de grands succès. Cet épisode du ministère de Wesley est assez important et se détache assez bien de l'ensemble pour que nous lui consacrions un chapitre spécial.

II

LE MÉTHODISME EN IRLANDE.

1747-1750.

Etat religieux de l'Irlande. Wesley s'y intéresse. Wesley à Dublin. Ses premières impressions. Succès encourageants des premiers travaux. Une terrible persécution se soulève contre les Méthodistes. Conversion extraordinaire de deux Irlandais. Deuxième visite de Wesley. Succès remarquables à Athlone et dans d'autres localités. Wesley et les prêtres. Persécutions à Cork. Le charlatan Butler. Complicité des magistrats. La chapelle est pillée. Excès coupables. Un ministre à la tête d'une émeute. Fin des désordres. Succès du Méthodisme en Irlande. Un martyr irlandais. Thomas Walsh.

L'Irlande, qui s'appela une fois l'île des Saints, et qui, pendant longtemps, envoya des missionnaires au reste de l'Europe, a eu le malheur de se laisser distancer, au point de vue religieux, par ses deux sœurs, l'Ecosse et l'Angleterre. Tandis que ces dernières accueillirent avec empressement la Réformation du seizième siècle, qui répondait à de vives aspirations, l'Irlande, beaucoup moins avancée, ne comprit rien à ce mouvement et s'y opposa. Cette infériorité religieuse entraîna pour ce pays une infériorité sociale et politique humiliante pour une race admirablement douée, mais chez laquelle la superstition, semblable à un corselet de fer, a arrêté la croissance normale. De là, pour ce peuple, une longue suite de calamités qui font de son histoire l'une des plus mélancoliques qui existent.

Les occasions perdues ne se retrouvent pas facilement dans la vie d'un peuple, et l'Irlande aura bien de la peine à se mettre au pas des autres branches de la race anglo-saxonne. L'Evangile seul pourra opérer un tel relève-

ment. Ce sera l'honneur de Wesley de l'avoir cru possible et d'y avoir vaillamment travaillé. Avant lui, les tentatives faites pour évangéliser l'Irlande avaient eu un caractère politique qui avait suffi à les discréditer. Les pasteurs anglicans, entretenus par les contributions forcées des catholiques, étaient généralement considérés comme les fonctionnaires inutiles d'un pouvoir persécuteur, et, eussent-ils été pieux et zélés, leurs relations avec l'Etat auraient considérablement nui à leur influence. Wesley comprit de bonne heure qu'à côté de ce clergé doublement impuissant, il y avait place pour l'action de ses évangélistes laïques, et que ceux-ci pourraient peut-être réussir là où les autres avaient échoué.

Wesley arriva à Dublin le dimanche 9 août 1747; l'après-midi de ce même jour, il fut invité à occuper la chaire dans l'église de Sainte-Marie. Il prêcha devant « l'auditoire le plus élégant et le plus évaporé qui fut jamais. » Deux jours après, il eut une entrevue avec l'archevêque protestant de Dublin, qui fit « une foule d'objections » à sa mission. Wesley y répondit avec fermeté; mais il comprit qu'en Irlande, comme en Angleterre, il aurait à se frayer un chemin à côté de l'Eglise officielle.

A ce premier voyage, il travailla à se faire une juste idée des besoins religieux des Irlandais. Il remarqua qu'en faisant abstraction des protestants venus dans le pays des diverses parties de l'Angleterre, « on pourrait à peine compter un protestant sur quatre-vingt-dix-neuf Irlandais de naissance. Et il n'y a pas à s'étonner, ajoute-t-il, si ceux qui sont nés papistes vivent et meurent tels, quand on voit les protestants n'avoir recours, pour amener leur conversion, qu'aux lois pénales et aux actes du Parlement. » La première impression produit sur lui par les Irlandais fut excellente; il les trouva en général plus traitables que les Anglais : « Quelle nation que celle-ci, s'écrie-t-il; hommes, femmes, enfants, tous, à part quelques rares exceptions, acceptent non-seulement avec patience, mais avec reconnaissance, la parole d'exhortation. » Les évé-

nements n'allaient pas tarder à modifier sensiblement cette première impression.

Wesley avait été précédé en Irlande par l'un de ses prédicateurs laïques, Thomas Williams, qui, en quelques mois, avait organisé à Dublin une société de près de trois cents membres. Selon son habitude constante, Wesley s'enquit de l'expérience et de l'état spirituel de chacun d'eux individuellement. Il prêcha aussi à de nombreux auditoires, soit en plein air, soit dans la chapelle qui était une ancienne église luthérienne, et sa prédication fut partout goûtée; on l'accueillit même parfois avec un véritable enthousiasme qui l'étonnait. Après deux semaines, il dut se séparer de « ce peuple aimant au delà de toute expression, » comme il l'appelle, et il le fit en se promettant de donner une attention spéciale aux besoins religieux de ce pays si négligé.

Deux semaines après son départ, son frère Charles venait prendre sa place; mais, dans ce court intervalle, un brusque revirement s'était opéré dans les dispositions du peuple de Dublin. Les passions populaires s'étaient soulevées comme un ouragan et avaient fondu sur la petite société. La chapelle avait été mise au pillage par une populace catholique fanatisée par ses prêtres, et les bancs et la chaire avaient servi à alimenter un feu de joie; plusieurs Méthodistes avaient été, en outre, insultés et menacés. La justice devint complice de ces désordres en ne les réprimant pas; le grand jury osa acquitter les émeutiers; c'était les encourager à recommencer, et ils n'y manquèrent pas. Charles Wesley eut à soutenir les plus rudes assauts de la part d'une populace excitée qui se porta à des excès inouïs. Le sang coula plus d'une fois dans ces rencontres, et l'émeute laissa souvent des victimes sur son passage. Plusieurs personnes furent tellement maltraitées, qu'elles moururent des suites de leurs blessures. Un agent de police qui voulut un jour s'interposer pour défendre Charles Wesley fut assommé, et son cadavre, après avoir été traîné par les rues, fut pendu par un peuple furieux

jusqu'à la frénésie. Les meurtriers étaient mis en jugement, mais toujours acquittés, « selon la coutume, » dit Wesley. La foi et la fermeté du serviteur de Dieu vinrent à bout néanmoins de ces oppositions, et, à la suite de ce déchaînement des passions mauvaises, l'œuvre put reprendre sa marche.

Elle ne se renfermait plus d'ailleurs dans Dublin; dès cette époque, de courageux prédicateurs parcouraient l'Irlande, et leurs travaux, accomplis au milieu de grandes difficultés, obtenaient quelques succès. Les beaux cantiques de Charles Wesley étaient fort goûtés par ce peuple à l'oreille musicale et lui attiraient souvent des auditeurs. Deux anecdotes caractéristiques donneront une idée de la puissance de ces mélodies sur les Irlandais.

A Wexford, la petite société, persécutée par les papistes, se réunissait en secret dans un grenier. L'un des mauvais sujets de la localité promit à ses camarades de s'introduire, avant le service, dans le local et de s'y cacher; il devait, une fois la réunion en train, leur ouvrir la porte. Il ne trouva rien de mieux à faire que de s'introduire dans un sac pour échapper aux regards. Lorsque le chant commença, l'Irlandais fut tellement saisi par la puissance et la beauté de la mélodie, qu'il oublia son dessein et voulut l'écouter jusqu'au bout. Le cantique fini, il écouta la prière, et son cœur, déjà amolli, se fondit; saisi de remords, le pauvre homme se prit à trembler de tous ses membres et à pousser de sourds gémissements qui ne tardèrent pas à appeler l'attention de l'assemblée sur le sac d'où ils partaient. La première pensée qui vint à tous les assistants, gens simples et ignorants, fut qu'il y avait là quelque intervention diabolique; mais un examen plus attentif fit découvrir au fond du sac le malheureux Irlandais, morfondu d'angoisse, et qui priait de tout son cœur. Une explication eut lieu; le pauvre homme demanda aux chrétiens présents de prier en sa faveur. De ce jour data pour lui une conversion sérieuse, et la société de Wexford compta un membre de plus.

C'est aussi à cette période des premiers commencements du Méthodisme irlandais que se rattache l'histoire de ce cabaretier, grand amateur de musique, qui vint assister à une réunion pour entendre les chants. Le pauvre homme, redoutant l'influence que pourraient exercer sur lui les autres parties du culte, mettait ses doigt dans ses oreilles dès que les chants avaient cessé. Une mouche qui vint se poser avec obstination sur son nez le força cependant à quitter cette attitude étrange; à ce moment même, le prédicateur prononçait ces paroles : « Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende! » Ces mots éveillèrent si vivement sa curiosité, qu'il voulut en entendre plus long, et l'action de l'Evangile ne tarda pas à s'exercer si puissamment sur sa conscience, qu'il fut amené, par cette prédication, à la repentance et à la conversion.

Ces anecdotes montrent à quelles âmes naïves et grossières le Méthodisme eut à faire dans la catholique Irlande. Ici la superstition s'ajoutait à l'ignorance et créait à l'évangélisation des difficultés spéciales qui devaient ralentir ses succès. Heureusement qu'aux préjugés venait s'unir chez ce peuple un caractère généreux et facilement ému, que l'Evangile, prêché dans sa simplicité, devait atteindre.

A sa deuxième visite en Irlande, qui eut lieu en mars 1748, John Wesley rencontra l'accueil le plus chaleureux. En arrivant à Dublin, il se rendit directement au lieu de culte où se rassemblait la société, qui était réunie justement à cette heure, sous la présidence de son frère. Il se mit aussitôt à prêcher; mais, pendant quelques moments, sa voix eut de la peine à surmonter le bruit causé par les exclamations et les cris de joie de ce peuple si démonstratif. Pendant le séjour de trois mois qu'il fit en Irlande, il parcourut une grande partie du pays, prêchant tous les jours dès cinq heures du matin et rencontrant en général des dispositions très-favorables. L'orage qui avait assailli la société à sa naissance semblait avoir eu pour unique résultat de purifier l'atmosphère.

Partout Wesley prêcha en plein air à des assemblées composées de catholiques et de protestants également attentifs. A Athlone, il s'adressa du haut d'une fenêtre à une foule immense, en majorité catholique, dont le recueillement lui inspira cette réflexion : « Je n'ai peut-être jamais rencontré une assemblée qui se comportât mieux, et je n'ai jamais vu, en Europe ou en Amérique, de peuple aussi civil que ce peuple irlandais. » Le lendemain, l'attitude de son auditoire l'étonna plus encore; tout le monde était en larmes. « La ville presque tout entière était en mouvement, et de tous côtés se manifestaient les meilleures dispositions au sujet du salut. » L'étendue de ces manifestations si remarquables ne faisait pas illusion à Wesley sur leur intensité. « Le fleuve, disait-il, est trop large pour être bien profond. » Il se rendait compte dès lors des difficultés toutes spéciales qu'offrirait à l'évangélisation ce caractère irlandais si ouvert, mais si mobile.

Cette bienveillance si unanime ne le satisfaisait pas, et il travaillait à secouer l'indifférence religieuse dont elle était souvent l'enveloppe. Dans ce but, il donna à sa prédication un caractère nouveau et s'efforça de placer ses auditeurs en face de la Loi. « J'ai prêché, écrit-il, les terreurs de l'Eternel aux gens d'Athlone avec toute la véhémence dont je suis capable. Mais ceux mêmes qui dévorent chacune de mes paroles ne me paraissent pas en digérer grand'chose. » Cette localité lui offrit néanmoins de sérieux encouragements, et il y fonda une société prospère. Lorsqu'il dut la quitter, il eut toutes les peines du monde à se séparer de cette population qui lui avait voué une affection et un respect profonds; une multitude toute en larmes vint l'accompagner, et la scène des adieux fut particulièrement touchante. Le grand prédicateur, dont la vie était remplie de scènes de ce genre, en fut pourtant vivement touché; il avoue dans son journal qu'il n'avait pas encore vu ailleurs un spectacle aussi émouvant que celui-là.

Partout il rencontrait ce même empressement. A Phi-

lipstown, il trouva une petite société formée en grande partie de soldats de la garnison, dont l'attitude fut excellente. A Clara, il eut une assemblée publique qui se composait fort exceptionnellement d'une proportion notable de riches, la plupart arrivés en grand équipage. Un autre jour, dans la même localité, il lutta victorieusement contre un des divertissements nationaux les plus courus, et parvint à enlever une bonne partie de ses spectateurs à un combat de coqs qui avait rassemblé une grande foule de gens. A Limerick, un bal s'était commodément installé sur la place où il avait convoqué son assemblée; on lui conseillait de changer de lieu, mais il n'en fit rien, et l'un après l'autre les danseurs abandonnèrent la partie et se rangèrent parmi ses auditeurs. A Tullamore, un violent orage de grêle survint pendant qu'il prêchait en plein air devant une foule immense; et non-seulement personne ne s'en alla, mais encore la plupart refusèrent de se couvrir, bien que Wesley les priât de le faire.

Il eut fréquemment des prêtres pour auditeurs; le plus souvent ils lui firent une guerre déclarée. Le prêtre d'Athlone vint un jour en personne chercher ses paroissiens qui s'étaient permis d'aller entendre le grand missionnaire, et un certain nombre d'entre eux, « comme un troupeau de bons moutons, se laissèrent ramener au bercail. » Les protestants prenaient assez généralement son parti contre les agressions des prêtres, et un jour qu'un moine carmélite se permit de l'interrompre en lui criant : « Vous mentez ! » les protestants, zélés pour l'honneur de leur culte, faillirent faire un mauvais parti au moine et le mirent en fuite. Plus d'une fois pourtant, l'on vit le protestantisme mort donner la main à l'Eglise romaine pour s'opposer aux progrès de l'œuvre nouvelle. Par contre, Wesley eut, une fois, l'honneur d'être défendu par un prêtre. C'était dans une de ces prédications en plein air où les impressions diverses de la foule se manifestaient naturellement avec assez de liberté. Un protestant, relevant une calomnie déjà vieille, interrompit le prédicateur en s'é-

criant : « C'est un jésuite ! cela est évident ! » Un prêtre qui était là lui répondit d'une voix retentissante : « Ce n'est pas vrai. Plût à Dieu qu'il le fût ! »

Lorsque Wesley quitta l'Irlande, il y laissa de nombreuses sociétés parfaitement organisées et tout un corps assez nombreux déjà de prédicateurs. Son frère qui vint bientôt reprendre la direction du mouvement, tourna ses pas vers Cork, ville importante du sud-ouest de l'île, qui allait devenir le champ de bataille du Méthodisme irlandais. Les succès de Charles y furent grands d'abord ; il eut jusqu'à dix mille auditeurs, et organisa une société de deux cents membres auxquels, comme son frère, il reprochait d'être un peu superficiels quant à leur caractère religieux. Ce caractère allait d'ailleurs se former rapidement à l'école de la persécution.

La populace en effet changea bientôt de dispositions, et, avec une versatilité tout irlandaise, elle passa de la bienveillance à la fureur. A peine Charles Wesley eut-il quitté la ville que le peuple se souleva contre les Méthodistes, à la voix d'un comédien ambulant nommé Butler, auquel la prédication méthodiste enlevait sa clientèle. Ce charlatan de bas étage se mit à prêcher une croisade contre les chrétiens ; on le voyait par les rues de la ville, affublé de vêtements ecclésiastiques et tenant à la main une Bible et un paquet de chansons profanes ; il rassemblait autour de lui les désœuvrés et les tapageurs de tout ordre, et leur débitait toutes sortes de calomnies absurdes sur le compte des prédicateurs. Ce misérable, grâce à un certain talent de parole, devint un personnage dans Cork et exerça, pendant quelque temps, par ses déclamations furibondes et par ses manœuvres coupables, une véritable dictature sur les classes ouvrières. Egarées par ses mensonges, elles se portèrent à des excès regrettables. Des troupes d'hommes, armés de bâtons et d'épées, traversaient la ville, et assaillaient les maisons des Méthodistes ; les hommes, les femmes, les enfants, soupçonnés de se rattacher à la secte proscrite étaient attaqués en pleine rue par ces bandes

armées, et plusieurs furent gravement blessés. On criait par les rues de la ville : « Cinq livres pour la tête d'un Méthodiste ! »

Chose triste à dire, le maire de la ville encourageait ces désordres. Les persécutés réclamèrent inutilement sa protection; il disait à l'un d'eux qui se plaignait auprès de lui qu'on eût pillé sa maison : « Tant pis pour vous. Pourquoi recevez-vous ces prédicateurs ? Mettez-les à la porte, et je m'engage à vous protéger; sinon, vous en supporterez les conséquences. » Ces paroles imprudentes prononcées devant la populace étaient comme de l'huile jetée sur le feu et ne servirent qu'à exciter les passions. Butler s'en autorisait pour continuer ses déclamations insensées; il soutenait publiquement à qui voulait l'entendre que le meurtre des Méthodistes était légitime et méritoire.

Les tribunaux eux-mêmes n'osaient pas prendre en main la cause des opprimés. Non content d'acquitter les persécuteurs, le jury mit en accusation les persécutés. Les registres de la ville conservent encore un curieux acte d'accusation où se trouve ce qui suit : « Nous avons trouvé que Charles Wesley est un homme de mauvaise réputation, un vagabond, un perturbateur de la paix de Sa Majesté, et nous demandons en conséquence qu'il soit déporté. » Les Méthodistes en appelèrent de ces jugements passionnés et obtinrent pleine justice devant les juges de la couronne. Lorsque Butler se présenta devant le tribunal comme premier témoin à charge, le juge récusa son témoignage en s'écriant : « Comment ! on vient accuser ces messieurs de vagabondage, et leur premier accusateur est un vagabond de profession ! »

Malgré cet acquittement, la dictature de la populace continua, et lorsqu'en 1750, John Wesley vint à Cork, il eut à supporter de violentes attaques. Le maire à qui il demanda protection, se contenta d'ordonner aux tambours municipaux d'aller battre la caisse devant la chapelle tout le temps que durerait le service. Ce moyen

ingénieux de « maintenir la paix », réussit à attrouper la populace qui, après avoir assailli Wesley, que son sang-froid seul sauva, se rua sur la chapelle, la dévasta et livra aux flammes tout ce qui était susceptible d'être brûlé. Le lendemain, Wesley lui-même eut l'honneur d'être brûlé en effigie dans les rues de Cork.

A partir de ce moment, la ville vit se renouveler les scènes scandaleuses qui s'étaient passées dans son sein, deux ans auparavant. Chaque jour se produisaient de nouvelles attaques contre les personnes et contre les propriétés. Un certain Roger O'Ferrall fit même afficher, dans la Bourse de Cork, un avis par lequel il s'offrait à servir de chef à toute émeute qui aurait pour but de piller ou de démolir la maison de quelque Méthodiste ou de quelque ami des Méthodistes.

Le maire dont la protection était invoquée par les persécutés, usa d'un singulier compromis pour remplir en apparence ses devoirs, tout en abandonnant les Méthodistes au mauvais vouloir de la foule. Un jour que son intervention était réclamée, il vint au-devant de l'émeute, accompagné de quelques soldats, et s'écria d'un ton qui ôtait toute autorité à ses paroles : « Une fois, deux fois, trois fois, mes enfants, je vous somme de rentrer chacun chez soi ! Et maintenant j'ai dit, » et il retourna chez lui paisiblement, laissant le peuple très-satisfait de cet encouragement déguisé que lui donnait ainsi le premier magistrat de la cité.

Dans la ville voisine, à Bandon, un ministre, en état d'ivresse, vint, à la tête de quelques mauvais sujets, interrompre une prédication de Wesley. S'approchant de lui par derrière, il s'apprêtait à donner le signal de l'attaque en lui assénant quelques coups d'un bâton noueux, lorsque deux ou trois femmes résolues se jetèrent sur lui et le transportèrent dans une maison voisine où elles l'enfermèrent pour qu'il pût retrouver sa raison, sans déranger l'assemblée. Wesley ajoute même dans son journal que ces vaillantes Irlandaises, pour obliger le ministre récal-

citrant à se tenir en repos, durent lui faire sentir toute la vigueur de leurs poings.

L'agitation qui avait régné si longtemps à Cork ne tarda pas à diminuer et à disparaître devant la fermeté des chrétiens que l'épreuve avait remarquablement mûris. Un bon nombre des soldats de la garnison prirent goût au culte; plusieurs se convertirent, et leur présence aux réunions méthodistes contribua à tenir en respect les gens mal intentionnés. Le Méthodisme retrempé par les persécutions eut de grands succès à Cork, où il est florissant de nos jours. Wesley, lors de ses visites subséquentes, trouva les dispositions du peuple bien changées à son égard; il fut reçu à l'hôtel de ville par le maire en personne. Le Méthodisme prit pied si rapidement dans la meilleure société de la ville que, cinq ans seulement après a persécution que nous venons de raconter, Wesley exprimait la crainte que cette cité ne devînt la Capoue où ses prédicateurs risquaient de s'amollir.

Ces progrès se produisirent simultanément d'ailleurs sur les points les plus divers de l'Irlande. Non-seulement les comtés du sud, mais les contrées montagneuses de l'Ulster étaient évangélisées par de pieux missionnaires dont le zèle semblait ignorer la fatigue et le découragement. Ils mettaient le meilleur esprit au service de la meilleure des causes. L'histoire de ces origines du Méthodisme irlandais est pleine d'actes héroïques qui montrent à quel désintéressement la foi peut élever les âmes qu'elle anime. L'un des premiers soldats de cette pieuse entreprise tomba sur le champ de bataille, victime de son héroïsme chrétien; ce fut le prédicateur Mac Burney, qui périt des suites des graves blessures qui lui avaient été faites dans une rencontre avec une populace irritée contre ses prédications. « Que Dieu vous pardonne comme je le fais », dit à ses bourreaux ce vaillant martyr, tandis qu'ils le foulaient à leurs pieds.

Les prédicateurs de Wesley, comme lui-même, eurent la sagesse dans leurs prédications aux catholiques irlan-

dais, de s'attacher moins à réfuter les erreurs romaines qu'à annoncer les grandes vérités du salut. Cette prédication qui s'efforçait de répondre aux éternels besoins de la conscience plutôt qu'aux préjugés de l'éducation, amena à l'Evangile un grand nombre de catholiques.

L'un de ces convertis, Thomas Walsh, devint l'apôtre du Méthodisme dans son pays. « Sa vie, a dit Southey, pourrait prouver aux catholiques qu'il y a des saints ailleurs que chez eux. » Ce fut cette sainteté de sa vie, unie à une chaleur d'âme entraînante, qui fit le succès de son ministère, plus encore que les beaux talents de son esprit cultivé. Irlandais, il put prêcher à ses compatriotes dans leur idiome natal et en tenant compte de leur caractère national. Si ses succès furent grands, ses épreuves le furent aussi; les prêtres lui vouèrent une haine toute particulière et soulevèrent contre lui les colères de la populace; sa vie fut souvent en péril. Son nom demeure indissolublement associé aux débuts du Méthodisme irlandais.

III

PROGRÈS RAPIDES.

1748-1760.

Pasteurs anglicans bien disposés : Thompson, Perronet, Grimshaw. Wesley est assailli avec Grimshaw. La Fléchère. L'*Adresse au clergé*. Progrès du Méthodisme dans le Cornouailles. Wesley en Ecosse. Progrès merveilleux sur tous les points de l'Angleterre. Birmingham, Wednesbury, Darlaston, Wakefield, Hull, Chester, Charlton, Hornby, Manchester, Liverpool, Keighley, York, Sheffield, Wandsworth, Epworth, Newcastle. Wesley est vainqueur de l'opposition presque sur tous les points. Quelques émeutes. Intrépidité et douceur de Wesley. Il s'occupe activement de l'état intérieur des sociétés. Wesley et Whitefield. Reconnaissance de Wesley envers Dieu. Son activité. Sa sérénité d'âme. Son économie et sa libéralité. Wesley se marie. Ses infortunes domestiques. Il tombe gravement malade. Une lettre de Whitefield. Travaux littéraires.

Reprenons où nous l'avons laissé le récit abrégé des travaux missionnaires de Wesley dans l'Angleterre proprement dite.

Ces travaux qui avaient soulevé à l'origine tant de colère de la part du clergé commençaient à trouver quelques sympathies. Pendant la période qu'embrasse ce chapitre Wesley vit se grouper autour de lui quelques pasteurs pieux de l'Eglise anglicane dont le concours lui fut précieux. John Hodges, Henry Piers, Samuel Taylor et John Meriton avaient pris part à sa première conférence et travaillaient de concert avec lui. Bateman, recteur de l'église de Saint-Barthélemy à Londres lui ouvrait sa chaire, en dépit du mauvais vouloir de ses collègues, et la population de la métropole entendait avec surprise dans une chaire

officielle cette prédication puissante dont la place publique était l'arène ordinaire.

Le recteur de Saint-Gennis, en Cornouailles, l'excellent Thompson, était aussi l'un des meilleurs amis de Wesley, et lui rendit de grands services au milieu des persécutions qu'il eut à endurer dans ce comté. Tous ses collègues se tournèrent contre lui, et son évêque, le fougueux Lavington, osa même le menacer un jour de le dépouiller de sa robe de pasteur, s'il continuait à s'associer à Wesley. Thompson l'ôta aussitôt, et la jetant aux pieds du prélat, lui dit : « Je puis prêcher l'Evangile sans robe. »

Wesley eut un collaborateur tout aussi dévoué dans le vicaire de Shoreham, le pieux Vincent Perronnet qui fut son ami intime et qui préféra pour ses fils l'itinérance méthodiste avec ses fatigues aux honneurs des bénéfices ecclésiastiques. Homme de bon conseil et de grande foi, il fut le mentor des missionnaires méthodistes, auxquels sa maison et son église étaient ouvertes. Charles Wesley l'appelait son archevêque.

William Grimshaw, pasteur de Haworth, dans le Yorkshire, s'associa plus intimement encore à l'œuvre du Réveil. Tout en conservant sa cure, il devint l'un des auxiliaires de Wesley, et fut chargé par lui de la direction de deux de ses circuits ; il fut un collaborateur précieux pour les prédicateurs méthodistes, dont il partagea les peines et les succès. Lorsque Wesley visitait le Yorkshire, Grimshaw lui servait volontiers de guide, et il prenait vaillamment sa part des souffrances de son ami. En août 1748, en particulier, ils eurent à soutenir ensemble un violent assaut de la part de la populace. C'était à Roughlee, dans le voisinage de la paroisse du bon Grimshaw; Wesley prêchait en plein air, lorsqu'il fut interrompu par une irruption de gens furieux qui l'entourèrent et s'emparèrent de sa personne. Dans la mêlée, il reçut plusieurs coups violents et fut en danger de perdre la vie. Un magistrat qui intervint à ce moment, lui offrit de l'arracher à ses persécuteurs s'il voulait s'engager à ne plus se montrer dans la localité.

« Je me laisserais plutôt couper un bras que de vous faire une pareille promesse, » répondit courageusement Wesley. Abandonné alors à la merci d'une populace en délire, il eut à endurer toutes les injures; on le couvrit de boue et d'ordure et on le renversa sur le sol. Ses amis qui l'accompagnaient furent encore plus maltraités que lui; l'un fut traîné par les cheveux, un autre précipité dans une rivière. Grimshaw ne fut pas plus épargné que son ami, et il reçut là un baptême de persécution qui se renouvela bien des fois.

Quelques années plus tard, en 1757, Dieu donna à Wesley un nouvel auxiliaire dans les rangs du ministère anglican, un homme dont l'influence sur le Méthodisme a été considérable. Nous voulons parler de l'excellent Jean-Guillaume de la Fléchère [1] qui, par la noblesse de son caractère, la sainteté de sa vie et l'étendue de ses talents, fut l'un des chefs les plus influents du Réveil du dix-huitième siècle. Il ne se contenta pas de donner son adhésion à ce mouvement; il s'y associa pleinement et en devint l'un des soldats les plus intrépides et les plus utiles. Son nom est indissolublement uni à celui de Wesley, et il demeure l'un des caractères les plus purs et les plus grands dans cette pléiade d'hommes de Dieu qui régénérèrent l'Angleterre.

Le concours d'hommes de la valeur de ceux que nous venons de nommer consolait Wesley des dédains que lui prodiguait la masse du clergé. Il ne renonçait pas encore cependant à l'espoir de le rallier tout entier au Réveil. Dans ce but, il lança en 1756 une *Adresse au clergé*, manifeste éloquent destiné à réveiller les conducteurs de l'Église qui, par leur inertie et leur opposition, enrayaient le mouvement. Cette tentative demeura inutile, et le clergé persévéra dans son attitude de défiance et d'hostilité.

[1] La Fléchère était né à Nyon, dans le pays de Vaud, et Perronet était originaire de Château-d'Oex, dans le même pays. Il est remarquable que la Suisse française ait ainsi fourni au Méthodisme anglais deux de ses collaborateurs ecclésiastiques les plus dévoués.

Ce qui compensait cet insuccès du Réveil auprès des ministres officiels qui ne comprenaient rien à l'œuvre merveilleuse qui s'accomplissait sous leurs yeux, c'étaient les succès qui l'accompagnaient dans toutes les parties de l'Angleterre. Le journal de Wesley nous le montre, pendant la période qu'embrasse ce chapitre, continuant à parcourir le Royaume-Uni dans toutes les directions. Il ne nous est plus possible de raconter chacune de ces tournées missionnaires; il nous suffira de recueillir quelques faits en passant et de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble de ces travaux.

Le Cornouailles continuait à être l'une des sections les plus intéressantes de ce vaste diocèse de Wesley, et l'une de celles qu'il visitait le plus souvent. A Saint-Just se trouvait la plus forte société de l'Ouest, et « la plus vivante de l'Angleterre. » A Falmouth, à Camelford et ailleurs, les anciens persécuteurs étaient devenus presque tous des auditeurs dévoués et plusieurs s'étaient même convertis; de ce nombre était l'homme qui avait emprisonné le prédicateur Maxfield. A Breage, le ministre qui avait fait circuler les bruits les plus calomnieux sur le compte de Wesley et des Méthodistes avait fini par se suicider, et la population, y voyant une sorte de jugement de Dieu, s'était rapprochée des Méthodistes. Ceux-ci avaient d'ailleurs dans tout le comté des prédicateurs itinérants et locaux, zélés et bien doués. L'un de ces derniers, ancien chaudronnier, émerveilla Wesley par ses talents oratoires; il dit de lui « qu'il improvisait des sermons qui valaient autant que beaucoup de discours écrits par des savants. »

L'Ecosse, que Wesley visita pour la première fois en 1751, ne lui donna que peu d'encouragement. Whitefield l'avait averti que ses principes arminiens ne seraient pas du goût des Ecossais, et Wesley s'était borné à répondre qu'il comptait prêcher le christianisme et non l'arminianisme. Il eut partout de nombreuses assemblées très-attentives mais très-froides. A une deuxième visite, il prêcha dans les chaires de l'église presbytérienne, à des foules considéra-

bles; partout il rencontrait une sympathie respectueuse, mais un peu réservée, qui lui faisait presque regretter les insultes et les coups de pierres de l'Angleterre et de l'Irlande. Le résultat de ces visites fut la fondation de quelques petites sociétés, mais non l'un de ces mouvements généraux et puissants qui accompagnèrent ailleurs son passage. Ce qui explique cet insuccès, c'est peut-être, outre le caractère écossais, l'état religieux du pays, notablement supérieur à celui de l'Angleterre, et où par conséquent le besoin d'une grande commotion religieuse se faisait moins sentir.

Dans l'Angleterre proprement dite, l'état des choses contrastait vivement avec ce qu'il était aux débuts du Réveil, et Wesley pouvait dire en 1750, que de Londres à Newcastle, l'œuvre était en pleine prospérité.

A Birmingham, où il n'avait eu précédemment que des sujets de tristesse, il trouva d'immenses assemblées que la chapelle était insuffisante à contenir et qui étaient affamées de la Parole de vie. « Comme la scène a changé, écrit-il. La dernière fois que je prêchai ici, les pierres pleuvaient autour de moi, et aujourd'hui, si quelqu'un s'avisait de faire du bruit, le danger serait pour lui beaucoup plus que pour le prédicateur. »

A Wednesbury et Darlaston, ces places fortes de la résistance à l'Evangile dans le Staffordshire, il remarqua que « la plupart des anciens persécuteurs avaient été les objets de jugements surprenants de la part de Dieu, et que ceux qui survivaient se montraient non-seulement respectueux mais affectueux. » Dans la première de ces villes, il prêcha sous une pluie battante à une foule attentive, sans que personne songeât à se retirer avant la fin. Une nouvelle et vaste chapelle ne tarda pas à s'élever, et Wednesbury devint l'un des centres méthodistes les plus considérables.

Il prêcha en 1752 dans l'église de Wakefield, devant une assemblée attentive et émue, et ne put s'empêcher d'établir un contraste entre sa position actuelle et celle

qu'il occupait dans la même ville, quatre ans auparavant, alors que le plus pieux des habitants n'osait pas lui permettre de prêcher sur ses propriétés, de peur que la populace ne démolît sa maison.

Un changement tout aussi remarquable se produisit dans l'attitude de la population de Hull. A sa première apparition, en 1752, Wesley fut accueilli par un soulèvement général des passions mauvaises. Pendant qu'il prêchait en plein air, les mottes de terre et les pierres pleuvaient autour de lui. Lorsqu'il eut fini, la populace l'accompagna de ses huées et de ses projectiles jusqu'à son logement; puis elle en fit le siége jusqu'à minuit et en brisa les vitres. Quelques années après, les dispositions avaient complétement changé, et il reçut le meilleur accueil de la population. Cette ville, elle aussi, devait devenir l'un des centres importants du Méthodisme anglais.

A Chester, Wesley prêcha, en 1752, près des ruines de la chapelle que la populace avait démolie, trois ou quatre jours avant, encouragée par l'assentiment du maire qui avait refusé d'arrêter l'œuvre de destruction; le prédicateur put néanmoins, sans être inquiété, exposer les principes de « cette secte contre laquelle tous s'élèvent. » L'année suivante, lorsqu'il y revint, l'état des esprits avait changé; le nouveau maire était aussi ferme que l'ancien était lâche, et il avait su rétablir l'ordre. La prédication de l'Evangile fit le reste, et lorsqu'en 1759, Wesley y passa, il réussit à faire une concurrence efficace à une course de chevaux qui avait lieu dans les environs, et il eut un auditoire nombreux et recueilli.

A Charlton, l'opposition avait été d'une nature différente, mais elle fut également vaincue. Tous les fermiers des environs, inquiets des progrès du Méthodisme, s'étaient liés entre eux par un engagement, aux termes duquel ils devaient n'employer à leur service aucune personne rattachée à cette secte. Ce complot fut déjoué de la meilleure manière. L'un des promoteurs de cette combinaison ne tarda pas à être lui-même convaincu par la puissance de

la vérité et ouvrit sa maison aux prédicateurs; il invita ses amis, qui vinrent assister aux réunions, accompagnés de leurs serviteurs. « Ainsi tomba à terre, dit Wesley, tout ce complot de Satan, et ainsi l'œuvre de Dieu grandit et prévalut. »

Les méthodistes de Hornby furent exposés à la même épreuve que ceux de Charlton. Leurs maîtres les chassèrent, en leur déclarant qu'ils ne les reprendraient à leur service que lorsqu'ils consentiraient à abandonner les prédications. Mais ils furent fidèles, et préférèrent renoncer à leurs avantages terrestres qu'à leur foi. Lorsque Wesley les visita, il les trouva dans ces dispositions. Ils avaient construit quelques petites maisons au bout de la ville, et vivaient là ensemble, au nombre de quarante ou cinquante, formant une petite communauté chrétienne très-intéressante.

Dans la grande cité de Manchester où, grâce à la connivence des autorités, les prédicateurs eurent beaucoup à souffrir des violences du peuple, Wesley vit, pendant cette période, le calme se faire dans les esprits.

Ce fut aussi durant cette même période que Wesley visita pour la première fois une autre des grandes cités du Nord. Liverpool qui a aujourd'hui un demi-million d'habitants et qui est la deuxième ville de la Grande-Bretagne, était alors dans son enfance. Wesley qui ne pouvait prévoir quel merveilleux accroissement elle allait prendre, pressentait toutefois son grand avenir [1], et profita de la première occasion qui s'offrit à lui pour l'évangéliser. Ce fut en avril 1755 qu'il y fit sa première visite; il y trouva une société déjà florissante, qui s'était construit une vaste chapelle. La population était d'ailleurs tolérante et bien disposée; « elle témoigne de la bienveillance, dit Wesley, aux juifs, aux papistes, et même aux méthodistes. »

[1] « Si elle continue à grandir dans les mêmes proportions, elle égalera presque Bristol dans cinquante ans » (*Journal*, année 1755). Aujourd'hui les prévisions de Wesley sont bien dépassées; la population de Liverpool est trois fois plus considérable que celle de Bristol.

A Keighley, où les prédicateurs avaient enduré de violentes persécutions, Wesley put prêcher en toute liberté, et il vit presque toute la ville subir l'influence de l'Evangile. Ces succès lui rappelaient le temps peu éloigné où « John Nelson fut jeté dans la prison de la ville, » et il bénissait Dieu pour les progrès accomplis depuis lors.

A York, d'où le Méthodisme avait été autrefois banni, Wesley trouva « la société la plus riche proportionnellement de tout le royaume. »

A Sheffield, où les épreuves avaient été grandes aussi, il admira une petite société qui, bien que laissée à elle-même depuis longtemps, avait fait de grands progrès dans la foi, sous la direction spirituelle de ses conducteurs laïques.

En 1748, Wesley visita pour la première fois une petite société à Wandsworth, près de Londres, qui, exposée à toutes les fureurs d'une populace sans compassion et à tous les dédains de magistrats sans justice, fut bientôt dispersée. Lorsqu'il y repassa dix ans plus tard, un planteur des Antilles, nommé Gilbert, qui y habitait, le reçut dans sa maison. Sa prédication fut le moyen de la conversion de deux nègres qu'il baptisa peu après; c'étaient les premiers enfants de la race africaine que le Méthodisme amenait à l'Evangile, et ils devaient être les prémices d'une abondante moisson. Ces conversions réjouirent vivement le cœur de Wesley, et il écrivait dans son journal, après les avoir racontées : « Le salut de notre Dieu ne doit-il pas être connu de toutes les nations? Et notre Seigneur ne doit-il pas, au temps marqué, posséder ces païens eux-mêmes comme son héritage? » Il ne se doutait guère, lorsqu'il écrivait ces mots, qu'ils seraient prophétiques, et que ce planteur lui-même, Nathanaël Gilbert, devenu prédicateur local, introduirait un jour le Méthodisme au milieu des noirs des Antilles.

Dans sa ville natale, à Epworth, Wesley eut la joie de voir progresser l'œuvre de Dieu. Là aussi les préjugés tombaient. Lui qui, quelques années auparavant, avait été repoussé de la table sainte, put s'en approcher dans l'église

paroissiale, et, lorsqu'il prêcha en plein air, il eut à peu près toute la population. « Dieu a fait son œuvre dans toute cette localité, écrit-il. L'ivrognerie et la profanation du dimanche ont disparu des rues; on n'entend plus que rarement des jurements et des blasphèmes. Le mal ne marche plus la tête haute. »

Wesley revenait toujours volontiers au milieu des populations ouvrières de Newcastle et des environs; ses sociétés y grandissaient et se développaient, malgré des difficultés de toute nature, et là encore tout l'affermissait dans la conviction que son travail n'avait pas été vain.

Nous venons de voir que presque partout les mauvaises dispositions des débuts faisaient place à de meilleurs sentiments. Les émeutes soulevées par la présence de Wesley devenaient plus rares et moins incorrigibles; il parvint souvent à les vaincre en leur opposant cette partie du peuple sur laquelle sa parole avait produit quelque effet. Peu à peu le peuple des bonnes gens, qui n'avait fait du bruit que par entraînement, retrouva son honnêteté et ses allures pacifiques, et servit de point d'appui au missionnaire. Les perturbateurs trouvèrent plus d'une fois des adversaires dans ceux sur le concours desquels ils avaient compté pour le succès de leurs expéditions. Le moment approchait où les adversaires de la veille fatigués, sinon encore convaincus, se rangeraient paisiblement parmi les auditeurs de la prédication. En attendant, l'irrésolution des émeutiers se trahissait fréquemment d'une manière assez maladroite. Ils arrivaient, tambour battant et le front haut, après avoir fait une station prolongée au cabaret voisin, se promettant bien de faire enfin un exemple du prédicant et de lui ôter pour toujours l'envie de remettre les pieds dans la contrée. Wesley allait à leur rencontre, prenait la main des meneurs, leur adressait quelques bonnes paroles et finalement les priait de prendre place dans l'assemblée, ce qu'ils faisaient d'ordinaire, tout satisfaits d'être si bien accueillis. Parfois, il se contentait de leur envoyer l'un de ses amis, sans leur faire l'honneur de

s'interrompre pour eux. C'est ce qu'il fit un jour à Reading, et la chose lui réussit parfaitement. Un grand nombre de bateliers s'étaient attroupés pour interrompre sa prédication. L'un de ses amis, M. Richards, vint les accoster et leur dit : « Mes amis, venez avec moi, et vous allez entendre un bon sermon; je vous ferai faire place. » Ils répondirent qu'ils y iraient de grand cœur. « Mais, voisins, continua M. Richards, je vous conseille de laisser derrière vous ces gros bâtons. Cela pourrait effrayer les femmes. » Ils les jetèrent et vinrent écouter la prédication. Quand elle fut finie, le chef de la bande se leva et dit d'une voix rude : « Ce monsieur dit de bonnes choses; c'est là mon avis; et, ajouta-t-il d'un air décidé, je ne pense pas qu'il y ait ici un homme qui osât prétendre le contraire. » L'homme qui parlait ainsi était un colosse, qu'il eût été dangereux de contredire; aussi bien nul n'en avait l'idée.

Il ne faudrait pas croire cependant que la populace fût toujours aussi facile à ramener. Dans plusieurs localités, elle persévérait dans ses mauvaises dispositions, surtout lorsqu'elle se sentait appuyée par les autorités civiles ou religieuses, qui continuaient à faire preuve de mauvais vouloir envers les évangélistes du Réveil. Plus d'une fois, même à cette époque, les juges de paix, oubliant leur mandat, encouragèrent publiquement l'émeute, et Wesley, un jour, en vit venir un à sa rencontre, à la tête de la populace, précédée d'un tambour. Ailleurs, c'était le ministre qui soudoyait les fauteurs du désordre, et les enivrait pour qu'ils fussent mieux en état de faire leur œuvre. Un autre avait pris la peine d'organiser un charivari, en fournissant à la canaille de sa paroisse des trompes et autres instruments bruyants, destinés à interrompre la prédication de Wesley. Un jour, il vit même un notable jeter à pleines mains l'argent à la populace, pour enflammer son zèle. Ces excitations étaient trop bien comprises, et les projectiles de toute nature venaient souvent encore inquiéter le prédicateur; il lui arrivait aussi d'être poursuivi et assiégé dans les maisons où il recevait l'hospitalité.

Son sang-froid et son courage lui venaient alors en aide.

A Shepton, la populace, convoquée au son du tambour, entoura la maison où il se trouvait, et se mit à en briser les fenêtres, à coups de pierres. L'un des meneurs réussit même à pénétrer dans l'intérieur; mais là son embarras fut grand, et, séparé de ses amis, il perdit tout courage. Une pierre lancée du dehors l'ayant atteint et blessé au front, sa terreur ne connut plus de bornes, et il se réfugia auprès de Wesley, en lui criant : « Oh! Monsieur, allons-nous mourir ce soir? Que dois-je faire? — Priez Dieu, lui répondit le missionnaire; il est seul capable de vous délivrer. » Le pauvre homme tomba à genoux, et se mit à prier avec une ferveur qu'il n'avait jamais eue jusqu'alors, bien certainement. Quant à Wesley, il réussit à échapper, par une porte de derrière, à ses persécuteurs qui voulaient mettre le feu à la maison.

A Bolton, Wesley se tira d'une position toute semblable par une de ces inspirations de hardiesse qui lui étaient familières. Ainsi assiégé dans une maison par une populace, dont « la rage et la furie ne pouvaient se comparer à rien de ce qu'il avait vu précédemment », il ne put s'esquiver, attendu que toutes les avenues de la maison étaient soigneusement surveillées. Se barricader ne servait à rien, car il était aisé de prévoir le moment où la porte céderait sous la pression de la cohue. Sans attendre ce moment, Wesley s'élança au milieu d'elle avec ce courage qui impose aux mauvaises passions, et monta sur une chaise pour parler au peuple. Cette attitude changea en un moment les dispositions. « Les vents étaient apaisés, dit Wesley, et le plus grand calme régna au milieu de ces gens, tout à l'heure si turbulents. Je me sentais le cœur plein d'amour, les yeux pleins de larmes et la bouche pleine d'arguments. Mes auditeurs furent d'abord étonnés, puis confus, puis enfin attendris; ils dévoraient chacune de mes paroles. Quel changement que celui-là! Et comme Dieu a rendu inutiles les conseils du vieil Ahithophel! Il a su amener à écouter la bonne nouvelle de la Rédemp-

tion par Christ, tous les ivrognes, tous les blasphémateurs, tous les profanateurs du jour du repos, tous les grands pécheurs de cette localité. »

Cette intrépidité calme et sans forfanterie devant la populace déchaînée, unie à l'autorité de sa parole, acquit peu à peu à Wesley un ascendant considérable sur le peuple de son temps. Cette autorité ne dégénérait jamais en rudesse, et il n'en profitait pas pour essayer de se soustraire à l'opprobre que le serviteur de Christ doit s'attendre à rencontrer. S'il savait être lion lorsque les circonstances l'exigeaient, il savait au besoin avoir la douceur et la patience d'un agneau. Il savait pardonner et il savait souffrir, deux qualités sans lesquelles il n'eût jamais vaincu l'obstination des masses. A Dewsbury, un homme exalté par la rage s'élança à travers les rangs pressés de la foule, et, arrivé auprès du prédicateur, le frappa rudement sur un des côtés de la figure. Le coup fut si violent que les yeux de Wesley se remplirent de larmes; mais sans la moindre hésitation, il présenta, suivant le précepte de Christ, son autre joue à son féroce assaillant. Celui-ci apaisé et confus recula et alla cacher sa honte au milieu de l'assemblée. Il devint, à partir de ce moment, l'ami dévoué des Méthodistes, et dans la suite il exposa sa vie pour sauver de l'incendie l'une de leurs chapelles.

Un homme qui savait ainsi en appeler des passions brutales aux aveux mêmes de la conscience, et qui savait si bien réveiller dans les masses les instincts généreux qui y dorment, ne pouvait échouer dans son œuvre d'amour.

Wesley n'en était plus d'ailleurs à se demander si le succès viendrait couronner ses labeurs. Le coup d'œil rapide que nous avons jeté sur ses travaux d'évangélisation montre assez qu'au moment où est parvenu notre récit, le succès était désormais assuré. Le Réveil n'était plus un germe délicat déposé par Dieu dans quelques âmes d'élite; c'était un arbre déjà fort et vivace, destiné à croître encore.

Si dans son ensemble, l'œuvre de Wesley et de ses

auxiliaires était en pleine prospérité, il y avait cependant quelques ombres au tableau. Wesley avait à lutter, au sein de ses sociétés, contre certains égarements de l'intelligence ou de la conduite que l'état moral de la nation expliquait, sans les légitimer. Le long des côtes régnaient encore des principes fort relâchés sur la propriété; la contrebande et même le pillage des vaisseaux naufragés étaient considérés comme des actes de droit commun par les rudes habitants des côtes, qui gagnaient en partie leur existence par ces moyens. Il n'était pas aisé de réformer en peu de temps ces pratiques séculaires. Wesley mit toute sa fermeté et toute sa persévérance à les combattre; et partout où son influence prévalut, il réussit à les vaincre. En rendant attentifs ses auditeurs à la gravité de ces péchés et en excluant sévèrement de ses sociétés ceux qui s'y adonnaient, il fit plus pour la suppression de ces abus que ne faisaient la police et la douane, généralement impuissantes.

Dès qu'une société était en souffrance, Wesley s'empressait d'accourir. A Bristol, l'exercice de la discipline et divers troubles intérieurs avaient réduit de moitié le nombre des membres de la société. Pour porter remède à ces misères, il convoqua un jeûne spécial, à la suite duquel un réveil éclata qui releva cette société. Il dut aussi travailler au relèvement de celle de Norwich que la défection d'un prédicateur avait dissoute; il y réussit, mais avec de grandes peines. Dans le Lancashire, une cause analogue amena une scission qui fut un des chagrins les plus vifs de Wesley.

Ce qui le remplissait de tristesse aussi, c'était le zèle avec lequel certains docteurs s'efforçaient d'égarer la foi des sociétés. De divers côtés surgissaient des esprits curieux et disputeurs qui soulevaient de vaines querelles théologiques et détournaient les âmes des questions vitales et de l'activité pratique. Wesley ne se lassait pas de leur faire la guerre; il comprenait que si cet esprit-là parvenait à s'établir au sein des sociétés, c'en était fait d'elles.

Celles du Staffordshire eurent surtout à souffrir de ces tendances; et les docteurs antinomiens firent de grands ravages dans leur sein. « Quelle œuvre n'aurions-nous pas faite dans toutes ces contrées, s'écrie Wesley, si ce n'étaient ces misérables disputes, attisées par les partisans de la prédestination, qui ont réussi à jeter hors de la bonne voie tant d'âmes qui marchaient bien. Aux jours de la persécution, quand nous portions notre vie dans nos mains, aucun d'eux n'approchait; les vagues étaient trop hautes pour eux; mais dès que le calme a reparu, ils sont accourus sur nous de tous les points de l'horizon et nous ont enlevé nos enfants. »

Ces calvinistes exaltés se réclamaient la plupart de Whitefield, mais en exagérant la doctrine de leur maître et en la poussant à des conséquences pratiques qu'il répudiait de toutes ses forces. Wesley vivait d'ailleurs en parfaite harmonie avec son ancien condisciple. Leurs cœurs étaient trop chrétiens pour ne pas se rapprocher. Ils faisaient échange de chaires et se visitaient souvent. « M. Whitefield est venu me visiter, écrit un jour Wesley dans son journal; nous ne songeons plus à disputer maintenant; nous nous aimons l'un l'autre, et, la main dans la main, nous nous unissons pour travailler à la cause de notre commun Maître. » Wesley se rencontrait fréquemment avec les chefs du méthodisme calviniste; un jour même, il prêcha devant eux chez lady Huntingdon, et leur administra la Cène; parmi les communiants qui reçurent les symboles sacrés des mains de Wesley, se trouvaient Whitefield, Madan, Romaine, Venn, Griffith Jones et d'autres.

Lorsque Wesley rapprochait dans sa pensée les travaux de ces hommes de Dieu et ceux des ouvriers qui travaillaient plus directement avec lui, il ne pouvait que se sentir pénétré de reconnaissance envers Dieu pour les grandes choses qui s'étaient accomplies en Angleterre. Ce sentiment trouve souvent son expression dans son journal de cette époque.

« Je me suis senti, écrit-il, tout pénétré par le sentiment de la grandeur merveilleuse de l'œuvre que Dieu a accomplie en Angleterre pendant ces dernières années, et, sous l'impression de ces pensées, j'ai prêché sur ce texte : « Il n'a pas fait ainsi à toutes les nations. » (Psaume CXLVII, 20). En effet, nulle part, ni en Ecosse ni dans la Nouvelle-Angleterre, Dieu n'a manifesté son bras d'une manière aussi étonnante. La chose paraîtra évidente à quiconque voudra considérer impartialement : 1° le nombre des personnes qui ont été réformées; 2° la rapidité de l'œuvre chez plusieurs qui ont été convaincus de péché et convertis en quelques jours; 3° sa profondeur chez la plupart des personnes, dont elle a changé le cœur aussi bien que toute la conduite; 4° sa clarté, qui permet aux âmes de s'écrier : « Tu m'as aimé et tu t'es donné toi-même pour moi; » 5° enfin, sa continuité. En Ecosse et dans la Nouvelle-Angleterre, des réveils ont éclaté à diverses reprises et ont duré quelques semaines ou quelques mois, tandis que le mouvement méthodiste dure depuis dix-huit ans environ, et cela sans interruption appréciable. Et par-dessus tout, qu'on veuille bien remarquer ceci que, tandis que le clergé régulier a pris une large part dans les réveils de l'Ecosse et de la Nouvelle-Angleterre, c'est à peine si chez nous deux ou trois ecclésiastiques sans importance se sont associés au réveil, avec quelques jeunes gens illettrés; quant à la masse du clergé et des laïques, elle s'y est opposée de toutes ses forces. Celui qui prendra la peine d'y réfléchir reconnaîtra que c'est bien là une œuvre de Dieu, et qu'en réalité « il n'a pas fait ainsi à toutes les nations. »

Wesley avait atteint et même dépassé le milieu de la vie, sans rien perdre de l'ardeur et de l'activité de la jeunesse. Il parcourait en moyenne cinq mille milles par an[1], presque toujours à cheval, et ne se laissant jamais arrêter par la rigueur de la température. Il prêchait deux ou trois fois

[1] Environ 7,500 kilomètres, ou une moyenne de plus de 20 kilomètres par jour.

chaque jour, présidant invariablement un service à cinq heures du matin, en toute saison. Tout en chevauchant à travers les comtés de l'Angleterre, il lisait les ouvrages les plus divers; théologie, histoire, littérature, science, tout l'intéressait, et il savait admirablement tirer parti de toutes ses lectures; ses goûts de lettré persistaient, et les classiques de l'antiquité étaient son étude favorite. Jamais peut-être homme ne lut plus que Wesley; les notes sur ses lectures, qu'il consignait dans son journal, indiquent un jugement original et généralement sûr.

Doué d'un caractère heureux, il portait allègrement le poids d'occupations si considérables, que leur énumération suffit à donner le vertige. Il nous assure que dix mille soucis ne lui pesaient pas plus sur l'esprit que dix mille cheveux sur la tête. Tous les témoignages contemporains s'accordent, en effet, à nous le représenter comme jouissant d'une belle sérénité d'âme qui rayonnait sur tous ceux qui l'approchaient. C'est, en particulier, le témoignage d'un homme fort distingué, Alexandre Knox, qui, sans avoir été son disciple, fut son ami pendant vingt ans : « Son apparence aussi bien que sa conversation, dit-il, exprimaient une joie de cœur habituelle que rien n'eût pu lui donner, si ce n'est une vertu et une innocence conscientes d'elles-mêmes. Il fut, en vérité, le plus parfait exemple de bonheur moral que j'aie jamais vu; et mes rapports avec lui ont plus fait pour me prouver que la maturité de la piété chrétienne est le ciel sur la terre, que ne l'a fait tout ce que j'ai vu, entendu ou lu ailleurs, si ce n'est dans le volume sacré. »

Le caractère si aimable et tout ensemble si sérieux de Wesley lui donnait un remarquable ascendant sur ceux avec qui il était en relations. C'était une fête pour tous les membres d'une famille que l'arrivée du grand missionnaire sous son toit; il savait mettre tout le monde à l'aise, et réussissait surtout à se faire aimer des enfants, auxquels il témoignait une vive affection.

Sa simplicité et sa frugalité lui permirent d'accepter

une existence nomade qui, par ses privations et ses renoncements quotidiens, eût été impossible à la plupart des hommes. A force d'économies, Wesley avait réussi à subvenir à ses dépenses sans être aucunement à charge à ses sociétés, n'acceptant d'elles que l'hospitalité modeste qu'elles lui offraient dans ses voyages. Ses publications étaient pour lui une source de revenus qui grandissait à mesure que le méthodisme, en s'étendant, créait tout un public de lecteurs. Mais cet accroissement de ressources ne servit qu'à fournir à Wesley le moyen de multiplier ses libéralités. Tant qu'il eut 750 fr. de revenus (30 £), il en consacra fidèlement 50 à des œuvres pieuses; lorsque ses revenus doublèrent et atteignirent 1,500 fr., il continua à se contenter de la même dépense annuelle et consacra le surplus (800 fr.) à ses libéralités; lorsqu'il eut à disposer d'un revenu de 3,000 fr., il continua à s'imposer la même règle et à ne pas dépasser une dépense annuelle de 700 fr., et l'on calcule qu'il consacra ainsi à des œuvres charitables, pendant la durée de sa vie, une somme approximative de 750,000 francs. Sa manière de vivre était si simple, que, lorsque les répartiteurs de l'impôt sur l'argenterie de table s'adressèrent à lui, pensant qu'un homme aussi considérable devait avoir quantité de vaisselle d'argent, il put leur répondre : « J'ai deux cuillers à thé en argent à Londres et deux à Bristol; c'est là toute l'argenterie que je possède pour le moment, et je n'en achèterai pas davantage tant qu'un si grand nombre de gens manquent de pain autour de moi. »

Wesley avait longtemps pensé que le caractère itinérant de son ministère lui faisait un devoir de renoncer à l'idée du mariage. Le célibat avait pour lui des charmes, et dans un écrit intitulé : *Pensées sur la vie du célibat*, il l'avait recommandé, à l'exemple de Jésus-Christ et de saint Paul, à tous ceux qui s'y adonnent « en vue du royaume des cieux. » Ses idées sur ce sujet subirent néanmoins quelques modifications, et il en vint à désirer d'associer à sa vie une compagne qui lui créât un intérieur où il pût se

retremper au retour de ses perpétuels voyages. Ses pensées se fixèrent d'abord sur une veuve de Newcastle, qui paraît avoir possédé toutes les qualités nécessaires pour le rendre heureux et pour le seconder activement. Malheureusement, quelques amis trop empressés, parmi lesquels il faut citer Charles Wesley et Whitefield, firent échouer ce projet d'union. Wesley en souffrit vivement et renonça pour quelque temps à toute idée de mariage.

Perronet, son conseiller et son ami, l'y ramena en 1752 et lui fit faire connaissance avec une Madame Vizelle, veuve qui paraissait posséder toutes les qualités désirables pour lui créer un intérieur paisible et exemplaire. Wesley s'en rapporta trop complétement aux conseils de son ami, et, avec une précipitation regrettable, il sollicita la main de cette veuve. Sa demande fut accueillie, et le mariage se fit en 1752. En changeant de position, il entendait n'aliéner en rien sa liberté de ministre de Jésus-Christ. Aussi, dans les accords qui intervinrent avant la célébration du mariage, il demanda lui-même à n'avoir rien à démêler avec la fortune de sa femme, mais il déclara aussi qu'il entendait bien que son mariage ne l'obligerait ni à prêcher un sermon de moins qu'auparavant, ni à voyager un mille de moins. « Si je pensais qu'il dût en être autrement, dit Wesley à celle qui allait être sa femme, aussi vrai que je vous aime, je ne verrais plus votre visage de ma vie. »

Malheureusement, en donnant son adhésion à ces arrangements, Madame Wesley promettait ce qu'elle ne devait pas tenir, et l'expérience allait apprendre à son mari qu'il avait commis une erreur irréparable en l'épousant. Toutes ses qualités, en effet, étaient effacées par un grand défaut ; elle était jalouse. Incapable de comprendre la nature si élevée et le caractère si pur de son mari, elle se laissa entraîner par sa folle imagination aux soupçons les plus outrageants. Voyant qu'elle ne pouvait l'amener à adopter une vie sédentaire qu'il eût considérée comme une violation flagrante de sa mission spéciale, elle donna libre carrière à sa mauvaise humeur et à ses mauvaises

pensées. Dominée par son idée fixe, il lui arriva de parcourir une distance de cent milles pour l'épier de quelque fenêtre, afin de voir qui était en voiture avec lui lorsqu'il entrait dans une ville. Elle ouvrait ses lettres, fouillait ses papiers, et il lui arriva même de les livrer à ses ennemis, dans l'espérance qu'ils en feraient usage pour ternir son caractère. La passion véritablement maniaque qui aveuglait cette malheureuse femme la porta plus d'une fois à quitter le domicile conjugal, où elle revenait ensuite sur les instances de son mari. A la fin, cependant, elle partit, emportant avec elle une partie des papiers de son mari et déclarant qu'elle ne reviendrait plus. Cette fois-ci, la mesure était comble. Wesley qui, pendant vingt ans, avait souffert un martyre quotidien, écrivit dans son journal la note suivante : « 23 février 1771. Elle est partie pour Newcastle, je ne sais pour quelle cause, en me disant qu'elle ne reviendra jamais. *Non eam reliqui; non dimisi; non revocabo*[1]. »

« Ainsi fut dissous sommairement, dit Southey, ce malheureux mariage. Madame Wesley vécut dix ans après cette séparation, et son épitaphe la décrit comme une femme d'une piété exemplaire, une tendre mère[2] et une amie dévouée; mais elle se tait prudemment sur ses vertus conjugales[3]. »

« Pendant vingt ans, dit Stevens, elle persécuta son mari par des soupçons sans fondement et par d'intolérables vexations, et si quelque chose peut donner une preuve admirable de la vraie grandeur du caractère de Wesley, c'est bien le fait que sa carrière publique n'en ressentit pas le contre-coup, et ne perdit rien de son énergie et de ses succès, pendant tout le cours de cette infortune domestique si prolongée[4]. »

[1] Je ne l'ai pas délaissée; je ne l'ai pas renvoyée; je ne la rappellerai pas.

[2] Elle avait eu quatre enfants de son premier mariage.

[3] *Life of Wesley*, chap. XXIV.

[4] *History of Methodism*, t. I, p. 370.

Dans l'automne de 1753, Wesley fut gravement malade, par suite des grandes fatigues qu'il avait endurées; les médecins redoutaient une consomption et lui ordonnèrent un repos complet à la campagne. Les sociétés de Londres et de la province, fort alarmées par ces nouvelles, firent monter vers le ciel d'ardentes supplications en sa faveur. Tout semblait annoncer une mort prochaine, et Wesley lui-même s'y préparait, comme le prouve l'épitaphe qu'il composa « pour prévenir, dit-il, tout vil panégyrique. » Elle était ainsi conçue : ICI REPOSE LE CORPS DE JOHN WESLEY, TISON ARRACHÉ DU FEU, QUI MOURUT D'UNE CONSOMPTION DANS LA CINQUANTE-SEPTIÈME ANNÉE DE SON AGE, NE LAISSANT, SES DETTES PAYÉES, QUE DIX LIVRES APRÈS LUI. SA PRIÈRE FUT : DIEU, AIE PITIÉ DE MOI QUI SUIS UN SERVITEUR INUTILE !

Cette maladie valut à Wesley des témoignages de sympathie qui lui vinrent de tous les côtés et qui lui montrèrent les vrais sentiments de personnes dont il avait pu être séparé par des dissentiments passagers. Aucune de ces sympathies ne lui fut plus précieuse que celle de Whitefield. La lettre que lui écrivit cet ancien compagnon d'armes leur fait trop d'honneur à tous les deux pour que nous ne la reproduisions pas. Elle prouve d'ailleurs, comme nous l'avons dit plus haut, que toute aigreur avait disparu entre ces serviteurs de Dieu, et qu'ils vivaient l'un et l'autre sur ces hauteurs où s'oublient les misères d'ici-bas, parce que Dieu y est tout en tous.

« Bristol, 3 décembre 1753.

« Révérend et très-cher Monsieur,

« Si, en voyant combien vous étiez faible au moment de votre départ de Londres, je m'attristais, la nouvelle et la perspective de votre fin prochaine m'ont tout à fait consterné. Je me plains moi-même et je plains l'Eglise; mais je ne vous plains pas. Un trône glorieux vous attend, et

avant peu vous entrerez dans la joie de votre Maître. Il se tient là, une couronne éclatante dans les mains; il va la poser sur votre tête, au milieu de l'assemblée émue des saints et des anges. Mais moi, pauvre créature, qui attends depuis dix-neuf ans ma dissolution terrestre, je dois donc demeurer ici-bas après vous pour y gémir encore. Eh bien! ce qui me console, c'est la pensée que les chariots de Dieu ne peuvent plus guère tarder à venir me chercher moi-même, tout indigne que je suis. Oh! si les prières pouvaient les retenir, vous ne nous quitteriez pas encore, Révérend et très-cher Monsieur; mais si l'arrêt est déjà prononcé, si vous devez maintenant vous endormir en Jésus, puisse-t-il embrasser votre âme et vous donner de mourir dans les étreintes de l'amour divin!

« La semaine prochaine, j'espère vous faire mes derniers adieux, si vous êtes encore sur la terre des mourants. Sinon, Révérend et très-cher Monsieur, ADIEU. *Ego sequar, etsi non passibus æquis*[1]. Mon cœur est trop gros; mes larmes coulent trop abondamment, et je crains que vous ne soyez vous-même trop faible pour que j'en dise davantage. Puissent les bras éternels de Christ vous envelopper! Je vous recommande à sa miséricorde, qui ne nous fait jamais défaut, et je suis, Révérend et bien cher Monsieur,

« Votre très-affectionné, sympathique et affligé jeune frère en l'Evangile de notre commun Seigneur,

« G. WHITEFIELD. »

Les craintes de Whitefield ne se réalisèrent pas, et Wesley revint à la santé. Pendant plus de trente ans encore, il devait se dépenser au service de Dieu et de son Eglise. Sa convalescence fut longue. Il utilisa les loisirs qu'elle lui fit à préparer plusieurs livres pour la presse. Il acheva la révision de divers ouvrages qu'il destinait à faire partie de sa *Bibliothèque chrétienne*, collection de livres d'édification

[1] Je vous suivrai, quoique à pas plus lents.

qu'il empruntait à divers auteurs en les abrégeant et en les accommodant aux besoins de ses sociétés. Retiré aux eaux de Hot-Wells, près de Bristol, il y commença aussi ses *Notes sur le Nouveau Testament*, ouvrage qui, bien que d'une grande concision, est riche d'idées.

Le printemps venu, Wesley put reprendre ses fonctions ordinaires avec des forces renouvelées.

IV

SUCCÈS INTÉRIEURS ET EXTÉRIEURS. L'AMÉRIQUE.

1760-1770.

Wesley sur les confins de la vieillesse. La perfection chrétienne. Grand réveil au sein des sociétés, en Angleterre et en Irlande. Ses résultats généraux. Troubles dans la société de Londres. Exclusion de George Bell. Faux enthousiasme. Une scission éclate. Etat général de l'œuvre. Grandes assemblées en plein air. Succès en Irlande et en Ecosse. Tentatives de désordre de la part de la foule facilement réprimées. Autorité de la parole de Wesley. Bonnes dispositions des magistrats. Mauvais vouloir et opposition du clergé. Conduite répréhensible d'un pasteur. Jugement de Dieu sur un autre. Les évêques Lavington et Warburton. Les lettres de Hervey. Expulsion de six étudiants d'Oxford. La Fléchère. Commencements du Méthodisme américain. Son caractère providentiel. Mort de Whitefield.

Wesley était presque sexagénaire au commencement de la période de dix ans qu'embrasse ce chapitre; son activité néanmoins était encore loin de se ralentir. Si par l'âge il touchait à la vieillesse, il était en pleine maturité au point de vue de l'ardeur qu'il mettait à poursuivre son œuvre. Cette œuvre avait deux faces également importantes : il fallait évangéliser et il fallait organiser. Dans un chapitre spécial, nous résumerons à grands traits les développements successifs de l'organisation des sociétés. Continuons ici le récit succinct de la part que Wesley prit à l'évangélisation proprement dite. Des succès trop nombreux avaient couronné sa vie itinérante pour qu'il songeât à y renoncer; une existence sédentaire, outre qu'elle ne s'accordait plus avec ses goûts, eût été pour ses sociétés un arrêt de mort. Dans la période d'élaboration qu'elles traversaient, elles avaient besoin plus

que jamais du lien vivant qu'établissait entre elles la haute direction de ce ferme et puissant esprit. Privées de lui à ce moment critique, elles se seraient probablement morcelées à l'infini, sous l'action dissolvante de l'esprit sectaire qui soufflait alors sur elles, et leur mission providentielle aurait misérablement avorté.

La vie de Wesley continue donc, pendant cette période, à être une succession de tournées missionnaires; sa paroisse renferme toujours les trois royaumes, en attendant qu'elle s'étende encore et qu'elle embrasse le monde entier.

En 1760 et pendant les années suivantes, il eut la joie de voir se produire un réveil remarquable au sein de ses sociétés. Wesley avait de bonne heure embrassé et prêché la doctrine de la perfection chrétienne; il croyait et enseignait qu'il est possible au chrétien d'arriver dans ce monde à une victoire complète sur le péché. A Oxford même, il avait découvert chez ses auteurs de prédilection cette perle qui y était perdue au milieu du fumier des rêveries mystiques. Il l'en avait peu à peu dégagée, et l'avait remise à sa place, dans le riche écrin de l'Ecriture. Pour lui, la délivrance du péché était, comme toutes les grâces de la Nouvelle-Alliance, le fruit de l'œuvre rédemptrice du Calvaire, mais, comme elles, elle devait être conquise de haute lutte par la foi de l'âme chrétienne.

Cette fortifiante doctrine qui fut celle de Wesley dès l'origine n'était pas de nature à être immédiatement comprise. Il dut longtemps, dans ses prédications, s'attacher aux éléments mêmes de la foi, et, selon la méthode apostolique, distribuer à ses sociétés le lait des enfants avant la viande des forts. Mais une fois les sociétés fondées sur de solides bases, il fallait les nourrir, et Wesley considérait que cette doctrine « était le grand dépôt que Dieu avait confié aux Méthodistes, et que leur mission spéciale était, non de former un parti religieux, mais de répandre la sainteté dans le pays. »

Le grand réveil qui éclata au sein des sociétés en 1760, indiquait qu'elles prenaient au sérieux cette mission.

Depuis longtemps déjà un travail spirituel considérable se poursuivait au milieu d'elles. « Ce fut alors, dit Wesley, que commença cette œuvre glorieuse de sanctification que nous attendions depuis vingt ans. Elle se répandit successivement, d'abord sur divers points du Yorkshire, ensuite à Londres, puis dans divers lieux de l'Angleterre, puis à Dublin, à Limerick et dans tout le sud et l'ouest de l'Irlande. Et partout où cette œuvre de sanctification se propageait, l'œuvre générale du Seigneur s'étendait aussi dans toute ses parties. »

Le journal de Wesley est rempli de détails sur ces progrès de la vie chrétienne. Partout où il passe, il trouve que les sociétés reprennent courage et grandissent sous ce souffle vivifiant de l'Esprit; et, en même temps que leur vie intérieure se développe, leur activité au dehors devient plus efficace. En mars 1761, il convoqua à Leeds un certain nombre de ses prédicateurs pour se concerter avec eux sur les meilleurs moyens à employer pour développer ce beau mouvement; il sentait que la prédication devait plus que jamais encourager et diriger les aspirations des chrétiens. Il apprit de ses collègues que le réveil se propageait dans tout le Yorkshire et le Lincolnshire. La flamme sainte s'était répandue à Manchester, « et, ajoute-t-il, ni hommes ni démons ne sont capables de l'éteindre. » A Londres, il constate que « beaucoup de croyants sont entrés en possession d'un repos qu'ils n'auraient pas cru possible auparavant. » A Bristol la société n'avait jamais été si nombreuse et si prospère. « Il a plu à Dieu, s'écrie-t-il, de répandre cette année son Saint-Esprit sur toutes les parties de l'Angleterre et de l'Irlande, d'une manière que nous n'avons jamais vue encore, au moins depuis vingt ans. »

« Notre jour de Pentecôte est enfin arrivé, » disait Wesley, en 1762, en contemplant les progrès de cette œuvre. A Londres seulement, quatre cents membres environ de ses sociétés faisaient profession de jouir de la délivrance du péché. A Liverpool, la société traversait une crise de réno-

vation, et Wesley trouvait une remarquable maturité de piété chez la plupart des chrétiens. « Que vous faut-il encore ? » demandait-il à une petite fille de douze ans. Elle lui répondit avec des yeux pleins de larmes : « Rien d'autre dans ce monde, si ce n'est encore plus de mon Jésus. »

Le réveil qui se manifesta dans la société de Dublin parut à Wesley plus remarquable encore que partout ailleurs. Il eut pour directeur un prédicateur, nommé John Manners, « homme simple, d'une culture médiocre, dont la parole était rude et sans éloquence ; jusqu'à ce moment-là, dit Wesley, il n'y avait rien eu de frappant dans les succès de cet homme ; il semblait réservé pour cette œuvre spéciale, et une fois qu'elle fut accomplie, il fut saisi par une consomption, languit quelque temps et mourut. » — Ce digne chrétien écrivait à Wesley : « Le peuple est tout en feu. Je n'ai jamais vu un jour comparable à dimanche dernier. Pendant que je priais au milieu de cette société, la puissance du Seigneur nous couvrit, et plusieurs se mirent à crier : « Seigneur, je puis croire ! » Wesley alla s'assurer par lui-même de l'intensité de ce mouvement, et il le trouva plus remarquable que celui de Londres : « L'œuvre y est plus pure, dit-il : on ne rencontre pas ici de ces gens entêtés qui ne veulent pas être conseillés, parce qu'ils se croient plus sages que leurs conducteurs ; on n'y trouve pas davantage de ces rêveurs qui s'imaginent être immortels, infaillibles et incapables d'être tentés ; on n'y trouve ni excentriques ni enthousiastes ; tous sont calmes et sensés. » Cet éloge adressé à l'œuvre de Dublin renfermait une critique à l'adresse de celle de Londres. Nous verrons qu'elle n'était que trop méritée.

A Limerick, Edinderry et dans d'autres localités de l'Irlande, un travail tout aussi profond se poursuivait dans les âmes, et la présence de Wesley suffisait souvent à apporter l'étincelle qui embrasait ces jeunes sociétés.

A la fin de 1763, Wesley pouvait écrire dans son journal : « Je m'arrête ici pour jeter un coup d'œil sur les événements de ces derniers temps. Avant que Thomas

Walsh eût quitté l'Angleterre, Dieu commença cette grande œuvre qui s'est continuée toujours depuis ce moment, sans interruption notable. Pendant tout ce temps, un grand nombre d'âmes ont été convaincues de péché, beaucoup ont été justifiées et beaucoup ont retrouvé la grâce de Dieu qu'elles avaient perdue. Mais l'œuvre spéciale de cette époque a été ce que saint Paul appelle « le perfectionnement des saints. » Beaucoup de personnes à Londres, à Bristol, à York et dans diverses parties de l'Angleterre et de l'Irlande ont éprouvé un changement si profond et si radical que l'idée même ne leur en était jamais entrée dans l'esprit auparavant. A la suite d'une conviction profonde de leur péché intérieur et de leur déchéance totale devant Dieu, elles ont été tellement remplies de foi et d'amour (généralement dans un instant) que le péché a disparu et qu'elles se sont trouvées depuis ce moment délivrées de l'orgueil, de la colère, de l'envie, de l'incrédulité. Elles ont pu se réjouir de plus en plus, prier sans cesse et rendre grâce en toute chose. Qu'on appelle cela ou la destruction ou la suspension du péché, peu importe; c'est une œuvre glorieuse de Dieu, tellement glorieuse que, soit qu'on en considère la profondeur soit qu'on en considère l'étendue, il faut reconnaître que nous n'avons rien vu de pareil dans ces contrées. »

Nous avons entendu Wesley se plaindre des enthousiastes qui, à Londres, avaient un peu compromis la bonne réputation de ce beau réveil. Le moment est venu de raconter sommairement ces faits. Parmi les prédicateurs locaux de Londres se trouvait un militaire nommé George Bell, homme dont l'esprit exalté s'empara de la doctrine de la délivrance du péché et la poussa à des conséquences extrêmes; il prétendit à l'infaillibilité, déclara qu'il n'était plus sujet à être tenté, et, convaincu de sa supériorité spirituelle, il se mit en révolte ouverte contre toute autorité qui émanait d'un chrétien moins prétentieux que lui. Il se crut même en possession du don des miracles, et tenta de guérir un aveugle. Son échec dans cette cure ne détrompa

ni lui ni les âmes simples qui ajoutaient foi à ses prétentions. Ce fanatisme était contagieux en effet, et Wesley eut la douleur de voir le plus ancien de ses prédicateurs itinérants, Maxfield lui-même, s'y rallier. Le parti qui se forma autour de Bell et de Maxfield enseignait qu'une personne simplement justifiée n'est pas née de Dieu, mais qu'une fois sanctifiée, elle n'a plus besoin de prière ni de vigilance, mais simplement de foi, et que d'ailleurs elle ne peut ni déchoir de la grâce ni même pécher. Ces dangereuses erreurs se propagèrent avec une effrayante rapidité, et Wesley qui avait d'abord pensé qu'il en aurait raison par la persuasion, vit bientôt que sa patience n'avait servi qu'à envenimer le mal, et il dut exclure George Bell de la société.

Wesley dut aussi, pour la bonne réputation de ses sociétés, déclarer, par la voie des journaux, qu'il n'était pour rien dans la production d'une prophétie émanée de Bell, aux termes de laquelle le monde devait finir le 28 février 1763.

Les partisans de George Bell étaient trop avancés dans les voies du fanatisme pour se laisser déconcerter par l'échec de sa prédiction; ils trouvèrent toutes sortes de raisons, fort plausibles à leurs yeux, pour expliquer le délai que subissait la grande catastrophe qu'ils avaient vainement attendue. L'exclusion qui avait frappé leur chef les décida à se retirer de la société; et cent soixante-dix environ donnèrent leur démission. A ceux qui essayaient de les retenir, ils disaient : « L'aveugle John est incapable de nous instruire; nous irons à M. Maxfield. » Celui-ci en effet, malgré tous les efforts que fit Wesley pour le ramener, rompit avec lui et devint le pasteur des mécontents.

Wesley eût dû sans doute ne pas attendre, pour exercer fermement la discipline, que les novateurs eussent bouleversé ses sociétés. Si, au lieu de leur laisser l'initiative et les honneurs de la retraite, il eût dès l'origine prononcé l'exclusion des perturbateurs, il aurait peut-être évité l'apparence d'une solidarité compromettante avec eux, et

n'eût pas risqué de fournir un argument à ceux qui prétendaient que la doctrine de la sanctification entière aboutissait à des conséquences dangereuses. Mais il espérait que la douceur réussirait mieux que la rigueur. Un des membres de la société lui dit un jour : « Si l'un de mes serviteurs ne suit pas mes directions, n'ai-je pas le droit de le renvoyer? Agissez-en ainsi à l'égard de M. Bell. » Sa réponse indique bien la nature des scrupules qui le retenaient : « Oui, sans doute, répondit-il, vous avez le droit de congédier un serviteur; mais que feriez-vous si, au lieu d'un serviteur, c'était votre propre fils? » Lorsque la scission se consomma, elle lui navra le cœur. Maxfield ayant refusé d'aller prêcher à son tour dans la chapelle de la Fonderie, Wesley y prit sa place et prêcha sur ce texte : « S'il faut que je sois privé de mes enfants, que j'en sois privé! » (Gen. XLIII, 14.) Et il ajoute dans son journal : « La brèche est donc faite; mais je puis me rendre le témoignage d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour l'éviter. »

Ces excentricités religieuses, analogues à celles qui se sont toujours produites dans les époques de réveil, ne réussirent pas à paralyser la belle œuvre dont elles n'étaient que la parodie. « Nous n'avons perdu que l'écume, disait Wesley; l'or pur nous reste, c'est-à-dire la foi agissant par la charité, et nous avons tout lieu de croire qu'elle grandit tous les jours. »

Ces agitations ne furent pas les seules qui se produisirent au sein des sociétés de la Grande-Bretagne; elles furent aussi agitées pendant cette période par de graves questions d'organisation qui préoccupèrent vivement Wesley. Nous n'en parlerons pas ici, nous réservant de les exposer dans notre prochain chapitre.

L'état général de l'œuvre était d'ailleurs excellent, comme Wesley s'en convainquait pendant ses constantes tournées. Il constatait avec joie que la marche agressive du Réveil ne se ralentissait sur aucun point; non-seulement les anciennes œuvres se développaient, mais de nouvelles loca-

lités s'ouvraient à la prédication. Il recevait en général le meilleur accueil partout où il passait, et ses visites tenaient en éveil le zèle des troupeaux déjà formés et jetaient les semences de nouvelles œuvres. Dans certaines villes, ses réunions de cinq heures du matin étaient tellement fréquentées que nul local n'était assez grand pour les contenir et qu'il fallait les convoquer en plein air. La colline de Birstal se couvrait souvent, lorsqu'il devait prêcher, de vingt mille auditeurs. A Leeds, ses assemblées étaient aussi nombreuses et produisaient dans la ville une sensation profonde. A Newcastle, bien que l'intérêt de la nouveauté n'existât plus, il prêchait sur les places publiques à des multitudes qui dépassaient tout ce qu'il avait vu précédemment, et sa voix pouvait à peine se faire entendre de tous. Le Cornouailles lui donnait toujours des assemblées immenses et attentives, au milieu desquelles il se sentait plus à l'aise que partout ailleurs. L'amphithéâtre naturel de Gwennap était son lieu favori de prédication dans ce comté; il réussissait à y haranguer des multitudes considérables qui n'auraient pas pu entendre sa voix si elles eussent été déployées sur un terrain plat. Là, à l'heure paisible du soir, lorsque le soleil couchant projetait sur lui ses rayons obliques, il élevait sa voix claire et étendue, et bientôt vingt-cinq ou trente mille voix humaines répondaient à la sienne, en entonnant quelqu'une de ces hymnes à la mélodie à la fois simple et suave que l'Angleterre possède en si grand nombre. A Saint-Ives la scène changeait; c'était un roc assez élevé qui lui servait de chaire, et son auditoire se déroulait sur un terrain qui allait mourir en pente jusqu'à la mer. Wesley n'était pas insensible au choix du lieu où il convoquait ses réunions; il savait combien le peuple est impressionnable et combien éloquente est pour des âmes simples la grande voix de la nature.

En Irlande, les succès de la prédication de Wesley étaient toujours plus grands. La ville de Cork semblait vouloir lui faire oublier les épreuves qu'elle lui avait infligées autrefois; les notables et le clergé accouraient à ses

prédications. A Dublin et à Limerick, les auditoires étaient plus nombreux que jamais. A Killfinnan il prêcha sur la place publique, où toute la population était accourue, et il fut ensuite accompagné à son domicile par une partie de ses auditeurs qu'il continua à exhorter et qui ne se séparèrent de lui que fort avant dans la nuit. Le lendemain matin, avant cinq heures, une nouvelle assemblée était formée, animée des mêmes dispositions et plus sérieuse encore, si possible; les larmes coulaient, les sanglots éclataient de toutes parts; ce qui produisait une si vive émotion c'était, chez les uns le sentiment du péché, chez les autres la joie d'entendre la bonne nouvelle du salut.

Wesley continuait à visiter l'Ecosse, et sa prédication éveillait toujours un vif intérêt au sein de ce peuple grave et froid, sans cependant produire autant d'effets que dans d'autres parties de la Grande-Bretagne.

Les voyages missionnaires de Wesley n'avaient plus à cette époque le caractère qu'elles avaient eu si longtemps, de luttes constantes contre le mauvais vouloir des populations. Les soulèvements populaires se faisaient de plus en plus rares, et lorsqu'ils se produisaient encore, ils n'avaient pas la gravité d'autrefois. Ce n'étaient plus ces mêlées confuses où le missionnaire s'était souvent trouvé seul aux prises avec une populace ivre de désordre. L'émeute était presque partout tombée au rang d'un infime charivari.

A Norwich, les opposants essayent d'interrompre une réunion du soir, en faisant tomber une grêle de pierres sur les portes de la chapelle; mais la patience des Méthodistes a bien vite raison de leurs mauvaises intentions, et ils se décident à aller se coucher. A Winterton Wesley est accueilli par des huées, mais « le cœur manque » aux malintentionnés pour joindre les actes aux paroles, et la prédication achève de leur enlever toute velléité de désordre. Ailleurs, à Bradford, un plaisant incident vient jeter le désarroi parmi les assaillants. Leur chef qui se pique d'être un homme bien élevé a néanmoins rempli ses

poches d'œufs pourris, et, vers la fin de la prédication, il pousse un cri de ralliement destiné à donner le signal de l'assaut à ses complices. Mais pendant qu'il s'apprête à faire usage de ses projectiles, un malin s'approche par derrière et frappant adroitement de ses mains sur les poches, il casse les œufs. On devine le reste, et il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'expédition fut manquée et que son chef n'eut pas les rieurs pour lui.

Wesley avait pour principe de « regarder en face l'émeute. » Il n'y déroge que dans des cas fort rares, et de façon à lui prouver que la peur n'est pour rien dans sa résolution. S'il paraît battre en retraite quelquefois, il n'abandonne pas la victoire pour cela, et en le voyant reparaître bientôt sur un autre point, l'adversaire découvre que ce n'était là qu'une mesure stratégique. Un jour qu'il passait par Derby, on lui demanda instamment d'y prêcher; il y consentit et se mit à parler familièrement du salut à une population avide de l'entendre. Lorsqu'il revint plus tard, les dispositions avaient eu le temps de se modifier. Il s'en aperçut, quand, debout sur la place publique, il voulut parler à la foule; de toutes parts s'élevèrent des clameurs et des huées, et quelques pierres commencèrent à tomber autour de lui. Dans l'impossibilité où il était de se faire entendre, il ne tenta pas une résistance inutile, et se retira calmement et sans précipitation, emmenant avec lui la partie paisible de son auditoire qu'il réunit ailleurs.

En vieillissant, Wesley ne perdait rien de cette autorité de parole et d'attitude qui avait tant contribué à lui assurer la victoire dans ses luttes contre l'émeute. Ses cheveux blanchissants ajoutaient même un prestige nouveau à cette autorité qu'il tenait de son caractère. Il était toujours l'homme dont la parole et le geste produisaient des effets presque magiques sur le peuple. Quand il parle il commande, et pour l'ordinaire on obéit. Un jour, à Kilkenny, en Irlande, une troupe de catholiques fait irruption dans une de ses assemblées pour la disperser. Il se contente de

les regarder fixement et de leur crier d'une voix ferme : « Taisez-vous ou partez ! » Et le silence se rétablit comme par enchantement.

Les autorités comprenaient maintenant leur devoir et ne se faisaient plus les fauteurs du désordre. Ce scandale, trop fréquent naguère, ne se reproduisit qu'une ou deux fois pendant la période de dix ans qu'embrasse ce chapitre. A Evesham, un magistrat, au mépris de ses devoirs, encouragea ouvertement les émeutiers. Partout ailleurs, à Birmingham, à Gloucester, à Stallbridge, la fermeté des représentants de la justice suffit pour réprimer les mauvaises intentions. Dans cette dernière localité cependant, il fallut toute la fermeté de Wesley pour contraindre les magistrats à faire leur devoir. Depuis longtemps, la populace s'y livrait aux plus grands excès; elle brisait les portes et les fenêtres des Méthodistes, pillait leurs maisons, assaillait leurs personnes; ils ne pouvaient faire un pas hors de chez eux sans être exposés aux plus mauvais traitements. En vain, ils s'étaient adressés aux magistrats, qui faisaient toujours la sourde oreille. En désespoir de cause, ils écrivirent à Wesley, qui porta plainte devant la cour du banc du roi, et, après de longues démarches et de longs délais, obtint bonne justice. Cet arrêt affermit la confiance des amis de Wesley et prouva à ses adversaires que « la loi existe, même pour les Méthodistes. » Lorsqu'il y reparut ensuite, il put prêcher en pleine rue, sans être molesté en aucune façon.

Le clergé persista dans son intolérance et dans son mauvais vouloir plus longtemps que la magistrature. Non-seulement certains pasteurs continuaient à dénoncer Wesley du haut de leurs chaires et à repousser les Méthodistes de la table sainte où étaient admis sans difficulté les indifférents et les mondains, mais ils se laissaient aller à des excès plus répréhensibles encore. En 1765, Wesley présidait un service en plein air dans un village du Devonshire, lorsqu'il vit le ministre du lieu s'avancer vers lui, accompagné de quelques notables. Il commença sa pré-

dication par ces mots : « Il peut y avoir certaines vérités qui ne concernent que certains hommes; mais celle-ci s'adresse à toute l'humanité. » — Le pasteur l'interrompit en s'écriant : « Voilà une fausse doctrine ; c'est de la prédestination toute pure, » prouvant par là qu'il ne comprenait pas le premier mot de ce qu'il entendait. Là-dessus la compagnie qui l'entourait se mit à parler bruyamment et à rire; un chasseur qui en faisait partie excitait ses chiens pour que leurs aboiements ne permissent pas au prédicateur de continuer. Un autre se mit même à adresser à Wesley les injures les plus grossières, aux applaudissements du pasteur qui trouvait sans doute que toutes les armes sont légitimes contre les adversaires de l'Eglise. Devant ces insulteurs qui, s'ils ne respectaient pas sa robe de pasteur, eussent dû tout au moins respecter ses cheveux blancs, Wesley se retira ; il ne se sentait pas le courage de répondre à de tels arguments.

Le journal de Wesley qui, par le simple exposé des faits, est un réquisitoire contre le clergé déchu du dix-huitième siècle [1], ne néglige jamais le côté édifiant et moral. Dieu lui-même combat de son côté, voilà pour Wesley une conviction enracinée, et comment s'étonner qu'elle le rende invincible? « Un méchant ministre, raconte-t-il, avait soulevé le peuple contre les Méthodistes et avait excité contre eux l'une des persécutions les plus acharnées qui se soient produites dans ce royaume depuis quelques années. La populace, encouragée par l'approbation de ses supérieurs, se livrait aux plus grands excès, maltraitant les

[1] Ce réquisitoire digne et modéré n'en était pas un dans l'intention de Wesley. Il a néanmoins fourni à l'histoire les meilleures pièces du procès. L'exactitude des faits qu'il raconte est indubitable; ce n'est pas en effet l'un de ces actes d'accusation posthumes, auxquels il est impossible de répondre. Son auteur le publia pendant sa vie, et nul, que je sache, ne s'inscrivit en faux contre les faits qu'il rapporte. C'est encore l'une des grandes sources d'information auxquelles il faut sans cesse revenir, quand on veut comprendre le Réveil anglais du dix-huitième siècle.

personnes et saccageant les maisons. Le ministre lui prodiguait ses louanges du haut de la chaire; un jour surtout, il déclama contre les Méthodistes en prenant pour texte 2 Tim. III, 6, 7. Après les avoir faits aussi noirs que des démons, il ajouta : « Je n'ai pas encore tout dit; la suite à dimanche. » Mais le lendemain matin, il fut frappé d'une étrange maladie. Il ne pouvait souffrir d'être laissé seul un moment, et criait : « Ces fantômes! ne les voyez-vous pas? ici! ici! la chambre en est remplie! » Il continua ainsi pendant quelques jours, et enfin il s'écria : « Voyez ce fantôme aux pieds du lit! voyez ce grand livre qu'il tient en main devant moi; tous mes péchés y sont écrits! » Peu après, il expira, le désespoir dans l'âme, et il s'en alla rendre compte à Dieu de sa vie. »

S'il s'éleva des rangs du bas clergé une opposition aveugle et souvent déloyale contre Wesley, il semble qu'il eût pu attendre plus d'égards de la part des dignitaires de l'Eglise. Malheureusement, il n'en fut pas toujours ainsi, et plus d'une fois l'exemple de la violence et de l'injustice partit des sommités mêmes de la hiérarchie anglicane. Vers 1750, l'évêque d'Exeter, Lavington, avait attaqué très-vivement le Réveil dans un pamphlet intitulé : *Comparaison entre le fanatisme des Méthodistes et celui des papistes.* Ce factum inspiré par la colère ne craignait pas de représenter l'œuvre de Wesley comme un retour dissimulé vers le catholicisme et de l'accuser lui-même de n'être qu'un agent déguisé du jésuitisme. Ces accusations perfides étaient appuyées sur des faits controuvés, dont Wesley n'eut pas de peine à prouver la complète fausseté.

Dix ans environ après cette attaque passionnée, un autre évêque, Warburton, entra en lice contre Wesley qui, d'après lui, « occupait une place à part parmi les fanatiques modernes. » Si sa polémique faisait preuve de plus de loyauté que celle de son prédécesseur, elle prouvait qu'il était aussi incapable que lui de comprendre le mouvement religieux du siècle; placé lui-même au point

de vue étroit d'un déisme glacial, il ne pouvait que condamner en bloc tout ce travail des âmes affamées de paix et de vie. La réponse de Wesley est remarquable par le fond et par la forme; il y revendique hautement pour l'œuvre qui se poursuit l'action de l'Esprit-Saint, dont la trace lui paraît facile à reconnaître dans les faits qui s'accomplissent.

Une attaque qui fit peut-être plus de tort à l'œuvre du Méthodisme que celles dont nous venons de parler, ce fut la publication posthume des *Onze lettres* de Hervey, l'auteur des *Méditations*. Associé à Wesley et à Whitefield, lorsqu'ils étaient à Oxford, il avait embrassé le point de vue calviniste du dernier et avait pris une part assez active à la controverse. Dans un moment d'irritation, il écrivit contre Wesley onze lettres virulentes qu'il garda en manuscrit; sur son lit de mort, il regretta d'avoir écrit ces pages acerbes et demanda qu'elles fussent livrées aux flammes. Ses héritiers, ne voyant que le profit que pourrait leur rapporter une œuvre posthume de Hervey, ne tinrent aucun compte de cette injonction, et confièrent à un nommé Cudworth le soin de revoir le manuscrit pour la presse. Cet homme était un adversaire violent de Wesley, et, aveuglé par sa haine, il interpola les pages de l'auteur, y ajoutant les accusations les plus injustes, tout en laissant croire au public que le livre était tout entier de la main de Hervey. Cette publication ne pouvait que nuire considérablement à l'œuvre de Wesley, et en Ecosse en particulier ses adversaires en tirèrent un grand parti contre lui.

L'esprit d'intolérance qui soufflait contre le Méthodisme dans les rangs du clergé officiel aboutit, en 1767, à l'expulsion de six étudiants de l'université d'Oxford, accusés « de professer des idées méthodistes, et de se permettre de prier, de lire l'Ecriture, de l'expliquer et de chanter des cantiques dans une maison privée. »

Le concours et l'amitié d'un pasteur anglican de la valeur de La Fléchère consolaient amplement Wesley de

la mauvaise humeur et des violences de langage des dignitaires de l'Eglise. La Fléchère était devenu pasteur de Madeley, paroisse pauvre et déshéritée du Shropshire, où il exerça un ministère vraiment apostolique qui remplit ses contemporains d'admiration. « Cet homme est un luminaire, que dis-je? c'est un soleil, s'écriait avec enthousiasme le calviniste Venn; j'ai connu tous les grands hommes de ces cinquante dernières années, mais je n'ai pas connu son pareil. » Le poëte Southey dit de lui : « Nul siècle, nul pays n'a produit un homme d'une piété plus fervente et d'une plus parfaite charité; nulle Eglise n'a jamais possédé un ministre plus apostolique. » Uni de cœur et de principes à Wesley, La Fléchère l'accompagnait fréquemment dans ses tournées missionnaires et usait dans sa propre paroisse des divers moyens d'action du Méthodisme. Sa parole éloquente et sa plume inspirée étaient au service de cette cause qui était celle de son cœur et de sa foi. Nous le retrouverons bientôt combattant par ses écrits aux côtés de son ami.

La fin de la période que nous racontons fut marquée par un événement d'une grande importance, l'introduction du Méthodisme en Amérique. A l'origine de cette œuvre destinée à un si bel avenir se retrouve l'action de la Providence. Quelques émigrants irlandais que le Méthodisme avait convertis à l'Evangile débarquaient à New-York, en 1760; un second détachement y arrivait plus tard. Privés de tout secours religieux, ils n'avaient pas tardé à tomber dans l'indifférence. Heureusement que, parmi ces quelques familles, se trouvait une femme, Barbara Heck, chez laquelle la vie religieuse, plus abondante, avait mieux résisté aux empiétements de la mondanité. Un jour que plusieurs émigrants jouaient aux cartes, elle entra brusquement dans la chambre où ils étaient réunis, et, remplie d'une sainte indignation, elle saisit le paquet de cartes et le jeta au feu, en leur adressant quelques sérieuses exhortations. Puis elle se rendit chez un autre émigrant, Philippe Embury, qui, dans son pays natal,

avait été prédicateur local, et elle l'exhorta vivement à surmonter sa timidité et à commencer quelques petites réunions dans sa maison. Cette initiative courageuse fut récompensée. Embury convoqua une première réunion qui ne compta que cinq personnes et il organisa une classe. Peu à peu ce petit noyau de chrétiens se développa; des besoins religieux se manifestèrent de tous côtés, et il fallut ouvrir un autre lieu de culte. Un prédicateur local anglais, le capitaine Webb, amené en Amérique par les nécessités de son service, vint bientôt après encourager la petite société de New-York. Ce prédicateur en uniforme militaire produisit, par sa parole originale, une vive sensation dans la contrée et fut le moyen d'opérer un beau réveil. Tous les locaux devenant insuffisants, il fallut se décider à faire construire une chapelle qui fut consacrée au culte en 1768. De proche en proche, le Méthodisme s'étendit bientôt sur divers points de la Pensylvanie, du Massachussets, du Maryland et de la Virginie, naissant partout au milieu de circonstances providentielles et se développant sans secours du dehors.

Le moment vint bientôt cependant où ces diverses congrégations sentirent le besoin de se rattacher à la société-mère. Un appel pressant fut adressé à Wesley, et, à sa conférence de 1769, il adressa cette question à ses prédicateurs : « Qui d'entre vous veut aller en Amérique? » Boardman et Pilmoor s'offrirent à entreprendre ce voyage. Pour subvenir aux frais de la traversée, une collecte fut faite parmi les prédicateurs, et ces hommes qui manquaient souvent eux-mêmes du nécessaire fournirent une somme de 70 livres sterling (1,750 francs), pour l'établissement de cette première mission méthodiste. A leur arrivée à New-York, les deux missionnaires y trouvèrent une société organisée, composée d'une centaine de membres, une chapelle pouvant contenir sept cents personnes et tellement insuffisante déjà qu'il fallait réunir en plein air une partie des assemblées. « Je n'ai vu nulle part auparavant, écrivait l'un des nouveaux arrivés,

un empressement à écouter la Parole de Dieu aussi grand qu'en Amérique. »

Tels furent les débuts de cette œuvre qui allait prendre une si merveilleuse extension. Elle commençait à son heure d'ailleurs. Whitefield, dont l'activité s'était répartie entre l'Ancien et le Nouveau-Monde, et qui avait beaucoup fait pour réveiller les Eglises indépendantes d'Amérique, mourait au milieu d'elles, cette année même où commençait la mission des deux prédicateurs de Wesley. Incomparable au point de vue des talents oratoires et de l'aptitude missionnaire, il manquait complétement de l'esprit d'organisation, et ne s'occupa guère à fondre dans un organisme vivant les divers éléments préparés par sa prédication. L'organisation savante et forte que Wesley avait donnée à ses sociétés allait réparer cette lacune et rapprocher dans le faisceau d'une Eglise constituée des multitudes d'âmes conquises sur l'indifférence et sur la mondanité.

La nouvelle de la mort de Whitefield remplit de douleur l'âme de Wesley. Il fut touché d'apprendre que, dans ses dernières volontés, son ami l'avait chargé de prononcer son oraison funèbre; il s'acquitta de cette tâche, et dans la chapelle du Tabernacle construite par Whitefield, il fit l'éloge des vertus de son ami. Depuis longtemps leurs cœurs s'étaient retrouvés avec ces affections des premières années qui survivent à tout, surtout lorsqu'elles ont été cimentées par des bénédictions reçues en commun et par des épreuves subies en commun.

V

ORGANISATION ET DISCIPLINE.

Les questions de doctrine dans les premières conférences. Relations des sociétés avec l'Eglise anglicane. Progrès des idées de Wesley sur ce sujet. Tentatives de rapprochement. Les sociétés réclament les sacrements. Décision de la conférence de 1755. Avortement d'une nouvelle tentative de rapprochement. Conduite de Wesley dans ces transactions. Règles pour l'admission des prédicateurs. Soins donnés à leur développement intellectuel. Itinérance. Leur esprit de renoncement. Leur position matérielle. Décisions prises à ce sujet. Utilité de ces agents. Projets d'organisation pour l'avenir. Etat des sociétés. Développements successifs de leur organisation. Pouvoir de Wesley. Fin de la période.

Plus de trente ans s'étaient écoulés depuis l'apparition en Angleterre du Réveil méthodiste, et un quart de siècle avait passé depuis le jour où, dans sa première conférence, il avait affirmé son unité et posé les bases de son organisation. Cette organisation s'était développée depuis lors sans secousses et avec une sage lenteur, au moyen de ces indications providentielles auxquelles Wesley prêtait tant d'attention; et, d'année en année, les conférences avaient eu pour tâche de recueillir ces indications et de travailler à donner aux sociétés leur organisation définitive. Ce sont ces développements successifs qui se produisirent pendant cette deuxième période de l'existence du Méthodisme que nous avons maintenant à retracer à grands traits.

Le réveil dont Wesley et ses amis furent les ouvriers était, à leurs yeux, un retour aux doctrines et à la pratique de l'Evangile, beaucoup plutôt qu'une réforme ecclésiastique. Les questions d'organisation n'y apparurent qu'en

11

seconde ligne, et dans la mesure où elles intéressaient le salut des âmes et les progrès de la vie chrétienne. De là le caractère des premières conférences. Composées des prédicateurs de Wesley, auxquels s'adjoignaient des pasteurs anglicans favorables au Réveil, des amis de Whitefield, et quelquefois aussi des laïques, elles s'occupèrent d'abord de préciser les doctrines qui formaient le fond de l'enseignement; la justification, la sanctification et le témoignage de l'Esprit firent le sujet d'intéressantes discussions dont les résultats sont consignés dans les *Minutes* que Wesley en publia par la suite. La position prise par lui à l'égard de quelques doctrines, qu'il entendait un peu autrement que certains chrétiens de son temps, nécessitait ces expositions destinées à faire la lumière sur ces sujets. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur ces exposés si lucides; les vues de Wesley sur les grandes questions de la foi et de la vie chrétiennes n'avaient fait d'ailleurs que se préciser et se fortifier pendant cette deuxième période de son œuvre; elles n'avaient subi aucune modification importante depuis la première conférence où elles s'étaient affirmées.

Ses vues sur l'organisation de ses sociétés et sur leurs rapports avec l'Eglise anglicane durent, au contraire, sous la pression des événements, subir de profondes modifications. Nous avons vu Wesley débuter avec l'espérance qu'une entente cordiale ne tarderait pas à s'établir entre le clergé et lui. Tout le portait à la désirer ardemment, ses traditions de famille, sa tournure d'esprit, ses sympathies naturelles, l'intérêt même de son œuvre; et il fallut les plus dures leçons de l'expérience pour le guérir de ses généreuses illusions. Il est intéressant d'indiquer rapidement cette évolution, qui s'accomplit peu à peu dans les idées ecclésiastiques de Wesley.

Dès ses premières conférences, composées en grande partie de ministres officiels, il revendique hautement les droits de la liberté chrétienne en face des prétentions exorbitantes de l'épiscopat. « La volonté d'un chef peut-elle avoir

force de loi? » demande-t-il dans sa deuxième conférence, et il répond catégoriquement : « Non, dans aucun cas, que ce chef soit temporel ou spirituel. Donc, si un évêque m'interdit de prêcher l'Evangile, je dois passer outre; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Cette indépendance si nettement affirmée, Wesley la pratiquait alors depuis plusieurs années; elle avait été une nécessité pratique avant de devenir une théorie ecclésiastique. Ce libéralisme s'alliait à ce moment chez Wesley à certains préjugés, fruit de l'éducation; il croyait encore à la succession apostolique du clergé de l'Eglise et à son caractère sacerdotal, et il défendait très-vivement l'épiscopalisme anglican. Toutefois ses opinions vacillaient déjà sur tous ces points. La lecture du livre de lord King sur l'Eglise primitive paraît avoir exercé une grande influence sur le développement de ses convictions : « En dépit des préjugés enracinés de mon éducation, écrit-il après l'avoir lu, je me sens porté à croire que c'est là un tableau juste et impartial; mais si c'est le cas, il en résulte que les évêques et les anciens sont essentiellement de même rang, et qu'à l'origine chaque congrégation chrétienne formait une Eglise indépendante de toutes les autres. »

Ces principes acceptés ici dubitativement le furent de la façon la plus positive dans la conférence de 1747. Wesley y déclara qu'une Eglise nationale est « une institution purement politique, » et que « le droit divin des évêques n'a été inventé que sous le règne d'Elisabeth ; » il revendique d'ailleurs fort sagement pour l'Eglise le droit de modifier son organisation, suivant les temps et les circonstances, sans chercher dans l'Eglise apostolique un patron tout fait. Il essayait néanmoins encore de concilier ces principes avec le respect de l'autorité épiscopale. Son désir d'amener une conciliation était si grand, qu'il le portait à faire des concessions qui auraient pu compromettre le succès de l'œuvre que Dieu lui avait confiée. C'est ainsi que cette même année il tenta de limiter les développements du ministère laïque, qui faisait ombrage au clergé anglican, et il travailla

à calmer quelques susceptibilités, en recommandant à ses auxiliaires d'essayer, pendant une année, de prêcher sans organiser de nouvelles sociétés. Il dut bientôt renoncer à ces concessions périlleuses qui paraissaient insuffisantes à ses adversaires, tout en menaçant de dissoudre son œuvre. Le clergé d'ailleurs, par son opposition inintelligente, semblait prendre à tâche de lever les derniers scrupules de Wesley et de perdre, à ses yeux, tout le prestige de cette autorité qu'il avait appris à révérer.

Du sein même des sociétés, qui commençaient à avoir conscience de leur force, s'élevaient déjà des réclamations d'une énergie croissante; dès 1751, des plaintes assez vives se firent entendre. Une grosse question se posait, qui devait créer d'énormes embarras jusqu'au jour encore bien éloigné où elle serait tranchée dans un sens libéral. Les sociétés, qui trouvaient dans le ministère de leurs prédicateurs la satisfaction de leurs besoins religieux, souffraient d'être obligées de recourir, pour les sacrements, aux ministres anglicans. Ceux-ci, généralement opposés au Méthodisme, étaient souvent aussi des hommes sans piété et même d'une moralité douteuse; on conçoit que les personnes pieuses éprouvassent quelques scrupules à recevoir les symboles sacrés de la main qui soudoyait l'émeute destinée à troubler leurs réunions. Souvent aussi, ils étaient exclus de la table sainte, où prenaient place sans opposition les pécheurs scandaleux. Les deux frères Wesley, comme nous l'avons vu, avaient eux-mêmes enduré ce traitement.

En présence de telles vexations d'une part et de tels scrupules de l'autre, les sociétés ne tardèrent pas à réclamer de leurs prédicateurs l'administration des sacrements; ceux-ci refusèrent longtemps; mais finalement, dès 1754, quelques-uns d'entre eux, Thomas Walsh, Edouard et Charles Perronet, cédèrent aux instances de leurs troupeaux et prirent sur eux-mêmes de leur donner la Cène. Ce fait eut un grand retentissement et souleva de vives controverses au sein des sociétés. La conférence de 1755,

qui ne comptait pas moins de soixante-trois prédicateurs, eut à prendre une décision sur ce grave sujet. La question se posa dans toute sa largeur, et l'on se demanda s'il fallait se séparer de l'Eglise établie; tous sentaient que telle était, après tout, la portée de cet incident. Après une discussion calme et approfondie qui dura trois jours entiers, il fut arrêté que la conférence, « sans décider si la séparation était légitime ou non, jugeait qu'elle n'était pas utile. » Walsh et ses amis consentirent, pour l'amour de la paix, à cesser d'administrer les sacrements. Wesley loua beaucoup leur esprit de conciliation, mais il avoua « qu'il n'avait rien trouvé à répondre à leurs arguments. » Dans une lettre à son frère Charles, qui s'était montré très-hostile à ces innovations, Wesley s'écrie : « Cette Eglise établie est véritablement une Babel. Qu'elle subsiste tant qu'elle pourra; quant à moi, je ne ferai rien pour la faire tomber; mais je ne ferai rien non plus pour l'en empêcher. Occupons-nous plutôt, vous et moi, à édifier la cité de Dieu. »

En 1758, Wesley publia ses *Douze raisons contre une rupture avec l'Eglise anglicane*, brochure remarquable par sa modération et son sens pratique, dans laquelle il justifiait son attachement à l'Eglise établie, attachement bien désintéressé, à coup sûr, et qui n'était guère payé de retour. Il s'en aperçut en 1764, lorsque, renouvelant une tentative déjà faite précédemment, il adressa une lettre-circulaire aux pasteurs évangéliques de l'Angleterre pour réclamer d'eux, « non quelques concessions sur quelque point de doctrine, » mais un concours plus actif dans l'œuvre du réveil de la piété pratique. Le silence le plus dédaigneux accueillit ce manifeste; trois pasteurs seulement prirent la peine de lui répondre. Quelques-uns eurent une conférence avec lui et se contentèrent de lui proposer un plan qui n'eût abouti qu'à absorber purement et simplement le Méthodisme dans l'anglicanisme et à l'étouffer, sous prétexte de l'embrasser. Wesley eut la douleur de voir, dans ces débats, son frère faire cause commune

avec ceux qui lui conseillaient de sacrifier l'organisation qui avait fait le succès du Méthodisme. Il comprit par là qu'il ne fallait plus se bercer de l'espoir d'avoir l'appui du clergé officiel, et il se décida à poursuivre sans son concours l'œuvre de sa vie.

La question de l'administration des sacrements demeurait pendante, et il fallait essayer de répondre de quelque manière aux vœux des sociétés. Outre le concours direct de quelques pasteurs anglicans peu nombreux, Wesley avait obtenu l'ordination épiscopale pour un petit nombre de ses collaborateurs. L'évêque de Londonderry, en Irlande, qui encourageait les travaux de Wesley dans ce pays, avait imposé les mains à Maxfield, en lui disant : « Monsieur, je vous confère l'ordination pour que vous veniez en aide à ce saint homme, afin qu'il ne se tue pas par une surcharge de travail. » La défection de Maxfield, que nous avons racontée, enleva cet auxiliaire à Wesley. Un prélat de l'Eglise grecque, l'évêque Erasme, visita l'Angleterre en 1761 et s'intéressa tellement au mouvement méthodiste, qu'il consentit à imposer les mains à quelques-uns des prédicateurs de Wesley. Ce fait eut un grand retentissement ; il était évident que, si Wesley tenait encore à l'ordination épiscopale, il faisait bon marché des prétentions de l'Eglise anglicane à la succession apostolique.

On a jugé très-sévèrement l'apparente indécision dont Wesley fit preuve dans ses rapports avec l'Eglise établie ; on lui a reproché d'étranges hésitations dans le choix d'une position ecclésiastique ; on l'a accusé d'avoir placé dans une situation fausse la société qu'il fonda, et cela par un respect exagéré pour l'Eglise anglicane. Il est certain que, jusqu'à une période avancée de sa vie, Wesley ne put pas se faire à l'idée de rompre avec l'Eglise, à laquelle il était attaché par tant de liens ; elle a beau le malmener et le répudier, il lui conserve un attachement très-vif ; et, même sur ses vieux jours, il a pour elle de subits retours d'affection et des tendresses qui étonnent.

Il y a là chez ce serviteur de Dieu l'indication d'une délicatesse de sentiments qui jette une vive lumière sur son caractère. Il fut l'un de ces hommes qui ont le respect des choses vieilles; en face de l'Eglise décrépite, il ressentit cette noble pudeur de l'enfant qui respecte la majesté paternelle, même chez un père indigne et avili. Il eût mieux servi peut-être ses intérêts et ceux de sa communauté en arborant, dès l'abord, le drapeau de l'indépendance; il eût eu par là l'avantage d'une position nette et se serait épargné bien des luttes; il serait devenu peut-être un chef d'école plus renommé; mais il est douteux qu'il eût été plus utile ici-bas. Nous serions en présence d'une personnalité plus marquante; nous n'aurions pas un caractère aussi exquis et aussi pur.

Ne comptant plus guère sur une fusion avec l'Eglise anglicane, Wesley mit tous ses soins à resserrer les liens qui unissaient ses sociétés à leurs prédicateurs et ceux-ci entre eux. Si la grosse question des sacrements n'était pas encore résolue, elle avait une solution anticipée dans l'existence même de ce clergé populaire, auquel on pouvait bien refuser momentanément quelques droits, au nom d'un respect excessif pour l'ordre établi, mais qui devait les conquérir tôt ou tard par la force même des choses. La période dont nous résumons le travail rendit ce corps de prédicateurs si compacte et si homogène, qu'il fut en mesure d'attendre patiemment l'avenir.

Nous avons entendu Wesley déclarer à sa première conférence qu'il n'employait des prédicateurs laïques « qu'en cas de nécessité, » et longtemps encore il vit dans leur vocation quelque chose d'essentiellement provisoire. Les événements lui apprirent à en juger autrement, et il dut travailler de toutes ses forces à donner à cette institution un caractère permanent et définitif. Dès la troisième conférence, se posa une grave question : « Comment saurons-nous qu'un homme est appelé par Dieu et poussé par le Saint-Esprit à prêcher l'Evangile? » La conférence jugea qu'il y avait trois sortes de questions à se poser pour s'as-

surer de la vocation des prédicateurs. « D'abord, connaissent-ils Dieu comme un Dieu qui pardonne? L'amour de Dieu habite-t-il en eux? Ne désirent-ils et ne poursuivent-ils d'autre but que Dieu? Sont-ils saints dans toute leur conduite?— Deuxièmement : Possèdent-ils les dons nécessaires pour l'œuvre? Ont-ils, dans une mesure passable, l'intelligence claire et forte? Jouissent-ils d'un jugement sain sur les choses de Dieu? Ont-ils une conception juste du salut par la foi? Dieu leur a-t-il donné le talent d'exprimer leurs idées? Parlent-ils avec exactitude, avec facilité, avec clarté? —Troisièmement : Ont-ils des fruits? Ont-ils eu des âmes convaincues de péché et converties par leur prédication? »

Ces questions étaient le point de départ d'une sérieuse enquête à laquelle Wesley se livrait sur le compte de ceux qui demandaient à entrer dans les rangs du ministère itinérant. Ils n'étaient admis par la conférence qu'à la suite d'un examen approfondi, et après des prières solennelles accompagnées de jeûne. Pendant l'année qui suivait leur réception, ils étaient soumis à un noviciat, et la conférence suivante avait à statuer définitivement sur leur compte. L'admission finale s'accomplissait sans aucun cérémonial; le candidat était mis à part pour son œuvre, simplement au moyen des prières de ses frères. A cet égard cependant, Wesley réservait l'avenir, et il déclare qu'il ne repousse que pour le moment un mode plus solennel de consécration. « Nous ne voulons rien précipiter, dit-il; nous désirons simplement suivre la Providence, à mesure qu'elle nous ouvre la voie. »

Si Wesley faisait passer avant tout la vie religieuse de ses auxiliaires, il n'entendait pas négliger leur développement intellectuel. Dès ses premières conférences, il leur prépara un plan d'études et de lectures régulières, et il ne cessa de les aiguillonner au travail, leur recommandant de se lever à quatre heures du matin, comme il le faisait lui-même, pour trouver le temps de mener de front l'étude et la vie missionnaire. « Lisez les livres les plus utiles, leur disait-il en 1766, et cela d'une manière régulière et con-

stante. Consacrez diligemment à ce travail toute votre matinée, ou tout au moins cinq heures sur les vingt-quatre. — Mais, dites-vous, je n'ai pas de goût pour l'étude. — Contractez ce goût par l'usage, ou retournez à vos affaires séculières. »

Pour tenir ses prédicateurs constamment en haleine et les empêcher de s'user dans une même localité, Wesley les appelait à changer fréquemment de circuits. La conférence de 1767 régularisa ces changements et les rendit obligatoires. Elle décida que « le même prédicateur ne séjournerait pas en général plus d'une année, et exceptionnellement plus de deux, dans une localité. » Plus tard, ce terme fut étendu à trois ans.

Les prédicateurs étaient de vrais modèles de renoncement. S'ils ne faisaient pas vœu de pauvreté en entrant dans le ministère itinérant, ils n'en pratiquaient pas moins le renoncement volontaire, tout autant que des disciples de saint François. L'une de leurs règles était celle-ci : « Ne recevez d'argent de personne. Si l'on vous donne à manger quand vous avez faim et des vêtements quand vous en manquez, cela va bien ; mais, ni argent ni or. Ne donnez à personne l'occasion de dire que nous nous enrichissons en prêchant l'Evangile. » Nourris par les sociétés, les premiers prédicateurs n'étaient défrayés que de leurs dépenses de voyage, qui étaient des plus modestes, la plupart d'entre eux faisant toutes leurs courses à pied. L'un d'eux, John Jane, traversa ainsi une fois une grande partie de l'Angleterre, pour rejoindre Wesley, n'ayant en poche que trois shillings (3 fr. 75 c.) ; à son arrivée, il n'avait pas même épuisé cette petite somme, grâce à l'hospitalité qu'il avait rencontrée presque partout sur son chemin. A sa mort, ses hardes furent vendues pour payer ses funérailles, et le produit de la vente ne fut pas suffisant pour couvrir ces frais, bien qu'ils ne s'élevassent qu'à une quarantaine de francs. Wesley, qui mentionne ce fait, ajoute : « Il n'a laissé en mourant qu'une somme d'un shilling quatre pence (1 fr. 65 c.), — et un prédicateur non marié ne

devrait pas léguer plus que cela à ses exécuteurs testamentaires. »

Tous les prédicateurs n'étaient pas disposés, comme celui dont il vient d'être question, à demeurer célibataires toute leur vie, et ceux qui se mariaient s'exposaient à de grandes souffrances. Plusieurs furent même forcés de se retirer de l'œuvre active pour subvenir aux besoins de leurs familles. La conférence de 1752 sentit qu'il fallait porter remède à cet état de choses, et elle décida que les sociétés fourniraient désormais une somme annuelle de douze livres sterling (300 fr.) à chaque prédicateur. Cette décision resta à l'état de lettre morte dans bien des cas, et treize ans plus tard, en 1765, la société d'York eut le courage d'envoyer à la conférence une députation pour demander de n'être plus astreinte à payer à son prédicateur un traitement aussi *exorbitant*.

Avec des sociétés aussi pauvres, et, dans certains cas, aussi peu libérales, les prédicateurs auraient été exposés à mourir de faim, s'ils n'eussent quelquefois encore mené de front une industrie séculière et les travaux de l'évangélisation; plusieurs étaient forcés de travailler de leurs mains dans la journée, et consacraient à la prédication toutes leurs soirées. Un tel partage de leur activité n'avait rien d'avilissant pour ces serviteurs de Christ, puisque l'exemple de saint Paul l'autorise; mais il devait nécessairement nuire à leur ministère, auquel ils ne pouvaient consacrer que peu de temps et des forces déjà épuisées. La conférence de 1768, rendue attentive à ce fait, décida que désormais les prédicateurs itinérants devraient se consacrer tout entiers à leur sainte œuvre, et compter pour leur subsistance uniquement sur Dieu et sur l'Eglise. L'année suivante, il fut décidé que les veuves des prédicateurs seraient adoptées par les sociétés, et qu'une collecte se ferait annuellement pour leur allouer une modeste pension; peu après, quarante-trois veuves étaient déjà à la charge des sociétés. Une décision analogue fut prise au sujet des enfants des prédicateurs, et leurs fils trouvèrent dans l'école

fondée par Wesley à Kingswood, un établissement fort bien dirigé, où ils reçurent une éducation chrétienne dont les sociétés firent en partie les frais. Wesley travaillait ainsi à débarrasser ses auxiliaires de ces soucis matériels qui ne pouvaient qu'entraver leur action.

L'utilité de ces modestes agents avait grandi pendant la période dont nous examinons les résultats, et le Méthodisme leur était redevable de l'extension merveilleuse qu'il avait prise. Les bornes dans lesquelles se renferme notre récit nous ont interdit de donner un aperçu, même rapide, de leurs travaux si remarquables. Qu'il nous suffise de constater que des hommes tels que Nelson, Walsh, Hopper, Haime, Staniforth, Taylor, Wright rendirent des services incalculables à l'œuvre du Réveil. Ils avaient reçu une consécration qui remplaçait très-suffisamment celle que les évêques leur refusaient; l'approbation de Dieu reposant d'une manière éclatante sur leurs travaux, c'était là la meilleure attestation devant l'Eglise, et c'était la meilleure réponse aux mépris du monde.

Wesley avait vu dans l'établissement de ce clergé populaire l'action de la Providence; sa croissance rapide et ses succès l'affermirent dans cette conviction. Il s'appliqua à lui donner des bases inébranlables. En même temps qu'il travaillait à élever son niveau intellectuel et à le pénétrer de l'esprit de sa mission, il se demandait ce qu'il y aurait à faire pour perpétuer son action dans l'avenir. Le grand prédicateur était parvenu à la vieillesse, et il pouvait d'une année à l'autre être enlevé à l'affection de ses sociétés. Jusqu'à sa mort, il devait demeurer le centre vivant et le lien puissant de cet organisme déjà considérable; mais il était prudent de prendre des mesures pour le moment où ce lien se briserait, où ce centre se déplacerait. La conférence de 1769 fut saisie de cette grave question, et la mit sérieusement à l'étude. Wesley proposait qu'à sa mort les prédicateurs nommassent une sorte de conseil suprême composé de trois, cinq ou sept prédicateurs, dont chacun, à tour de rôle, serait *modérateur* des sociétés, et, à ce titre,

chargé des mêmes droits et des mêmes responsabilités que lui-même. Ce plan, assez défectueux, fut par la suite considérablement modifié; nous parlerons plus loin de celui qui fut adopté d'une manière définitive

Si le corps enseignant du Méthodisme avait rapidement grandi, les sociétés avaient aussi progressé. En 1770, elles comptaient vingt-neuf mille quatre cent soixante-six membres, dispersés sur tous les points de la Grande-Bretagne, et possédant déjà un grand nombre de chapelles.

Leur organisation s'était peu à peu complétée, tout en conservant les traits distinctifs de ses débuts. La classe continuait à être le pivot central de la société. A partir de 1765 se généralisa la coutume, déjà existante sur quelques points, de remettre périodiquement à chaque membre un *billet* servant de certificat et portant un passage de l'Ecriture. Dès 1746, et peut-être plus tôt, l'œuvre méthodiste fut divisée en circonscriptions ou *circuits*, comprenant chacun le champ de travail d'un ou plusieurs prédicateurs; d'année en année, à mesure que le Réveil s'étendit et que le nombre des agents s'accrut, les circuits grandirent en nombre et diminuèrent en superficie. La conférence de 1749 ordonna que dans les circuits se tiendraient des *assemblées trimestrielles* destinées à s'occuper des intérêts de l'œuvre locale. Les diverses réunions qui composaient le culte des sociétés s'établirent aussi peu à peu. En 1749, les *longues-veilles* et les *agapes* sont instituées mensuellement; en 1755, Wesley introduit des services spéciaux connus sous le nom de *renouvellement de l'alliance*, dont le but est de lier le peuple à Dieu par des engagements solennels. Les jours consacrés au jeûne et à la prière se multiplient également au sein des sociétés, sans cesse aiguillonnées par un ensemble remarquable d'institutions destinées à l'édification.

A côté de ces divers moyens si propres à entretenir la vie des sociétés, existe toujours l'évangélisation des masses, que Wesley considère comme la grande affaire de sa vie; il insiste sur l'utilité de la prédication en plein air,

que la construction des chapelles tendait à faire négliger. Il encourage la distribution de livres religieux, destinés à seconder la prédication. Il recommande à ses auxiliaires de donner un soin tout particulier à l'instruction de la jeunesse; il veut qu'ils soient pasteurs en même temps que missionnaires, et il leur conseille de visiter, de maison en maison, les membres des sociétés.

Grâce à son puissant esprit organisateur, Wesley avait réussi à faire de ses troupeaux un ensemble parfaitement homogène. C'était là une garantie de stabilité et de durée pour cette œuvre. Bien des questions demeuraient encore en suspens néanmoins, et devaient occuper les dernières années du grand missionnaire. Malgré la vaillante énergie de son âme, il se sentait presque accablé à certains moments par le poids de sa responsabilité. « Le pouvoir que j'exerce, écrivait-il en 1766, je ne l'ai pas cherché; il m'a été imposé, et j'ai dû en user de mon mieux et d'après les lumières de mon jugement. Je ne l'ai jamais aimé; je l'ai toujours porté et je le porte encore comme un fardeau, le fardeau que Dieu a placé sur mes épaules, et que je n'ai pas le droit de rejeter. Mais trouvez-moi quelqu'un qui puisse et veuille s'en charger, et je serai reconnaissant et à lui et à vous. »

« Prêcher deux ou trois fois chaque jour, ajoute-t-il, ne m'est en aucune façon un fardeau; mais ce qui en est un bien lourd, c'est le souci que j'ai et des prédicateurs et des sociétés. »

Nous terminons, à la conférence de 1770, la période moyenne du ministère de Wesley. Cette conférence occupe une place importante, en effet, dans la vie de cet homme de Dieu. Elle ouvre la période des missions étrangères du Méthodisme, puisque cette année, pour la première fois, l'Amérique figure sur la liste des circuits. C'est cette assemblée qui donne aussi le signal de la grande et dernière controverse calviniste. Cette même année d'ailleurs, tombe

sur le champ de bataille Whitefield, le grand coadjuteur de Wesley, et le seul homme du siècle qui l'égale. Wesley reste seul, encore vaillant, dans sa belle vieillesse, que nous avons à contempler maintenant.

LIVRE IV

LE SOIR DE LA VIE

(1770-1791)

I

VIEILLESSE ACTIVE DE WESLEY.

1770-1780.

Remarquable vigueur physique de Wesley. Son activité et sa sérénité. Empressement et affection dont il est l'objet. Conversions intéressantes. Progrès sociaux et religieux sur tous les points de l'Angleterre. Wesley en Ecosse. Wesley en Irlande : scènes d'itinérance ; état de l'œuvre. L'opposition devient toujours plus timide et est vaincue. Attitude des classes élevées et du clergé. Wesley dans ses rapports avec ses sociétés. Wesley dans la cure d'âme. Wesley et les pauvres. Le docteur Dodd. Chapelle de City-Road à Londres. Publications nombreuses. Grande controverse calviniste. Part qu'y prit La Fléchère. Résultats de ces dix années. Nouveaux prédicateurs. Confiance de Wesley.

Wesley avait atteint la vieillesse. Il portait vaillamment ses soixante-sept ans, au moment où s'ouvre cette dernière période de sa vie; cet âge qui, pour tant d'autres, est celui du repos, était pour lui l'âge de l'activité; et si la blancheur de ses cheveux semblait indiquer que l'hiver de la vie avait commencé pour lui, la chaleur de son âme disait assez que pour un tel homme la vie est un été perpétuel.

Merveilleusement doué au point de vue de la santé, il

conserva dans un âge avancé des forces qui d'ordinaire sont refusées aux vieillards. Deux maladies qu'il eut pendant ces dix ans ne parurent pas porter une atteinte durable à sa santé. L'une fut le résultat d'une chute de cheval; l'autre fut occasionnée par un refroidissement contracté en Irlande, pendant qu'il dormait au milieu du jour sur le gazon, selon une vieille habitude de sa vie itinérante. Dans ces deux cas, les secours des hommes de l'art et les soins de ses amis réussirent à écarter des complications qui, pour un homme de son âge, eussent pu être fatales. Il pouvait dire à son soixante-onzième anniversaire : « Je suis aussi fort qu'il y a trente ans. » Deux ans après, il écrivait dans son journal : « J'ai aujourd'hui soixante-treize ans, et je prêche plus aisément qu'à vingt-trois ans. » Sa voix était aussi puissante que jamais; sa vue s'était améliorée; son aptitude au travail avait grandi. « Je n'ai aucune des infirmités de la vieillesse, pouvait-il dire, et j'en ai même quelques-unes de moins que dans ma jeunesse. » Il attribuait cette étonnante vigueur physique à différentes causes, telles que l'habitude qu'il avait conservée de se lever invariablement à quatre heures et de prêcher à cinq, celle de ne donner que six heures au sommeil, mais d'une manière régulière, et surtout l'exercice constant que lui procuraient ses voyages missionnaires.

Il continuait en effet à traverser la Grande-Bretagne dans toutes les directions, faisant en moyenne 4,000 ou 4,500 milles par an [1], c'est-à-dire que tous les six ans il parcourait une distance équivalente à la circonférence du globe. Ces tournées continuelles, nécessaires à la prospérité de l'œuvre étendue que Dieu lui confiait, étaient devenues un besoin de sa propre vie. Quelquefois pourtant, il lui arrivait de jeter un regard rapide et mélancolique sur les joies d'une existence sédentaire qui lui étaient refusées, et ces sentiments se font jour dans son journal : « J'ai passé ma soirée utilement et agréablement, écrit-il un

[1] De 6,500 à 7,500 kilomètres environ.

jour, au milieu d'amis qui sont parmi les excellents de la terre. J'étais disposé à dire : Il est bon que je demeure ici ! Mais, non ! La voix de Dieu me dit : « Toi ! va, et prêche l'Evangile ! » Dans sa soixante-seizième année, il écrit « Je me suis reposé à Newcastle ; aimable lieu ! aimable compagnie ! Mais j'ai foi en un autre monde que celui-ci, et je dois me lever et aller en avant. » De pareils regrets, même aussi discrètement exprimés, sont rares toutefois chez Wesley. Ce qui domine chez lui, c'est la sérénité de l'âme, que rien ne peut troubler. « Je sais sentir et je sais souffrir, disait-il, mais, par la grâce de Dieu, je ne m'agite de rien. » Rien n'est fortifiant comme le spectacle de la courageuse activité de ce vieillard, que les déceptions d'une longue vie n'ont pas abattu, et qui poursuit son œuvre avec un enthousiasme qui semble le lot de la jeunesse seule.

Dans ses tournées, Wesley rencontrait d'ailleurs le même empressement qu'autrefois ; le succès qui avait accueilli sa parole n'était pas un engouement passager ; il durait après plus de trente ans, et grandissait toujours. Le prédicateur à cheveux blancs savait conserver les sympathies qu'il avait conquises au temps de sa jeunesse et de sa vigueur. Autour de lui une nouvelle génération avait grandi, et les enfants apprenaient à vénérer l'homme dont leurs pères leur racontaient le zèle et les souffrances. Le bruit de son passage dans une contrée suffisait pour faire accourir de tous côtés une affluence considérable d'auditeurs. L'amphithéâtre naturel de Gwennap se remplissait toujours de multitudes frémissantes, et la voix du septuagénaire réussissait encore à s'y faire entendre de 30,000 auditeurs. A Birstal, à Leeds, à Londres, il avait encore les vastes assemblées des anciens jours. « J'ai prêché à Moorfields, écrit-il en 1775, à un auditoire plus grand que jamais ; il est étonnant qu'après avoir entendu pendant quarante ans les mêmes choses, les gens n'aient pas encore satisfait leur curiosité. » Bien que ses tournées eussent en général un itinéraire tracé d'avance, l'imprévu y avait nécessairement une large place. On l'arrêtait journellement dans les loca-

lités qu'il traversait, pour lui demander une prédication; parfois même, il apprenait qu'une assemblée s'était spontanément formée sans son aveu, et qu'elle l'attendait. Lorsqu'il avait fini, il ne lui était pas toujours facile d'échapper à l'affection de ses auditeurs qui refusaient de s'en aller et demandaient qu'il leur parlât encore. « Quoiqu'on en dise, s'écriait-il, tant que le peuple montrera un pareil empressement, il est bien clair que le temps de la prédication en plein air n'est pas passé. »

Avec des auditeurs si bien disposés, Wesley se sentait à l'aise. « J'étais fatigué en arrivant à Portsmouth, dit-il dans son journal, mais mon auditoire m'a bien vite fait oublier ma fatigue. Les habitants de cette ville sont plus civils et mieux disposés que ne le sont en général les gens du Sud; ils reçoivent la Parole de Dieu avec promptitude. »

La prédication de Wesley avait toujours cette puissance pénétrante qui en avait fait le succès; elle savait encore arracher les âmes à leur torpeur et les amener à un sentiment profond de leur misère morale. Si des crises extérieures, telles qu'il s'en était produit au commencement du Réveil, ne se montraient plus guère, l'œuvre de conversion ne s'en poursuivait pas moins, et le journal de Wesley nous raconte plusieurs faits de cette nature.

A Gwennap, un homme qui avait renié la foi et abandonné ses frères fut atteint par la prédication de Wesley et revint à l'Eglise qu'il avait attristée par sa chute. A Sainte-Agnès, après une prédication qu'il fit dans l'église paroissiale, une jeune femme vint à lui tout en larmes : « J'ai besoin de Christ, criait-elle dans son angoisse; donnez-moi Christ ou je meurs. » Le vieux missionnaire la conduisit à son Maître, et, pendant qu'il priait avec elle, cette âme tourmentée trouva la paix. « Je voudrais mourir maintenant, s'écriait-elle, pour être avec Lui. Oh! comment pourrai-je attendre à plus tard pour aller le rejoindre. »

La puissance de la foi de Wesley éclatait tout autant dans ses prières que dans ses prédications. Un jour,

comme il priait dans une assemblée, sa pensée se porta subitement sur un apostat dont la chute avait eu un retentissement douloureux. Aussitôt il éleva la voix en sa faveur : « Seigneur, Saül ne serait-il pas aussi parmi les prophètes? James Watson est-il ici? S'il y est, fais éclater ta puissance à son égard ! » Le pauvre homme était là en effet, et, saisi par la conviction de sa misère morale, il tomba à terre et se mit à sangloter et à demander sa grâce à grands cris.

A part ces conversions qui continuaient à se produire sur tous les points, Wesley constatait partout sur son passage les heureuses transformations que le Méthodisme avait opérées. Le niveau des populations ouvrières s'élevait rapidement; les mineurs étaient méconnaissables. En traversant le Nord, et en admirant les petites maisons coquettement cachées dans la verdure et où tout respirait l'aisance et le bien-être, Wesley pouvait se dire que « trois sur quatre et peut-être neuf sur dix s'étaient élevées depuis que le Méthodisme avait fait son apparition dans la contrée. »

Le Méthodisme en effet était partout en progrès. Si quelques misères attristaient Wesley, elles ne mettaient que mieux en relief les beaux succès qu'il obtenait ailleurs. A l'élan irrésistible des premiers jours avait succédé presque partout un travail d'élaboration intérieure qui annonçait que le Réveil avait décidément pris possession des âmes. Le journal de Wesley nous le montre dirigeant avec fermeté ce mouvement ascensionnel de ses sociétés. Il nous est naturellement impossible de relever, même succinctement, tous les faits encourageants dont il fut témoin pendant ces dix années; qu'il nous suffise d'en mentionner quelques-uns.

Dans le Cornouailles, il trouvait toujours les mêmes encouragements qu'autrefois. « Il ne nous reste, dit-il, que fort peu de membres de nos vieilles sociétés dans ce pays; la plupart de nos amis s'en sont allés dans le sein d'Abraham. Mais la nouvelle génération a le même esprit que

l'ancienne; elle est sérieuse, zélée, dévouée à Dieu et particulièrement remarquable par sa simplicité et sa sincérité chrétiennes. »

Le pays de Galles recevait les visites de Wesley avec tout l'enthousiasme des anciens jours, et ses sociétés y prospéraient.

Dans le reste de l'Angleterre, les progrès étaient tout aussi grands. A Shoreham, où son vieil ami Perronet vivait encore, Wesley trouvait une société tellement prospère qu'il pouvait dire « qu'aucune autre n'avait grandi si rapidement en nombre et en grâce; » et il attribuait surtout cette œuvre à l'activité de la fille du vénérable vicaire. Dans la paroisse d'un autre de ses amis, l'excellent Grimshaw, il se sentait pénétré de reconnaissance à la vue des changements qui s'étaient produits. « Quelle œuvre Dieu a faite ici, disait-il, depuis le jour où M. Grimshaw et moi fûmes faits prisonniers pour quelques heures par une populace furieuse. Les fils de celui qui commandait l'émeute sont maintenant les amis de notre prédication. » La société de Nottingham lui inspirait les réflexions suivantes : « Il y a quelque chose dans ce peuple qui me plaît beaucoup. Bien que la plupart des membres du troupeau appartiennent aux classes les plus humbles et soient ouvriers dans les manufactures, il y a dans leur caractère tant de douceur et d'amabilité, et dans leur conduite tant de véritable distinction, que ces qualités, unies à une piété solide et vivante, les rendent dignes de l'admiration de tous. »

A Weardale, dans le Nord, Wesley fut témoin d'une œuvre merveilleuse au milieu d'une population de mineurs, employés à l'extraction du plomb. Des conversions nombreuses se produisirent, et la contrée tout entière fut profondément remuée. Voici en quels termes Wesley décrit cette société modèle : « Elle est particulièrement remarquable, dit-il, à deux égards : elle a fait preuve d'une grande libéralité chrétienne envers ses prédicateurs, et elle a veillé soigneusement à empêcher les mariages antichrétiens. Il en résulte que nos amis se marient entre eux,

non par amour de l'argent, mais pour leur bien spirituel. Les époux, unis dans la grâce, sont d'accord pour s'aider dans l'éducation de leurs enfants, et Dieu les a abondamment bénis à cet égard ; dans la plupart des familles, les enfants au-dessus de dix ans sont convertis à Dieu. »

Wesley visita l'Ecosse à diverses reprises pendant cette période, et sa prédication y fut goûtée par les riches et par les pauvres, sans obtenir pourtant ces succès définitifs qu'elle trouvait dans les autres parties de la Grande-Bretagne. Accueilli partout dans les chaires officielles, honoré à l'égal d'un grand homme par les habitants de Perth, qui lui conférèrent le droit de bourgeoisie de leur cité, Wesley n'eut qu'à s'applaudir de l'amabilité des Ecossais, mais il se plaignait un peu de leur froideur et de leur impassibilité religieuse. Il était évident qu'ils demeuraient un problème pour lui et qu'il en était un pour eux.

L'Irlande répondait mieux, par sa condition religieuse et par le caractère de ses habitants, aux aptitudes spéciales de Wesley, et ses succès continuaient à y être grands. Il ne se contentait pas de visiter les centres principaux de son œuvre dans ce pays, mais, fidèle dans sa vieillesse aux traditions de toute sa vie, il pénétrait dans les régions montagneuses et jusque dans les villages les plus reculés, pour y annoncer l'Evangile à des populations ignorantes et arriérées. Il retrouvait là des scènes de la vie missionnaire qui lui rappelaient celles des premières années de son ministère. Ici, il prêchait dans un bois, à l'ombre d'un vieux chêne, éclairé par les rayons du soleil couchant, dont la lumière filtrait entre les branches des arbres. Là, il s'établissait dans un jardin public, et la foule s'asseyait devant lui sur la pelouse. Ailleurs, une tente était dressée dans la cour d'une forteresse, et abrité par elle il haranguait une troupe de soldats, qui écoutaient avec enthousiasme cette parole énergique et un peu martiale.

Le peuple irlandais était en général si bien disposé en faveur de son prédicateur favori qu'il quittait tout pour l'écouter. Il arrive à Clara un jour de marché, et toutes les

affaires s'interrompent aussitôt et ne reprennent que lorsque sa prédication est finie. Pendant qu'il prêche à Blackpool, la pluie commence à tomber, mais tous, prédicateur et auditeurs, restent bravement à leur poste, et nul ne songe à partir avant la fin du sermon. Une fois ou deux seulement, au commencement de cette période, Wesley fut exposé aux injures et aux projectiles de la populace fanatisée par les prêtres, mais ces agressions cessèrent bientôt complétement, et tout rentra dans l'ordre.

L'œuvre irlandaise était en pleine prospérité; le nombre des membres se multipliait; des chapelles spacieuses et commodes s'élevaient sur divers points, grâce à la libéralité très-grande des sociétés. Wesley, tout en se réjouissant de cette prospérité générale, comprenait qu'elle n'était pas sans dangers : «Personne ne nous fait plus d'opposition à Athlone, écrit-il; il en résulte que le zèle diminue. Quel est donc sur la terre l'état qui soit exempt de dangers! Lorsque la persécution s'élève, combien d'âmes se scandalisent! Quand elle s'apaise, combien se refroidissent et perdent leur premier amour! La tempête fait de nombreuses victimes, mais le calme en fait encore plus quelquefois. Seigneur, sauve-nous, ou nous périssons! »

Partout, dans la Grande-Bretagne, l'émeute était décidément vaincue, et les opposants n'osaient plus guère se montrer, tant l'opinion était devenue bienveillante envers Wesley. Si certains perturbateurs s'avisaient de tramer quelque complot, la clameur publique en faisait prompte et bonne justice. Les défenseurs officieux de Wesley le protégeaient parfois plus qu'il ne le désirait lui-même. Tel mauvais plaisant qui se permettait d'interrompre le prédicateur par ses lazzis trouvait chaude réception et s'en retournait couvert de boue. Tel ivrogne dont la conduite jetait le trouble dans l'assemblée, tombait à sa grande surprise entre les mains de sa vaillante femme, qui le saisissait virilement au collet, et, après lui avoir administré quelques corrections salutaires, le ramenait au domicile conjugal, au milieu des applaudissements du public. Sou-

vent aussi la foule, mieux inspirée et ne voulant pas se faire justice à elle-même, se contentait de livrer les fauteurs de désordre aux magistrats les plus voisins. Ceux-ci se montraient désormais justes et même bienveillants; une seule exception se produisit pendant cette période de dix années; un maire s'avisa d'envoyer deux agents de police pour interdire à Wesley de prêcher sur une place publique; mais ceux-ci, honteux de leur mission, perdirent tout courage au moment de l'accomplir et préférèrent obéir à leur conscience qu'à leur chef.

Cet ascendant que Wesley exerçait sur le peuple était personnel et tenait en partie à certaines qualités de son caractère. Ce qui le prouve, c'est qu'à la même époque, d'autres prédicateurs eurent beaucoup à souffrir des mauvaises dispositions de la populace. William Darney fut maltraité, traîné dans la boue et foulé aux pieds par un peuple en démence, excité par les déclamations d'un ministre intolérant. Matthew Mayer eut également à souffrir des excès d'une multitude fanatisée par ses chefs. John Oliver fut jeté en prison pour avoir prêché l'Evangile. Nelson, Mather, Taylor, Rodda, qui occupèrent des places éminentes parmi les auxiliaires de Wesley, eurent à endurer des traitements analogues. Quant à Wesley, il savait dominer les mauvais instincts de la foule par la puissance de sa parole et par le prestige de ses longs services; les passions se sentaient désarmées, en face de cette figure sereine, encadrée de cheveux blancs. Ce prestige s'exerçait non-seulement sur les populations qui le connaissaient depuis longtemps, mais même sur celles qu'il évangélisait pour la première fois. Quand il parut à Redmire, dans le Nord, il reçut un accueil glacial; il fut frappé des dispositions malveillantes qui éclataient de toutes parts : « On nous regardait comme des monstres, » écrit-il. A peine eut-il parlé que les dispositions changèrent, et lorsqu'il quitta la ville, il put dire : « Je n'ai jamais vu une transformation aussi radicale que celle-là s'opérer en si peu de temps. »

Cette supériorité de Wesley dans son action sur la foule était si reconnue que ses prédicateurs l'appelaient souvent à leur aide. A Thames, par exemple, le peuple s'était montré si revêche que les prédicateurs refusaient d'y retourner. Là encore, il suffit de la présence et de la parole de Wesley pour pacifier les esprits.

La résistance des masses eût moins duré si elle n'eût été soutenue par des encouragements partis de haut. Nous avons vu quelle large part les magistrats et les hommes d'église avaient pris à cette opposition. Durant la période où nous sommes parvenus, un apaisement général semble s'accomplir, mais, chose étonnante ! au lieu de descendre des classes élevées aux classes humbles de la société, c'est l'inverse qui se produit. C'est le peuple qui donne à ses chefs l'exemple de la tolérance et de la modération. On vit trop longtemps encore ces hommes qui, par leur position et leurs lumières, auraient pu inspirer l'ordre aux masses, oublier tout respect d'eux-mêmes et se comporter fort mal en présence d'une foule dont le maintien décent et recueilli eût dû les faire rougir. Wesley se plaint vivement, à diverses reprises, de « ces hommes que la politesse anglaise veut bien appeler des *gentlemen*, et qui se conduisent beaucoup plus mal que des marins ou des mineurs. » Plus d'une fois ces perturbateurs de bonne compagnie reçurent des leçons méritées de gens qui, s'ils leur étaient inférieurs au point de vue de la culture intellectuelle, les surpassaient par le bon sens et l'honnêteté. « Croyez-vous que j'aie besoin de recevoir des leçons d'un cocher? » demandait avec arrogance un *gentleman* à un pauvre cocher qui s'était permis de lui adresser des remontrances au sujet de la conduite inconvenante qu'il tenait dans une assemblée. — « Je pense en effet, Monsieur, répondit le brave homme avec un peu de malice, que vous en avez le plus grand besoin. »

Le clergé était, en général, revenu de ses préjugés contre Wesley. Si un évêque se permettait encore de mettre l'interdit sur les Méthodistes et de leur refuser les

sacrements dans son diocèse, comme cela eut lieu dans l'île de Man, d'autres reconnaissaient le caractère élevé de leur œuvre et témoignaient à Wesley la plus grande déférence. Les chaires, jadis obstinément fermées pour lui, s'ouvraient l'une après l'autre, et les églises devenaient insuffisantes pour contenir les immenses assemblées qui s'y pressaient, avides d'entendre retentir sous ces voûtes cette voix qui, depuis quarante ans, n'avait, le plus souvent, réveillé d'autres échos que ceux des carrefours et des bois.

Les voyages de Wesley étaient de véritables tournées d'inspection destinées à lui faire connaître l'état réel de l'œuvre considérable dont il était le chef et le lien vivant. Il était admirablement doué pour cet épiscopat moral, plus réel et plus étendu de beaucoup que celui des évêques anglicans. Il possédait à la fois le coup d'œil du général d'armée, qui embrasse d'un regard tout un champ de bataille, et cette faculté beaucoup plus rare de pénétrer dans le détail des choses et de n'en rien négliger. Dans les visites qu'il faisait à ses sociétés, il s'occupait de leurs intérêts généraux et communs, mais il savait aussi prêter la plus grande attention à leurs intérêts particuliers et locaux. Il avait souvent à intervenir comme médiateur entre les divers partis qui se formaient dans certaines localités, et il le faisait avec tant d'impartialité, de tact et de prudence, qu'il lui arrivait rarement d'échouer dans son œuvre de pacification.

Les sociétés continuaient, en effet, à être agitées par les graves questions d'organisation intérieure qui s'étaient posées depuis quelques années, et il fallut toute la sagesse de Wesley pour empêcher cette agitation d'aboutir à un déchirement. Il attendait toujours de la Providence l'indication de la voie à suivre pour sortir de ces difficultés, et il ne se lassait pas de répéter à ses sociétés que la mission du Méthodisme était d'une nature essentiellement pratique. « Notre œuvre, disait-il à ses prédicateurs en 1778, n'est pas de nous occuper de telle ou telle société, ni de

prêcher tant de fois, mais de sauver autant d'âmes que possible, d'amener à la repentance autant de pécheurs que nous le pouvons, et de les faire ensuite progresser de tout notre pouvoir dans cette sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur. »

Wesley, qui excellait dans la prédication publique, excellait plus encore peut-être dans la cure d'âme. Ses grandes réunions ne lui paraissaient avoir de résultats sérieux que quand elles amenaient à leur suite des entretiens intimes. Ses visites pastorales complétaient l'œuvre commencée par ses prédications. Les classes, ces réunions d'entretiens religieux destinées à développer la foi de ses convertis, avaient été l'une de ces innovations de génie qui donnèrent à son œuvre la stabilité et la durée. Il le comprenait bien, et il s'efforçait d'assurer partout le fonctionnement régulier de ce rouage essentiel de l'organisation méthodiste. Partout où il passait, il visitait ces réunions et s'assurait par lui-même de l'état de chacun de leurs membres. Malgré ses innombrables occupations, il s'astreignait à des visites pastorales régulières et voyait ainsi chez eux, à certaines époques, tous les membres de ses grandes sociétés de Londres, de Bristol ou de Newcastle. Les malades avaient une place spéciale dans ses sympathies; grâce à des connaissances médicales, fruit de ses grandes lectures, il pouvait s'occuper de leurs besoins physiques en même temps que de leurs besoins spirituels; il avait même établi dans son presbytère de Londres une petite pharmacie, où il distribuait gratuitement des médicaments aux pauvres.

Ses visites pastorales le mettaient souvent en contact avec de grandes misères. « J'ai commencé à visiter, écrit-il en 1777, les membres de notre société qui habitent le hameau de Bethnal-Green. J'en ai trouvé plusieurs dans une telle pauvreté, qu'il serait difficile de s'en faire une idée sans l'avoir vue. Oh! pourquoi les riches qui craignent Dieu ne visitent-ils pas continuellement les pauvres! Pourraient-ils mieux employer leurs loisirs? Certainement

non. J'ai vu une autre scène le lendemain en visitant une autre partie de la société, et je puis ajouter que nulle part je n'ai rencontré une pareille détresse, pas même dans la prison de Newgate. Un pauvre homme malade se traînait hors de son lit pour porter secours à sa femme couverte de haillons et à ses trois enfants à moitié nus et qui semblaient l'image vivante de la faim. Quelqu'un ayant apporté un morceau de pain, tous ces malheureux se le sont arraché et l'ont dévoré en un instant. Comment ne pas se réjouir à la pensée qu'il existe un autre monde que celui-ci ! »

Ces misères trouvaient en Wesley un cœur dont la sympathie était inépuisable. Grâce à une vie frugale et à des goûts simples, il se créait quelques ressources qu'il dépensait en œuvres de bienfaisance. Un jour, en Irlande, sa voiture s'était embourbée dans une fondrière; pendant que quelques hommes s'efforçaient de la dégager, un passant s'avança, et Wesley, remarquant l'expression profondément abattue de ses traits, lui en demanda la cause. Le pauvre homme lui raconta qu'il se voyait privé de tout abri, son propriétaire menaçant de le chasser parce qu'il ne pouvait lui payer un loyer de vingt shillings. Wesley lui mit aussitôt cette somme dans la main, et le malheureux se jeta alors à genoux au milieu du chemin en s'écriant : « J'aurai donc une maison pour m'abriter! » et il se mit à prier ardemment pour son bienfaiteur. « Je crois bien, dit Wesley dans son journal, que Dieu exauça sa prière en nous aidant à nous dégager de la fondrière. »

Les prisons continuaient à être l'un des lieux où Wesley exerçait le plus volontiers son ministère, et plus d'une fois il put conduire au Sauveur des malheureux condamnés à la peine capitale. En 1767, il avait soutenu une discussion assez vive avec le docteur Dodd, prédicateur anglican de renom et écrivain distingué, qui avait voulu, comme tant d'autres, briser quelques lances avec le fondateur du Méthodisme. Dix ans se passèrent, et Wesley avait un peu perdu de vue son ancien antagoniste, lorsqu'il reçut de sa

part un message qui le suppliait d'accourir auprès de lui. Le brillant prédicateur, naguère en vogue, était en prison sous l'accusation de faux en écriture; il était convaincu d'avoir contrefait l'écriture de son ancien pupille, le comte de Chesterfield, pour lui extorquer une somme d'argent, et, d'après la sévère pénalité du temps, il devait expier son crime par le supplice de la potence. Bourrelé de remords et désireux de se réconcilier avec Dieu, le malheureux condamné réclama le ministère de son ancien adversaire, rendant ainsi hommage à la piété de Wesley qu'il avait autrefois vivement combattu. Dans les quelques entrevues qu'il eut avec lui, Wesley trouva chez lui tous les signes d'une repentance sincère et il montra à ce pécheur humilié l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Deux jours avant l'exécution, il était encore auprès du condamné, et il assista à la dernière entrevue qu'il eut avec sa femme; ce fut une scène déchirante. « Oh! Monsieur, lui dit ensuite ce malheureux, il n'appartient plus à un aussi grand pécheur que moi d'attendre quelque joie dans ce monde; la seule chose qu'il me soit permis de désirer, c'est d'être en paix; et, par la grâce de Dieu, je suis en paix. » « Lorsqu'arriva le jour de l'exécution, raconte Wesley, le docteur Dodd montra un grand sang-froid. La foule, en le voyant, changea en un moment de disposition à son égard, et tels qui avaient eu la pensée de l'insulter se mirent à le bénir et à prier pour lui. On le vit, s'oubliant lui-même, s'occuper à encourager l'un de ses compagnons d'infortune. Après quelques instants consacrés à la prière, il se livra entre les mains du bourreau et mourut en un moment. Je suis persuadé, ajoute Wesley, qu'en cet instant même les anges étaient prêts à le transporter dans le sein d'Abraham. »

Si Bristol avait été la métropole du Méthodisme à sa naissance, Londres n'avait pas tardé à prendre cette place, à laquelle lui donnait droit son importance. Wesley y avait sa principale habitation et en faisait le centre de ses opérations missionnaires. Au commencement de notre

période, le principal lieu de culte méthodiste y était encore cette chapelle de la Fonderie ouverte en 1739, et à laquelle se rattachaient déjà de si grands souvenirs. En 1778, Wesley la remplaça par une chapelle plus vaste et plus commode qu'il avait fait construire au moyen de souscriptions collectées par lui dans toutes les parties de l'Angleterre. Cette chapelle de City-Road, qui est encore aujourd'hui le principal lieu de culte des Méthodistes de Londres, était alors le plus bel édifice religieux de la capitale, en dehors du culte anglican, et elle demeure toujours un édifice parfaitement approprié à sa destination.

De Londres, Wesley continuait à répandre d'innombrables publications sur tout le pays, et ses travaux littéraires auraient été suffisants à eux seuls pour occuper tout le temps d'un homme actif. En 1773, il publia une édition de ses œuvres en trente-trois volumes. En 1778, il commença la publication d'un journal mensuel, l'*Arminian Magazine*, qu'il rédigea jusqu'à sa mort, et qui, avec un titre modifié, a continué à paraître jusqu'à nos jours. Dans le nombre des écrits sortis de sa plume féconde pendant ces dix années, nous mentionnerons quelques pamphlets politiques traitant de l'insurrection des colonies américaines, à un point de vue essentiellement anglais. Dans une lettre éloquente qu'il adressa au premier ministre, lord North, il s'éleva hautement toutefois contre l'emploi des moyens violents pour ramener les colons révoltés et fit appel à la conciliation.

Nous ne dirons que quelques mots, avant de terminer ce chapitre, sur la grande controverse qui éclata, en 1770, entre les partisans de Whitefield et ceux de Wesley au sujet des doctrines spécialement calvinistes; Wesley n'y prit d'ailleurs qu'une part indirecte. Ces débats, qui durèrent six ans, eurent pour point de départ une déclaration émanée de la conférence de 1770, qui prémunissait les prédicateurs contre les erreurs antinomiennes. Cet avertissement, rédigé en termes peut-être trop concis, eut le tort grave de réveiller une grosse question qui, depuis

plusieurs années, paraissait endormie. Les disciples de Whitefield y virent une provocation, et, dénaturant le sens de ce document, prétendirent que Wesley s'y posait en défenseur des erreurs pélagiennes. Il suffisait à Wesley d'en appeler à tout son passé pour prouver l'injustice d'une pareille accusation; il consentit cependant, par amour pour la paix, à expliquer publiquement le sens de cette pièce, et il déclara qu'il était aussi éloigné que jamais des erreurs qu'on essayait de lui imputer. Ces concessions n'apaisèrent pas la querelle sur la prédestination que, des deux côtés, on voulut enfin vider; et, pendant longtemps, les livres et les pamphlets se multiplièrent sur le sujet. Wesley s'abstint de descendre personnellement dans l'arène, mais il trouva un champion plein de talent dans son ami La Fléchère. Cette controverse n'eût-elle eu pour résultat que de révéler le talent remarquable de ce pieux écrivain, on pourrait lui reconnaître quelque utilité. Mais elle servit aussi à établir sur des bases solides le point de vue arminien, si décrié jusqu'alors, et à prouver à ses adversaires qu'il était autre chose qu'une fantaisie insoutenable d'esprits chimériques. L'apaisement général qui s'est produit en Angleterre sur ces questions et l'abandon graduel des points de vue extrêmes du calvinisme strict, sont dus en grande partie aux solides travaux auxquels cette polémique donna naissance:

Si ces discussions jetèrent quelque trouble dans les esprits, elles n'empêchèrent pas, comme nous l'avons vu, le Méthodisme de se développer. Ces dix années furent fécondes en progrès et donnèrent un accroissement net de 14,651 membres et de 52 prédicateurs itinérants. Le chiffre total des membres pour l'Angleterre et l'Amérique s'élevait, en 1780, à 52,334; celui des prédicateurs itinérants à 213, sans compter plusieurs centaines de prédicateurs locaux non salariés. L'œuvre, en Amérique, avait pris un essor merveilleux, et ses progrès n'allaient pas tarder à contraindre Wesley à accomplir une évolution considérable dans sa marche ecclésiastique.

Le corps pastoral s'était développé et fortifié pendant ces dix années. Parmi les nouvelles recrues de Wesley, se comptaient Francis Asbury, qui allait devenir le père du Méthodisme américain et l'un de ses premiers évêques; — le commentateur Joseph Benson, repoussé comme Méthodiste de l'université d'Oxford, et qui devint l'une des lumières de la société; — Samuel Bradburn, le Démosthène du Méthodisme par ses magnifiques talents oratoires, et dont un juge compétent, le Dr Clarke, disait qu'il n'avait pas entendu son égal; — James Rogers, l'ardent évangéliste; — Jean Valton, jeune Français qui, après avoir servi la messe comme enfant de chœur dans son pays, devint l'un des meilleurs associés de Wesley et fut le moyen de quelques réveils remarquables[1]; — Henry Moore, le premier biographe de Wesley, qui, pendant un ministère de près de soixante-dix ans, fut l'un des chefs les plus dignes de la société; — et enfin le Dr Coke qui, après avoir renoncé à une belle position dans l'Eglise anglicane pour s'unir étroitement au Méthodisme, devint l'une de ses gloires et fut le fondateur de ses grandes entreprises missionnaires.

De pareilles accessions relevèrent beaucoup le niveau général des prédicateurs de Wesley et devinrent une garantie pour l'avenir. Cet avenir était désormais assuré; l'œuvre du Réveil pouvait compter, en effet, sur le concours d'hommes capables par leur piété et par leurs lumières de la continuer après la mort de Wesley. Il le sentait lui-même, et, plein d'espérance, il écrivait à un ami : « La remarque de Luther, qu'un réveil ne dure guère que trente ans, n'est pas toujours vraie. Le réveil actuel a déjà duré cinquante ans. Et, Dieu soit béni! il est aussi vivace aujourd'hui qu'il y a vingt ou trente ans, ou plutôt il l'est davantage. Il a plus d'étendue et plus de profondeur que

[1] On raconte que, dans l'ouest de l'Angleterre, une seule de ses prédications fut le moyen de la conversion d'une centaine de personnes.

jamais; un plus grand nombre de personnes peuvent rendre témoignage que le sang de Jésus-Christ purifie de tout pé.hé. Nous avons donc tout lieu d'espérer que ce réveil ira continuant et se développant sans interruption, jusqu'au jour où « tout Israël sera sauvé, et où la plénitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise. »

II

DERNIÈRES ANNÉES D'ACTIVITÉ.

1780-1790.

Wesley conserve longtemps sa vigueur. Lucidité de son intelligence. Sérénité de son âme. Portrait de Wesley dans la vieillesse. Respect et affection qu'il rencontre partout. Succès considérables de ses prédications. Le Cornouailles. Accueil des Irlandais. Immense popularité. Scènes touchantes. Action de Wesley au milieu des sociétés agitées. Wesley au milieu des enfants. Conversions d'enfants. Ses succès auprès d'eux. Part qu'il prit à la fondation des écoles du dimanche. Témoignage de sa nièce Sarah Wesley. Wesley au milieu des élèves d'une école. Ses visites. Sa correspondance. Ses dernières tournées missionnaires. Deux voyages en Hollande. Wesley visite les îles de la Manche. Origine et état de l'œuvre dans ces îles. Jeanne Bisson. Les îles de la Manche et le Méthodisme français. Les forces de Wesley déclinent. Mort de ses principaux collaborateurs : La Fléchère, Charles Wesley. Accessions nouvelles. Perspective du départ.

Wesley avait souvent adressé à Dieu cette prière : « Seigneur, ne me laisse pas vivre pour être inutile ! » Il disait encore : « Le loisir et moi, nous sommes complétement brouillés. Si ma santé me le permet, je me propose de n'abandonner mon travail qu'avec ma vie. » Dieu réalisa ce vœu, et il put en effet, grâce à une constitution d'une vigueur peu ordinaire, poursuivre ses travaux évangéliques jusqu'à ses derniers jours. A quatre-vingt-un ans, il se félicitait d'avoir autant de force qu'à vingt et un, et plus de santé, puisqu'il était délivré des migraines, des maux de dents et autres maux de sa jeunesse. Un an plus tard, il écrit dans son journal cette note étonnante : « Par la bonne Providence de Dieu, j'ai achevé ma quatre-vingt-deuxième année. Rien n'est impossible à Dieu ! Depuis

onze ans, je n'ai pas su ce que c'est que la fatigue. Il m'arrive de parler jusqu'à ce que la voix me manque, et de marcher jusqu'à ce que mes jambes me refusent leur service; mais même alors, je ne ressens aucune impression de lassitude, et je suis parfaitement dispos de la tête aux pieds. Je n'attribue pas cela à des causes naturelles : c'est la volonté de Dieu. »

La manière de vivre de Wesley était éminemment propre à favoriser cette étonnante vigueur. Sur pied dès quatre heures du matin, prêchant invariablement à cinq, il se couchait de bonne heure et se reposait sans inquiétude; il disait que, depuis cinquante ans, il n'avait jamais perdu une nuit de sommeil, et il attribuait sa santé excellente à cette régularité dans ses habitudes. Il l'attribuait aussi, et avec raison, à cette sérénité d'âme qui le mettait à l'abri des soucis, en lui montrant en tout l'action de Dieu.

Si les forces physiques de Wesley semblaient échapper à cette décrépitude qui est la loi de tous les êtres, son intelligence elle-même conservait jusque dans l'extrême vieillesse une merveilleuse lucidité. Ses amis n'apercevaient aucune trace de déclin dans son esprit, et ses écrits de cette période ont la même force que ceux de sa maturité. « S'il échappait, dit l'un de ses biographes, à ce retour, si fréquent chez les vieillards, de la débilité intellectuelle de l'enfance, il empruntait à cet âge heureux quelque chose de sa naïve fraîcheur et de sa vivacité pure. Sa vie de tous les jours s'illumine de clartés toujours plus abondantes; son journal nous communique plus fréquemment de touchantes impressions sur la nature et sur les livres. Ici, c'est entre l'Arioste et le Tasse qu'il établit un parallèle; là, il nous fait part de ses idées sur l'art dramatique; ailleurs, nous trouvons une piquante discussion sur la question, si controversée en ce temps, de l'authenticité des poëmes gaëliques d'Ossian. Il se plaît à décrire rapidement, mais d'une façon pittoresque, les sites de ses prédications en plein air et les paysages qui le frappent pendant ses voyages. Les belles constructions, la bonne

musique, les vieilles ruines éveillent son admiration. Il n'y a rien chez lui qui sente l'iconoclaste puritain. Il est tout rafraîchi quand, dans le Nord, il peut saluer les premiers beaux jours du printemps et le retour des oiseaux. La vue d'une retraite paisible, au milieu d'une nature luxuriante, lui arrache ce cri : « Qu'il me serait doux de me reposer ici quelque temps; mais le repos n'est pas pour moi dans ce monde[1]. »

« Je n'ai jamais vu un aussi beau vieillard que lui, écrit Alexandre Knox. Toute sa contenance révélait la paix dont jouissait son âme; son regard indiquait quelle joie lui apportait le souvenir d'une vie bien employée. Partout où il passait, il laissait le parfum de sa propre félicité. Si les personnes graves étaient charmées par sa sagesse, les petits et les simples étaient ravis par les saillies aimables de son innocente gaieté, et tous admiraient, dans cette sérénité constante, l'excellence de la vraie religion. Sa vieillesse ressemblait à un beau soir sans nuages, et on ne pouvait l'observer sans se dire : « Que ma fin soit semblable à la sienne[2]! »

Il était impossible de voir ce vieux serviteur de Dieu sans se sentir saisi de respect. Petit de stature, il avait une physionomie d'une expression sérieuse et presque austère. Des yeux vifs et ardents éclairaient d'un reflet étrange ce visage fin et plein de distinction; le front large et haut disait l'homme intelligent; le pli ferme des lèvres disait l'homme énergique et décidé. L'ensemble de cette physionomie, qu'encadraient de longues boucles de cheveux d'une blancheur éclatante, retombant jusque sur les épaules, produisait sur ceux qui le voyaient une impression singulièrement attachante. La paix intérieure épanouissait sur ce visage un sourire de doux optimisme. En voyant passer par les rues de la capitale ce vieillard vénérable,

[1] Stevens, *History of Methodism*, t. II, p. 197.

[2] *Remarks on the Life and Character of John Wesley*, à la suite de la *Vie de Wesley*, par Robert Southey.

vif et ardent comme un jeune homme, et toujours préoccupé de ne pas perdre un moment, les passants s'arrêtaient respectueusement, et, en lui accordant les hommages d'une profonde vénération, ils s'inclinaient devant la grandeur morale que personnifiait une existence si bien employée.

Mais c'était surtout en chaire que ce petit vieillard produisait une vive sensation; c'était là qu'il fallait le voir pour se faire une juste idée de la royauté morale qu'il exerçait. Un artiste de talent, qui fut l'un de ses auditeurs, nous a transmis un portrait de lui, plein d'expression, qu'il dessina de l'une des tribunes latérales de la chapelle de la Fonderie. Le prédicateur est donc pris sur le fait; il est en chaire, il parle. La tête tendue en avant est toute rayonnante de l'éclat d'une mystique ferveur; ce qui y domine, c'est une expression d'une tendresse indéfinissable, qui devait se traduire en appels onctueux, servis par une voix cassée par l'âge, mais ayant encore des vibrations profondes et sympathiques. Il y a dans cette belle tête de vieillard, où les années ont laissé leur trace, sans en faire disparaître ni le feu de la jeunesse ni la force de la maturité, un mélange d'expressions qui répond bien à la nature si complexe de cet esprit. On dirait Moïse et saint Jean réunis. Dans sa prédication, Wesley unit en effet ces deux types, en apparence contradictoires; il a l'austérité du législateur israélite et la sérénité du disciple bien-aimé. Son éloquence qui, depuis un demi-siècle, retenait au pied de ses chaires des auditeurs émus, est bien la grande éloquence chrétienne, celle qui se puise, non aux sources bourbeuses d'une rhétorique frivole, mais aux sources vives d'une foi ardente.

Pour se faire une juste idée de l'influence exercée par Wesley sur le peuple d'Angleterre, c'est toujours dans ses grands voyages missionnaires qu'il faut le suivre. Les divers comtés de la Grande-Bretagne l'entendirent, alors plus qu'octogénaire, leur annoncer la Parole de vie. Il prêchait encore deux ou trois fois par jour; quatre ou cinq heu-

res de marche ne l'effrayaient pas. Partout où il passait, on lui prodiguait les marques d'un profond respect, et sa parole savait toujours enthousiasmer les masses. On eût dit qu'elles avaient à cœur de lui faire oublier les premières épreuves de son ministère par leur attitude sympathique et respectueuse. Qu'il nous suffise de donner quelques rapides indications, qui feront connaître de quelle nature étaient les réceptions que l'on faisait à Wesley sur les points les plus divers de la Grande-Bretagne, pendant cette dernière période de son ministère.

A Grimsby, il prêcha dans le cimetière, où la population tout entière de la ville accourut pour l'entendre. A Witney, il profita de l'émotion causée par un orage épouvantable, et prêcha à une immense multitude sur les grandes scènes de la mort et du jugement; et trente-quatre personnes vinrent ensuite lui demander à être admises dans la société. A Epworth, il s'adressa à un auditoire plus considérable que jamais; il revit avec émotion le cimetière où il avait autrefois prêché, debout sur la pierre tumulaire de son père, et en songeant aux vides qui s'étaient faits dans sa ville natale et parmi ses anciennes connaissances, il s'écriait: « Il est bien vrai de dire qu'une génération s'en va, et qu'une autre vient; la terre perd ses habitants, comme un arbre laisse tomber ses feuilles. » A Kingswood, il aimait à se retrouver au milieu de ces bons mineurs qu'il avait civilisés, et à leur prêcher, à l'ombre d'une double rangée d'arbres qu'il avait plantés de sa main, quarante ans plus tôt; et sa parole semblait alors emprunter une énergie nouvelle aux souvenirs du passé. A Burslem, il avait annoncé une prédication pour cinq heures du matin, son heure habituelle et préférée. Mais l'impatience de ses auditeurs leur fit devancer l'heure, et peu après quatre, une troupe de musiciens vint le chercher en grande pompe à son domicile, en jouant et en chantant une hymne. A Bingley, l'un de ses auxiliaires dut prêcher en même temps que lui, la foule étant trop considérable pour que sa voix pût être entendue de tous. A Newark, les au-

torités de la ville le prièrent de leur faire l'honneur de prêcher devant elles. A Plymouth, il fallut qu'il fût, pour ainsi dire, porté au-dessus des rangs serrés de la foule pour pouvoir atteindre la chaire, et il put dire en quittant cette ville : « Nous y avons laissé une flamme que nous n'y avions pas trouvée. Dieu fasse qu'elle ne s'éteigne jamais ! » A Balston, il administra la Cène, avec le concours de cinq ministres, à douze ou treize cents communiants. A Chester, il eut l'assemblée la plus grande peut-être qu'il eût jamais vue nulle part. De Castle-Carey, il dit : « Comme les temps ont changé ! Le premier de nos prédicateurs qui vint ici fut précipité par le zèle de la populace dans l'abreuvoir public. Et aujourd'hui petits et grands s'empressent pour entendre la Parole qui peut sauver leurs âmes. » A Gloucester aussi, dit Wesley, « le scandale de la croix a pris fin ; les riches et les pauvres accourent ensemble et paraissent dévorer la Parole. Plusieurs ont été frappés au cœur ; c'était bien le jour de la puissance du Seigneur. »

Des expressions comme celles-là reviennent constamment sous la plume de Wesley, et son journal nous prouve, à toutes ses pages, que la prédication de sa vieillesse produisait les mêmes effets que celle de ses débuts. Sa parole continuait à ébranler les consciences, et il arrivait fréquemment, comme à Coleford, que « la flamme sainte s'allumait, que plusieurs fondaient en larmes et que d'autres s'affaissaient, en proie à une angoisse extrême. » Les sanglots des pénitents et les cris de joie des âmes sauvées étaient désormais le seul bruit qui vînt quelquefois interrompre les prédications de Wesley, et ses services en plein air n'étaient plus troublés par d'autre tumulte que celui qu'occasionnait l'empressement extraordinaire manifesté par les populations. A Oxford, par exemple, la ville universitaire qui occupait une place si large dans ses souvenirs, le peuple mit tant de zèle à vouloir l'entendre qu'il en résulta un certain désordre.

Dans le Cornouailles, le passage de Wesley était un vé-

ritable triomphe; toute la population des villes quittait ses occupations pour l'écouter. A Truro, malgré une tempête de pluie extraordinaire, il trouva un jour une assemblée nombreuse que sa parole remua profondément, à tel point que presque tous ses auditeurs paraissaient vivement désireux de sauver leurs âmes. A Redruth, il prêcha à des milliers de personnes accourues de tous les côtés, et qui non-seulement remplissaient la rue, mais occupaient toutes les fenêtres des maisons avoisinantes, et se plaçaient même sur les toits, afin de le voir et de l'entendre. A Falmouth, où, quarante ans auparavant, il avait failli être massacré, il fit son entrée dans la ville au milieu d'un concours énorme de population, « reçu comme un roi » par un peuple qui ne se lassait pas de lui témoigner son affection et sa reconnaissance. A Port-Isaac, où jadis son hôte l'avait congédié dans la crainte que la populace ne démolît sa maison, il reçut l'accueil le plus chaleureux. Partout dans ce comté, comme dans le reste de l'Angleterre, les chapelles étaient insuffisantes, et il fallait recourir à la place publique, ce théâtre des luttes des anciens jours.

Des scènes semblables se passèrent en Irlande, et là aussi Wesley fut l'objet de véritables ovations. Comme il approchait de Cork, par exemple, une troupe de trente cavaliers vint à sa rencontre et lui servit d'escorte à son entrée dans la ville. Son arrivée produisit une vive sensation, et les prédications qu'il donna eurent beaucoup de succès. Le maire le reçut chez lui et tint à lui faire les honneurs de sa cité; un prêtre catholique, le père O'Leary, qui avait soutenu précédemment une polémique contre lui dans un journal, voulut même dîner avec lui, et lui témoigna le plus grand respect. A Aughalan, il harangua la multitude au pied d'une colline, sur les flancs de laquelle elle était étagée, et sa voix fut à diverses reprises couverte par les sanglots et les cris étouffés qui s'élevaient de toute part. Sa parole produisit les mêmes résultats à Enniskilen, « jadis repaire de lions, et où les lions étaient

devenus des agneaux;» de nombreuses conversions y récompensèrent ses travaux. Ailleurs, dans les montagnes, il s'étonnait de voir accourir tant de gens à ses réunions. « On se demande d'où vient tout ce monde, dit-il; on dirait vraiment qu'ils sortent de terre. » Nulle part alors sur cette terre irlandaise, en butte pourtant aux dissensions religieuses, il ne rencontrait trace d'opposition; partout, au contraire, et dans toutes les classes de la société, il était accueilli avec enthousiasme. En Irlande d'ailleurs, comme en Angleterre, l'œuvre était en pleine prospérité; depuis quelques années, elle avait pris un développement rapide. La société de Dublin continuait à être l'une des plus florissantes de la Grande-Bretagne, et, en 1787, Wesley pouvait dire que la société de Londres lui était seule supérieure.

C'est ainsi que Wesley consacrait les dernières forces de sa belle vieillesse à cette œuvre d'évangélisation qui avait été celle de toute sa vie. Cette popularité si méritée qu'il rencontrait partout n'était pour lui qu'un moyen d'évangélisation dont il tirait parti pour la gloire de son Maître. Quel enseignement pour les multitudes qui accouraient sur son passage que le spectacle même de cet homme au milieu de son activité apostolique, dépensant au service de Dieu les derniers jours d'une vie dont l'unique préoccupation avait été le salut des âmes! Quelle puissance devait ajouter à cette prédication l'aspect même de ce noble vieillard, donnant à la cause de Jésus-Christ des années que d'autres consacrent à un repos légitime, et déployant une activité plus grande que celle de beaucoup d'hommes en pleine maturité.

« Heureux, dit un historien, l'artiste qui eût pu l'accompagner et qui eût pu transmettre à ses nombreux disciples l'image des scènes touchantes ou grandioses de ses dernières années, telles que ses prédications dans l'amphithéâtre naturel de Gwennap, à des assemblées peut-être plus nombreuses que ne le furent jamais celles de Whitefield; — sa prédication sur la place de Redruth, en face de multitudes étonnées qui remplissaient les rues avoisi-

nantes et occupaient les fenêtres des maisons et le rebord des toits; — sa prédication dans la prison de Newgate à quarante-sept malheureux condamnés à la peine capitale, dont les chaînes se heurtaient avec un bruit lugubre, mais dont les cœurs se brisaient et qui éclataient en sanglots, pendant que le prédicateur leur annonçait « qu'il y a de la joie dans le ciel pour un pécheur qui s'amende; » — ou bien encore cette scène de nuit, près de Newcastle-under-Lyne, où, par un froid intense, Wesley prêcha, à la clarté de la lune, sous les arbres d'un village, à une multitude trop considérable pour être renfermée dans les murs d'une chapelle[1]. »

Pendant ces dernières années de sa vie, Wesley s'occupa surtout à encourager la foi de ses sociétés et à les préparer pour le moment où il leur serait enlevé. En vue de ce prochain départ, il dut élaborer et arrêter leur organisation définitive; nous raconterons ces travaux dans notre prochain chapitre. Il était impossible que des arrangements d'une si haute importance se fissent sans amener quelques froissements et sans susciter quelques difficultés; Wesley ne s'en étonna pas, et sut y porter remède. A ces embarras spéciaux s'en joignaient d'autres qui étaient inévitables dans une association aussi étendue que celle qu'il avait fondée. A Bath, un prédicateur se mettait en pleine révolte contre son autorité, refusait de reconnaître les droits d'un collègue qui lui était envoyé et occasionnait un déchirement dans la société. A Birstal et à Dewsbury, des scissions de même nature se produisaient, grâce à quelques esprits remuants qui voulaient secouer tout joug. Il y avait là des plaies douloureuses à guérir; c'était en tout temps une œuvre délicate, mais elle l'était surtout à ce moment où une crise se préparait pour les sociétés, et où l'esprit de révolte eût pu, comme un ferment corrupteur, les désorganiser et les dissoudre en bien peu de temps, une fois que le lien vivant qui les réunis-

[1] Stevens, t. II, p. 244.

sait se serait brisé. Il était pénible aussi pour Wesley d'avoir à s'occuper activement de pareilles misères, à un âge où tout l'être aspire au repos et à la paix. Mais il était trop l'homme du devoir pour le sacrifier à ses convenances ou à ses goûts, et il sut porter remède aux maux dont souffraient certaines sociétés, avec ce mélange de fermeté et de modération qui constitue essentiellement l'esprit de gouvernement. La seule présence de ce vénérable vieillard suffisait le plus souvent d'ailleurs pour apaiser les querelles les plus envenimées; il y avait dans son caractère tant d'affabilité qu'elle gagnait les plus récalcitrants; il y avait tant de sérénité dans son âme qu'elle était contagieuse et se communiquait aux autres.

Wesley connaissait ce doux et confiant optimisme qui semble le lot des belles âmes; aussi sa vieillesse, au lieu d'être morose et chagrine comme tant d'autres, fut-elle radieuse et paisible. Il apportait la joie dans les familles dont il était l'hôte. Sa conversation, sans cesser jamais d'être sérieuse, savait être intéressante et même enjouée; il instruisait, sans prendre jamais ce ton grondeur qui repousse. Les enfants se sentaient invinciblement attirés vers ce bon vieillard sur lequel leurs parents leur racontaient tant d'histoires étonnantes, et, dès qu'il paraissait, il se voyait entouré par eux. Cette affection était bien payée de retour. Toute sa vie, il eut une prédilection marquée pour les enfants, mais ce fut surtout dans ses dernières années qu'elle se manifesta le plus vivement.

De bonne heure, Wesley avait songé aux intérêts spirituels des enfants, à peu près complétement négligés jusqu'alors. Il recommandait à ses prédicateurs de s'occuper d'eux avec le plus grand soin, et dans ses tournées, il s'enquérait toujours de la manière dont ils s'acquittaient de ce devoir. Ces travaux avaient eu d'heureux résultats, et beaucoup d'enfants, convertis à Dieu, s'étaient unis aux sociétés. L'école que Wesley avait fondée à Kingswood pour les fils de ses prédicateurs fut visitée à diverses reprises par des réveils remarquables et devint une vérita-

table école de prophètes. Rien ne reposait le grand missionnaire comme un séjour de quelques jours au milieu de ces jeunes élèves; il se sentait revivre et rajeunir parmi eux. Il aimait à surveiller leurs études et à encourager leurs travaux par ses directions; il prenait la peine de préparer pour eux des éditions spéciales des classiques et même des grammaires et des livres d'étude, afin de suppléer ainsi à l'insuffisance des ouvrages courants. La présence et la parole de ce vieillard exerçaient une sorte de fascination sur les enfants; à Luton, par exemple, il suffit de son arrivée pour produire un mouvement fort remarquable au milieu d'une école de garçons indisciplinés jusqu'alors; ailleurs, à Weardale, il put admettre une trentaine d'enfants décidément pieux au nombre des membres de la société. Voici en quels termes il décrit dans son journal deux d'entre eux : « L'expérience de ceux que j'ai interrogés a été claire, particulièrement celle de deux filles, Marguerite Spenser et Sally Blackburn, âgées l'une de quatorze ans et l'autre de treize. Mais quel constraste entre elles! Sally est toute tranquille; son regard, sa parole, toute sa contenance sont aussi calmes que si elle avait soixante ans. Peggy, [1] au contraire, est tout feu; son œil étincelle; tous ses traits sont parlants; toute sa physionomie est vivante, et elle semble sur le point de prendre son essor vers le ciel. Seigneur, ne permets pas que l'une ou l'autre de ces enfants vive pour te déshonorer! Ah! plutôt, prends-les à toi avant que le mal ne les flétrisse! »

Wesley avait le talent de se faire comprendre des enfants. Ils aimaient à l'entendre, et ils formaient toujours une portion notable de ses assemblées. Dans une localité, une foule d'enfants vint un jour l'entourer après une prédication, et le vieux missionnaire, s'agenouillant au milieu d'eux, se mit à prier avec une onction touchante en leur faveur. Ailleurs, il trouva, en arrivant, la rue pleine d'en-

[1] Abréviation familière, pour Marguerite.

fants qui l'accompagnèrent au lieu de la prédication et ne le laissèrent aller, le service fini, qu'après qu'il leur eut serré la main à tous. Un jour qu'il devait prêcher dans l'église de Raithby, il trouva un enfant assis sur les degrés de la chaire; il le prit dans ses bras, le baisa, puis, après avoir passé, le remit doucement à la place qu'il avait prise. Il parle quelque part d'une petite fille qui, pour le voir, veilla toute la nuit et fit à pied deux milles; il la prit dans sa voiture et voulut la ramener chez elle, heureux de pouvoir jouir de sa conversation naïve.

Les écoles du dimanche eurent, dès leur origine, peu d'amis aussi dévoués que Wesley; l'un des premiers, il comprit tout le profit que le Réveil tirerait de ces excellentes institutions. Dès que parut le manifeste de Robert Raikes, en 1783, Wesley le reproduisit dans l'*Arminian Magazine*. Dans son journal particulier de 1784, il en parle en termes qui semblent presque prophétiques : « Je vois ces écoles naître partout où je vais; peut-être que Dieu leur prépare des résultats plus profonds que les hommes ne s'en doutent; qui peut savoir pour combien de chrétiens ces écoles seront de vraies pépinières! » En 1787, il écrit à l'un de ses prédicateurs pour le féliciter d'avoir créé une école et il ajoute : « Ces écoles paraissent devoir être l'un des grands moyens dont Dieu se servira pour réveiller la religion dans la nation. » L'année avant sa mort, il écrit à un autre dans le même sens : « C'est là l'une des meilleures institutions qui aient paru en Europe depuis plusieurs siècles. »

L'amour des enfants paraît avoir été l'un des traits saillants du caractère de Wesley. N'ayant pas lui-même le bonheur d'en posséder, il s'attachait très-vivement à ceux des autres. Sarah Wesley, la fille de son frère, fut, pour ainsi dire, son enfant d'adoption. Il réclamait souvent le privilége de l'emmener avec lui dans ses tournées à travers l'Angleterre, et il avait pour elle des égards pleins d'une tendresse paternelle. Voici d'ailleurs sur ce sujet quelques lignes de cette enfant elle-même, devenue plus

tard une femme distinguée : « Les souvenirs que j'ai conservés de sa tendre affection pour moi ont encore toute leur fraîcheur. Un jour, nous voyagions ensemble par un temps très-froid. Les prédicateurs qui l'accompagnaient à cheval apportèrent, au premier relai, une bonne natte de paille pour préserver ses pieds de l'humidité. — « Et où est celle de ma petite fille? » demanda-t-il aussitôt, s'apercevant qu'on n'avait pas songé à moi. A mesure que nous avancions, il me désignait les endroits remarquables que nous traversions, et condescendait à m'intéresser et à m'instruire avec tout le charme qui le distinguait en public. Je me rappelle que je lui lisais des fragments du *Minstrel* de Beattie, qui avait paru récemment ; et, comme il savait que j'aimais beaucoup la poésie, il se plaisait à me faire part des remarques que lui suggérait cette lecture, et à l'occasion il me parlait de diverses œuvres poétiques. Dans les localités où nous couchions, il ne permettait pas aux gens de m'éveiller avant six heures du matin, bien qu'il eût lui-même prêché à cinq, et il s'efforçait, partout où nous passions, de me procurer tout le bien-être possible [1]. »

Une autre femme qui, dans son enfance, eut le privilége de connaître Wesley en parle ainsi : « Lorsque j'étais en pension, M. Wesley avait l'habitude, quand il passait dans le pays, de venir visiter les enfants dont les parents lui étaient connus; il prenait la peine de s'entretenir individuellement avec chacune de nous et de prier avec nous. Ces jours-là étaient de grandes fêtes pour nous, et nous étions sur pied dès quatre heures du matin. Je me rappelle qu'il me prenait amicalement entre ses genoux, et me frappait légèrement sur la tête, en me disant qu'il espérait que j'étais une bonne petite fille et que je priais Dieu. Je pensais alors que je serais bien heureuse de l'avoir pour maître d'école [2]. »

[1] *Anecdotes of Wesley, chiefly from the papers of Adam Clarke*, by Rev. Samuel Dunn. *Christian Advocate*, New-York. December 6, 1866.

[2] *Ibid.*

Nous nous sommes appesanti sur ces détails, et nous ne les croyons pas indignes de la gravité de l'histoire; par leur naïveté même, ils font mieux connaître le caractère de Wesley que beaucoup d'autres plus importants en apparence, et ils le montrent sous un aspect peu connu.

Wesley continuait à exceller dans la cure d'âme, et son ministère de maison en maison était le complément naturel de son ministère public. Ses visites étaient recherchées, même de ceux qui ne se plaçaient pas complétement sous sa direction pastorale, et l'intervalle qui séparait ses prédications était généralement consacré à ces entrevues. Dans certaines localités, cet empressement à voir de près le célèbre missionnaire était poussé presque jusqu'à l'importunité. « Les bonnes gens de Claythorp, disait-il un jour, m'ont contraint de les visiter chacun dans sa petite maison où les voisins se sont donné rendez-vous et où j'ai dû prier avec eux. J'ai dû me rendre à leur désir, de peur de leur faire de la peine. »

Cette action pastorale que Wesley exerçait, au moyen de ses tournées d'évangélisation, sur toutes les parties de la Grande-Bretagne, était également servie par une correspondance fort active. De toutes parts arrivaient à Wesley des demandes de conseils et de directions auxquelles il se faisait un devoir de répondre. Ces lettres, dont un grand nombre nous ont été conservées, prouvent à quel point il prenait son œuvre au sérieux et quelle attention il prêtait aux moindres détails. Que l'on ajoute à cette correspondance pastorale celle qu'il entretenait constamment avec la plupart de ses prédicateurs et qui était nécessaire à la direction de son œuvre, et l'on se sentira saisi d'admiration en face de ce vaillant octogénaire, portant jusqu'au bout la lourde responsabilité d'une œuvre immense.

Les dernières tournées missionnaires de Wesley eurent un caractère particulièrement émouvant. « Parmi ses plus vieilles sociétés, dit l'historien que nous avons déjà cité, ses visites avaient plus de succès que jamais et causaient une émotion bien vive. L'âge de ce vénérable vieillard

était un sujet de tristesse pour tous, excepté pour lui-même. A mesure qu'il approche du terme de son existence, il prend solennellement congé des localités où il passe. A chacune de ses visites, ses amis pensent qu'elle sera sans doute la dernière et qu'ils ne verront plus son visage, et, dans chacun de ces lieux, après qu'il leur a recommandé comme conseil suprême « de s'aimer comme des frères, de craindre Dieu et d'honorer le roi, » il chante avec eux une hymne qui demande à Dieu de lui accorder de cesser paisiblement sa vie en même temps qu'il devra cesser son travail[1].

« Les Méthodistes accouraient de tous côtés pour l'entendre; ils savaient qu'ils n'auraient plus bien longtemps ce privilége. Des foules de gens sortaient des villes à sa rencontre pour lui servir de cortége. Ses prédicateurs, maintenant nombreux dans presque toutes les parties du pays, se réunissaient lors de son passage et trouvaient un vrai rafraîchissement dans ces entrevues, où ils jouissaient de ses conseils; il était pour eux comme Elie pour les fils des prophètes, un homme grand en Israël par ses paroles puissantes et par ses œuvres merveilleuses, et qui bientôt allait remonter au ciel dans un chariot de feu[2]. »

L'activité missionnaire de Wesley, pendant ces dernières années de sa vie, ne se renferma pas dans les limites de la Grande-Bretagne proprement dite. En réponse à de pressantes invitations, il fit deux voyages en Hollande, où sa réputation était depuis longtemps parvenue et où de nombreux chrétiens avaient exprimé le désir de le voir. Il put prêcher en anglais à La Haye, Utrecht, Amsterdam et Rotterdam, eut des entretiens en latin avec plusieurs pasteurs

[1] Voici l'original de cette strophe :

O that without a lingering groan
I may the welcome word receive;
My body with my charge lay down
And cease at once to work and live!

[2] Stevens, t. II, p. 243.

et professeurs dont l'esprit lui parut excellent, et fut reçu avec vénération dans quelques-unes des meilleures familles du pays, où il remarqua une piété de bon aloi qui le réjouit beaucoup. Il s'en revint, enchanté de la Hollande et des Hollandais : « Combien nous nous trompions, s'écrie-t-il, à l'égard des Hollandais, en leur supposant un caractère froid, flegmatique et peu affectueux ! Je n'ai pas rencontré en Europe un peuple plus aimant et plus chaleureux, non pas même en Irlande ! »

Ce fut pendant cette dernière période de sa vie que Wesley visita aussi les îles de la Manche, ces possessions anglaises, à quelques lieues de la France. Le Méthodisme y avait été apporté, non d'Angleterre, mais de l'île de Terre-Neuve, où deux commerçants de Jersey avaient été convertis par le moyen d'un prédicateur méthodiste. De retour dans leur pays en 1774, ils avaient travaillé à évangéliser leurs compatriotes, et, voyant leurs efforts couronnés de succès, ils s'étaient adressés à Wesley pour lui demander de l'aide. Celui-ci leur envoya, en 1784, Robert Carr Brackenbury, homme riche et prédicateur de talent qui avait la facilité de se servir du français, langue usuelle des îles. Les succès grandissants de cette œuvre engagèrent Wesley à la visiter lui-même en 1787. Il y débarqua, après une traversée dangereuse, et se mit aussitôt à l'œuvre, prêchant et visitant, selon son habitude constante. A Guernesey, il fut reçu par la famille de Jersey, dont la maison de *Mon-plaisir* était la résidence des prédicateurs et qui devait donner plus tard à l'évangélisation de la France l'un de ses premiers missionnaires. A Jersey il rencontra l'accueil le plus empressé, fut reçu par les familles aristocratiques et put prêcher à des foules fort bien disposées. Dans les paroisses de campagne où l'anglais n'était pas compris, Wesley se fit interpréter en français par Brackenbury.

L'état de l'œuvre dans ce pays le réjouit vivement ; il admira le développement rapide qu'elle avait pris, malgré bien des circonstances défavorables. Il rencontra là des

chrétiens d'élite, comparables aux meilleurs de l'Angleterre. Il parle en particulier, dans son journal, d'une jeune fille de dix-neuf ans, Jeanne Bisson, de Jersey, dont la piété profonde produisit sur lui une impression extraordinaire. « Elle paraît, dit-il, toute consacrée à Dieu, et elle jouit d'une communion constante avec lui. Son intelligence est claire et forte, et je ne découvre pas chez elle la moindre trace d'exaltation. Je suis dans l'admiration quand je contemple l'œuvre que Dieu a faite en elle; je crois qu'elle dépasse de beaucoup Madame Guyon [1] elle-même, dans la communion qu'elle a avec Dieu, et je ne crois pas que j'aie vu sa pareille en Angleterre. Quelque précieux que soit mon temps, je ne l'aurais pas perdu en venant à Jersey, n'y fussé-je venu que pour voir ce prodige de la grâce. » Wesley fut si frappé de la piété de cette jeune fille qu'il voulut correspondre avec elle, et les douze lettres qu'il lui écrivit et dont la dernière est datée de quelques mois avant sa mort, montrent quel soin paternel il savait prendre des âmes qui se plaçaient sous sa direction pastorale.

Les petites sociétés des îles s'étaient formées tout spontanément et sans secours étranger; elles s'organisaient avec soin, et étaient déjà en mesure de se pourvoir de prédicateurs indigènes, capables de se faire comprendre de leurs compatriotes, auxquels ils prêchaient en français. Au moment où Wesley visita les îles, un jeune homme, originaire de Jersey, Jean de Quetteville, était déjà entré

[1] Wesley avait de l'estime pour le caractère et les écrits de Madame Guyon, dont il publia même la vie abrégée. « Je crois, dit-il d'elle, qu'elle était non-seulement une femme excellente, mais qu'elle l'était à un degré éminent, profondément dévouée à Dieu et souvent favorisée de communications peu ordinaires du Saint-Esprit. » Il avait l'esprit trop juste néanmoins pour ne pas combattre ses erreurs. « La grande source de toutes ses erreurs, dit-il, fut qu'elle ne se laissa pas diriger par la Parole écrite. Elle ne prit pas l'Ecriture pour règle de ses actions; ce ne fut, du moins, pour elle qu'une règle secondaire. Ses impressions intérieures, qu'elle appelait des inspirations, furent sa règle essentielle. »

dans le ministère depuis une année, et il allait, pendant plus d'un demi-siècle, s'identifier avec cette œuvre. En face de ces progrès si rapides, Wesley comprit que ces sociétés avaient une incontestable vitalité et un bel avenir. Il entrevit aussi le rôle qu'elles pourraient jouer plus tard dans l'évangélisation de la France. On rapporte que, dans l'impossibilité où il était d'entreprendre lui-même, à l'âge où il était parvenu, la conquête de la France à l'Evangile, le vieux missionnaire tourna son regard vers le grand pays dont la côte escarpée se dessinait à l'horizon, et exprima la conviction que les îles de la Manche étaient destinées, dans les desseins de Dieu, à concourir à cette œuvre d'évangélisation. Trois ans plus tard, cette prédiction devait recevoir un commencement de réalisation[1], et de nos jours les îles de la Manche ont fidèlement répondu à l'attente de Wesley, puisqu'elles ont fourni au réveil français une trentaine d'ouvriers.

L'activité de Wesley, on le voit, se sentait à l'étroit dans les limites de l'Angleterre proprement dite et rayonnait au dehors. Il avait dit : « Ma paroisse, c'est le monde, » et, avant de mourir, il voyait ses grandes ambitions chrétiennes en voie de se réaliser; là où il ne pouvait pas aller personnellement, il y allait par ses auxiliaires. Cette dernière période de la vie de Wesley fut en effet celle qui vit le Méthodisme jeter de profondes racines dans le Nouveau-Monde et prouver qu'il s'adaptait parfaitement aux nécessités des entreprises missionnaires proprement dites. Nous aurons à revenir sur ces progrès rapides dans notre prochain chapitre, en nous occupant des grandes mesures d'organisation que Wesley dut prendre, en considération même de ces progrès.

Si dans les premières années de la période de dix ans

[1] En 1790, quelques Méthodistes de Guernesey visitèrent les environs de Caen. Peu après, M. Mahy vint s'y établir comme prédicateur, et, pendant plusieurs années, il évangélisa la Normandie avec quelque succès.

qu'embrasse ce chapitre, Wesley pouvait se féliciter d'avoir échappé presque complétement aux infirmités de la vieillesse, il n'en fut pas tout à fait ainsi vers la fin. Ce ne fut qu'en entrant dans sa quatre-vingt-cinquième année qu'il commença à constater quelques symptômes de déclin dans ses forces; il ne marchait plus aussi facilement, sa vue baissait, sa mémoire devenait moins fidèle. « Néanmoins, ajoute-t-il, je ne sais pas ce que c'est que la fatigue, soit en marchant, soit en prêchant, et je n'ai aucune difficulté à composer mes sermons, que j'écris aussi aisément et aussi correctement que jamais. » L'année suivante (1789), ces quelques symptômes s'étaient aggravés, et il écrivait: « Je me sens vieillir. Ce que je craindrais, si je voulais me mettre en peine du lendemain, ce serait que le corps n'en vînt à écraser l'esprit, et qu'il n'en résultât chez moi soit de l'entêtement, par suite du déclin de mes facultés, soit une humeur acariâtre, par suite de l'accroissement des infirmités physiques. Mais, Seigneur mon Dieu, tu y pourvoiras! »

Dieu épargna à son serviteur ce complet déclin intellectuel qu'il redoutait tant. Il conserva une merveilleuse lucidité d'intelligence qui lui permit de donner jusqu'à la fin toute son attention au grand mouvement religieux dont il avait été l'un des chefs.

Ses principaux collaborateurs des commencements du Réveil avaient disparu avant lui, et, pendant cette dernière période, il fut appelé à fermer les yeux des derniers survivants. Il prenait congé d'eux avec une parfaite sérénité, comme on se sépare d'amis que l'on compte rejoindre bientôt. Un jour, nous le trouvons auprès du lit de Maxfield, son premier prédicateur laïque, dont il avait dû se séparer, mais auquel il avait conservé son affection. Une autre fois, c'est auprès de Perronet, le vénérable vicaire de Shoreham, qu'il s'arrête pour entendre les derniers conseils et recevoir la suprême bénédiction de ce patriarche du Réveil, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Il retrouve un autre jour Delamotte, son ancien com-

pagnon d'œuvre en Géorgie, qui lui aussi ploie sous le faix des années et s'apprête à aller se reposer auprès de Dieu des agitations et des travaux de la vie. Plus loin, c'est Thompson, le recteur de Saint-Gennis et l'associé de Wesley en Cornouailles qui, se sentant assailli de doutes et d'angoisses aux approches de la mort, le fait appeler, participe avec lui à la sainte Cène, et retrouve dans cette entrevue cette foi calme et confiante qui s'était un instant voilée.

Wesley fit deux autres pertes qui lui furent encore plus sensibles que celles-là. En 1785, mourait dans le triomphe de la foi le pieux Jean de La Fléchère, après une vie qui fut celle d'un apôtre et d'un saint. En le perdant, Wesley perdait son meilleur ami, son meilleur conseiller. Nul homme en Angleterre, pas même son frère, ne pénétra aussi avant que lui dans ses sympathies et ne comprit mieux son œuvre. Il fut le saint Jean du Réveil, dont Wesley fut le saint Paul. Tout en lui, le cœur aussi bien que l'intelligence, s'associait au mouvement méthodiste, et ce n'est pas un petit honneur pour ce mouvement d'avoir conquis les suffrages d'un homme d'une si haute intelligence et d'une si profonde piété. Wesley qui avait longtemps caressé la pensée de lui remettre un jour la haute direction de son œuvre, fut vivement impressionné par sa mort. « J'ai connu depuis soixante ans, dit-il, bien des hommes saints par le cœur et par la vie et dignes d'être proposés en exemple; mais je n'ai pas connu son égal; un homme aussi consacré à Dieu intérieurement et extérieurement, un caractère aussi pur à tous les égards, je n'en ai jamais rencontré un seul, ni en Europe ni en Amérique, et je ne m'attends pas à en trouver un de ce côté-ci de l'éternité. »

Trois ans plus tard, en 1788, Wesley perdit son frère Charles, compagnon fidèle, lui aussi, de son ministère. Après avoir partagé les premières luttes de Wesley, où il fit preuve d'un caractère intrépide, Charles s'était de bonne heure retiré de la vie itinérante et s'était établi avec sa

famille successivement à Bristol et à Londres, où il avait exercé son ministère, prêchant dans les chapelles et visitant les malades et les prisonniers. Poëte religieux de premier ordre, orateur distingué, âme ardente et enthousiaste, il s'associa sans réserve à l'œuvre de son frère et le compléta à certains égards. Toutefois il manquait de ces qualités d'esprit qui font le législateur et l'organisateur; et il lui arriva de contrarier l'action de son frère par des scrupules ecclésiastiques exagérés. Il n'en fut pas moins l'un des meilleurs ouvriers du Réveil du dix-huitième siècle.

A mesure que la mort enlevait à Wesley ses premiers collaborateurs, Dieu lui en donnait de nouveaux; chaque année, un nombre grandissant de candidats entraient dans les rangs du ministère itinérant. Parmi les recrues de ces dix années se trouvaient des hommes d'aptitudes diverses, mais le corps des prédicateurs ne pouvait que s'honorer et se fortifier par l'accession d'hommes tels que Joyce, Bramwell, Reece, Dickinson, Entwistle, Creighton, Adam Clarke.

Toutes les morts dont Wesley était le témoin venaient s'ajouter aux infirmités de l'âge pour lui dire que son heure allait sonner. Cette perspective, loin de l'effrayer, lui était douce. Son œuvre était achevée et bien achevée. L'avenir de cette œuvre était assuré, avec toute la certitude qu'il est permis à la foi d'avoir, lorsqu'elle s'appuie sur Dieu et qu'elle ne dédaigne pas la prudence.

Avant de raconter les dernières scènes de la vie de Wesley, il nous reste à faire connaître les mesures qu'il avait prises pour assurer la continuation et la perpétuité de son œuvre.

III

ORGANISATION DE L'ÉGLISE MÉTHODISTE AMÉRICAINE. — L'ACTE DE DÉCLARATION.

1784.

Progrès du Méthodisme en Amérique. Position des prédicateurs à l'égard de l'Eglise anglicane. Le Méthodisme et la révolution. L'Eglise établie et la révolution. Réclamations des sociétés américaines. Wesley cherche une solution. Progrès des convictions ecclésiastiques de Wesley. Il se décide à organiser l'Eglise américaine d'après le type épiscopal. Ordination du Dr Coke. Réflexions sur la conduite de Wesley dans cette circonstance. Fondation de l'Eglise méthodiste épiscopale. Ses succès. Progrès dans la position ecclésiastique du Méthodisme anglais. Difficultés légales. L'acte de Déclaration : ses avantages et ses inconvénients.

Nous avons raconté plus haut les débuts du Méthodisme en Amérique. Il s'y était rapidement développé en quelques années et avait acquis des proportions remarquables ; les longues luttes de la révolution n'avaient pas réussi à arrêter cet essor, et, quinze ans après l'arrivée des premiers prédicateurs de Wesley, cette œuvre comptait déjà environ quinze mille membres et plus de quatre-vingts prédicateurs itinérants; son action s'étendait dans tous les sens, depuis les Antilles, au sud, jusqu'au Nouveau-Brunswick, à la Nouvelle-Ecosse et à Terre-Neuve, au nord. Cette extension rapide devait faire surgir bien

des questions d'organisation qui ne s'étaient pas présentées tout d'abord.

En arrivant dans le Nouveau-Monde, les prédicateurs de Wesley s'étaient efforcés de prendre à l'égard du clergé anglican la même attitude que leurs collègues en Angleterre; se considérant comme les auxiliaires bénévoles du clergé régulier, ils ne s'immisçaient pas dans les fonctions purement ecclésiastiques et refusaient notamment d'administrer les sacrements. Cette ligne de conduite qu'il était de jour en jour plus difficile de suivre en Angleterre, il était parfaitement impossible de s'y conformer en Amérique. Avec une population disséminée sur de vastes étendues de pays et sans cesse grandissante, avec un clergé anglican peu nombreux et peu zélé, qui se renfermait volontiers dans les grands centres, conserver cette position subordonnée, c'était se lier volontairement les mains et se soustraire à la tâche magnifique que Dieu préparait.

La guerre de l'indépendance vint précipiter cette question du côté d'une solution vraiment libérale. Cette grande révolution faillit un moment compromettre l'œuvre nouvelle; la plupart des prédicateurs anglais qui dirigeaient les sociétés crurent en effet devoir employer leur influence contre l'insurrection et demeurer fidèles au gouvernement de leur pays. Aussi, pendant tout le cours de la guerre, leur action se trouva-t-elle entravée; quelques-uns furent emprisonnés, d'autres obligés de se cacher, d'autres même durent regagner l'Angleterre. Mais, lorsque la révolution triomphante eut proclamé l'indépendance des Etats-Unis, les prédicateurs comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à se soumettre loyalement au nouvel état de choses. Leur souverain venait d'ailleurs de leur donner l'exemple, par ces paroles remarquables qu'il adressa à l'ambassadeur de la nouvelle république, en le recevant pour la première fois : « J'ai été le dernier dans mon royaume à reconnaître votre indépendance; je serai le dernier à la violer. » En apportant leur adhésion au

gouvernement, les chefs du Méthodisme américain obéissaient aux sentiments de l'immense majorité de leurs sociétés. Elles allaient entrer résolûment, à la suite du pays, dans une phase nouvelle et décisive de leur existence.

Le nouveau gouvernement ayant eu la sagesse de se refuser à créer une Eglise nationale, l'Eglise anglicane cessait d'avoir une position à part et elle tombait dans le droit commun; ses revenus, comme ceux des Eglises indépendantes proprement dites, allaient se borner aux contributions volontaires des simples fidèles. Une pareille position était loin de sourire aux ministres; et, en face de l'avenir incertain qui s'ouvrait devant eux, un grand nombre jugèrent prudent de s'en aller; ce fut un sauve-qui-peut général. L'Eglise anglicane, qui imposait par sa masse et par ses grands airs, se fondit d'une manière fort instructive; en Virginie, elle avait, avant la révolution, quatre-vingt-onze pasteurs: il n'en restait que vingt-huit, à la suite de la guerre; les autres étaient rentrés en Angleterre. Dans les autres parties du pays, l'Eglise établie n'avait jamais été bien forte, et les derniers événements l'avaient dispersée. Sa succession était donc ouverte, et elle devait échoir à qui saurait s'en montrer digne. Le moment était solennel et demandait de grandes résolutions.

Wesley le comprit. Si, jusqu'à ce jour, il n'avait voulu faire du Méthodisme américain qu'une plante parasite, croissant sous la tutelle d'un arbre puissant et tout entrelacée à lui, Dieu, en abattant le chêne, semblait ordonner à l'œuvre nouvelle de vivre désormais de sa vie propre. Wesley ne tarda pas à reconnaître qu'il était indispensable que ses sociétés américaines s'organisassent sur une base indépendante. Depuis longtemps d'ailleurs, elles réclamaient hautement pour leurs prédicateurs le droit d'administrer les sacrements; dans beaucoup de localités, les enfants devaient grandir sans baptême et les fidèles se réunir sans pouvoir participer ensemble à la Cène. Ces

réclamations étaient si vives et étaient inspirées par des besoins si réels qu'elles faillirent aboutir à un schisme. Les prédicateurs du Sud, voyant que la question n'avançait pas, se réunirent en Virginie, en 1779, et chargèrent les trois doyens d'âge d'imposer les mains aux autres. C'est ce qui eut lieu, et, pendant une année, les sociétés du Sud reçurent les sacrements des mains de leurs prédicateurs. Cette initiative hardie eût jeté le plus grand désordre dans le Méthodisme américain, et eût abouti à une scission fâcheuse, si l'intervention conciliante d'Asbury n'avait réussi à amener un compromis et à suspendre momentanément l'effet de cette mesure révolutionnaire, jusqu'à ce que Wesley eût été consulté.

C'étaient là des indices sur la signification desquels on ne pouvait se méprendre. Wesley avait à choisir entre deux partis : ou sacrifier de gaieté de cœur une œuvre pleine d'avenir en se faisant le champion obstiné de préjugés ecclésiastiques d'un autre âge, ou bien rompre hardiment avec eux et assurer par là le développement futur et la prospérité de ces jeunes Eglises. Dès que le dilemme se posa ainsi devant sa conscience et devant sa raison, Wesley n'hésita plus sur le fond même de la question. Quant aux moyens à employer, il ne voulut rien précipiter, et, avant tout, il se résolut à faire une démarche auprès de l'épiscopat anglais; il adressa donc successivement deux lettres à l'évêque de Londres, pour réclamer instamment l'ordination d'un prédicateur qui pourrait être chargé de visiter les diverses sociétés pour leur administrer les sacrements et qui pourvoirait ainsi aux nécessités les plus pressantes de la situation. « Je gémis sur la pauvre Amérique, écrit-il au prélat; car les brebis sont dispersées de tous côtés; les unes n'ont aucun pasteur, et les autres ne sont pas en meilleur état, car elles ont des pasteurs qui n'en ont nulle pitié. » L'évêque, ayant refusé de satisfaire ce vœu, Wesley comprit qu'il n'y avait plus rien à attendre de ce côté-là, et, après de longues hésitations, ilse décida à couper le nœud gordien.

Attaché fermement à l'Eglise établie, dont il se considérait toujours comme l'un des ministres, Wesley accordait en principe ses sympathies à l'organisation épiscopale. Cette préférence ne l'aveuglait pas au point de lui faire admirer les abus choquants de l'épiscopat anglican, emprunté à l'Eglise romaine. Ses préjugés ecclésiastiques étaient tombés l'un après l'autre; la succession apostolique du clergé lui paraissait « une pure fable ; » l'épiscopat avait perdu pour lui une partie de son prestige, depuis que l'étude de l'antiquité lui avait prouvé qu'à l'origine les mots *évêques* et *anciens* désignaient une seule et même charge. Ce n'étaient pas là des convictions d'occasion, inspirées par les nécessités du moment, mais le résultat de tout son développement religieux. Nous l'avons vu, près de quarante ans plus tôt, dès 1746, déclarer qu'après examen il a été amené à reconnaître que dans l'Eglise primitive « les évêques et les anciens étaient essentiellement de même rang; » cette conviction reparaît dans ses *Notes sur le Nouveau Testament*, où il déclare qu'à son avis, « dans les premiers âges, les mots *évêque* et *ancien* s'employaient indifféremment pour désigner un même office [1]. » Dès 1760, il avoue dans une lettre à un ami qu'il ne partage en aucune manière « l'erreur de ceux qui croient que l'organisation épiscopale est seule valable. » Loin de penser que l'épiscopat est de droit divin, il affirme, dès 1756, que « ce système n'est en aucune façon prescrit par l'Ecriture, » et il ajoute cette assertion qui renferme la notion vraie sur ce sujet : « Je crois que ni Christ ni ses apôtres n'ont prescrit de forme particulière de gouvernement ecclésiastique. »

Ces citations, que nous pourrions multiplier, prouvent assez que Wesley était arrivé de bonne heure à une indépendance d'idées ecclésiastiques assez rare de son temps, et que l'organisation de l'Eglise méthodiste d'Amérique ne fut pas de sa part, comme on l'a prétendu, un coup

[1] Notes sur Philip. I, 1.

de tête de vieillard ou une faute arrachée à la caducité de l'âge, mais le résultat naturel de tout son développement précédent. Au terme de ce développement, il pouvait dire : « Je crois fermement que je suis un *episcopos* au sens de l'Ecriture, tout autant que personne en Angleterre, car je considère la succession non interrompue comme une fable, que nul n'a encore prouvée et que nul ne prouvera jamais. »

Libre de préjugés sur ces questions et parvenu à des convictions arrêtées, il n'avait tant tardé à émanciper ses sociétés que par obéissance à ce principe dominant de son ministère qui le faisait toujours attendre les directions de la Providence avant de s'engager dans une voie nouvelle. Ces indications, elles étaient là, et leur voix impérieuse lui commandait d'aller en avant.

Appelé à organiser en Eglises autonomes ses sociétés d'Amérique, Wesley n'hésita pas à choisir la forme épiscopale qui avait ses préférences, comme plus capable qu'aucune autre de maintenir l'unité et la solidarité des diverses parties de l'œuvre, principe qu'il plaçait en première ligne. Fort de sa conviction et ne se mettant pas en peine des oppositions qu'il allait soulever, il s'ouvrit sur ses desseins à quelques amis ; si son frère Charles, imbu de préjugés ecclésiastiques, objecta vivement à ses idées, Wesley eut la joie de rencontrer auprès de La Fléchère une approbation sans réserve. En février 1784, il communiqua enfin ses convictions à l'homme auquel il voulait confier la tâche de fonder et d'organiser l'Eglise méthodiste des Etats-Unis. Le docteur Coke était bien en effet l'homme qui pouvait le mieux mener à bonne fin cette œuvre difficile ; il réunissait les aptitudes d'un organisateur à celles d'un missionnaire. Wesley lui rappela les circonstances exceptionnelles des sociétés d'Amérique et les dangers qu'elles courraient si elles étaient abandonnées à elles-mêmes ; il lui exposa ses plans pour leur organisation en Eglises et lui demanda s'il consentirait à se charger de leur exécution. Dans ce cas, il se croyait appelé,

en sa qualité de surveillant général de l'œuvre, à lui imposer les mains et à lui déléguer ainsi ses pouvoirs pour l'organisation de l'Eglise nouvelle. Il s'autorisait surtout de l'exemple de l'ancienne Eglise d'Alexandrie, où les anciens, à la mort d'un évêque, se réunissaient pour imposer les mains à l'un des leurs qui était appelé à occuper l'office laissé vacant par le défunt, l'évêque demeurant ainsi le premier parmi ses égaux, *primus inter pares.*

Le docteur Coke qui ne s'attendait pas à une pareille proposition demanda du temps pour réfléchir. Pendant deux mois, il se livra à une étude approfondie de la question, et, au bout de ce temps, il fit part de sa décision à Wesley. Il admettait la légitimité de son point de vue, mais il pensait qu'il serait prudent d'en différer la réalisation quelque temps encore. Ce ne fut pas l'avis de la conférence qui se réunit à Leeds en juillet de la même année; elle appuya vivement les mesures proposées par Wesley. La Fléchère prit une part active à ces délibérations, et son avis eut une influence décisive sur cette grave résolution. En présence de cette unanimité de ses frères, Coke n'hésita plus, et le 2 septembre 1784, à Bristol, Wesley, assisté du révérend James Creighton, lui imposa solennellement les mains et « le mit à part pour l'œuvre de surveillant » (*superintendent*); ce sont les termes mêmes du diplôme que Wesley lui remit. En évitant soigneusement l'emploi du mot évêque, il voulait indiquer que la charge qu'il conférait n'avait rien de commun avec les pompes de l'épiscopat anglican, et que le vrai type de cette imposition des mains devait être cherché, non dans l'Eglise établie, mais dans l'Eglise apostolique. Plus tard, l'Eglise américaine crut devoir donner à ses chefs ce titre, biblique d'ailleurs, d'une charge dont ils remplissaient les devoirs; c'était évidemment son droit. A la suite de l'ordination de Coke, Wesley imposa les mains à deux de ses prédicateurs, Vasey et Whatcoat, qui devaient, en qualité d'anciens, accompagner le docteur en Amérique.

Assurément, à s'en tenir au point de vue anglican, de

telles ordinations étaient frappées de nullité. Celle de Coke, en particulier, souleva de vives objections : Wesley, disait-on, ne possédant pas la charge épiscopale, ne pouvait pas la conférer. En droit canonique strict, cela était incontestable ; aussi les clameurs furent-elles ardentes. Pour nous, qui n'avons pas les préjugés ecclésiastiques de l'anglicanisme, nous ne saurions épouser sa querelle. Le seul reproche que nous nous sentions libre d'adresser à Wesley dans cette affaire, ce serait plutôt d'avoir tant tardé à prendre une résolution que nécessitaient impérieusement les besoins de l'œuvre. La forme épiscopale paraissant répondre mieux qu'aucune autre et à ses propres convictions et aux vœux de la jeune Eglise américaine, nous ne voyons pas pourquoi il n'eût pas pris l'initiative hardie que ses adversaires lui reprochèrent tant. Ce vieux serviteur de Dieu qui, depuis un demi-siècle, accomplissait dans toutes les parties de la Grande-Bretagne une œuvre admirable qui n'a eu son équivalente qu'aux temps apostoliques, n'était-il pas revêtu par Dieu lui-même d'un épiscopat mille fois plus valable et plus réel que celui de ces évêques qui, comme les Lavington et les Warburton, lui faisaient une guerre acharnée ? Que le formalisme ecclésiastique condamne Wesley, la conscience et le bon sens l'absolvent.

Le 3 novembre 1784, Coke, accompagné de ses deux collègues, arrivait aux Etats-Unis, et peu après il conférait l'ordination épiscopale à Francis Asbury qui, depuis plusieurs années, était devenu, par ses talents et ses vertus, le chef réel du Méthodisme américain. Dans les derniers jours de l'année, se réunissait à Baltimore une conférence, composée d'une soixantaine de prédicateurs, qui jeta les bases de l'Eglise méthodiste épiscopale. Ni ces prédicateurs ni Wesley lui-même ne pouvaient songer alors que cette Eglise qu'ils fondaient, au milieu des contradictions et des oppositions de toute sorte, était appelée à un magnifique avenir et deviendrait la plus grande et la plus active des Eglises du Nouveau-Monde. Ces succès magnifiques ont

répondu suffisamment aux objections faites à la ligne de conduite suivie par Wesley; si l'épiscopat méthodiste n'a pas à son origine une prétendue succession apostolique, il a dans son histoire des preuves innombrables de l'approbation divine; et, tandis que de nos jours l'anglicanisme agonise sous la double étreinte du rationalisme et du ritualisme, l'Eglise méthodiste épiscopale se développe et grandit, et prouve éloquemment, par ses progrès rapides, que le système ecclésiastique adopté par Wesley répondait le mieux aux besoins du peuple américain et aux exigences d'une œuvre essentiellement missionnaire.

Il semblait difficile que Wesley s'abstînt de faire pour ses sociétés d'Angleterre ce qu'il venait de faire pour celles d'Amérique. Il crut cependant ne devoir rien précipiter, en présence de circonstances notablement différentes, et il n'agit qu'avec la plus grande mesure, se laissant, pour ainsi dire, forcer la main par les événements. Les nécessités impérieuses d'une œuvre grandissante et la perspective de sa mort prochaine le décidèrent pourtant à entrer de nouveau dans cette voie; en 1786, il imposa les mains à six ou sept prédicateurs destinés à l'Ecosse et aux Antilles. Trois ans plus tard, obéissant aux énergiques demandes de ses sociétés d'Angleterre, il en consacra quelques-uns encore. Une vingtaine de prédicateurs seulement reçurent l'ordination de ses mains, son principe étant toujours de ne rompre avec l'ordre de choses existant que dans la mesure du strict nécessaire. Le Méthodisme venait de faire toutefois un pas immense; une énorme difficulté était enlevée de son chemin; la voie était désormais ouverte, et les successeurs de Wesley devaient y marcher avec fermeté, jusqu'au moment où la société eût pleinement conquis cette indépendance absolue qui était son droit.

Les dernières conférences auxquelles Wesley participa firent avancer d'ailleurs le Méthodisme dans cette voie. En 1786, Wesley consentit à ce que des services religieux fussent convoqués dans les chapelles aux heures mêmes du culte officiel, partout où le pasteur anglican était déci-

dément impie ou hérétique, partout où les églises étaient insuffisantes à contenir la moitié de la population, partout enfin où il n'existait pas d'églises à deux ou trois milles à la ronde. En 1788, les réclamations des sociétés firent encore élargir cette règle, et l'on décida qu'il serait permis de se réunir dans les chapelles aux heures officielles, sauf aux jours de communion, et que les sociétés pourraient à leur choix introduire dans leur culte le service liturgique ou s'en passer.

La grande année 1784 qui vit naître l'organisation de l'Eglise américaine donna le jour aussi à des mesures destinées à assurer l'existence du Méthodisme anglais après la mort de son fondateur. Jusqu'à ce moment, les contrats des chapelles avaient porté qu'elles étaient placées sous la charge de curateurs qui s'engageaient à y faire prêcher tous les prédicateurs de Wesley et, après sa mort, tous ceux que la conférence désignerait. De savants jurisconsultes interrogés sur la valeur de ces contrats déclarèrent qu'ils seraient nuls, à moins que la conférence ne fût reconnue par l'Etat et autorisée à acquérir et à posséder. Cette difficulté légale était sérieuse et menaçait l'avenir de l'œuvre. Wesley le comprit et, pour y remédier, il fit enregistrer à la cour de la chancellerie un acte légal intitulé *Acte de Déclaration* (*Deed of Declaration*), véritable Constitution de la conférence, qui lui conférait une existence reconnue et l'aptitude à posséder, sans lui imposer d'ailleurs de charges envers l'Etat.

D'après ce document, la conférence officielle se composait de cent prédicateurs, indiqués nominativement; ils devaient se réunir une fois par an, pourvoir par l'élection aux vides survenus dans leurs rangs et se donner un président et un secrétaire. Diverses règles étaient posées quant aux choix des membres de ce Directoire, dont les attributions principales devaient être l'admission provisoire et définitive des prédicateurs, l'expulsion des indignes, le choix du poste assigné pour l'année à chaque prédicateur,

dont le séjour dans un même poste ne devait pas s'étendre au delà de trois ans. L'acte constitutif portait aussi que la conférence légale aurait à s'adjoindre les autres prédicateurs qui seraient admis à siéger avec voix délibérative. Il indiquait enfin dans quelles circonstances pourrait s'opérer une dissolution de l'union formée entre les diverses sociétés.

Ce document devait avoir pour effet d'assurer l'identité et la perpétuité de la conférence. Sans ce pacte fondamental qui cimentait leur unité, les sociétés eussent bien vite perdu quelques-unes des particularités de cette organisation qui fut leur force, telles que l'itinérance des prédicateurs, par exemple, et elles auraient risqué de tomber dans l'impuissant morcellement du congrégationalisme. D'autre part, néanmoins, il est regrettable que sur certains détails d'organisation, cet Acte ait lié l'initiative de la conférence et qu'il s'oppose à telle innovation dont le temps a pu prouver la nécessité. Wesley ne se rendit pas compte sans doute de ces inconvénients; il ne vit que les incontestables avantages qu'offrait cet arrangement au point de vue de la cohésion de ses sociétés et de leur aptitude à l'évangélisation; il s'applaudit d'une mesure qui lui garantissait que l'œuvre de sa vie n'aboutirait pas à une inextricable confusion ou à un naufrage complet, lorsqu'il ne serait plus là. Dans sa joie, il disait qu'il espérait bien que « cette base-là demeurerait ferme, aussi longtemps que le soleil et la lune brilleraient au firmament. »

IV

DERNIERS TRAVAUX DE WESLEY. SA MORT.

1790-1791.

Affaissement physique de Wesley. Ses travàux à Londres et dans les environs. Sa dernière tournée dans le Nord. Accueil empressé qu'il trouve partout. Etat des sociétés. Scène émouvante à Halifax. Wesley en Ecosse. Newcastle. Une délivrance remarquable. Ses réflexions à son quatre-vingt-septième anniversaire. Sa dernière conférence. Ses prédications autour de Londres. Sa dernière note dans son journal. Sa dernière note dans son livre de comptes. Sa dernière lettre en Amérique. Sa dernière prédication. Affaiblissement rapide. Lettre à Wilberforce, écrite par Wesley quatre jours avant sa mort. Entretiens et paroles du dernier dimanche de sa vie. Affaissement et assoupissement, le lundi. Paroles de foi et d'espérance, le mardi. Scène suprême. Mort de John Wesley. Ses funérailles.

Le 1er janvier 1790, Wesley écrivait dans son journal : « Je suis maintenant un vieillard, affaibli de la tête aux pieds. Chaque matin, ma bouche est chaude et sèche ; j'ai une fièvre lente presque tous les jours. Je marche avec peine et lentement. Néanmoins, Dieu soit béni ! je ne diminue pas mon travail et je puis encore prêcher et écrire. » Il put poursuivre en effet ses travaux ordinaires pendant ces derniers temps de sa vie, en dépit des infirmités croissantes de la vieillesse.

Londres et ses environs étaient toujours sa sphère spéciale de travail, et il y continuait avec ardeur sa double activité de pasteur et de missionnaire. Sa prédication, bien qu'elle n'eût plus l'éclat des anciens jours, était toujours écoutée avec sympathie et vénération par des auditoires

immenses. Quelques courts extraits de son journal nous le montreront au milieu de ces féconds labeurs.

Il écrit le 3 janvier : « Près de deux mille personnes, autant que je puis en juger, se trouvaient réunies dans la nouvelle chapelle, pour renouveler solennellement leur alliance avec Dieu, moyen de grâce conforme à l'Ecriture, mais complétement négligé de nos jours, sauf parmi les Méthodistes. »

Le 14 février il écrit : « J'ai prêché un sermon pour les enfants dans la chapelle de West-Street. Ils sont accourus en foule de tous côtés; et vraiment Dieu était au milieu d'eux, tandis que je leur expliquais ces paroles : « Venez, enfants, écoutez-moi, et je vous enseignerai la crainte de l'Eternel. » Le dimanche suivant, il prêche de nouveau aux enfants, dans la chapelle de City-Road.

Le 27 : « J'ai eu ce soir à Snowsfields une assemblée telle qu'on n'en a pas vu depuis beaucoup d'années. Après le service, j'ai réuni les pénitents; ils remplissaient presque complétement la salle, et Dieu était au milieu d'eux. »

Le 28 : « Nous n'avions pas encore eu un tel auditoire et une telle bénédiction à la nouvelle chapelle, depuis le renouvellement de l'alliance; les cœurs étaient comme la cire qui se fond au feu; un grand nombre de personnes versaient d'abondantes larmes; et j'ai la confiance qu'elles n'oublieront pas de sitôt les exhortations qu'elles ont entendues. L'après-midi, j'ai prêché à la chapelle de West-Street sur Ephés. V, 1, 2. L'édifice était loin de pouvoir contenir tous ceux qui voulaient y trouver place. Ceux qui purent s'y entasser paraissaient vivement affectés; et, lorsqu'il me fallut partir pour me rendre à Brentford, où je devais prêcher le soir, j'eus les plus grandes peines à sortir et à atteindre ma voiture. Là encore, j'eus un auditoire plus grand que jamais, de sorte qu'il semble que notre travail n'y aura pas été vain. »

Wesley, on le voit par cette dernière citation, prêchait encore au besoin trois fois par dimanche, et toujours avec un grand succès. Sa prédication était accompagnée d'une

puissance qui subjuguait les cœurs et d'une onction qui les pénétrait.

Ses succès furent tout aussi grands d'ailleurs en province, où il fit encore une grande tournée missionnaire qui fut sa dernière. Ses amis de Londres avaient envoyé, dès le commencement de l'année, une circulaire à toutes les sociétés, pour leur annoncer sa visite prochaine; elle indiquait l'itinéraire qu'il devait suivre et les localités où il devait prêcher, depuis Stroud, dans le sud de l'Angleterre, jusqu'à Aberdeen au nord de l'Ecosse; elle se terminait par ces lignes : « Nous recommandons instamment que l'on se souvienne de M. Wesley dans les prières, surtout lors du jeûne trimestriel prochain, afin que ses forces soient maintenues et même accrues, si c'est la volonté de Dieu. »

Cette tournée dura trois mois entiers, et Wesley en supporta courageusement les fatigues exceptionnelles. Elle a une trop grande importance pour que nous nous contentions de la résumer sommairement.

A Bath, Wesley trouve une assemblée « aussi sérieuse que la mort. En vérité, ajoute-t-il, l'œuvre paraît ici florissante; elle s'étend et elle s'approfondit tout à la fois. » Le peuple de Bristol lui paraît « bien disposé pour le Seigneur. Les prédicateurs sont zélés, et leur zèle trouve sa récompense dans l'état réjouissant de leurs assemblées. » Au milieu des bons mineurs de Kingswood qui l'aiment comme un père, il reçoit toujours un accueil chaleureux; un jour de semaine qu'il y passe, il a un immense auditoire « comme il n'en a pas eu depuis quarante ans; » les travaux des mines et des champs sont désertés dès que le bruit de son arrivée se répand. A Stroud, à Painswick, à Gloucester, à Tewkesbury, à Stourport, il se trouve dans le plus grand embarras, ne sachant où réunir les multitudes qui veulent l'entendre.

En arrivant à Birmingham, il entre dans ces contrées du centre de l'Angleterre où le Méthodisme a eu de si vives luttes à soutenir et où il a remporté de si belles victoires.

La société de cette ville le réjouit par sa vie spirituelle abondante. Dès le jour de son arrivée, un immense auditoire réunissant toutes les classes de la société se presse pour l'entendre. « Riches et pauvres, dit-il, se conduisent de manière à honorer leur profession. Du commencement à la fin du service, tous ont été sérieux et recueillis. » Le dimanche venu, il prêche de nouveau dans la chapelle qu'il trouve « admirablement construite. » Mais des centaines de personnes sont forcées de s'en retourner, sans avoir pu y trouver place. « Je pense, dit-il, que tous ceux qui ont pu entrer ont senti que Dieu était présent. »

Wednesbury qui rappelle à Wesley de grandes persécutions, est devenu l'un des centres importants du Méthodisme. « L'œuvre de Dieu s'y est grandement ravivée, écrit-il, bien que l'état embarrassé des affaires ait contraint plusieurs de nos amis à quitter la ville. Nos amis pauvres ont grandi dans la grâce et ont appris par l'épreuve à se faire des trésors dans le ciel. » La faiblesse de Wesley ne lui permet plus de prêcher en plein air le soir, à l'heure où les ouvriers reviennent des mines, et il doit prêcher dans une chapelle insuffisante, tandis que la multitude qui n'a pu y trouver place entoure l'édifice, essayant d'entendre quelques accents de cette voix aimée.

A Dudley, il prêche dans la nouvelle chapelle, « l'une des plus belles de l'Angleterre, » et, à la suite de sa prédication, deux personnes se décident à se convertir. Il ne retrouve plus à Madeley son excellent collègue La Fléchère, parti pour un monde meilleur, mais il y trouve le souvenir vivant de son œuvre qui se continue et se développe. La pluie n'empêche pas les fidèles d'accourir et de remplir l'église pour entendre le vieil ami de leur pasteur défunt. Pendant les quelques jours qu'il passe à Madeley, Wesley met la dernière main à son sermon sur *la robe de noce* qu'il s'apprête à publier. « Ce sera peut-être le dernier que j'écrirai, dit-il dans son journal; car mes yeux s'obscurcissent et ma force physique est abattue. Néanmoins, tant que je le puis, je désire ardemment faire

quelque chose pour Dieu, avant que vienne le moment où je retournerai à la poudre. »

Ne consultant que son courage, Wesley reprend sa course vers le Nord, après avoir passé trois jours dans la paroisse de son ancien ami. A Newcastle-under-Lyne et à Burslem, il doit, en présence de l'insuffisance des locaux et de l'avidité à l'écouter que témoignent les populations, prêcher en plein air, malgré le surcroît de fatigue qui en résulte pour lui. Dans la nouvelle chapelle de Tunstall, « la plus élégante qu'il eût vue depuis celle de Bath, le peuple paraît dévorer la Parole. » A Congleton, le ministre, le maire et les autorités viennent l'entendre. Il arrive le vendredi saint à Manchester, et il y passe quelques jours au milieu d'excellents amis. Le jour de Pâques, il prêche deux fois « sans fatigue, » et administre la Cène à seize cents communiants. Le lendemain matin, il reprend sa route; en passant à Altringham où il ne peut s'arrêter que peu d'instants, il convoque les amis dans la chapelle pour leur adresser quelques paroles; mais le bruit de son arrivée circule rapidement, et bientôt la chapelle se remplit et déborde. Il repart après sa prédication, et prêche de nouveau à midi à Northwich et le soir à Chester à des auditoires que les lieux de culte sont trop petits pour renfermer. C'est ainsi qu'il sait encore prêcher trois fois le lundi, après un dimanche de Pâques fort chargé lui-même.

A Liverpool, la sensation produite par le passage de Wesley est tout aussi grande qu'à Manchester. Wigan n'est plus « le dépravé Wigan, » comme on l'appelait proverbialement autrefois; là aussi les dispositions ont changé, et le vieux missionnaire se trouve entouré des témoignages de la plus vive reconnaissance et du plus profond attachement. L'auditoire à Bolton est « l'un des plus aimables de l'Angleterre; là aussi la patience et la persévérance à bien faire des chrétiens ont réussi à changer la haine et le mépris du monde en sentiments universels d'estime et de bienveillance. »

En entrant dans le Yorkshire, Wesley foulait le sol dans

lequel l'arbre du Méthodisme avait peut-être jeté les plus profondes racines. Il est à regretter qu'une interruption dans son journal nous prive ici de ses impressions personnelles sur ce pays ; nous pouvons heureusement y suppléer en partie, grâce à d'autres sources. Partout il fut accueilli avec enthousiasme par ces populations dont il avait été l'éducateur spirituel. En le voyant passer de ville en ville, dominant de toute la hauteur de son âme chrétienne la débilité d'un corps usé au service de Dieu et de l'Eglise, on admirait cette belle existence et on rendait hommage à cette noble vieillesse qui la couronnait si dignement. A Halifax, il se passa une scène particulièrement touchante. Le bruit de l'arrivée du vénérable prédicateur s'était répandu dans la ville, et un service avait été annoncé pour dix heures du matin. La grande faiblesse de Wesley l'obligea, contrairement à son habitude, à faire attendre son auditoire ; trois heures se passèrent sans qu'il parût, mais nul ne songea à se plaindre et moins encore à se retirer. Lorsqu'il entra dans la chapelle, appuyé sur les bras de ses deux collègues et amis, Bradford et Thompson, l'assemblée tout entière, saisie d'une vive émotion en présence de ce digne vieillard et comprenant que c'était la dernière fois qu'elle le voyait, éclata en sanglots, et, pendant quelques moments, ce fut dans la chapelle une scène des plus émouvantes. L'émotion redoubla, lorsqu'on le vit se lever dans la chaire, en s'appuyant toujours sur ses deux amis qui étaient à ses côtés, et qu'on l'entendit s'adresser à l'assemblée d'une voix émue et faible, en recourant de temps en temps, pendant son discours, à la mémoire de l'un de ses collègues pour suppléer aux défaillances de la sienne.

Après avoir traversé les comtés du Nord, Wesley arriva en Ecosse, où il visita les principales localités évangélisées par ses prédicateurs. Il fut généralement fort bien reçu et en profita pour « délivrer son âme, » en employant le peu de forces qui lui restaient à annoncer fidèlement le salut à ce peuple naturellement religieux, mais dont la piété lui

semblait manquer de profondeur. Il eut à se plaindre des gens de Glasgow qui montrèrent peu d'empressement à venir l'entendre; il est vrai que c'était un jour de semaine. Cette froideur qui contrastait avec l'ardeur qu'il avait trouvée partout ailleurs lui inspira la réflexion suivante : « Ceci vérifie bien ce que j'ai souvent entendu dire, que les Ecossais aiment tendrement la Parole du Seigneur,... mais au jour du Seigneur. Si je vis assez pour revenir à Glasgow, je m'arrangerai pour que ce soit un dimanche. » Partout ailleurs du reste, Wesley fut reçu avec empressement. Il lui arriva plus d'une fois d'excéder la somme de travail que ses forces lui permettaient; à Brechin, par exemple, il dut interrompre son discours, tant son épuisement était grand, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé.

Le journal de Wesley nous prouve que, même à l'âge avancé qu'il avait atteint, il était sensible aux charmes de la nature écossaise, et que la vue des sites montagneux du Nord lui causait encore un plaisir toujours nouveau.

A son retour, il s'arrêta quelques jours à Newcastle, dans cette *Maison d'orphelins* qu'il avait autrefois construite et qui était son refuge préféré. « Si je faisais ma volonté, écrit-il dans son journal, ce serait dans cette maison-ci ou dans celle de Kingswood que je voudrais passer le reste (désormais bien court) de mes jours. Mais cela ne peut pas être; ce n'est pas ici mon repos. » Dans cette ville qui avait été l'un des théâtres de son activité et de ses luttes, il fut accueilli avec une vénération profonde; il y prêcha plusieurs fois, non-seulement aux adultes, mais aux enfants; ses prédications et ses visites laissèrent une trace profonde au milieu de cette population qui lui était dévouée; nous en avons la preuve dans les impressions que nous a transmises l'un de ses prédicateurs qui eut le bonheur de le voir et de l'entendre. Les souvenirs qui nous restent de cette dernière tournée missionnaire sont trop précieux, pour que nous négligions ceux-ci.

« Il paraît très-faible, écrit Charles Atmore; et cela n'est pas surprenant, car il a près de quatre-vingt-huit ans. Sa vue s'est tellement affaiblie qu'il ne peut plus indiquer lui-même ses cantiques; néanmoins sa voix est encore forte, et il a l'esprit remarquablement vif. Sûrement cet homme si grand et si bon est le prodige de notre siècle! Il prêcha le soir aux enfants sur le verset 11 du psaume XXXIV, et sa prédication était telle qu'elle pouvait être aussi utile aux parents qu'aux enfants.

« Quelques-uns d'entre nous l'accompagnèrent à North Shields, où il prêcha un excellent sermon sur Philip. III, 7. Ce fut un temps de rafraîchissement, par la présence du Seigneur. Le dimanche, à deux heures, il vint à Byker et prêcha en plein air à plusieurs milliers de personnes sur Matth. VII, 24. A cinq heures, il prêcha à la Maison d'orphelins sur Eph. II, 8; la maison était comble, et plusieurs centaines de personnes durent s'en retourner, sans avoir réussi à y pénétrer.

« Son passage à Newcastle fut marqué par la délivrance remarquable d'un homme qui, depuis de longues années, était en proie à un profond désespoir. A peine arrivé, M. Wesley demanda de ses nouvelles, et je l'accompagnai chez lui. En entrant dans la chambre de ce pauvre homme, il alla droit à lui et, avec l'autorité d'un messager de Dieu, lui dit : «Mon frère, j'ai une parole à t'adresser de la part de Dieu : Que Jésus-Christ te guérisse! » Il se mit alors à genoux et pria, et dans toute ma vie je n'ai peut-être pas connu un moment comparable à celui-là. L'espérance entra dans l'âme du malheureux, son désespoir disparut, et lui qui, depuis plusieurs années, n'avait pas quitté sa maison ni même son grabat, il se leva et le soir il vint entendre la prédication de M. Wesley. Et ce fut ainsi que le Seigneur confirma le témoignage de son serviteur, en rendant à ce pauvre malheureux la splendeur de sa face[1]. »

[1] *Memoir of the Rev. Charles Atmore*, by the Rev. J.-S. Stamp. *Wesleyan Magazine*, 1845, p. 120.

En revenant vers le sud, Wesley passa à Weardale, où un si beau réveil avait éclaté, et il eut la joie d'y trouver « le même esprit qu'autrefois; » il dut prêcher en plein air à Stanhope et à Durham. A Monkwearmouth, comme ailleurs, il put admirer et encourager la fondation, récente encore, des écoles du dimanche, « qui ont enlevé des rues, dit-il, tant d'enfants qui passaient leur dimanche à jouer du matin au soir. » Arrivé à Whitby, il écrit dans son journal la note suivante : « La Providence a permis qu'une partie de la montagne voisine se soit détachée et ait démoli notre vieille chapelle, avec quelques autres maisons; il en résulte que nous avons maintenant là l'une des plus belles chapelles de la Grande-Bretagne. » Cette chapelle elle-même est tout à fait insuffisante pour contenir tous ceux qui veulent entendre le célèbre prédicateur, et c'est en plein air qu'il doit transporter son service. Les dispositions de ses auditeurs sont si bienveillantes qu'elles lui font dire : « Dans toute l'Angleterre, je n'ai pas vu de peuple plus affectueux que ce peuple de Whitby. »

Le 28 juillet, il est à Hull, et il écrit dans son journal : « Aujourd'hui, j'entre dans ma quatre-vingt-huitième année. Jusqu'à quatre-vingt-six ans, j'ai été exempt des infirmités de la vieillesse ; mes yeux étaient bons et mes forces entières. Mais, depuis le mois d'août dernier, j'ai passé par un changement très-soudain. Mes yeux se sont tellement affaiblis qu'il n'y a plus de verres qui puissent leur venir en aide. Mes forces m'ont aussi abandonné, et je ne les retrouverai probablement pas dans ce monde. Je n'éprouve pourtant aucune douleur, de la tête aux pieds; mais la nature paraît épuisée; et, humainement parlant, elle s'affaissera de plus en plus, jusqu'à ce que les ressorts fatigués de la vie s'arrêtent enfin. »

Quelques jours après, il arrive à Epworth, son lieu de naissance, où il trouve une société affaiblie et découragée qu'il s'efforce de relever. Le dimanche, à la suite du service officiel, il prêche sur la place du marché « à un audi-

toire comme on n'en a jamais vu à Epworth. » Ses concitoyens lui font une chaleureuse réception, mais leur bienveillance est pour lui un nouveau motif de leur dire toute la vérité, et il choisit pour texte cette solennelle question : « Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ? »

Cette tournée d'inspection, la dernière que fit Wesley, se termina en juillet 1790, à Bristol, où il arriva à temps pour présider la quarante-septième conférence annuelle de ses prédicateurs. Il y apportait les impressions réjouissantes qui lui restaient de ses visites aux principales sociétés. De tous côtés arrivaient d'ailleurs des nouvelles de progrès spirituels. L'œuvre était en pleine prospérité. Sa force numérique que nous ferons connaître dans un autre chapitre avait suivi une progression constante.

Les collègues de Wesley qui vinrent en grand nombre à la conférence de Bristol emportèrent tous la conviction qu'ils ne le verraient plus. Il était arrivé en effet à une débilité physique extrême ; il était souvent nécessaire, comme nous l'avons vu, que, pendant ses prédications, deux de ses collègues se tinssent à côté de lui, pour qu'il pût s'appuyer sur leurs bras, et pour qu'ils suppléassent aux défaillances de sa mémoire, en lui suggérant, au moment voulu, les grandes divisions de ses sermons. Il continuait néanmoins à prêcher deux ou trois fois par jour, rayonnant encore autour de Londres et jusqu'en Cornouailles et à Bristol. Dans cette dernière ville, il préside, le 27 août, une longue-veille, et dans son discours il travaille à combattre l'influence exercée sur certains membres du troupeau par la lecture d'un livre qui enseignait que les souffrances de la vie actuelle ont une vertu expiatoire ; quelques jours après, prêchant au moment où s'ouvrait une grande foire, et toujours préoccupé de mettre toutes les occasions à profit, il choisit pour texte ce passage plein d'à-propos : « Achète la vérité et ne la vends pas. » Un autre jour, il préside tout seul un service qui dure trois heures

entières, et il trouve encore moyen de prêcher l'après-midi sur une place publique.

A Winchelsea, Wesley prêche sous un arbre et prend pour texte cette parole : « Le royaume des cieux approche; repentez-vous et croyez à l'Evangile. » C'était le 7 octobre 1790, date remarquable, car ce jour-là il prêchait pour la dernière fois en plein air, et il disait adieu à ce champ de bataille, sur lequel, pendant plus d'un demi-siècle, il avait remporté tant de victoires.

Si désormais sa voix affaiblie ne peut plus se faire entendre sous la voûte des cieux, il continue cependant à prêcher jusqu'à la fin. Il prêche à Rye « à un peuple aimant et bien uni, et la parole ne tombe pas à terre; » à Colchester, où il a « un auditoire imposant composé de riches et de pauvres, d'ecclésiastiques et de laïques; » à Norwich, où « le vent a tourné et où lui, naguère méprisé, est devenu un homme honoré; » à Yarmouth où, à la suite d'une assemblée publique très-nombreuse, il passe une heure en prières avec la société et y sent la présence du Seigneur; à Lynn, où il arrive « mouillé de la tête aux pieds, » et où néanmoins il se met à prêcher devant un bel auditoire, dont le clergé de la ville fait partie.

De retour à Londres, il prêche deux fois de suite, le dimanche 24 octobre 1790, dans les chaires de l'Eglise anglicane, et il raconte cet incident en ces termes : « J'ai expliqué ce qu'il faut entendre par « toutes les armes de « Dieu, » à une assemblée nombreuse, dans l'église de Spitalfields. L'après-midi, l'église de Saint-Paul, Shadwell, était plus comble encore, tandis que j'exposais cette vérité importante : « Une seule chose est nécessaire, » et j'espère que plusieurs se sont décidés à choisir la bonne part. »

C'est par cette simple note que se termine le journal de Wesley; ici sa main épuisée a laissé tomber la plume. Et n'est-il pas remarquable, comme l'a fait observer un historien américain, que « ce journal, qui contient certainement le récit le plus extraordinaire qui existe d'une vie d'homme, se termine par ce trait : Wesley prêchant un

dimanche tout entier dans les chaires de l'Eglise établie, dont il fut à la fois le plus grand honneur et la plus grande victime pendant le siècle dernier [1]. »

Ce fut vers le milieu de l'année 1790 que la faiblesse croissante de sa vue l'obligea aussi à cesser de tenir note de ses dépenses et de ses recettes personnelles dans son livre de compte. La note par laquelle se termine ce livre est intéressante à lire : « Pendant plus de quatre-vingt-six ans, écrit-il, j'ai tenu mes comptes exactement. Je n'essayerai pas de le faire plus longtemps, étant satisfait de posséder la conviction inébranlable que j'ai économisé tout ce que j'ai pu, et que j'ai donné tout ce que j'ai pu, c'est-à-dire tout ce que j'ai. » L'indication d'un chiffre évidemment erroné par laquelle cette note commence prouve que la mémoire de Wesley était en plein déclin, et le *fac-simile* à peine lisible que nous avons sous les yeux montre combien sa main était peu ferme à ce moment.

Pendant les derniers mois de 1790, il prêcha encore continuellement à Londres et dans les environs, malgré sa faiblesse croissante; après ses services publics il réunissait en particulier ses sociétés, et leur adressait ses derniers conseils, les exhortant « à s'aimer fraternellement, à craindre Dieu et à honorer le roi; » puis, au moment de se séparer, il entonnait son hymne de prédilection [2]. Il projeta même, à ce que nous rapporte son ami Benson, de faire encore sa tournée habituelle en Irlande et en Ecosse; il envoya sa voiture devant lui à Bristol, et fit retenir des places dans la voiture publique ; mais ce dessein dut être abandonné en présence d'un affaiblissement physique toujours plus prononcé.

Le 1er février 1791, il écrivait ce qui suit à l'un de ses prédicateurs américains :

« Mon cher frère, — ceux qui désirent m'écrire ou me dire quelque chose n'ont pas de temps à perdre; car les

[1] Stevens, t. II, p. 358.
[2] Voir page 227.

années ont fait trembler ma main, et je sens que la mort n'est plus bien loin derrière moi. Mais j'ai lieu d'être reconnaissant pour le temps qui est passé; j'ai ressenti peu des infirmités de la vieillesse jusqu'à quatre-vingt-six ans. Ce n'est que depuis un an et demi que ma force et ma vue ont faibli. Néanmoins, si je ne puis plus courir, je puis encore griffonner un peu et me traîner. Et probablement je ne serais pas capable d'en faire autant, si je n'étais soutenu par les prières que plusieurs parmi vous font en ma faveur.

« J'ai publié un récit de l'œuvre que Dieu a faite dans la Grande-Bretagne et en Irlande depuis plus d'un demi-siècle. Nous aurions besoin que quelqu'un d'entre vous y joignît une relation de ce que le Seigneur a fait en Amérique, depuis le temps où Richard Boardman accepta l'invitation et quitta sa patrie pour vous être utile. Veillez bien à ne jamais donner accès à l'idée de vous séparer de vos frères d'Europe. Ne perdez pas une occasion de déclarer à tous les hommes que les Méthodistes sont un seul peuple par tout le monde, et que leur détermination arrêtée est de demeurer unis. Que les montagnes s'élèvent entre nous et que les océans roulent leurs flots sans réussir jamais à nous séparer. »

Nous avons cité cette lettre en entier, parce que, outre les détails qu'elle renferme sur Wesley lui-même, elle nous le montre préoccupé, jusqu'à ses derniers jours, de la grande œuvre de sa vie.

Le jeudi, 17 février, il prêcha à Lambeth, mais en rentrant chez lui il se plaignit d'un refroidissement. Cela ne l'empêcha pas de consacrer sa journée du lendemain à lire et à écrire dans son cabinet et de prêcher le soir à Chelsea sur ce texte significatif : « L'affaire du Roi est pressante. » (1 Sam. XXI, 10). Sa faiblesse était telle, qu'il dut s'interrompre à diverses reprises pour prendre quelques moments de repos.

Le samedi, il continua à s'occuper de son travail ordinaire, bien que son état s'aggravât sensiblement.

Le dimanche, il se leva à quatre heures du matin, selon l'habitude de toute sa vie, mais ses forces n'étaient pas à la hauteur de son courage, et il lui fut impossible de vaquer à ses occupations. Les jours suivants, il parut renaître à la vie et put faire quelques visites. Le mardi soir, il prêcha encore à City-Road, et le lendemain soir, il put se rendre à Leatherhead, et y prêcher sur ce texte qui semble le résumé de la prédication de toute sa vie : « Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve; invoquez-le tandis qu'il est près. » C'était le mercredi, 23 février 1790, et ce fut la dernière prédication de Wesley. « Ce jour-là, dit un historien, sa main mourante déposa la trompette de la vérité qui jamais peut-être encore n'avait rendu sur les lèvres d'aucun homme, depuis les temps apostoliques, un son aussi soutenu et aussi efficace [1]. »

Depuis son retour d'Amérique, Wesley n'avait pas prêché moins de 52,400 fois, c'est-à-dire, en moyenne, le chiffre énorme de quinze prédications par semaine.

Après ce dernier effort, Wesley retomba dans un état de grande faiblesse; il ne se fit aucune illusion sur son état, il sentait que les sources de la vie étaient taries chez lui. Dans les intervalles de ses crises d'affaiblissement, il retrouvait toute son activité d'esprit; il s'entretenait avec ses amis des grands intérêts pour lesquels il avait vécu; il lisait encore ou se faisait lire des lettres ou des brochures se rapportant à ces sujets, qui l'intéressaient toujours. Quatre jours avant sa mort, retrouvant son énergie, il traça encore quelques lignes à l'adresse de Wilberforce, pour l'encourager dans la lutte qu'il poursuivait alors contre l'esclavage. Wesley avait, depuis longtemps, pris parti dans cette grande querelle; dès 1774, il avait publié un éloquent pamphlet sur la question, et il avait encouragé de toutes ses forces la création et les travaux du comité abolitionniste. Cette grande iniquité sociale le préoccupait jusque sur son lit de mort, comme le prouve cette lettre écrite

[1] Stevens, t. II, p. 369.

du bord de la tombe, et qui dut être un précieux encouragement pour Wilberforce, qui soutenait alors dans le Parlement les luttes les plus vives, en poursuivant le triomphe de cette sainte cause.

« Cher Monsieur, lui écrit Wesley, le 26 février, — à moins que la puissance divine ne vous ait préparé pour être comme *Athanasius contra mundum* [1], je ne vois pas comment vous pourrez aller jusqu'au bout dans votre glorieuse entreprise, en combattant cette exécrable infamie, qui est un scandale pour la religion, pour l'Angleterre et pour la nature humaine. A moins que Dieu ne vous ait préparé pour cette œuvre-là, vous serez usé par l'opposition des hommes et des démons. Mais « si Dieu est pour vous, « qui sera contre vous?» Sont-ils tous ensemble plus forts que Dieu? Oh! « ne vous lassez pas en faisant le bien! » Allez, au nom de Dieu et dans le pouvoir de sa force, jusqu'à ce que l'esclavage américain lui-même (le plus vil sous le soleil) s'évanouisse devant lui.

« En lisant ce matin un traité écrit par un pauvre Africain, j'étais particulièrement frappé de cette circonstance, qu'un homme qui a la peau noire, s'il est maltraité ou outragé par un blanc, ne peut pas se faire rendre justice, grâce à la loi de toutes nos colonies, d'après laquelle le serment d'un noir contre un blanc est de nulle valeur. Quelle infamie!

« Que celui qui vous a guidé dès votre jeunesse puisse continuer à vous fortifier en ceci et en toutes choses; c'est la prière, cher Monsieur, de

« Votre affectionné serviteur,

« JOHN WESLEY. »

Le lendemain du jour où Wesley écrivit cette lettre si remarquable était un dimanche, le dernier qu'il passa ici-bas. Incapable de se transporter au milieu des fidèles, il

[1] Athanase contre le monde.

en reçut un grand nombre dans sa chambre. Se sentant plus dispos que les jours précédents, il voulut se lever, et, lorsqu'on l'eut assis, il se mit à réciter avec son entrain habituel un cantique composé par son frère, et dont le thème est ce passage des Psaumes : «Ne me rejette point dans le temps de ma vieillesse; ne m'abandonne point maintenant que ma force est défaillie.» A peine eut-il fini que, continuant la pensée du cantique, il répéta, comme se parlant à lui-même, la parole du Seigneur : « Lazare notre ami dort. » Désormais, il comprenait que la mort approchait, et toutes ses pensées se concentraient sur ce grand sujet. Forcé de se remettre au lit, il demanda aux personnes présentes de prier avec lui, et il accompagna chacune de leurs demandes d'un amen fervent. Après un moment, il s'écria : « Je ne puis rien dire aujourd'hui de plus que ce que je disais à Bristol :

« Je suis le plus grand des pécheurs!
Mais Jésus mourut pour moi ! »

Il faisait allusion à une grave maladie qui avait failli l'emporter, huit ans auparavant, à Bristol.

« Jésus est tout! Jésus est tout!» disait-il à ses amis qui l'entouraient. Puis, un peu plus tard, il leur disait : « Oh ! qu'il est nécessaire que tous bâtissent sur ce bon fondement :

« Je suis le plus grand des pécheurs!
Mais Jésus mourut pour moi ! »

Pendant la journée du lundi, il fut presque constamment assoupi, mais les quelques paroles qu'il échangea avec ses visiteurs portaient toutes sur les grands intérêts de l'âme. On l'entendit prononcer à demi-voix ces paroles, résumé de la prédication de toute sa vie : « Il n'y a point d'autre chemin pour entrer dans le lieu très-saint que le sang de Jésus. » Puis il répéta trois ou quatre fois en quelques heures ces mots : «Nous avons la liberté d'entrer dans le lieu très-saint par le sang de Jésus. »

Dans la vie de Wesley comme dans celle de Luther, le chant et la musique ont joué un rôle important. Ses derniers jours furent adoucis par le chant de ces hymnes dont son frère et lui avaient doté la littérature religieuse de leur pays. Bien que sa voix fût cassée par l'âge et par la faiblesse, il commença la journée du mardi, veille de sa mort, par le chant de deux strophes d'un cantique de son frère. Et le soir encore, malgré son extrême affaiblissement, il étonna ses amis en chantant un autre cantique dont les paroles exprimaient les espérances qui remplissaient son âme.

Nulle pensée de doute ne paraît être venue troubler les dernières heures de ce grand serviteur de Dieu. Toutes ses paroles exprimaient la sérénité la plus parfaite, la confiance la plus paisible. Voulant laisser un souvenir à ses amis, il demanda une plume et du papier; mais il avait trop compté sur ses forces. Un ami lui demanda, en prenant lui-même la plume, ce qu'il désirait écrire : « Rien que ceci, répondit le mourant : *Dieu est avec nous!* » Dans la soirée, il rassembla ses forces épuisées pour dire quelques mots, mais il ne put achever sa phrase : « La nature est.. la nature est.. » — « Bientôt épuisée, continua un ami en achevant sa pensée ; mais vous allez revêtir une nouvelle nature et entrer dans la société des esprits bienheureux. » — « Certainement ! » s'écria-t-il; puis, frappant ses mains l'une contre l'autre, il prononça le nom du Sauveur, et ses lèvres remuèrent longtemps, comme par une prière intense.

Il demanda encore à être placé dans son fauteuil, mais un moment on put craindre que cet effort n'eût précipité la dernière crise. On l'entendit bientôt dire d'une voix faible : « Seigneur, tu donnes la force à ceux qui parlent et à ceux qui ne peuvent plus parler. Parle, Seigneur, à tous nos cœurs; qu'ils sachent que c'est toi qui nous donnes une langue pour parler ! » Puis il chanta d'une voix mourante deux vers d'une doxologie, mais la voix lui manqua, et il ne put achever. « Nous avons fini; séparons-nous, »

murmura-t-il à demi-voix, se croyant sans doute au milieu d'une assemblée, au moment où il la congédiait.

On le replaça sur son lit, d'où il ne devait plus se lever. Après un court assoupissement, il réclama la prière. Tous tombèrent à genoux, « et, dit l'un des assistants, la chambre parut remplie de la présence divine. » Il put encore donner quelques directions au sujet de son ensevelissement, puis il demanda de nouveau la prière, et plusieurs personnes élevèrent la voix pour recommander à Dieu l'agonisant. L'un de ses collègues, Broadbent, qui devait ne pas tarder à le suivre au tombeau, demanda avec une onction toute particulière qu'une fois Wesley parti, il plût au Seigneur de continuer à répandre sa bénédiction sur les doctrines et la discipline qu'il avait eu pour mission de propager. Le moribond qui s'était associé à toutes ces requêtes, parut à ce moment réunir toute son énergie pour accompagner cette prière d'un amen fervent. A cette heure suprême, son œuvre lui apparaissait ce qu'elle avait été en réalité, non une œuvre de désunion inspirée par l'esprit de parti, mais une œuvre désintéressée, n'ayant pour but que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Lorsque les personnes présentes se relevèrent, il prit congé d'elles toutes, en leur serrant la main et en leur disant adieu.

Wesley essaya encore d'adresser quelques paroles à un ami qui venait d'entrer, mais, voyant qu'il ne le pourrait pas, il rassembla ses forces et s'écria : « Ce qui vaut le mieux, c'est que Dieu est avec nous ! » Et à ce moment, dit un témoin oculaire, il éleva ses bras amaigris, et d'une voix mourante, mais dans laquelle vibraient les accents du triomphe et dont il est impossible de rendre l'expression, il répéta : « CE QUI VAUT LE MIEUX, C'EST QUE DIEU EST AVEC NOUS[1] ! » Aux amis qui entouraient son lit, il dit encore : « C'est le Seigneur qui l'a fait, et c'est une chose merveil-

[1] « *The best of all is, God is with us!* » Cette phrase a été gravée, comme devise, sur le sceau de la Société des Missions wesleyennes.

leuse devant nos yeux. » Il dit à la veuve de son frère Charles, en faisant allusion à leur mort à tous deux : « C'est Lui qui donne du repos à ses serviteurs ! » Plus tard, il dit encore en mots entrecoupés : « Il permet à ses serviteurs de se reposer en paix..... L'Eternel est avec nous, le Dieu de Jacob est notre refuge ! » Il réclama les prières de ses amis, et lui-même éleva la voix en leur faveur, en faveur de l'Eglise et du roi.

La nuit se passa tout entière ainsi. Quoique épuisé, il essayait encore d'exprimer sa confiance et son espérance, et tenta même de réciter un cantique de Watts qui exprime magnifiquement les certitudes de la foi en présence de la mort; mais ses forces le trahissaient, et il ne put que commencer cette citation.

Le mercredi matin arriva. Au pied du lit priaient Joseph Bradford, le compagnon fidèle de son ministère, et plusieurs autres amis. « Adieu, » soupira le moribond; ce fut sa dernière parole, et, pendant que plusieurs de ses prédicateurs et de ses enfants en la foi priaient pour lui, son âme se dégagea sans effort et sans lutte des étreintes de la matière et s'envola vers Dieu. C'était le 2 mars 1791, à dix heures moins quelques minutes du matin.

Madame Rogers, présente à ses derniers moments, en parle ainsi : « La solennité de la mort de cet homme si grand et si bon demeurera, je le crois, à toujours gravée dans mon cœur. La nuée de la présence divine semblait reposer sur nous tous; et, au moment où l'on pouvait à peine l'appeler encore un habitant de la terre, alors qu'il était sans voix et l'œil fixe, la gloire et le triomphe rayonnaient sur sa physionomie et agitaient ses lèvres mourantes. Aucun langage ne saurait dire l'expression que portait cette figure. En la contemplant, il nous semblait déjà contempler les réalités inénarrables du ciel. »

Wesley avait demandé qu'il n'y eût à ses funérailles d'autres pompes que les larmes de ses amis. Ses dernières volontés furent fidèlement exécutées, et, bien que, pour éviter un trop grand encombrement, on eût décidé de cé-

lébrer ses funérailles de grand matin, une foule émue voulut lui rendre les derniers devoirs. Lorsque le pasteur qui présidait le service funèbre en vint à ces paroles de la liturgie : « Il a plu au Dieu tout-puissant de retirer à lui l'âme de notre frère, » il substitua le mot *père* au mot *frère*. L'intention de ce changement fut si bien comprise par l'assemblée, aux sentiments de laquelle elle répondait parfaitement, que les larmes silencieuses firent place immédiatement aux sanglots et aux gémissements, et, pendant quelques moments, la voix d'un peuple en détresse couvrit celle de l'officiant.

Les restes de Wesley furent déposés dans un caveau qu'il avait fait préparer dans le cimetière qui avoisine la chapelle de City-Road. C'est encore là qu'ils reposent, en attendant la résurrection des justes.

V

CARACTÈRE DE WESLEY.

L'homme et le chrétien chez Wesley. Sa parfaite sincérité. Sa prétendue crédulité. Sa prétendue ambition. Sa foi en la Providence. Sa piété. Sa largeur chrétienne. Ses qualités naturelles. Son amabilité. — Wesley prédicateur. Le problème de ses succès. Son autorité de parole. Sa logique puissante. Ses appels à la conscience. Ses applications. Succès étonnant de cette prédication. Indice remarquable du caractère de la nation. — Wesley publiciste. Ses innombrables publications. Ses principaux écrits. Ses qualités comme écrivain populaire. — Wesley organisateur. Témoignage de Buckle et de Macaulay. — Ensemble du caractère.

Le caractère de Wesley réclamerait une étude plus approfondie et plus détaillée que celle que nous pouvons lui consacrer. Il nous suffira d'en résumer les traits principaux, en passant successivement en revue chez Wesley l'homme, le prédicateur, le publiciste et l'organisateur.

L'homme chez Wesley est inséparable du chrétien. Sa vie tout entière n'est que la manifestation visible de sa foi et de ses expériences chrétiennes, et l'homme extérieur est chez lui en parfaite harmonie avec l'homme intérieur. Il fut ce que le fit cette longue et douloureuse préparation que nous avons racontée et qui se prolongea pendant toutes les belles années de sa jeunesse. Une vie chrétienne née au milieu de luttes aussi vives ne pouvait qu'être bien profonde; un caractère formé à une telle école devait avoir une trempe bien énergique. Wesley fut en effet éminent et comme homme et comme chrétien. Pour s'en convaincre, il suffit de l'étudier aux sources même de sa vie. Peu

d'hommes ont autant que lui vécu au grand jour; son journal et sa correspondance sont les documents volumineux de sa vie, et nous permettent de le suivre jour après jour. Nous l'y trouvons parfaitement sincère avec lui-même et avec les autres. Rien chez lui n'indique l'homme qui pose aux yeux du public et qui se contraint. Sa parfaite sincérité touche même parfois à la candeur. Il lui arrive de prendre le public pour confident de ses pensées intimes, et de raconter tel incident dont peut-être on se fera une arme contre lui. Il manque absolument de cette habileté au moyen de laquelle certains hommes savent se rendre intéressants.

Cette sincérité absolue se manifestait dans l'ardeur et le désintéressement qu'il apportait à la recherche de la vérité. Dégagé de toute influence d'école ou de parti, il interrogeait les faits afin d'asseoir son jugement. Si dans le choix de ces faits, il nous paraît manquer souvent d'un esprit critique assez sévère, s'il nous arrive de trouver, en parcourant son journal, qu'il accepte trop facilement les anecdotes merveilleuses, rappelons-nous qu'il vivait dans un siècle où le docteur Samuel Johnson lui-même croyait aux revenants et où l'Ecosse brûlait encore les sorciers. N'oublions pas du reste que, dans ce grand mouvement d'hommes et d'idées qui accompagna le Réveil anglais, devaient nécessairement se produire des faits d'une nature exceptionnelle qu'il n'était pas possible de juger immédiatement avec sang-froid et sur lesquels aujourd'hui encore il est bien difficile de se prononcer. En les enregistrant scrupuleusement dans son journal, le plus souvent sans les accompagner d'aucune remarque, Wesley ne fait pas preuve de crédulité, comme on l'en a accusé, mais il prouve seulement qu'il respecte les faits et qu'il ne prétend pas avoir arraché au monde invisible tous ses secrets. Ajoutons qu'il serait injuste de rendre Wesley responsable de certains errements qui purent se produire dans la première période de son développement religieux, alors qu'il n'était pas encore dégagé de l'influence des Mystiques. C'est là l'in-

justice qu'ont commise parmi nous MM. Taine et de Witt[1]; leurs appréciations, bien que partant de deux points de vue tout opposés, se rencontrent sur ce point; l'un et l'autre reprochent, par exemple, à Wesley d'avoir quelquefois consulté le sort pour se déterminer entre deux partis. Mais, outre que, sur ce dernier sujet, l'exemple des apôtres autorise au moins le doute pour certains cas extraordinaires, je ne sache pas que Wesley ait eu recours au sort, une fois parvenu à la maturité de son développement religieux. Et cette remarque, nous le répétons, s'applique à la plupart de ces prétendues exagérations qu'on lui reproche si vivement. Leur date les explique suffisamment.

On a lancé contre Wesley une autre accusation qui serait plus grave que celle-là, si elle était prouvée. A en croire Southey, l'ambition aurait été l'un des mobiles dominants de la conduite de Wesley[2]. Sa vie tout entière nous paraît répondre suffisamment à une telle imputation. Etrange et rare ambition, à vrai dire, que celle qui porterait un homme à contrarier ses goûts les plus chers, pour devenir le prédicateur de la populace la plus grossière et la plus indisciplinée qui fut jamais! Attendre la célébrité de la part de cette multitude inconstante aurait été folie; autant aurait valu écrire son nom sur le sable du désert bouleversé par l'ouragan, pour le transmettre à la postérité. Wesley, il

[1] Nous ne rapprochons que sur ce point spécial ces deux appréciations. Celle de M. de Witt est de beaucoup plus équitable que celle de M. Taine. Le point de vue matérialiste de ce dernier l'a empêché de découvrir toute la grandeur de la personnalité de Wesley et toute la portée de son œuvre.

[2] Si dans sa *Vie de Wesley* le Dr Southey lui attribua des visées ambitieuses, il est juste de dire qu'un examen plus approfondi l'amena à modifier son jugement. Dans une lettre dont le fac-simile est annexé à l'*Histoire du Méthodisme* du Dr George Smith, il reconnut honorablement son erreur. « M. Alexandre Knox, dit-il, m'a convaincu que je m'étais trompé en attribuant à l'ambition une grande place parmi les mobiles de M. Wesley. » Le docteur s'engageait ensuite à corriger son livre dans ce sens. Malheureusement la mort l'en empêcha.

est vrai, exerça jusqu'à sa mort une autorité fort grande sur ses sociétés et sur leurs prédicateurs; mais, d'une part, une pareille direction était nécessaire, car sans elle les éléments assez hétérogènes qu'il avait groupés se seraient séparés et morcelés à l'infini; et, d'autre part, il ne faut pas oublier que, s'il conserva la haute direction de son œuvre, Wesley en partagea de bonne heure la responsabilité avec la conférence et qu'il essaya plus d'une fois de se décharger sur d'autres de ce fardeau qui l'accablait.

Ceci nous amène à rappeler que l'un des traits marquants du caractère de Wesley fut cette foi entière dans les directions de la Providence que nous avons retrouvée à toutes les pages de sa vie et qui se concilierait bien mal avec les calculs de l'ambition.

Il est moralement impossible d'ailleurs d'attribuer à Wesley ces visées ambitieuses et égoïstes, lorsqu'on a étudié de près cette âme si profondément dévouée à Dieu. Si sa vie tout entière proteste contre de pareilles imputations, sa piété intime si intense proteste plus encore. Il possédait à un haut degré une foi humble et confiante en la puissance de la grâce de Dieu et attendait d'elle tout succès. De ses écrits et de ses œuvres s'exhale un parfum pénétrant de piété virile; elle s'était dégagée complétement en effet de cet alliage mystique qu'elle avait connu à Oxford et qui avait failli l'égarer. Wesley était immensément redevable aux Moraves; non-seulement leur influence avait produit dans sa foi la crise décisive, mais elle l'avait amené à attacher une grande importance à la réalité des opérations intérieures de l'Esprit de Dieu.

Bien des faits racontés dans ce volume ont montré en Wesley l'homme de prière. Il était puissant et hardi dans cet exercice; il y recourait continuellement, et dans des circonstances où d'autres ne l'oseraient pas. On ferait un intéressant recueil des récits de délivrances spirituelles et temporelles que Wesley consigne dans son journal comme résultats de ses prières. C'était plus encore sous l'influence de ses prières que sous celle de ses sermons que les

pécheurs se sentaient atteints par le sentiment du péché, et qu'ils arrivaient à la paix et au pardon.

La piété de Wesley n'était ni étroite ni intolérante. S'il lui arriva quelquefois, dans les vives polémiques du temps, de se laisser entraîner par l'ardeur de la lutte, il racheta ces vivacités d'un moment par la largeur des idées et des sentiments de toute sa vie. Son amitié avec Whitefield subsista, nous l'avons vu, en dépit des controverses dogmatiques qui existèrent entre eux. Qu'on lise son beau sermon sur l'*Esprit catholique*, et l'on verra que Wesley est digne de figurer parmi les précurseurs de l'Alliance évangélique. Son cœur était si large qu'il refusait de renfermer ses sympathies dans les limites d'une Eglise ou d'un parti. Partout où il retrouvait l'esprit chrétien, il s'inclinait devant lui, quel que fût d'ailleurs l'alliage d'erreurs et de faiblesses qui s'y mêlât. Son libéralisme était si grand qu'il le porta à éditer, à l'usage de ses sociétés, certains écrits sortis de la plume d'écrivains catholiques. Il publia aussi, soit dans les pages de son *Magazine*, soit à part, des notices biographiques sur des catholiques, éminents par leur piété, tels que Madame Guyon, le marquis de Renty, l'Espagnol Grégoire Lopez et d'autres. Cette largeur ecclésiastique, souvent mal interprétée par les chrétiens de son temps, était l'une des règles de conduite auxquelles il tenait le plus. La seule limite qu'il imposait à la liberté d'opinion dans ses sociétés était le respect mutuel que se devaient leurs membres. Voici de quelle manière spirituelle et originale il expliquait son sentiment à cet égard : « Je n'ai pas plus le droit d'objecter à ce qu'un homme ait une opinion différente de la mienne que je n'ai le droit de me séparer d'un homme parce qu'il porte une perruque tandis que je n'en porte point. Mais si, par hasard, il arrache sa perruque et se met à m'en secouer la poudre dans les yeux, je considérerai comme mon devoir de me séparer de lui le plus tôt possible. »

Si le caractère religieux de Wesley était de nature à lui mériter le respect de tous, on peut dire que ses qualités

naturelles et acquises, lui prêtaient un nouveau charme. La paix intérieure dont il jouissait semblait rayonner au dehors dans une amabilité et une sérénité qui lui gagnaient tous les cœurs. Il apportait dans ses relations tant de grâce et d'abandon, il était si plein d'affection et de cordialité que nul ne résistait à l'attrait de sa conversation, et ses plus ardents adversaires devinrent souvent ses amis à la suite d'une entrevue de quelques instants. Grâce à une culture intellectuelle très-vaste, à une rare distinction d'intelligence et à une incomparable aisance d'expression, son commerce plaisait aux hommes distingués par leur fortune ou par leurs talents, et ils se faisaient un honneur de l'inviter à leur table[1]; mais il n'était pas moins à l'aise au milieu des pauvres gens des campagnes dont il était l'hôte habituel et auxquels, par sa simplicité et sa douce joie, il savait faire oublier la distance que l'éducation mettait entre eux et lui. Sa correspondance, à laquelle nous n'avons pu faire que de rares emprunts, nous le révèle sous cet aspect doux et familier, avec sa sensibilité exquise et communicative.

Le caractère de Wesley, si intéressant lorsqu'on l'envisage dans la vie privée, ne se révèle pleinement que sur le vaste théâtre où il se développa librement, au milieu d'une acti-

[1] Wesley compta parmi ses amis plusieurs des hommes les plus distingués de son temps. On a vu plus haut quelle affection il portait à Wilberforce, et comment de son lit de mort il lui écrivit pour l'encourager à persévérer dans son œuvre. Il était l'ami intime du célèbre philanthrope Howard. Le savant docteur Samuel Johnson, après avoir passé deux heures avec lui, s'écriait : « Il parle si bien que je pourrais passer la nuit entière à m'entretenir avec lui. » Wesley lui ayant fait part un jour de la satisfaction avec laquelle il avait lu son écrit sur la question américaine, Johnson lui répondit : « Je vous remercie pour le suffrage si important que vous donnez à mes vues. Une adhésion me venant d'un esprit aussi éminent que le vôtre ne peut que me confirmer dans mes convictions. Quel que soit l'accueil que me réserve le public, je n'ai pas lieu de me décourager. Il avait raison l'orateur qui, se voyant abandonné de ses auditeurs, refusait cependant de quitter la tribune, tant que Platon demeurait présent. »

vité immense. Après avoir étudié l'homme, nous devons parler du prédicateur populaire. A vrai dire, sa puissance résida surtout dans sa parole; ce fut par elle qu'il agit sur les masses, et par elle qu'il jeta dans le monde des semences d'avenir qui ne se perdront pas. En présence des succès fabuleux qui couronnèrent sa prédication, une question se pose qui semble à peu près insoluble. Comment lui, le lettré, le maître ès-arts d'Oxford, qui demeura toute sa vie amant passionné des études classiques et qui, pendant ses courses à cheval, lisait sans cesse dans l'original Homère et Virgile, comment put-il devenir le prédicateur des rues, l'orateur couru du bas peuple? La soif de la célébrité n'explique rien, nous l'avons dit. L'amour des âmes, cette sainte et noble passion, allumée dans le cœur par l'amour de Dieu, peut seul rendre compte d'un fait autrement incompréhensible. C'est lui qui explique aussi cette persévérance infatigable qui prolongea cet apostolat populaire pendant un demi-siècle.

Les luttes de ces cinquante années révèlent chez Wesley de grandes qualités dont un général d'armée eût pu être jaloux à bon droit. A vrai dire, la race anglo-saxonne, avec ces aptitudes pratiques qui font sa supériorité, n'eut jamais peut-être de plus digne représentant que lui. Il sut mettre au service de ses convictions religieuses cette volonté ferme, cette ténacité invincible qui font le succès des colons anglais dans leurs lointaines expéditions. Il vainquit les mauvaises dispositions du peuple par une persévérance à l'épreuve de toutes les contradictions.

Ce qui fit l'originalité de sa prédication, ce fut sa parfaite franchise; de Wesley on peut dire aussi « qu'il parle avec autorité. » Il ne flatte pas son auditoire; il le rudoie même quelquefois; il ignore surtout le grand art de voiler sa pensée pour la rendre plus acceptable. Sa parole brève et expressive court directement à son but, disant ce qu'elle veut dire. On a vu par des traits nombreux quels effets presque magiques produisait sur le peuple cette parole si incisive. Cette puissance s'exerçait mieux encore peut-être

sur les individus pris isolément. Quand son regard s'attachait sur l'un de ses auditeurs, il était bien rare que ce cœur ne se fondît pas. Tel qui entrait dans une de ses assemblées, le chapeau sur la tête et tout disposé à le narguer, changeait bientôt de contenance et pâlissait sous l'ardeur de ce regard qui semblait sonder jusqu'au fond de son âme. Il ne faudrait pas croire cependant que cet ascendant de Wesley sur les masses ressemblât en quoi que ce soit à de la morgue ou à de la hauteur. Son autorité était toute morale et s'exerçait par l'action lente mais infaillible de la foi et du dévouement chrétiens.

Il faut ajouter qu'à tous les points de vue Wesley était admirablement doué pour être un prédicateur populaire. Outre ce regard d'aigle et cette voix limpide et étendue qui lui faisaient dominer son auditoire, il avait dans l'esprit les qualités que le peuple estime au plus haut point, la clarté et la finesse. Nul mieux que lui ne savait rendre accessibles aux plus simples les vérités les plus hautes. Nul mieux que lui ne savait trouver au besoin une répartie spirituelle ou un mot heureux, et bien souvent, là où une longue harangue eût échoué, le trait d'esprit pénétrait comme une flèche acérée.

Mais essayons de nous faire une juste idée des talents oratoires de Wesley.

Sur la borne de la place publique comme dans la chaire de l'université d'Oxford, le style oratoire du grand prédicateur est simple et à la portée de chacun ; son raisonnement est logique et nerveux, et une fois ses prémisses admises, vous êtes entraîné malgré vous et forcé d'accepter les conséquences qu'il en tire. Son argumentation se déroule avec ampleur, simplement et d'une manière précise. Elle n'est surchargée ni de ces vains et frivoles atours avec lesquels d'autres essayent de voiler la pauvreté de leurs sermons, ni de cet enchevêtrement de digressions qui font perdre de vue à l'auditeur l'objet principal qu'il doit avoir devant les yeux. Sa seule préoccupation est de produire des convictions sérieuses ; aussi prend-il corps à

corps son adversaire, ne dénaturant jamais ses objections et en montrant le plus souvent l'inanité au nom du simple bon sens. Il va droit à lui, méprisant les chemins détournés, et ne mettant jamais un artifice oratoire à la place d'un argument.

Wesley a réussi à être logicien profond sans être dogmatiseur ennuyeux. Qu'on prenne la peine de le comparer avec Tillotson ou avec Barrow, et l'on comprendra quels immenses progrès il fit faire à la prédication, et quelle révolution féconde il sut amener dans un domaine demeuré à peu près stationnaire depuis le seizième siècle. Il ne fait pas comme eux de la dialectique pour de la dialectique, s'acharnant à prouver à grand renfort d'arguments et de réfutations, quelque lieu commun de dogme ou de morale que personne ne songe à contester, Il se place hardiment en face des doctrines les plus controversées et les plus essentielles, à ses yeux. Si les sujets qu'il aborde sont parmi les plus élevés et les plus graves que puisse choisir la chaire chrétienne, ils sont abordés avec une si entière franchise, réduits à leurs termes les plus élémentaires avec une si grande simplicité, exposés et discutés avec une lucidité si admirable, que celui qui écoute, fût-il sans culture, est entraîné, subjugué, et ne revient à soi que lorsqu'il a essuyé le feu roulant de cette ardente et forte éloquence. La manière oratoire de Tillotson et de ses émules rappelle ces lourdes batteries qui, accroupies sur les citadelles, attendent que l'ennemi s'approche et ne sont efficaces que lorsqu'il vient complaisamment se mettre à portée de leur feu. Celle de Wesley ressemble au contraire à cette artillerie légère, toute composée de pièces de campagne, qui peuvent traquer l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements. Ses sermons sont généralement fort courts; sa phrase toujours vive et brève va droit devant soi; sa pensée toujours alerte s'offre avec précision à l'esprit, et revêt fréquemment la forme d'un aphorisme qui se grave sans peine dans la mémoire de l'auditeur.

Wesley a le grand mérite d'avoir popularisé, humanisé, si j'ose ainsi dire, cette austère divinité connue jadis des seuls initiés et qu'on nomme la logique. Il a eu le respect du peuple, que n'ont guère tant de prédicateurs qui lui parlent comme on parle aux enfants, lui donnant des raisons dont ils ne voudraient pas pour eux, ou n'essayant d'éveiller chez lui qu'une sensibilité maladive, sur laquelle on ne fondera jamais rien de durable. Le peuple s'éleva insensiblement jusqu'à Wesley, parce qu'il sut se mettre à sa portée.

Comme orateur, Wesley était certainement inférieur à Whitefield; mais, à côté de cette puissance de raisonnement dont nous venons de parler, il avait dans sa manière de prêcher quelque chose d'incisif qui manquait à son ami, et plus d'une fois il réussit par ses appels énergiques à porter le trouble dans un cœur que la parole de son éloquent émule n'avait pas su atteindre. Nelson nous raconte qu'il avait longtemps écouté les sermons de Whitefield, avec un grand charme, comme on écoute une musique incomparable; il admirait la prédication, il aimait le prédicateur, mais il n'allait pas plus loin. La parole de Wesley produisit sur lui un tout autre effet; laissons parler ce témoin oculaire : « A peine monté sur son estrade, dit-il, il rejeta en arrière sa longue chevelure, et tourna son visage vers l'endroit où je me trouvais placé; je crus qu'il attachait son regard sur moi. Ce seul regard me jeta dans une angoisse inexprimable; avant même qu'il eût ouvert la bouche, je sentis mon cœur battre aussi fort que le balancier d'une horloge, et, à mesure qu'il parlait, chacune de ses paroles me semblait prononcée pour moi. »

Ce qui caractérise en effet la prédication de Wesley, c'est que son argumentation est sans cesse interrompue et animée par de chaleureux appels à la conscience et au cœur. A peine une vérité est-elle découverte et désormais acquise par l'étude et la discussion qu'elle est mise en œuvre par l'habile architecte. Tandis que ses contemporains ressemblent à des antiquaires péniblement occupés

à faire collection de vieilles armures dont ils composent un musée, sans les faire servir jamais aux luttes du présent, Wesley, au contraire, à mesure qu'il a réussi à remettre en usage quelques-unes de ces armes du passé délaissées depuis longtemps, s'en fait une arme offensive et la tourne contre l'adversaire. Il n'oublie jamais qu'il est en présence d'âmes qu'il faut « sauver de la colère à venir. » S'il cherche à prouver, ce n'est pas dans le but frivole de donner le spectacle de quelques brillantes passes-d'armes théologiques ou philosophiques; c'est afin d'asseoir sur des bases inébranlables l'édifice qu'il veut construire. Sa preuve d'ailleurs est plutôt biblique que philosophique, et s'adresse plutôt à la conscience qu'à l'intelligence prise isolément.

Les *applications* des sermons de Wesley ne sont jamais détournées, mais toujours directes et agressives. Par un fréquent et heureux usage du tutoiement qui, comme on le sait, est exclusivement réservé en anglais au langage biblique et poétique et y est d'un magnifique effet, il sait mettre dans ses appels un éclat tout biblique qui ne peut passer dans une traduction. Cette habitude, unie à l'emploi d'un grand nombre d'expressions scripturaires, enchâssées plutôt que citées dans la période rapide du prédicateur, lui donne une teinte archaïque en même temps qu'une énergie qui rappelle à certains moments la parole des prophètes.

Le succès de la prédication de Wesley nous donne une haute idée du caractère de cette race anglo-saxonne qu'il se donna pour mission de relever moralement. Pour qu'une nourriture aussi forte ait pu convenir à ce peuple, pour que cette prédication ait eu plus encore qu'un succès d'enthousiasme, il fallait que la nation anglaise eût conservé de grands et nobles instincts au fond de son être moral. Un peuple qui, au jour de son réveil, est capable de supporter une parole comme celle-là, est, quoi qu'on en dise, un grand peuple, un peuple d'avenir. Qu'on le compare à cet autre peuple qui, à la même époque, se

pressait autour de ces abbés mondains, sortis de Versailles, et qu'on se demande où est la vie, la force, l'avenir en un mot : l'un, policé et aimable, ne supporte que l'Evangile du *Vicaire Savoyard*, et touche, sans s'en douter, à la Révolution et à ses sanglantes ruines; l'autre, encore rude et grossier, écoute la prédication de Wesley et de ses amis, et peu à peu s'élève et grandit, attendant de Dieu le signal des œuvres auxquelles il va être appelé.

Wesley agit sur le peuple de son temps, non-seulement par la parole, mais aussi par la plume; il comprit mieux qu'aucun de ses contemporains l'importance d'une littérature populaire, et il fut l'un des ancêtres des grandes sociétés de publications religieuses qui se sont fondées de nos jours. A côté de ses immenses travaux missionnaires, il trouva le temps de publier environ deux cents volumes composés, traduits ou abrégés par lui, et traitant de théologie, de biographie, d'histoire, de philosophie, de poésie, de linguistique, de médecine, etc., le tout à un point de vue populaire. Ces écrits tirés à un grand nombre d'exemplaires se vendaient à un prix minime et trouvaient un écoulement rapide, grâce au concours des prédicateurs dont l'influence contribua beaucoup à généraliser le goût de la lecture au sein des sociétés.

Dans ses productions originales, dont les principales sont ses *Sermons*, son *Journal*, ses *Notes sur le Nouveau Testament*, ses *Appels aux hommes raisonnables et religieux*, son *Traité sur le péché originel*, etc., Wesley fait preuve de toutes les qualités d'un esprit distingué; son style est considéré comme excellent par les juges compétents; il unit la finesse à la force. Pénétré de la lecture des classiques de l'antiquité, familier avec les principales langues modernes, il puisait dans ses immenses lectures une richesse d'information et d'idées qui rendait ses écrits intéressants pour les lettrés et instructifs pour les illettrés.

Si l'on retrouve partout dans ses ouvrages la trace évi-

dente de ses fortes études classiques, si les réminiscences d'Oxford y sont nombreuses, rien toutefois n'y indique la pédanterie ou la contrainte. Wesley écrit, non pour écrire, mais pour convaincre; dans ses livres comme dans sa prédication, il nous paraît peu préoccupé de l'art de bien dire, mais par contre très-occupé du désir d'être compris de tous. Ce n'est ni un rhéteur ni un littérateur; c'est un soldat de Dieu, qui ne perd jamais de vue son drapeau. Son style, comme sa pensée, est énergique et serré; il s'adapte à elle comme un vêtement admirablement taillé; il en suit tous les contours, il en rend toutes les modifications avec une fidélité scrupuleuse.

C'est dans la discussion surtout que Wesley réussit. Qu'on lise ses petits traités de polémique courante ou bien ses écrits plus considérables, tels que sa réfutation du Dr Taylor, de Norwich, on sera frappé de la souplesse et de la vigueur de son talent de polémiste. Esprit logique plutôt que philosophique, Wesley ne se perd pas dans les régions de la métaphysique pure; mais il se maintient dans une région plus sûre et plus accessible à tous, et les coups qu'il porte à ses adversaires sur ce terrain-là manquent rarement leur but. Qu'il réduise à néant les arguments de son antagoniste au nom du sens commun ou qu'il leur oppose les textes bibliques, qu'il fasse parler la froide raison ou qu'il ait recours à l'ironie légère, on sent qu'il a conscience de sa force, et qu'il réussira souvent à mettre le lecteur de son côté.

Nous ne nous étendrons par longuement sur les qualités de Wesley envisagé comme fondateur et organisateur d'une société puissante, bien que, dans cette sphère encore, il s'offre à nous avec des talents de premier ordre. Tous les écrivains indépendants qui ont étudié de près le vaste système ecclésiastique auquel il donna l'empreinte de son esprit, ont admiré cet ensemble sagement combiné. Buckle, l'historien de la civilisation anglaise, appelle Wes-

ley « le premier des théologiens hommes d'Etat [1], » et l'illustre Macaulay va encore plus loin : « Wesley, dit-il, dirigea une révolution morale des plus remarquables ; son éloquence et sa logique pénétrante auraient pu faire de lui un littérateur éminent; et son génie pour le gouvernement n'était pas inférieur à celui de Richelieu [2]. »

Envisagé dans son ensemble, le caractère de Wesley nous paraît remarquablement complet. Il réunit des qualités qui d'ordinaire semblent s'exclure, et qui chez lui se fondent dans une harmonieuse unité. Sa vie, comme son esprit, mène de front les préoccupations les plus variées; on dirait que plusieurs personnalités et plusieurs existences se sont mêlées pour constituer son existence et sa personnalité. Cet encombrement de soins et de travaux n'a rien qui pèse à cette forte nature; il en porte le poids, sans faiblir, jusqu'à l'extrême vieillesse. Cette adaptation merveilleuse de l'ouvrier à l'œuvre n'est-elle pas aussi un fait providentiel, et ne nous désigne-t-elle pas clairement Wesley comme l'un de ces hommes que Dieu forme lui-même et auxquels il donne des aptitudes extraordinaires, parce qu'il les appelle à une œuvre extraordinaire?

[1] *History of Civilization in England*, t. I.
[2] *Edinburgh Review*, 1850.

VI

L'ŒUVRE DE WESLEY ET SES RÉSULTATS.

Résultats directs de l'œuvre de Wesley. *Sa théologie :* celle de la Réformation; prédestination; repentance; foi; justification; sanctification; perfection chrétienne; témoignage de l'Esprit; persévérance finale; caractère de cette théologie. *Son organisation :* société, classe, billet; réunions diverses; fonctionnaires des sociétés; les prédicateurs; circuits; itinérance; conférence. *Sa force numérique :* à la mort de Wesley; aujourd'hui. — Résultats indirects. Régénération de l'Angleterre : classes populaires et classes élevées. Témoignages de Priestley et Macaulay en Angleterre, et de MM. Scherer, de Witt et Saint-Marc-Girardin en France. L'Eglise anglicane et les dissidents. L'Angleterre moderne.

L'œuvre de Wesley eut des résultats de deux sortes, les uns directs, aboutissant à la fondation d'un vaste organisme ecclésiastique, les autres plus généraux, embrassant toute la nation. Il nous reste à indiquer cette double action.

Le Méthodisme fut l'œuvre spéciale de la vie de Wesley. Par sa théologie et par son organisation, il répondait aux besoins religieux qui éclatèrent à la suite du Réveil.

Sa théologie fut, dans tous ses traits essentiels, celle de la Réformation anglaise résumée dans les trente-neuf articles. Pleinement d'accord avec l'universalité des Eglises évangéliques sur les dogmes fondamentaux de la Trinité, de la participation du Fils et du Saint-Esprit à l'essence divine, de l'incarnation du Fils de Dieu et du caractère expiatoire de son œuvre, Wesley l'était également sur le dogme de la chute et du péché originel, et c'est à tort qu'on lui a lancé l'accusation de semi-pélagianisme. Il suf-

fit de lire sa réfutation des idées du Dr Taylor pour s'en convaincre.

Par contre, Wesley se sépara nettement de l'orthodoxie calviniste sur la doctrine de l'étendue de l'œuvre de la rédemption; persuadé que l'Ecriture affirme que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, il enseigna toujours que « tous peuvent recouvrer par le second Adam tout ce qu'ils ont perdu par le premier, et qu'il n'est pas un enfant des hommes qui soit finalement perdu, si ce n'est par son propre choix. » Le calvinisme strict aboutissait trop souvent, sous les yeux de Wesley, au déplorable laisser-aller de l'*antinomisme,* pour qu'il pût pactiser avec lui; en relevant la part de responsabilité qui appartient à l'homme dans son salut, sans néanmoins affaiblir la doctrine de la grâce, il rendit un immense service au Réveil, et la théologie évangélique de nos jours qui se rallie toujours plus à sa notion lui doit quelque reconnaissance.

Les doctrines qui se rapportent à l'appropriation du salut sont celles que la théologie de Wesley a mises au premier plan. « Nos grandes doctrines, dit-il, celles qui renferment toutes les autres, sont la repentance, la foi et la sainteté. Nous considérons la première comme le portique de la religion, la deuxième comme la porte, la troisième comme la religion elle-même. » L'enseignement méthodiste s'est surtout attaché en effet à ces doctrines vitales qui sont devenues son pivot. S'il n'a pas eu la prétention d'innover absolument sur ces points, il a su leur donner des formules plus précises et plus pratiques, qui, en les mettant à la portée de toutes les intelligences, leur ont frayé le chemin des consciences.

La repentance conserve pour Wesley sa haute importance et son caractère sérieux. Il n'y voit pas une vaine formalité, mais « un profond chagrin » d'avoir offensé Dieu, se manifestant non-seulement par des larmes, mais surtout par « des fruits de repentance. »

La foi est pour Wesley, comme pour saint Paul, l'unique

moyen de s'approprier le salut. « Elle n'est pas seulement, dit-il, un assentiment donné à tout l'Evangile de Christ, c'est aussi un complet repos sur le sang de Christ, une confiance dans les mérites de sa vie, de sa mort et de sa résurrection; un recours à Lui comme à notre sacrifice expiatoire et à notre vie, comme à celui qui s'est donné pour nous et qui vit en nous. »

Le salut tout entier, justification, régénération, sanctification, s'obtient par la foi. La justification n'est autre chose que le pardon des péchés; elle change complétement les relations du pécheur avec Dieu. Par la régénération, le Saint-Esprit change sa nature elle-même et son cœur, et le fait entrer dans la famille de Dieu, en lui donnant « l'esprit d'adoption. » La sanctification enfin est pour Wesley, comme pour tous les chrétiens, l'œuvre de la purification de l'âme, et elle a son point de départ à la régénération. « La sanctification commence, dit-il, dès que nous commençons à croire; et, dans la mesure où la foi se développe, la sainteté se développe aussi. » De bonne heure, Wesley se convainquit, par l'étude de l'Ecriture, que cette œuvre de purification intérieure et de victoire sur le péché doit s'accomplir pleinement dès cette vie, et ce fut cette doctrine qu'il prêcha sous les noms bibliques de sanctification entière et de perfection chrétienne. Voici en quels termes il définit cette grâce capitale : « C'est aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force, ce qui implique qu'aucune disposition mauvaise et contraire à l'amour, ne demeure dans l'âme, et que toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les actions sont gouvernées par l'amour pur. » La perfection chrétienne réalisable dès cette vie est donc la perfection de l'amour; les chrétiens parvenus « par la foi » à cet heureux état « ne sont pas exempts d'ignorance ni d'erreur. Nous n'avons pas plus le droit d'attendre qu'un homme soit infaillible qu'omniscient. Nul ne sera affranchi des infirmités et des tentations que lorsque l'esprit sera retourné à Dieu. »

Une autre doctrine qui a une large place dans la théologie de Wesley, c'est celle du témoignage de l'Esprit. Il le définit « une impression intérieure faite sur l'âme, par laquelle l'Esprit de Dieu témoigne immédiatement et directement à mon esprit que je suis enfant de Dieu, que Jésus-Christ m'a aimé et s'est donné pour moi, que tous mes péchés sont effacés, et que moi, personnellement, je suis réconcilié avec Dieu. »

Ce témoignage de l'Esprit n'était pas pour Wesley la certitude inconditionnelle du salut final. Il rejetait la doctrine calviniste de la persévérance finale, comme il rejetait la prédestination absolue, et cela par une conséquence logique rigoureuse; plaçant la liberté et la responsabilité de l'homme au point de départ de la vie chrétienne, il ne pouvait songer à le dépouiller ensuite de ces périlleuses prérogatives. La possibilité de l'apostasie, si clairement enseignée dans l'Ecriture, demeurait ainsi un avertissement pour tous.

Telle est, dans ses grands traits, la théologie que Wesley plaça à la base de son œuvre. Claire, simple et pratique, elle avait tout ce qu'il fallait pour devenir populaire. Formulée dans le style limpide et aphoristique de Wesley, propagée par ses admirables sermons, elle devint le thème des études et des prédications de ses auxiliaires laïques, et fut pour ses sociétés une nourriture fortifiante. La meilleure preuve de son efficacité, ce fut le grand mouvement religieux que nous avons raconté dans ce livre, et qui, on peut l'affirmer, fut le résultat de la prédication fidèle des doctrines évangéliques remises en honneur par Wesley.

En donnant au Méthodisme une théologie qui n'était autre chose que l'affirmation des grandes doctrines du christianisme expérimental, Wesley donnait un fondement large et solide à son édifice. Nous avons à nous occuper maintenant de ce que l'on pourrait appeler la charpente de cet édifice; nous voulons parler de l'organisation du Méthodisme. Cette organisation, nos lecteurs la connaissent déjà; il nous suffira de la leur présenter maintenant

dans son ensemble, telle qu'elle était sortie d'une lente élaboration de plus d'un demi-siècle.

A la base de cette organisation, se place la société proprement dite, comprenant l'ensemble des fidèles qui, dans chaque localité, se rattachent aux principes du Méthodisme. Pour faire partie de la société, il suffit d'avoir « le désir de fuir la colère à venir, » sans qu'aucune adhésion à un formulaire dogmatique soit requise ; et pour en demeurer membre, il faut prouver la sincérité de ce désir par une conduite chrétienne, et pratiquer la communion fraternelle par la fréquentation de la classe [1].

La classe, cette innovation de génie, qui est bien le pivot central de toute l'organisation méthodiste, est un moyen excellent d'exercer la cure d'âme, en même temps qu'elle est la réalisation au sein de l'Eglise de la vie fraternelle et commune, si bien comprise dans l'Eglise apostolique et si déplorablement négligée de nos jours. Composée en général d'une douzaine de personnes, elle a un président ou conducteur laïque, choisi à cause de la maturité de son expérience chrétienne et de son jugement. Sa tâche est de veiller sur l'état spirituel des personnes qui lui sont confiées, non-seulement dans les réunions hebdomadaires de la classe, mais encore par des visites à domicile. La classe, on le voit, est le noyau de l'Eglise, et, grâce à son organisation si simple, elle a pu très-souvent la suppléer. En divisant le travail pastoral, elle l'a rendu efficace, en même temps qu'elle rendait possible l'exercice d'une discipline sérieuse.

En réunissant chaque semaine les membres de la société, la classe a eu aussi l'avantage de fournir un moyen facile pour la perception des deniers de l'Eglise, et le conducteur qui a à rendre compte au prédicateur de l'état religieux des membres de sa classe, a à rendre compte de leurs souscriptions à l'économe local. Ainsi s'est formé un

[1] Voir pour plus de détails les *Règles de la société*.

système fiscal d'une grande simplicité et en général d'une grande efficacité.

Wesley emprunta aux anciennes Eglises un usage qu'il greffa sur les classes. Il remettait périodiquement à chacun de leurs membres une petite carte imprimée portant un texte de l'Ecriture ou une gravure symbolique, avec le nom écrit à la main de la personne qui la recevait, et la signature du prédicateur qui la remettait. Ce *billet trimestriel* servait d'attestation, et devait être présenté pour obtenir l'admission à certaines assemblées d'Eglise.

Outre les classes proprement dites auxquelles se rattachaient tous les membres, les sociétés avaient quelques autres réunions : les *band-meetings*, assemblées d'un caractère plus intime encore que les classes, et qui, par cela même, n'eurent pas leur caractère obligatoire et tombèrent assez généralement en désuétude; — les agapes, réunions où toutes les classes d'une société rassemblées rompaient le pain ensemble, selon l'usage de l'Eglise primitive, et s'entretenaient d'expériences chrétiennes en toute liberté; — les longues-veilles (*watchnights*), réunions fraternelles d'édification qui se prolongeaient jusqu'à minuit, et qui, se tenant, à l'origine, chaque mois au moment de la pleine lune, n'ont plus lieu que le dernier jour de l'année, pour consacrer à la prière l'heure qui marque le passage d'une année à une autre ; — le renouvellement de l'alliance, service spécial du premier jour ou du premier dimanche de l'an, où la société se consacrait à Dieu par un acte solennel.

L'administration de la Cène au sein des sociétés était encore rare au moment de la mort de Wesley, par suite du petit nombre de pasteurs consacrés qu'elles possédaient, mais cette anomalie ne devait pas durer, et les sociétés allaient marcher dans la voie d'émancipation légitime que leur fondateur leur avait ouverte.

Il y avait là, on le voit, un ensemble remarquable de moyens d'édification qui tous tendaient à développer énergiquement la vie spirituelle des membres et à asseoir

sur des bases inébranlables l'unité des sociétés. Des réunions trimestrielles ou mensuelles, qui se régularisèrent peu à peu, rapprochaient les divers agents qui y débattaient les intérêts spirituels et matériels des sociétés.

A part les conducteurs de classes dont nous avons parlé, les sociétés avaient en effet divers fonctionnaires qu'il nous reste à mentionner. Les curateurs (*trustees*) étaient préposés à l'administration des immeubles. Les économes (*stewards*) centralisaient les diverses recettes et les appropriaient aux besoins des sociétés; leur emploi répondait un peu à celui des diacres dans d'autres Eglises. Les prédicateurs locaux étaient de pieux laïques qui, ayant le don de la parole, consentaient à donner à l'évangélisation leurs dimanches et souvent leurs soirées, sans être rétribués pour leurs services. Ces utiles agents dont le nombre se multiplia beaucoup sont devenus des auxiliaires précieux, et c'est à leur concours surtout que le Méthodisme doit cette faculté que les autres Eglises lui envient de pouvoir, avec de modiques ressources, embrasser de vastes champs d'évangélisation.

Nous avons raconté dans ce volume les débuts modestes du ministère itinérant, cette institution qui plus qu'aucune autre a fait le succès du Méthodisme. Elle occupe une place capitale dans son organisation, et suffirait à elle seule à prouver le caractère à la fois original et providentiel de ce mouvement. Ce clergé irrégulier que Wesley créa en se laissant, pour ainsi dire, forcer la main par la Providence, sortait des rangs du peuple et pouvait d'autant mieux le comprendre et se faire comprendre de lui. Cette intrépide milice, qui comptait ses membres par centaines à la mort de Wesley, était continuellement en mouvement; Wesley avait fait de l'itinérance sa loi; par ce système, il réussissait non-seulement à tenir en éveil le zèle de ses missionnaires, mais à multiplier leurs forces et à atteindre de grands résultats avec peu d'ouvriers. Il avait divisé la Grande-Bretagne en circonscriptions ap-

pelées *circuits*, parce que les prédicateurs qui en avaient la charge devaient en parcourir successivement les principales localités et en faire ainsi le tour; leur séjour dans un même circuit ne devait d'ailleurs, sous aucun prétexte, durer plus de trois ans, et à chaque conférence ils pouvaient même être appelés à une mutation de poste. Un ministère ainsi discipliné et possédant l'excellent esprit que Wesley avait su inculquer à ses agents, devait être une force immense, et ses succès ne doivent pas nous étonner.

Pendant sa vie, Wesley avait été le lien visible de ce vaste organisme. A sa mort, la conférence annuelle qui avait été jusque-là un corps important sans doute, mais essentiellement consultatif, hérita de ses droits, et devint la cour suprême où se débattirent les grands intérêts des sociétés. D'autres modifications de détail se produisirent avec le temps dans cette organisation; nous n'avons pas à les raconter ici; elles n'ébranlèrent en rien d'ailleurs l'œuvre de Wesley et servirent plutôt à la consolider.

Telle qu'elle est, cette organisation a prouvé sa puissance par une durée de plus d'un siècle, pendant laquelle la Société de Wesley a suivi la loi d'un progrès toujours grandissant. Elle a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont étudiée de près. Si certaines parties n'échappent pas à la critique, parce qu'elles se ressentent de la position ecclésiastique de Wesley, les esprits impartiaux sont forcés d'admettre que, dans son ensemble, elle est admirablement adaptée aux besoins pour lesquels elle a été créée.

« Le propre du Méthodisme, a dit M. Cucheval-Clarigny, et c'est là ce qui a fait sa fécondité, est de ne jamais laisser le chrétien abandonné à lui-même et privé de tout secours spirituel. A défaut de ministre du culte, le fidèle le plus isolé est assuré de trouver conseil, encouragement ou consolation, chez l'*exhortateur* ou chez le chef de classe. En même temps que la hiérarchie savamment graduée du Méthodisme lui permet d'atteindre jusqu'aux limites extrêmes

de la civilisation, elle embrasse jusqu'aux derniers rangs de la société [1]. »

La force numérique du Méthodisme, à la mort de Wesley, se résumait dans les chiffres suivants : 540 prédicateurs itinérants, dont 313 en Angleterre et 227 en Amérique; 134,599 membres, dont 76,968 en Angleterre et 57,631 en Amérique.

Ces résultats magnifiques prouvaient à Wesley que son œuvre avait eu un plein succès, et le récompensaient amplement des souffrances qu'il avait endurées. Il s'en allait par le chemin de toute la terre, accompagné des bénédictions de plus de cent trente mille âmes conquises sur le péché dans les deux hémisphères; et sur les plages éternelles l'attendaient déjà d'autres milliers d'âmes dont il avait été le père spirituel et qui l'avaient devancé dans le sein de Dieu.

Ces résultats numériques si beaux n'étaient eux-mêmes qu'une promesse de succès bien autrement grands. Le Méthodisme ne devait pas mourir avec Wesley. Loin de mourir, il a fait preuve d'une vitalité prodigieuse, et aujourd'hui il existe à peu près sur tous les points du globe. La Grande-Bretagne et les Etats-Unis continuent à être les foyers d'où il rayonne. Dans le dernier de ces pays en particulier, il a eu des succès extraordinaires; le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat lui a été salutaire, et il est rapidement devenu la première et la plus nombreuse des Eglises de la Confédération. La seule Eglise méthodiste épiscopale du Nord, la fraction la plus importante du Méthodisme américain, célébrait, en 1866, son jubilé séculaire avec plus d'un million de membres, et ses progrès sont si rapides que cette année-là elle comptait plus de cent mille membres d'augmentation.

Les missions méthodistes, soutenues par les fractions anglaises et américaines, sont actuellement à la tête de toutes les autres missions protestantes, au point de vue

[1] *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1859.

du nombre de leurs missionnaires, du chiffre de leurs convertis et de celui de leurs collectes; elles s'étendent sur les cinq parties du monde et sont soutenues par un budget annuel d'au moins sept millions de francs, fournis par la libéralité des fidèles.

On calcule que les diverses Eglises méthodistes qui se rattachent dans le monde aux doctrines prêchées par Wesley et qui retiennent les grands traits de sa discipline ecclésiastique, réunissent un total approximatif de dix-huit mille prédicateurs itinérants, près de trois millions de communiants et environ dix millions d'auditeurs. Pour trouver des succès analogues, il faut peut-être remonter jusqu'à l'Eglise apostolique.

A ces résultats directs et positifs du mouvement méthodiste, nous devons maintenant en ajouter d'autres, qui, bien que plus généraux et plus indirects, s'y rattachent toutefois, comme l'effet à la cause.

Tous les historiens s'accordent aujourd'hui à reconnaître que le siècle dernier qui fut, à tant d'égards, une époque de dissolution pour l'Europe continentale, fut au contraire pour la Grande-Bretagne le moment de l'une de ces crises bienfaisantes qui régénèrent un peuple et ouvrent devant lui une ère de progrès indéfinis. En effet, tandis que partout ailleurs les convictions baissent et que les mœurs se dégradent au souffle aride du scepticisme, ce peuple-là, dans son île solitaire, rebâtit pierre à pierre l'édifice peu solide jusqu'alors de ses convictions et celui moins solide encore de ses mœurs. Aussi, lorsque vient la fin du siècle, et que, au bruit du tocsin révolutionnaire, les vieilles institutions s'écroulent après les vieux principes, l'Angleterre se sent seule forte dans l'affaiblissement général.

Cette régénération de l'Angleterre fut surtout l'œuvre du Méthodisme, et l'histoire impartiale s'empresse enfin de le reconnaître. Si le savant Priestley reconnaît déjà que « le Méthodisme a non-seulement christianisé, mais civilisé cette partie de la nation qui échappait à l'attention du

clergé trop soucieux de sa dignité [1], » Macaulay se moque spirituellement de « ces prétendus historiens de l'Angleterre sous George II qui passent sous silence l'apparition du Méthodisme [2]. » En France même, les écrivains qui ont étudié ce siècle ont généralement rendu justice à l'influence prépondérante de Wesley et de son œuvre; ces témoignages, à coup sûr désintéressés, ont trop de poids pour que nous nous dispensions d'en citer quelques-uns :

M. Edmond Scherer appelle le Méthodisme « un mouvement religieux qui a changé la face de l'Angleterre, » et il ajoute : « Oui, l'Angleterre, telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec sa littérature pudique et grave, avec son langage biblique, avec sa piété nationale, avec ces classes moyennes dont la moralité exemplaire fait la force du pays, l'Angleterre est l'œuvre du Méthodisme. Le Méthodisme a plus fait que d'établir une secte, il a vivifié toutes les autres, il a étendu son influence jusqu'à l'Eglise établie, il y a remis en honneur les doctrines de la Réformation, il en a réveillé le clergé, il lui a communiqué l'esprit missionnaire [3]. »

Le témoignage que M. Cornélis de Witt rend à Wesley et à son œuvre est encore plus sympathique : « La foi de Wesley était agissante et communicative, son courage était à l'épreuve de la moquerie comme de la violence, et son génie d'organisation égalait celui des grands fondateurs d'ordres monastiques. Wesley avait un autre mérite bien plus rare parmi les novateurs. L'esprit de réforme n'avait pas altéré en lui l'esprit de conservation. En fondant une société religieuse, il n'avait pas l'intention de fonder une secte. Ministre de l'Eglise anglicane et témoin de ses défaillances, il avait senti que, pour réveiller le clergé des paroisses, il fallait créer une sorte de clergé

[1] Letter to Burke.
[2] Cité par Stevens, t. II, p. 514.
[3] *Revue des Deux-Mondes*, du 15 mai 1861.

régulier; que, pour annoncer l'Evangile à ceux qui n'allaient pas à l'église ou qui n'y entendaient que de froides exhortations, il fallait organiser une armée d'ardents missionnaires; que, pour atteindre le cœur des masses, il fallait aller les chercher dans les champs, les marchés et les carrefours, et les haranguer dans leur propre et vulgaire langage.

« Tout en se séparant de l'Eglise anglicane beaucoup plus qu'il ne l'aurait voulu, Wesley lui a fait infiniment plus de bien qu'il n'aurait osé l'espérer ou même le penser. Il a fait mieux pour elle que d'exciter son activité en excitant sa jalousie; il a agi sur elle par ses paroles, par ses exemples, par la chaleur rayonnante de sa foi. Il ne lui a pas rendu seulement le zèle ecclésiastique, ce zèle trop souvent intéressé qui peut se combiner avec l'indifférence pour le salut des âmes; il lui a rendu la vie religieuse, et avec la vie religieuse l'efficacité morale. Si l'Angleterre d'aujourd'hui ne ressemble plus à l'Angleterre du commencement du dix-huitième siècle, elle le doit en grande partie à Wesley [1]. »

Citons enfin l'opinion de M. Saint-Marc-Girardin : « Pendant que la France se livrait de plus en plus à l'esprit philosophique, en Angleterre l'esprit religieux se réveillait et se répandait par le Méthodisme. Quand je lis la vie de Wesley et de Whitefield, j'admire ce que peut la foi individuelle. Il y avait en Angleterre un grand mouvement irréligieux au commencement du dix-huitième siècle. Voltaire y avait trouvé cet esprit d'incrédulité et l'avait rapporté en France. Cet ascendant de l'incrédulité n'effraya pas un instant Wesley et Whitefield. Ils résolurent de défaire par la pensée et par la parole ce qu'avaient fait la pensée et la parole, et d'opposer la liberté de la foi à la liberté de l'impiété. Ils prêchèrent, ils écrivirent; ils furent moqués, ils furent persécutés; ils persévérèrent et réussirent... Wesley

[1] *La Société française et la Société anglaise au dix-huitième siècle*, p. 237.

et ses disciples ranimèrent l'esprit chrétien dans ceux mêmes qui les combattaient... La société anglaise sortit plus religieuse et plus forte des luttes soutenues pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle par le Méthodisme et contre le Méthodisme; et, comme c'était une foi sincère que cette foi rallumée par la liberté de discussion, quand vint la question de l'abolition de l'esclavage, cette foi agit et travailla pendant trente ans à faire triompher l'abolition [1]. »

Ces voix parties des camps les plus divers s'accordent, on le voit, à attribuer à Wesley et au Méthodisme une large part dans le relèvement moral de l'Angleterre. Ce relèvement s'accomplit dans tous les sens. Les classes ouvrières furent les premières atteintes; les quartiers pauvres des grandes villes, les districts manufacturiers et houillers, où le vice et la misère se donnaient la main, furent, nous l'avons vu, le théâtre préféré de l'activité de Wesley et de ses auxiliaires. Ces populations avilies se transformèrent peu à peu sous l'influence de la prédication évangélique. Non-seulement de nombreuses conversions se produisirent, mais le niveau général s'éleva rapidement; les mœurs s'améliorèrent et s'adoucirent; le goût de l'instruction se développa. Kingswood, le Cornouailles, le Staffordshire, le Northumberland furent témoins en quelques années de transformations merveilleuses, parmi leurs populations de mineurs, naguère encore adonnées à tous les excès et redoutées à cause de leur brutalité. Sur tous les points de l'Angleterre s'élevaient maintenant des chapelles, où se pressaient des foules qui jadis encombraient les cabarets. De jolis *cottages*, respirant l'aisance et l'ordre, remplaçaient peu à peu les hideuses cabanes où s'entassaient, dans un horrible pêle-mêle, de nombreuses familles. Des écoles et des bibliothèques populaires surgissaient à mesure que se manifestaient des besoins intellectuels jusqu'alors inconnus.

[1] *Journal des Débats*, du 9 novembre 1861.

En se moralisant, les classes inférieures devaient nécessairement influer sur les classes élevées, et le mouvement parti des couches les plus basses de la société atteignit en effet les plus hautes. Le niveau moral de la nation s'éleva si bien qu'il s'imposa même à cette noblesse vénale et corrompue qui, à première vue, semblait incorrigible. Sous la pression de ces classes inférieures et moyennes qui grandissaient rapidement en moralité et en dignité, il fallait bien que les hautes classes suivissent une progression parallèle, sous peine d'abdiquer. C'est ce qui se produisit, et l'histoire offre peu de transformation plus radicale que celle-là.

L'Eglise anglicane, qui, pour mieux sauvegarder sa dignité, ne s'occupait pas du peuple, comme Priestley l'en accuse, avait été trop longtemps complice des désordres de la noblesse et lui avait inculqué l'indifférence religieuse. Elle-même toutefois fut atteinte et transformée par le Réveil, qui suscita dans ses rangs des hommes tels que Perronet, La Fléchère, Grimshaw, Romaine, Venn, Berridge, Newton, et par leur moyen, y produisit un mouvement remarquable.

Le Réveil amena une transformation toute semblable au milieu des Eglises dissidentes, qui, quoique moins déchues, avaient à peu près perdu toute action sur les masses. Entraînées elles aussi par le mouvement méthodiste, elles retrouvèrent leur zèle ancien, et se retrempèrent au contact des ardents missionnaires du Réveil.

Ce grand travail de rénovation, d'où la nation anglaise sortit rajeunie, s'accomplit dans toutes les sphères de sa vie, sociale, politique, intellectuelle et morale. Une littérature saine et moralisante prit bientôt la place des productions impures du siècle précédent. Richardson, Goldsmith, De Foe, Johnson, en créant une littérature populaire d'un caractère moral, secondèrent, sans s'en douter, la grande révolution religieuse.

Grande révolution en effet que celle-là, qui, complétant la révolution politique du siècle précédent, a créé l'Angle-

terre moderne, cette nation qui donne au monde l'exemple de la fécondité des institutions libérales appuyées sur l'Evangile.

Sachons admirer les hommes qui ont donné à l'humanité l'une de ces salutaires impulsions qui la font avancer sur le chemin que Dieu lui a tracé. L'admiration nous rapproche d'eux, et, dans une certaine mesure, nous fait pénétrer dans leur âme, vivre de leur vie et nous associer à leur œuvre. En nous rappelant ce qu'ils firent avec des moyens limités, nous apprenons ce que nous pourrions faire nous-mêmes dans la sphère où nous sommes placés.

Sachons surtout nous souvenir que l'homme n'est que l'ouvrier de Dieu, et qu'à Dieu seul revient la gloire de ces entreprises fécondes dont nous ne voyons, ignorants et chétifs que nous sommes, que le côté tout humain. Wesley et Whitefield, comme Luther et Calvin, et comme tous les ouvriers fidèles de la vérité, savaient qu'ils n'étaient que les instruments de Dieu, et ce que nous admirons chez eux plus encore que leurs grandes œuvres, c'est cette humilité profonde qui les portait à faire remonter tout honneur à Dieu. C'est aussi le sentiment qui nous anime en face de l'œuvre de Wesley; et ce sentiment se résume bien dans ces mots que nos pères aimaient à placer à la fin de leurs livres et qui seront les derniers mots du nôtre :

SOLI DEO GLORIA !

A DIEU SEUL LA GLOIRE !

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA PRÉPARATION

(1703-1738)

I. — LE PRESBYTÈRE D'EPWORTH.

1703-1714

II. — L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

1714-1735.

III. — MISSION EN AMÉRIQUE.

1735-1737.

IV. — CONVERSION.

1738.

V. — ÉTAT MORAL ET RELIGIEUX DE L'ANGLETERRE

AU COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LIVRE II

LES DÉBUTS DE L'ŒUVRE

(1738-1744)

I. — NAISSANCE DU MOUVEMENT.

1738-1739.

II. — LUTTES INTÉRIEURES. PROGRÈS EXTÉRIEURS.

1740-1741.

III. — LE MINISTÈRE LAÏQUE. LE NORD.

1742.

IV. — LUTTES ET PERSÉCUTIONS.

1743-1744.

V. — LA PREMIÈRE CONFÉRENCE.

1744.

LIVRE III

LES DÉVELOPPEMENTS DE L'ŒUVRE

(1744-1770)

I. — TTÈS ET SUCCÈS.

1744-1747.

II. — LE MÉTHODISME EN IRLANDE.

1747-1750.

III. — PROGRÈS RAPIDES.

1748-1760.

IV. — SUCCÈS INTÉRIEURS ET EXTÉRIEURS. L'AMÉRIQUE.

1760-1770.

V. — ORGANISATION ET DISCIPLINE.

LIVRE IV

LE SOIR DE LA VIE

(1770-1791)

I — VIEILLESSE ACTIVE DE WESLEY.

1770-1780.

II. — DERNIÈRES ANNÉES D'ACTIVITÉ.

1780-1790.

III. — ORGANISATION DE L'ÉGLISE MÉTHODISTE AMÉRICAINE. — L'ACTE DE DÉCLARATION.

1784.

IV. — DERNIERS TRAVAUX DE WESLEY. SA MORT.

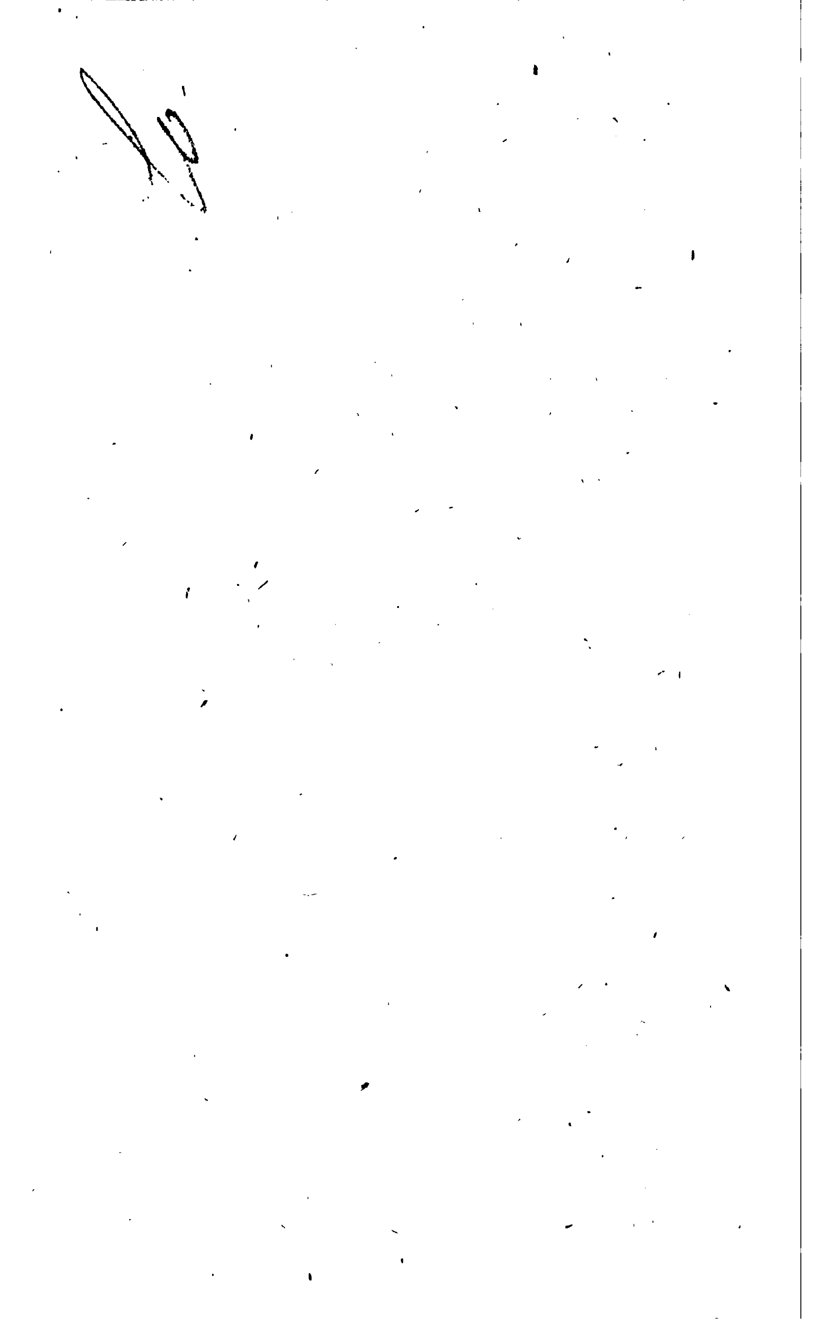
1790-1791.

V. — CARACTÈRE DE WESLEY.

VI. — L'ŒUVRE DE WESLEY ET SES RÉSULTATS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1868.



Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis rue Cujas, 13. — 1867.

